This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

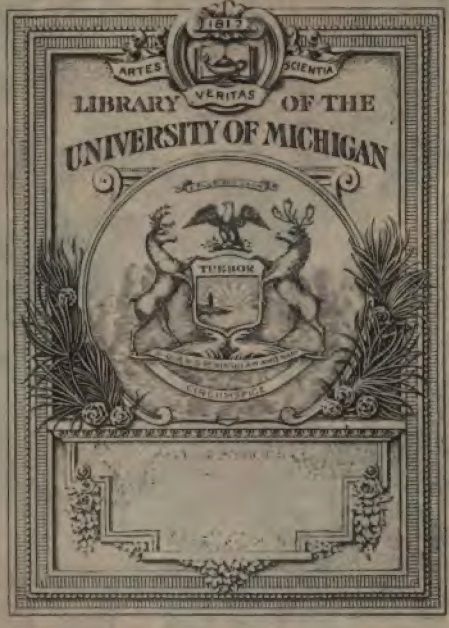
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

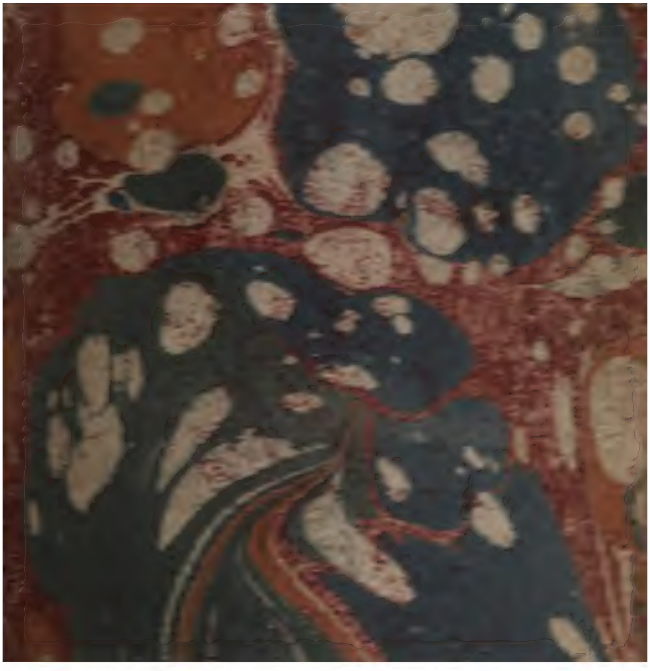
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

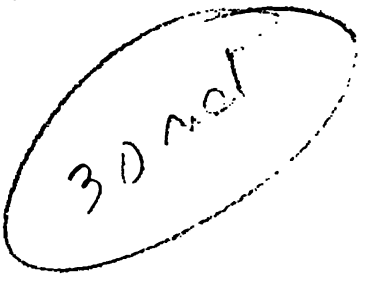
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



1663/75+.



BL
305
.P73
1742

Dessiné et gravé par J.P. Le Bas.

Democrite, sans fin te verra-t-on rêver
Et tracer à l'écart ton Monde imaginaire?
Vn ce n'est pas à l'homme à construire la terre;
cet fait pour la cultiver.

HISTOIRE DU CIEL,

Où l'on recherche

L'ORIGINE DE L'IDOLATRIE,

ET

LES MÉPRISES

DE LA PHILOSOPHIE,

Sur la formation des corps céleſtes, & de toute la nature.

TROISIÈME EDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XLII.

Science
Michigan
2-22 31
2-4 9 35
2 vol.

PLAN
DE
CET OUVRAGE.

IL n'y a point de nation ; il n'y a peut-être point d'homme ſur la terre, qui en conſidérant la beauté du Ciel & la marche régulière des corps qui y roulent, n'ait déſiré de ſavoir quels ont été les commencemens de cette ſtructure, quelle eſt l'origine & la ſignification des noms qu'on donne à tous ces différens corps, en un mot d'être inſtruit de l'hiſtoire du Ciel.

De tout tems, & par-tout, on a fait cette recherche : c'eſt la première réfléxion de tout eſprit qui penſe : c'eſt le premier pas de la

curioſité. La plûpart des peuples célébres ont eu des philoſophes qui ſe ſont exercés ſur ce ſujèt : & les anciens poëtes pour rendre leurs chants plus agréables, ou par un début magnifique, ou par un épiſode intéreſſant, étoient dans l'uſage de mettre en œuvre la Coſmogonie (*a*).

Mais quelle que ſoit l'avidité avec laquelle on écoute d'abord ceux qui nous annoncent ce premier de tous les évènemens, les récits qu'ils nous en font ne méritent pas une égale créance. On les trouve peu d'accord entr'eux, ſouvent peu intelligibles, ou même en contradiction avec ce qu'on éprouve dans la nature. Il faût donc uſer de diſ-

(*a*) *La formation du monde.* Voyez le premier livre des Métamorphoſes, & les leçons attribuées à Atlas, à Anchiſe, & à Jopas, dans le premier & le ſixième livre de l'Enéide. Ovide & Virgile ne ſont en cela que les imitateurs d'Héſiode & des autres Grecs copiſtes des Phéniciens.

cernement, & ſuivre dans l'étude de cette hiſtoire les régles du bon *ſens*, les moyens que la prudence employe tous les jours pour parvenir à la certitude des faits dont on veut être inſtruit.

Comme l'hiſtoire de la monarchie Françoiſe eſt la collection & l'examen de ce que nos prédéceſſeurs nous ont appris ſur l'origine & ſur les progrès de cette monarchie ; l'hiſtoire du Ciel eſt la collection & la diſcuſſion de ce que les hommes d'avant nous ont penſé ou appris de leurs peres ſur l'origine du ciel & ſur ſes rapports avec la terre.

Un ſage hiſtorien ne fait pas entrer dans le corps de ſon Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu raſſembler. Il fait un choix. Tout ce qui ſe trouve frivole ou évidemment contraire aux faits connus ; tout ce qui eſt avancé ſans précaution ou deſtitué de témoignages

ſuffiſans, il le rejette, & ne fait uſage que de ce qui peut naturellement ſe lier, ſe faire goûter, & former une ſuite recevable. En entreprenant donc l'hiſtoire de la naiſſance des Cieux & de l'origine, ſoit des noms qu'on donne aux différentes parties de la ſphère céleſte, ſoit des influences qu'on leur attribue; notre principale affaire eſt de ne mettre en œuvre que ce qu'ont penſé là-deſſus les eſprits les plus raiſonnables, ou les peuples les plus attentifs à conſerver la connoiſſance du paſſé. Quel uſage pourrions-nous faire des opinions bizarres qui partagent les autres nations ſur ce ſujèt ? Voudrions-nous recueillir ce qu'en ont imaginé les Charibes, les Groenlandois, ou les autres Sauvages, qu'une longue ſéparation du corps de la ſociété a dégradés & abatardis ? Nous nous en tiendrons donc au récit de ce qui a été cru & publié ſur l'ori-

gine du monde, & ſur les puiſſances céleſtes, par ceux chez qui le fil de l'ancienne hiſtoire a pu ſe conſerver ſans ſe rompre ; & qui ayant toûjours fait un grand corps de nations unies entr'elles par les liens du commerce, ont pu s'entrecommuniquer & perpétuer juſqu'à nous quelques-unes des connoiſſances primitives.

Mais quelque ſoin qu'un hiſtorien prenne de ne s'attacher qu'à ce qui porte le caractère de la vérité ; il arrive ſouvent que la matière qu'il traite tienne à des fables ſi célébres & ſi accréditées, qu'il ſe voit contraint de s'y arrêter & de les ſuivre quelque tems, pour y démêler les traces de la vérité qu'il recherche. Par exemple, la plûpart de nos Hiſtoriens François ont débuté par nous faire regarder les Gaulois comme un peuple vaincu & aſſervi par les Francs, d'où * quelques-uns ont tiré des conſéquences

* *Hiſt. du gouvern. Franç. par M. le Comte de Boullainvilliers.*

auſſi imaginaires que cette conquête. Le ſavant & judicieux * Ecrivain, qui nous a donné l'hiſtoire critique de l'établiſſement de la monarchie Françoiſe, n'a donc pu ſe diſpenſer, pour ruiner ces prétentions, de réfuter au long le début fabuleux qui en étoit l'unique fondement. Il nous indique les ſources de ces contes dans les ſiécles poſtérieurs; & remontant aux monumens contemporains, il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Romains & aux Gaulois devenu Romains. Il nous montre ces Princes établis en deçà du Rhin long-tems avant Clovis, employés dans les plus beaux poſtes de la milice Romaine, & profitant peu-à-peu de la foibleſſe des Empereurs pour devenir ſouverains de lieutenants qu'ils étoient: ce qui répand un jour admirable ſur la diverſité de nos loix & de nos coûtumes, uniquement pro-

* *M. l'abbé du Bos.*

venue de ce que les Gaulois, auſſi libres ſous nos Rois que ſous les Empereurs, étoient jugés ſelon leurs loix particulières, & les tribus Françoiſes ſelon les leurs.

La néceſſité de commencer par renverſer ou par débrouiller des fables pour établir la vérité, eſt le cas où je me trouve. Les hommes les plus célebres qui nous ont parlé de la formation du ciel & de la terre, ou de leurs rapports mutuels, ſont les auteurs Payens, les Philoſophes des différens âges, & les Ecrivains ſacrés. Ce que nous en ont dit les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Romains eſt obſcurci par des récits fabuleux & par des métamorphoſes pleines d'abſurdités. Quoiqu'ils ayent été les plus ſpirituels & les mieux policés de tous les peuples, ils ſe ſont fait des idées ſi étranges ſur le gouvernement des Cieux, & ſur les puiſſances qui influent dans la

conſervation du genre humain, qu'il n'eſt pas beſoin de les combattre par des raiſonnemens : elles portent leur réfutation avec elles. Mais du fond même de ces affreuſes ténébres il eſt poſſible de faire ſortir la lumière. Au travers de tout ce fabuleux, je trouve un point de fait dont l'éclairciſſement nous apprend ce qui a donné naiſſance aux fables. Il en eſt le dénoûment. Ce premier point fixe eſt la ſignification des noms & des figures qui ont ſervi dans la plus haute antiquité à caractériſer le ſoleil, la lune, & les étoiles ſelon leurs différentes ſituations. Les uſages des anciens & l'inſpection de la nature nous aident à découvrir ce ſens, dont la connoiſſance nous laiſſe auſſi-tôt appercevoir l'énorme abus qu'on a fait des inſtitutions des premiers hommes, & mèt dans un aſſez grand jour l'origine de l'idolâtrie de nos peres.

Un autre fruit de cette recherche eſt de nous apprendre que la même mépriſe qui a peuplé le Ciel de divinités chimériques, a donné naiſſance à une multitude de fauſſes prétentions ſur les influences des cieux, & à des erreurs qui tyranniſent encore la plûpart des eſprits. Quand notre hiſtoire du Ciel ne nous procureroit d'autre bien que celui d'appercevoir la mépriſe qui a précipité le genre humain dans un égarement qui en eſt l'opprobre, & dont les ſuites troublent encore le repos de la ſociété, ce ſeroit ſans doute un profit aſſez ſatisfaiſant.

Mais il ſe trouve ici un avantage fort ſupérieur aux précédens: c'eſt de découvrir avec la naiſſance du ciel poëtique & des dieux du Paganiſme, les veſtiges ſenſibles de la vraie origine des choſes, & d'y trouver une foule de témoignages perpétuellement rendus à

la vérité du récit de Moïſe. Je ſuis fort éloigné de vouloir chercher l'origine des fables dans l'abus que quelques nations auroient fait de l'Ecriture-ſainte ; puiſque l'Ecriture-ſainte eſt évidemment poſtérieure à la naiſſance de l'idolâtrie. Mais j'aime à retrouver dans l'hiſtoire de l'idolâtrie une conformité ſenſible avec les évènemens rapportés par l'Ecriture. Les monumens & la nature fourniſſent les preuves de cette hiſtoire ; & cette hiſtoire fournit les preuves de l'excellence de la révélation. Si je ne ſuis pas appellé à faire la démonſtration de l'Evangile, il m'eſt permis d'en eſſayer la préparation. Quelle gloire pour moi d'y avoir au moins diſpoſé quelques Lecteurs !

Après l'examen du Ciel, tel que les Poëtes nous l'ont décrit, & que les payens l'ont imaginé en altérant les inſtructions qu'ils avoient reçues de leurs peres, il eſt naturel

de paſſer à un Ciel en apparence plus raiſonnablement conſtruit, je veux dire à la naiſſance du ſoleil & des planétes, telle que les philoſophes l'ont conçue. Si les égaremens des poëtes, ramenés à la première ſource de l'erreur, peuvent nous aider à reconnoître l'origine & la deſtination de la nature, apparemment les philoſophes nous donneront à cet égard un grand ſurcroît de connoiſſance. Gardons-nous de nous en flatter. Ils ſe ſont tous évanouis en des penſées ou dangereuſes, ou inutiles, en voulant expliquer la formation de la terre & des cieux.

Croiroit-on qu'Ariſtote, Lucréce, Gaſſendi, Deſcartes, & bien d'autres grands génies ont conſtruit le ſoleil, les planétes, & l'univers ſur des fondemens auſſi ruineux qu'avoient fait les poëtes; que leurs atômes, leur matière première, & leurs loix générales

productives de trois ou quatre élémens, principes ſi rebatus dans les écoles, & dont on fait tant de bruit dans les diverſes manières de concevoir la formation du ciel & de la terre, ſont toutes idées ſans juſteſſe, & en oppoſition avec l'expérience de tous les jours. Les noms de ces hommes célébres nous ſont chers & reſpectables : mais la vérité nous l'eſt encore plus. Nous leur devons & nous leur donnons volontiers tous les éloges qu'exigent leur mérite & notre reconnoiſſance. Les uns nous ont rendu ſervice comme aſtronomes ; les autres comme opticiens, ou géomètres, ou Logiciens, ou à d'autres titres. Tous nous ont encouragés par leur exemple, & nous ont enrichis de quelques découvertes particulières : mais la haute eſtime où nous les plaçons ne nous ôte pas la liberté d'appercevoir leurs mépriſes, d'autant plus dangereuſes

qu'elles en impoſent par des noms célebres.

La plus grande de ces mépriſes, celle cependant qui leur eſt preſque commune à tous, eſt d'avoir penſé qu'une matière générale, & un mouvement général diſtribué dans cette matière, ſuffiſoit pour rendre raiſon de la ſtructure du monde, puiſque ces deux points ſuffiſoient, ſelon eux, pour le produire. L'expérience nous apprend le contraire, & elle nous fait voir que l'ordre général du monde, l'organiſation des eſpéces, & la diſtinction de natures élémentaires telles que nous les connoiſſons, ont pour cauſe immédiate, non aucun mouvement, ſoit général, ſoit particulier qui n'y peuvent rien, mais un conſeil & une volonté ſpéciale du Créateur, qui a ordonné chaque piéce, comme il a ordonné le tout.

En travaillant à éclaircir cette

queſtion, dont il n'eſt perſonne qui ne voye l'importance, nous ſommes fort éloignés de diſconvenir qu'il y ait des loix générales du choc, ou des régles de mouvement qui entretiennent le monde. Perſonne ne le nie, & on n'en peut pas douter. Ni Deſcartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philoſophie, ne nous ont induits en erreur en nous faiſant obſerver que la nature marchoit & ſe conſervoit par des régles ſimples & uniformes. Ces régles ſont auſſi réelles que fécondes, puiſqu'on en prévoit les effets : & c'eſt parce qu'elles ſont certaines qu'elles ſont devenues l'objèt de pluſieurs ſciences très-utiles. Mais ces loix du mouvement qui ſervent à l'entretien du monde, ont-elles pu le former ? & ſuffit-il d'appercevoir quelques loix du mouvement, pour concevoir la ſtructure du monde ? Ramenons la queſtion à un point

plus précis. Dieu peut ſans doute, s'il le veut, créer un monde formé d'une pâte univerſelle, d'une matière uniforme qui ſoit la même dans tous les corps : comme tous les vaſes de fayance & de porcellaine du Japon, de la Chine, de Chantilli, de Saxe, & de Rouen ne ſont toûjours que de la terre, ou de l'argile cuite ou à demi vitrifiée. Un monde conſtruit de cette ſorte n'eſt pas celui que nous connoiſſons. La lumière, l'or, & la terre n'ont rien de commun que les degrés métaphyſiques : c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont rien de commun. Paſſons auſſi à qui le voudra, mais ſans l'accorder comme une vérité concevable, que Dieu puiſſe ſe repoſer du ſoin de former les eſpéces organiſées ſur des régles de mouvemens propres à produire ces eſpéces. S'il y a vingt mille ſortes de plantes & autant d'animaux ; voilà quarante mille loix de mouvement

variées comme leurs effets : puis il faudra multiplier ces quarante mille mouvemens par autant d'autres mouvemens ſubordonnés, qu'il y aura de différens vaiſſeaux dans chaque eſpéce, le même mouvement ne pouvant produire que les mêmes organes. C'eſt revenir aux volontés ſpéciales, & la grande phyſique ne veut que quelques loix très-ſimples & en petit nombre. Quel eſt donc le point d'où part la philoſophie la plus moderne & d'où elle prétend déduire d'une façon intelligible la ſtructure de notre monde & de ce qui s'y voit ? Laiſſons établir la queſtion par le plus grand des philoſophes : par Deſcartes.

Après avoir ſuppoſé une matière homogène ou uniforme dont Dieu remue les parcelles en les faiſant pirouetter ſur elles-mêmes & avancer continuellement en ligne droite, Deſcartes prétend *,

* *Traité de la lumière.*

qu'il en ſortira un monde en tout ſemblable au nôtre ſans que Dieu s'en mêle davantage, & y mette aucun ordre, ni proportion. Or c'eſt cette poſſibilité ou cette fabrique d'un monde tel que le nôtre, éclos ou ſorti avec toutes ſes eſpéces générales & particulières, d'une matière uniforme miſe en mouvement; que je crois auſſi contraire à la raiſon & à l'expérience, qu'elle eſt, de l'aveu même de Deſcartes, différente de la création révélée.

Au reſte, quoique dans l'œuvre des ſix jours les volontés & les commandemens du Créateur ſoient auſſi détaillés que les natures & les différentes organiſations, nous ne prenons point l'allarme, comme ſi les philoſophes en ſoûtenant la productibilité de notre monde en vertu de trois ou quatre loix fort ſimples, pouvoient faire tort à la religion. Elle ne leur doit rien, & n'a rien

à craindre de leur part. Moins encore auroit-elle à craindre de la part de ceux qui l'ont toûjours profeſſée & ſincerement honorée. Ceci eſt une diſcuſſion toute humaine & purement philoſophique, où il s'agit d'examiner ce que l'expérience nous inſinue clairement ſur l'origine du monde. Or ce qu'elle nous apprend me paroît contraire à la prétention de nos grands philoſophes. Il n'étoit donc pas inutile de le remarquer: puiſque cette prétention eſt le fondement de leur phyſique, & qu'il eſt très-raiſonnable de nous épargner une étude qui n'aboutit à rien. Mais ſi l'expérience nous montre que le mouvement ne peut ni former des natures élémentaires, ni organiſer des eſpéces; ſi l'expérience nous montre que la ſeule volonté de Dieu & non un mouvement général, en a pu être la cauſe immédiate, comme la révélation nous apprend

qu'elle l'a été de fait, cette queſtion très-belle par elle-même devient plus intéreſſante par le concert des lumières tirées de l'expérience avec celles que nous fournit le Texte ſacré. Une telle conformité peut guérir les préventions de ceux qui croyent le récit de Moïſe incompatible avec la ſaine phyſique, & il ſe trouvera au contraire que la phyſique deviendra ſaine à meſure qu'elle ſe rapprochera de l'Ecriture ſainte, puiſqu'elle ſe rapprochera tout autant de la nature même. Mais en recueillant ce premier fruit de notre travail, nous ne portons aucune atteinte ni aux intentions, ni à la réputation des Auteurs Cartéſiens, puiſqu'ils déclarent tous de même que leur maître, que la façon dont ils conçoivent la poſſibilité de la création n'eſt point celle dont Dieu s'eſt réellement ſervi. On peut innocemment faire des romans philo-

ſophiques ; & quoiqu'il ſoit peut-être aſſez inutile d'exercer ſon eſprit ſur des poſſibilités prétendues, aſſûrément nous n'y trouvons point de crimes : ainſi point de procès avec Deſcartes du côté de la religion.

Après l'avantage de trouver dans la nature des motifs toûjours nouveaux de reſpecter l'Ecriture-ſainte, & de ſentir de plus en plus que Moïſe avoit été inſtruit à l'école de celui qui a créé le monde, nous trouvons ici à faire un autre bien, que nous n'avons pas cherché, il eſt vrai, mais qu'il n'eſt pas naturel de rejetter quand il ſe préſente : c'eſt de faire ſentir l'inutilité de la reſſource que les athées ont cru pouvoir s'aſſûrer dans la doctrine de Deſcartes. Spinoſa & bien d'autres incrédules n'ont pas manqué pour étayer leur cauſe huée par-tout, & entièrement déſeſpérée, de ſaiſir cette partie du Car-

téſianiſme qui n'employe qu'une matière agitée pour en voir ſortir le monde ſans que Dieu s'en mêle en aucune ſorte. J'avoue que la diſtance qu'il y a entre Deſcartes & les athées eſt celle qui ſe trouve entre le ciel & la terre. Deſcartes attribue le mouvement à un moteur ſage & qui en a prévu les effets. Les athées ne veulent point de moteur. Ils font ſortir d'un mouvement aveugle & avanturier l'ordre, la beauté, & la perſévérance. Ainſi quoiqu'une école prétende ſe faire honneur de quelques-unes des idées de l'autre, à Dieu ne plaiſe qu'on les confonde. Mais ſi cette partie du ſyſtême Cartéſien que les incrédules empruntent ſe trouve fauſſe ; s'il eſt faux qu'une matière générale, mûe en tourbillon par un moteur ſage, fourniſſe rien de ce que Deſcartes en attendoit ; à plus forte rai-

ſon, cette matière remuée à l'avanture ne livrera-t-elle aux incrédules rien de ce qu'ils en eſpèrent. Quand un furieux ſe ſaiſit de l'épée d'un homme ſage, on ne reproche pas à celui-ci l'uſage que l'autre en veut faire. Mais ſi cette épée ſe trouve émouſſée ou ſans pointe, celui à qui elle appartient, & qui l'avoit cru bonne, s'affligeta-t-il de la voir ſans effet: Non ſans doute? c'eſt plûtôt un ſujèt de joye pour lui.

On pourroit croire que mon reſpect pour l'Ecriture m'en fait alléguer ici l'autorité hors de ſaiſon dans une queſtion que j'avoue n'être point théologique. Mais autre choſe eſt de citer l'Ecriture pour établir ou pour éclaircir la phyſique, & c'eſt ce que je ne fais point; autre choſe d'employer l'hiſtoire & la phyſique expérimentale pour montrer l'excellence de l'Ecriture, & c'eſt ce que

que je fais. Les incrédules, qui ne reconnoiſſent point ce tribunal, ne me reprocheront donc point de les y avoir cités. Je n'y appelle pas même les philoſophes Chrétiens, puiſqu'il s'agit d'une queſtion de pure philoſophie. Qui donc ſera notre juge dans la matière que je traite? Sera-ce le raiſonnement? c'eſt le moyen de plaider éternellement. Rapportons-nous-en à l'hiſtoire & à l'expérience. Ne faiſons aucun fonds ſur nos propres idées: mais recueillons ce que nous avons appris là-deſſus de nos peres & des plus grands philoſophes, pour comparer le tout avec l'expérience & avec la doctrine de Moïſe. Ces choſes ne ſont pas unies dans mon ouvrage par un lien de fantaiſie. C'eſt l'ordre naturel qui les amène ici l'une à la ſuite de l'autre: nous pouvons commodément

diſtribuer le tout en quatre parties, que nous nommerons *le Ciel poëtique*, *le Monde des philoſophes*, *la Phyſique de Moïſe*, *& les conſéquences de l'hiſtoire du Ciel.*

Sujèt du premier Livre.

Le premier ſe peut intituler la Théogonie, ou le Ciel Poëtique, parce qu'en y recherchant l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles & aux planétes dans la plus haute antiquité, nous découvrons l'énorme abus qu'on a fait de ces noms, & des inventions des premiers hommes. Par-là nous arrivons à l'origine ſenſible de l'idolâtrie & de ſes ſuites funeſtes. Cette découverte, quoique très-intéreſſante, n'étoit pas notre objèt: mais elle nous y ramène. Elle ſuppoſe & démontre la religion des Patriarches, les coûtumes, & les évènemens rapportés dans l'Hiſtoire-ſainte. Ainſi elle nous

conduit à la vraie origine de tout : c'eſt où nous voulions parvenir.

Quelque éloigné qu'on doive être d'employer des citations ſans néceſſité, & de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues, il y auroit une fauſſe délicateſſe à ne vouloir pas faire uſage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne, quand ils ſont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenſer le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu, de Grec, & de François, toûjours fort ennuyeuſe, on a éloigné & jetté dans les marges tous les anciens termes & les citations qui font preuve, en faveur des Lecteurs qui les ſouhaiteront.

Le ſecond Livre eſt intitulé, la Coſmogonie, ou la formation des étoiles & des planétes

Sujet du ſecond Livre.

ſelon les idées des philoſophes ; parce qu'après l'expoſé de leurs opinions les plus célébres ſur l'origine réelle ou poſſible de tous les corps céleſtes, & ſur les prétendues influences que la terre en reçoit, on montre non ſeulement ce qui a donné lieu aux penſées, ſoit d'Epicure, ſoit de Deſcartes, & à toutes les autres ſtructures ſyſtématiques ; mais encore combien toutes ces prétendues poſſibilités ſont démenties par l'expérience. Il ſuit de là que ceux de qui nous eſpérions recevoir le plus de ſecours & de lumières ſur la plus belle de toutes les queſtions, ne nous ont rien appris à cet égard, & qu'il faut recourir à un meilleur maître.

Sujet du troiſième Livre.

Le troiſième Livre ſera intitulé, la Phyſique de Moïſe, parce qu'on y fait voir que le bon ſens & l'expérience établiſſent

la création des corps, ſoit organiſés, ſoit élémentaires, par des volontés ſpéciales, & de la manière que Moïſe nous l'a rapportée.

Si nous donnons ici le nom de Phyſique au récit de Moïſe, c'eſt parce que ſur l'origine & ſur le fond de la nature notre ſcience ne va pas plus loin que ſon récit, & qu'il a ſur les autres philoſophes l'avantage ineſtimable de nous inſtruire des grandes vûes du Créateur, que la phyſique profane a toûjours négligées ou obſcurcies.

Sujèt du quatrième Livre.

Le réſultat de ce parallele de la Phyſique ſacrée avec la profane eſt de connoître plus exactement la portée de la ſcience humaine, & de la ramener à ſa meſure, comme auſſi à ſon veritable objèt, par l'étude des choſes de pratique, & par le retranchement de tout ce qui

nous égare, ou de ce qui nous paſſe. C'eſt tout le but de cette hiſtoire.

La plûpart des remarques dont elle eſt compoſée, ſe ſont préſentées à la ſuite de l'hiſtoire de la Phyſique par laquelle j'ai fini le quatrième tome du Spectacle de la Nature. Mais ces remarques m'ont paru devoir être miſes à part pour ne point gêner ceux à qui elles peuvent convenir, par la néceſſité d'achetter l'ouvrage entier. Il faut toûjours aller à la décharge du Public : & peut être ces remarques, étant renfermées dans un ou deux petits volumes, ſeront-elles de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les lettres humaines & la philoſophie. Elles pourront leur être utile dans les humanités, en eſſayant de leur démaſquer ces perſonnages fabuleux dont ils ente

dent ſi ſouvent parler. Elles pourront être de ſervice pour les jeunes philoſophes, en leur montrant que dans cette Phyſique générale, qui a tant fait de bruit dans le monde, il y a très-peu à gagner du côté de la ſcience, & encore moins du côté de la religion.

J'ai porté plus loin mes eſpérances. Je me ſuis figuré, peut-être avec trop de préſomption, que ce petit eſſai pourroit être de quelque utilité à ceux-mêmes qui enſeignent. Je m'eſtimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils puſſent enſuite faire valoir & proportionner au beſoin de leurs éléves. Il arrive ſouvent que les Maîtres, avec beaucoup de bonne volonté & de pénétration, manquent de loiſir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui enſei-

gnent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'eſprit juſte & ſolide, ils ſe croyent à plaindre d'employer une longue ſuite d'années à manier des fables, preſque toûjours abſurdes ou ſcandaleuſes, ſans être dédommagés de l'ennui de ces con[illegible] dicules, par la ſatisfactio[illegible] pouvoir au moins démêler l'origine. Je rapporte ici toutes les branches de l'idolâtrie à un[illegible] ſeule & même racine. Je tâc[illegible] de faire voir que la même m[illegible] priſe a donné naiſſance aux dieu[illegible] aux déeſſes, aux métamorp[illegible] ſes, aux augures, & aux [illegible] cles. Les fables ramenées de c[illegible] ſorte à leur juſte valeur a[illegible] ſeront ſans danger, & les Maîtres pourront s'accommoder d'un principe qui eſt aſſez ſimple pour être ſaiſi des enfans mêmes.

Le principal fruit que j'aurois

à cœur de recueillir de mon travail, ſeroit de faciliter l'étude de la nature, & même celle de la religion en bornant cette étude au poſſible & au néceſſaire, qui ſont encore l'un & l'autre d'une aſſez grande étendue. Meſſieurs les Profeſſeurs de philoſophie ſe croyent communément dans l'obligation de faire choix d'un ſyſtême de phyſique. Ce n'eſt pas pour eux une petite affaire que celle de comparer les différens plans de l'architecture univerſelle, & d'opter pour l'un, après s'être convaincus de l'inſuffiſance des autres. Je voudrois leur avoir épargné une diſcuſſion auſſi inutile que pénible, en leur faiſant voir que la plûpart des choſes naturelles ſont des myſtères impénétrables à notre raiſon comme les vérités révélées ; qu'il nous doit ſuffire que les unes

& les autres nous ſoient bien atteſtées ; qu'il eſt infiniment déraiſonnable de vouloir les approfondir, ou les concilier, & les unir géométriquement par la prétendue évidence de nos lumières, tandis que Dieu nous en cache le fond, & ne nous en montre à deſſein que l'exiſtence & l'uſage ; qu'enfin c'eſt l'uſage prudent de toute la nature qui eſt notre véritable phyſique. Communément ce qu'on appelle phyſique générale n'eſt qu'une métaphyſique contentieuſe qui nous donne des idées abſtraites, ou des dénominations extérieures pour des choſes réellement exiſtantes. Ou bien c'eſt une géométrie renforcée, qui nous donne des meſures & des rapports pour la connoiſſance du fond ; mais qui ne nous apprend pas davantage la nature des êtres, que l'arpentage après avoir toiſé

nos terres ne nous inſtruit de la nature de l'argile ou du limon. Ou bien enfin c'eſt une ſuppoſition purement romaneſque, & qui explique les effets par des cauſes qu'on imagine, mais qu'on ne peut juſtifier. Il n'y a d'une autre part ni préſomption, ni danger à ramener, tant qu'on peut, les bons eſprits à l'expérimental, & à tourner leur raiſon vers l'uſuel. Ils n'en ſeront que plus dociles à la religion, & de meilleur ſervice dans le monde.

Si je n'ay pas répondu, par un ouvrage ſéparé, aux diverſes critiques qui ont été faites de l'Hiſtoire du Ciel, ce n'eſt ni mépris, ni inſenſibilité. Je les regarde au contraire comme des avis qu'on me donne & dont je dois être reconnoiſſant, puiſqu'ils m'aident à rectifier mon travail. Mais au lieu de fatiguer le Public

par des diſputes aſſujetties à l'ordre des objections, & par des redites inévitables; j'ai cru qu'il ſuffiroit dans cette nouvelle édition de réformer ou d'éclaircir ce qui s'eſt trouvé digne de réprehenſion.

Comme cependant c'eſt une juſtice dûe à ceux qui ont achetté la première, de faire en ſorte qu'elle leur ſuffiſe, je crois m'acquitter envers eux par un court ſupplément (*a*), dans lequel j'ai réuni & reſſerré les éclairciſſemens néceſſaires. Je n'y perds point de vûe, non plus que dans cette édition, ce qu'on m'a objecté. Mais j'ai traité le tout ſans parler d'attaques ni d'adverſaires, parce que des avis ne ſont point des attaques, & que des moniteurs, la plûpart pleins de politeſſe, ne ſont point des ad-

(*a*) Réviſion de l'Hiſtoire du Ciel, chez la veuve Etienne, rue S. Jacques, à la Vertu.

verſaires. Cette méthode eſt plus abrégée que ne le ſont des réponſes perſonnelles ; & le Lecteur pacifique s'en accommodera peut-être mieux que du ton d'apologie ou de controverſe.

ORDRE DES PLANCHES.

Elles ſont toutes dans le Tome premier.

LE frontiſpice.
I. Les Symboles de Dieu, *Page* 48.
II. Anubis, 54.
III. Les meſures de la profondeur du Nil, 56.
IV. Oſiris ou Atys, 68.
V. Sérapis ou Pluton, 71.
VI. Iſis, 74.
VII. Les plantes d'Egypte, 79.
VIII. La déeſſe de Syrie, & d'Ephèſe, 80.
IX. Oſiris, Iſis, & Horus, 82.
X. Horus à tête d'épervier, 86.
XI. La durée du repos d'Horus, 88.
XII. Les progrès du labourage, 90.
XIII. Harpocrate & Angérone, 93.
XIV. L'armée des Cieux, 169.
XV. Cybéle, 195.
XVI. Pallas, 206.
XVII. Les maſques & le cofre myſtérieux, 236.
XVIII. Silène. Latone, &c. 238.
XIX. Le lever de la Canicule, 276.
XX. Horus déſœuvré. La Harpie. Les Graces. 300.
XXI. La Parque. La Sirène. La Furie. 313.
XXII. Bellérophon, & la Chimère, 316.
XXIII. Circé, ou Iſis accompagnée de feuillages & d'animaux ſymboliques, 332.
XXIV. Les ſceptres, 429.

Toutes ces figures ſont tirées des monumens de l'antiquité.

On a marqué d'une *M* toutes celles qu'on trou-

i.

PLICATION

U FRONTISPICE.

ésente Démocrite qui s'est retiré dans
ıbeaux d'Abdère sa patrie, & qui re-
x occupations de la société, pour
sans distraction, sur la structure du
ı'il croit s'être formé par la résidence
oncours de petites piéces préexistan-
ıi plaît d'appeller Atômes. Un Bour-
nt placer auprès du Philosophe une
.r laquelle il a écrit ce vers:

ημοεργεῖν ἀνθρώπινον, ἀλλὰ γεωργεῖν.

n'est point fait pour construire la terre,
mais pour la cultiver.

oureurs & les passans, qui lisent ou
ıdent lire cette épigramme, se mo-
Philosophe. L'un hausse les épaules:
latte de rire : tous sentent que nous

AVIS
DE L'AUTEUR.

J'Ai appris d'Angleterre que Mr Warburton, Auteur d'un Ecrit ſur l'Economie de l'ancienne Loy, s'eſt plaint publiquement de ce que dans mon Hiſtoire du Ciel j'avois fait uſage de ſes penſées & de ſes preuves, ſans le citer. Ce larcin m'étoit impoſſible; n'ayant jamais lû ſon Ouvrage, ni en entier, ni en partie, ni par extrait, & n'en connoiſſant ni les penſées, ni les preuves, ni même le titre. Je me tiens honoré par ſon aveu d'avoir ſenti ce qui a été apperçû d'un homme qu'on dit habile : mais je ne lui ai rien dérobé, & le peu dont je me dis propriétaire, eſt très-légitimement acquis. A Paris le 15. Février 1742.

HISTOIRE DU CIEL,

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES DES POËTES, DES PHILOSOPHES, ET DE MOÏSE.

****

LIVRE PREMIER.

LE CIEL POËTIQUE.

ON dit ordinairement que l'aſtronomie a emprunté du Paganiſme les noms d'Hommes, de Femmes, d'Animaux, ou d'autres objets terreſtres qu'on donne aux ſignes du Zodiaque, aux Planétes, & aux autres corps qui roulent dans le ciel. Les ſavans

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ont cherché & crû trouver dans l'anti quité une partie des tems, des lieux, de perſonnes, & des circonſtances auxquel les ces noms pourroient être rapportés. Il ont recueilli divers traits de reſſemblanc qui ſe trouvent entre les métamorphoſe des Poëtes, & certains évènemens d l'Hiſtoire tant ſacrée que profane. Pre que tous ont crû nous avoir ramenés au vrais commencemens de l'idolâtrie, e nous faiſant remarquer dans l'hiſtoir pluſieurs perſonnages que la flatterie avo diviniſés de leur vivant, ou que la recor noiſſance avoit placés dans les aſtres aprè leur mort. Le travail de ces ſavans e très-utile, & leurs remarques ſont ſouver bien fondées, puiſqu'il eſt réel qu'ave le tems il s'eſt mêlé dans les fables c dans les dénominations des corps cél ſtes pluſieurs noms d'hommes, & bie des traits tirés de l'hiſtoire. Mais il reſ encore à nous faire connoître quel eſt premier pas qui a conduit nos peres l'idolâtrie, & par quel degré la raiſo humaine s'eſt pervertie au point d'ador tantôt des hommes morts, après lei avoir aſſigné pour demeure le ſoleil, lune, & les étoiles; tantôt des figur monſtrueuſes ou compoſées de piéces q n'ont naturellement aucune liaiſon,

La premiere origine du mal, la vraie ſource de l'idolâtrie & de toute ſuperſtition, eſt l'abus du langage de l'aſtronomie & des figures de l'écriture ancienne; abus introduit par une cupidité aveugle, & par un amour démeſuré des biens de la terre. LE CIEL POETIQUE.

Ce n'eſt point l'idolâtrie qui a livré à l'aſtronomie les noms que celle-ci employe: mais c'eſt l'aſtronomie, ou la connoiſſance des beſoins de l'homme par l'inſpection du Ciel, qui a inventé les noms, les caractères, & les figures que la cupidité & l'ignorance ont convertis en autant de puiſſances dignes de reſpect ou de crainte. En un mot, le Ciel des Poëtes ou le premier fond de toute la Mythologie Payenne n'eſt dans ſon origine qu'une écriture très-innocente, mais priſe groſſièrement & dans le ſens qu'elle préſentoit à l'œil, au lieu d'être priſe dans le ſens qu'elle étoit deſtinée à préſenter à l'eſprit.

L'hiſtoire de ce déſordre doit donc néceſſairement embraſſer deux objets tout différents: je veux dire, l'inſtitution des noms & des figures qu'on a par la ſuite honorées comme des dieux; & en ſecond lieu, la mépriſe par laquelle on s'eſt porté à leur attribuer la divinité & un culte Diviſion de la premiere partie.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

religieux. Des deux parties de cette hiſtoire de l'idolâtrie, l'une ne contient que les premiers réglemens & la police innocente que le beſoin introduiſit après le déluge dans la ſociété ; l'autre, à la vérité, couvre de honte la raiſon humaine ; mais elle nous intéreſſe infiniment ; ſoit parce qu'elle remédie à bien des erreurs populaires ; ſoit parce qu'elle nous prouve ſenſiblement que l'eſprit de l'homme ne ſait que s'égarer, quand la cupidité le domine, & qu'il abandonne la ſimplicité de la révélation, ou qu'il en néglige les inſtructions ſalutaires.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel.

NOus ne pouvons juger ſainement de l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du ciel & de toute la nature, qu'autant que nous ſavons de quelles idées ils s'occupoient, & quels étoient les intérêts qui les pouvoient remuer. Commençons donc par faire la recherche de leurs principales

coûtumes, & des monumens qui nous viennent d'eux, pour en tirer la vérité & les origines que nous voulons connoître.

LES USAGES UNIVERSELS.

I.

L'origine des uſages communs à toutes les Nations.

On eſt quelquefois étonné de la conformité qui ſe trouve en pluſieurs points entre les pratiques du peuple de Dieu, & celles des nations livrées à la plus groſſière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, étoient dans l'uſage de s'aſſembler pour louer Dieu dans un endroit diſtingué & choiſi; d'y offrir à Dieu le pain, le ſel, les fruits de la terre, & les élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier publiquement; de ſacrifier des victimes; de manger en commun ce qui avoit été offert au Seigneur; & de joindre à l'action de graces le chant & le ſon des inſtrumens.

C'étoit encore une pratique commune aux Hébreux & à tous les peuples d'enſévelir les morts, de les traiter avec honneur, & de s'aſſembler auprès de leurs tombeaux à certains jours pour y louer Dieu. Par la ſuite nous aurons lieu de remarquer d'autres uſages également univerſels.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

Pour rendre raiſon d'une telle reſſemblance de coûtumes entre le peuple de Dieu & les idolâtres, la plûpart des ſavans diſent que les fauſſes religions n'ont fait que copier la véritable, & ils ſe croyent autoriſés par la conformité de quelques traits de la fable avec l'Hiſtoire ſainte, à ſoûtenir que les Payens ont eu communication des ſaintes Ecritures, ou ont fréquenté & imité les Hébreux.

Chronic. Canon.

D'autres ſavans, & entr'autres le Chevalier Marsham dans ſa *Régle des tems*, ont donné dans un excès tout oppoſé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus & ſéparés des autres nations, combien haïs de celles qui les connoiſſoient, & par conſéquent peu propres à leur ſervir de modéles; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les ſacrifices, le cérémonial, & les objets mêmes de l'idolâtrie ſont antérieurs à Moïſe & aux Ecritures ſaintes; ils ont inſinué ou même enſeigné ouvertement, que les loix & les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coûtumes de l'Egypte & des peuples voiſins, ramenées au culte d'un ſeul Dieu.

Mais ce ſentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation, n'eſt pas moins faux que le premier; puiſque Moïſe ne recom-

mande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation & les uſages des peuples voiſins. La plûpart de ſes loix ſont même une condamnation expreſſe & détaillée des pratiques ſuperſtitieuſes qui avoient cours en Egypte, en Arabie, ou en Phénicie. D'ailleurs Moïſe ſuppoſe comme une choſe univerſellement connuë de ſon tems, que le culte d'un ſeul Dieu ſubſiſtoit avant lui avec l'uſage des offrandes & l'immolation des victimes à Salem, à Berſabée, à Gerara, à Hébron, dans le païs de Madian, & bien ailleurs. C'eſt donc une prétention pitoyable de croire Moïſe auteur de ce culte, ou ſimple réformateur de la religion Egyptienne. Ainſi il nous reſte toûjours à chercher d'où peut venir la reſſemblance des pratiques entre des religions incompatibles. Voici le dénoûment.

LES USAGES UNIVERSELS. V. *Maimonid. dux dubitantium, & Guillelm. Parisien. de Legib.*

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens, ni les Payens n'ont pris des Hebreux les coûtumes qui leur ſont communes : mais les uns & les autres ſe reſſemblent en quelques points, parce qu'ils ont conſervé pluſieurs uſages innocents qui leur venoient de la plus haute antiquité, & de la famille de Noé, de laquelle les uns & les autres ſont ſortis.

Moïſe a fixé & preſcrit tout l'ordre des ſacrifices. Il défend en détail telle & telle

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

pratiques, parce que c'étoient autant de superſtitions, & d'abominations uſitées parmi les peuples voiſins. Il interdit ſévèrement une coûtume alors univerſelle & très-innocente en elle-même, qui étoit d'aller adorer, même le vrai Dieu, ſur les lieux élevés; pour couper pié par cette précaution à tout culte arbitraire, à toute ſuperſtition, & aux fêtes licentieuſes qui s'étoient introduites & multipliées partout. Mais le fond des cérémonies qu'il régla ſur les beſoins du peuple Hébreu n'étoit pas nouveau, & ce n'eſt point du tout la religion des Egyptiens qui lui ſervit de modéle. Nous voyons Noé au ſortir de l'Arche offrir un ſacrifice de reconnoiſſance, ſuivant l'uſage qu'il avoit ſans doute vû pratiquer dès avant le déluge, & qui remonte juſqu'aux ſacrifices d'Abel. Nous voyons les patriarches long-tems avant Moïſe, & hors de l'Egypte, enterrer leurs morts d'une façon honorable. Jacob long-tems avant Moïſe, & ſans avoir connoiſſance des uſages de l'Egypte, témoigne ſa reconnoiſſance d'une révélation dont Dieu l'a favoriſé, en poſant une pierre ſur le lieu où elle lui avoit été faite, & en verſant de l'huile ſur cette pierre: eſpéce de conſécration qu'il ne s'aviſa point d'imaginer ſur le champ;

mais que la piété pratiquoit communément dans les endroits où l'on avoit reçu quelque grace ſingulière. Ainſi la prière *publique*, les offrandes, les conſécrations, les libations, les ſacrifices, le repas commun, le chant, les honneurs rendus aux morts, & d'autres pratiques dont nous aurons lieu de parler par la ſuite, ſe trouvent parmi les Hébreux avant Moïſe, & chez des peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui, parce qu'elles proviennent ſenſiblement des Peres communs du genre humain : & bien loin que cette conformité d'uſages favoriſe en rien l'inclination aſſez marquée du Chevalier Marsham à ébranler les fondemens de la révélation; elle ne fait que mieux apercevoir la fauſſeté des raiſonnemens formés par l'irréligion. Elle prouve à tous les cœurs droits l'excellence de l'Ecriture ſainte qui nous ramène ſans apprêt à la vraie origine de toutes choſes, en nous montrant dans la réunion de toutes les nations en une ſeule famille primitive, la raiſon véritable de la reſſemblance de leurs pratiques de religion, malgré la jalouſie mutuelle qui ſe trouve entr'elles quand elles ſont voiſines, & malgré l'ignorance où elles ſont les unes de ce qui ſe paſſe chez les autres quand elles ſont éloignées.

LES USAGES UNIVERSELS.

LE CIEL POÉTIQUE.

II.

Les Néoménies.

La néoménie, ou l'assemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, est encore une pratique aussi universelle que les précédentes[a]. On a un assez bon nombre de preuves[b] qui concourent à faire voir que la raison naturelle pour laquelle la vie des hommes d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le soleil ne quittant point alors l'équateur, c'étoit une suite nécessaire que la température d'air fût uniforme, & la fécondité de la terre non-interrompue.

a *Voyez en la preuve Spect. de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. I.*

b *Voyez la lettre qui finit le tome troisième.*

Il est vrai que les plus grands astronomes & des savans même qui montroient peu de religion, ont souvent admiré la profonde sagesse qui a incliné l'axe de la terre de 23 degrés sur le plan de son orbite, d'où devoit suivre l'alternative des saisons, & l'inégalité des jours. Mais la grande merveille de cette disposition est de l'avoir réglée sur les besoins de l'homme : car la terre est pour l'habitant. S'il devient criminel, s'il faut le punir, & l'exercer en le tenant sans cesse dans l'agitation & dans la peine par une multitude de besoins, rien de si bien proportionné

à cet effet que l'ordre préſent de la nature. Les usages universels
Mais s'il eſt innocent, comme il l'étoit dans ſa création, Dieu le mettra-t-il d'abord à nud & ſans défenſe ſous un ſoleil ardent, ſous les coups de la grêle, & ſous la viciſſitude continuelle des vents chauds, des grandes pluyes, & de la biſe tranchante? Non ſans doute, & pour le faire vivre long-tems, il préparera dans la nature même les cauſes d'une longue vie. Tel eſt l'ordre commun de ſa conduite qu'il mèt en œuvre des agents naturels, même pour opérer des effets extraordinaires & des miracles paſſagers. Il envoye un grand vent, quand il veut ſécher le fond de la mer rouge. Il ſe ſert d'un vent d'orient pour apporter, ou pour faire éclore par un juſte degré de chaleur les armées de ſauterelles dont il veut couvrir l'Egypte, & il fait enſuite partir un vent d'occident pour les précipiter dans le golphe Arabique. A plus forte raiſon employe-t-il des agents naturels pour opérer ſur la terre des effets univerſels & conſtans. Si donc il veut mettre la diſtance de plus de neuf ſiécles entre le péché d'Adam & la mort qui en devoit être la punition, il n'employera pas pour produire une ſi longue vie, l'inégalité & l'intempérie des ſaiſons ou l'ordre préſent de la nature par lequel il reſſerre la durée

LE CIEL POETIQUE.

de cette vie à moins d'un ſiécle. Ainſi quoique le premier homme auſſitôt après ſa chûte, ait été privé de l'uſage des plantes ſalutaires qui étoient reſervées aux jours de ſon innocence ; avec la longue vie Dieu lui conſerva la diſpoſition de la nature qui en étoit la cauſe.

Il eſt croyable, par exemple, que la ſurface de la mer occupoit alors moins d'eſpace qu'aujourd'hui, & qu'il y en avoit une grande partie qui étoit enfoncée ſous la terre, afin que les hommes ayant à ſe multiplier extrêmement dans la durée de neuf & dix ſiécles, leur ſéjour fût aſſez fertile pour les nourir & aſſez ſpacieux pour les contenir. Il eſt croyable que la diſpoſition du ciel ſous lequel Dieu avoit d'abord placé l'homme ſans habit comme ſans déſordre, conſiſtoit à ne l'incommoder ni par les injures de l'air, ni par les météores terribles qui ſont la ſuite néceſſaire de l'inclinaiſon de l'axe de la terre ſur le plan de ſon cercle annuel. Elle préſentoit donc continuellement ſon équateur au ſoleil. Cet ordre qui eſt celui qu'on remarque dans la planéte de Jupiter, convenoit au premier plan du Créateur, dont le péché de l'homme n'a point d'abord arrêté tous les effets. Le ſoleil toûjours également diſtant des deux poles donnoit par

toute terre un jour de douze heures & une nuit de douze heures. La dilatation d'air qui accompagneroit toutes nos aurores d'un agréable zéphyr, ſi elle n'étoit traverſée par d'autres vents accidentels, devançoit infailliblement l'ancienne aurore. La chaleur comprimée & repouſſée par l'air froid des poles en ramenoit en tout tems des vents aliſés & uniformes. L'air étant ſans ſecouſſes étoit auſſi ſans nuées & ſans orages. Une roſée infaillible fourniſſoit dans les plaines le rafraichiſſement aux plantes; & plus abondamment épaiſſie dans les baſſins des montagnes, elle rempliſſoit ſans variation les réſervoirs des fontaines & les lits des rivieres, comme aujourd'hui les brouillards qui couronnent le ſommèt du Pic s'épaiſſiſſent & ſe filtrent dans l'intérieur de la montagne de maniere à fournir des fontaines & des courants perpétuels à toute l'île de Ténériffe ſans le ſecours d'aucune pluye.* Dans des jours de ſept & huit heures au plus, tels que nous les avons en hyver & lorſque le ſoleil eſt à 20 & 23 degrés par-delà l'équateur, nous ne laiſſons pas ſous les 50 & 55 degrés de latitude ſeptentrionale de voir nos arbres couverts de fleurs dès le mois de Janvier quand les vents froids ne ſouflent point. Lorſque le ſoleil rouloit

LES USAGES UNIVERSELS

Act. Lipſ. 1691: 98. & Boerhav. chem. de aere.

LE CIEL POETIQUE. perpétuellement ſous l'équateur & dans des jours de douze heures, il devoit régner un printems continuel. Ce printems devoit s'étendre juſqu'au-delà des cercles polaires, & le froid aigu être relegué vers les poles.

Cette diſpoſition de la mer & du ciel n'eſt juſqu'à préſent qu'une conjecture ; mais cette conjecture ſi conforme aux premieres vûes du Créateur, prend l'apparence d'une vérité quand elle eſt aidée par le concours des témoignages que nous trouvons dans la nature & dans l'Ecriture ſainte. Que nous apprend la nature ? 1°. Que la mer a autrefois couvert la plûpart des terrains que nous habitons à préſent ; 2°. Que le baſſin de la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû un bouleverſement ou un changement univerſel dans notre globe. La premiere vérité eſt atteſtée par les grandes couches de coquillages qui ſe trouvent par tout, & qui ne pouvant nager n'ont pû être miſes les unes ſur les autres que ſucceſſivement & par voye de génération, comme on les trouve à préſent dans la mer ; d'où il ſuit que la mer étoit autrefois où nous ſommes. La ſeconde vérité ſe démontre par l'immobilité de la mer d'apréſent qui n'a en rien changé ſa ſituation depuis quatre

mille ans, & par les reſtes de l'ancienne mer qu'on trouve de toute part ſur nos demeures, communément ſans mélange d'aucunes matières qui aient ſervi de meubles ou de logement aux premiers hommes ; d'où il ſuit que le baſſin de la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû dans notre globe une tourmente, ou une fracture univerſelle, qui a élevé divers terrains & qui en a enfoncé d'autres. LES USAGES UNIVERSELS.

Là-deſſus que nous apprend l'hiſtoire ? 1°. Que pour punir la malignité du genre humain par un déluge univerſel, les digues de l'abîme furent rompues ; 2°. Qu'après le délugé Dieu montra l'arc-en-ciel (*a*) comme une nouveauté capable de ſervir de ſigne & de garantie de la promeſſe qu'il fit alors de ne plus envoyer de déluge ſur la terre ; 3°. Que la vie de ceux qui naquirent après le déluge fut de beaucoup abrégée.

Dieu qui a donné à chaque eſpéce ſon être, ſa forme, & ſa place, par autant de volontés ſpéciales, a cependant établi un ordre de mouvemens & de loix générales pour perpétuer les mêmes effets.

Si donc il a changé le tempérament & la vie de l'homme, on ne peut douter qu'il n'ait changé la diſpoſition de ſon ſéjour & l'ordre de la nature dont ce tempérament eſt

(*a*) Iris, de יָרָה *Irah*, enſeigner.

LE CIEL POETIQUE.

l'effet. Ce changement ſe trouve effectivement atteſté par les crévaſſes des dehors de la terre & par le déplacement ſubit de la mer qui a quitté ſon ancien lit pour couvrir d'autres terrains. La qualité de ce changement ſe trouve éclaircie par la nouveauté de l'Iris. Ce bel arc ne peut être une nouveauté que les pluyes dont il eſt la ſuite ne ſoient nouvelles. Si les pluyes étoient inconnues avant le déluge, les vents orageux & accidentels qui les cauſent étoient auſſi inconnus. Il ne régnoit donc alors que des vents aliſés & conſtans. Il n'y avoit donc point d'alternative de chaud & de froid. Le ſoleil ne quittoit donc point l'équateur, & notre conjecture devient une hiſtoire.

Dans l'ancien monde, le ſoleil régloit l'année comme à préſent & en fixoit tant les progrès que les bornes, en paſſant d'une conſtellation ſous une autre. Mais ni le lieu de ſon lever & de ſon coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun tems. C'étoit la lune qui par la diverſité de ſes phaſes régloit les aſſemblées de religion, & les affaires de la ſociété. Après le dernier croiſſant, & lorſque la lune en conjonction avoit ceſſé de paroître, les peuples montoient ſur un lieu élevé pour en mieux appercevoir la nouvelle phaſe, après quoi l'on ſacrifioit.

La famille de Noé, qui a perpétué les ſacrifices d'avant le déluge, communiqua auſſi à ſes deſcendans l'uſage de les celebrer regulièrement à la nouvelle lune. Cette coûtume étoit par cette raiſon la même chez les Hébreux & chez tous les peuples de la terre. En ſeroit-il de même des noms que les peuples les plus célebres donnent depuis un tems immemorial aux différentes parties du ciel? Ou ſi l'inſtitution de ces noms eſt évidemment poſtérieure au déluge, n'eſt-il pas fort croyable qu'étant commune à la plûpart des anciennes nations policées, elle provient de la famille de Noé, & que ce ſont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur diſperſion ont donné aux maiſons du ſoleil les noms qu'elles portent? Eſſayons d'en découvrir les raiſons, l'origine, & la datte même, s'il eſt poſſible. LES USAGES UNIVERSELS

III.

L'Invention du Zodiaque.

Un des plus ſavans hommes de l'antiquité * en nous faiſant appercevoir les raiſons naturelles qui ont fait donner aux conſtellations de l'écreviſſe & du capricorne, les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, ſans y penſer, les vraies raiſons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres.

* *Macrobe Saturnal. lib 1. c. 17.*

LE CIEL POETIQUE. » Voici, dit-il, les motifs qui ont fait » donner aux deux ſignes, que nous ap- » pellons les portes ou les barrières de la » courſe du ſoleil, les noms d'écreviſſe » & de chevre ſauvage. L'écreviſſe eſt un » animal qui marche à reculons & obli- » quement : de même le ſoleil parvenu » dans ce ſigne commence à retrograder, » & à deſcendre obliquement. Quant à la » chevre, ſa méthode de paître eſt de » monter toûjours, & de gagner les hau- » teurs tout en broutant. De même le » ſoleil arrivé au capricorne commence à » quitter le point le plus bas de ſa courſe » pour revenir au plus élevé.

Si les deux conſtellations ſous leſquelles le ſoleil ſe trouve aux deux ſolſtices n'ont reçu ces noms que pour déſigner par un mot ou par un rapport de reſſemblance ce qui ſe paſſe alors dans la nature, on eſt raiſonnablement porté à croire que les autres ſignes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à caractériſer de mois en mois ce qui arrive ſur la terre dans les divers déplacemens du ſoleil le long de l'année. Commençons par ceux du printems.

Les Orientaux, ſuivant la remarque de M. Hyde dans ſon traité de la Religion des Perſes, n'ont point connu les gemeaux

ou les deux freres Caſtor & Pollux, dont les Grecs ont fait le troiſième des ſignes du Zodiaque. Ce qui eſt confirmé par le rapport d'Hérodote *, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoiſſoient pas les Dioſcures ou les noms de ces deux freres. C'étoient deux chevreaux qui occupoient cette place dans l'ancienne ſphère ou dans le zodiaque des premiers tems. Pourquoi donc donna-t-on les noms du Bélier, du Taureau, & des deux Chevreaux aux trois aſtériſmes que le ſoleil parcourt au printems?

LES USAGES USAVERSELS.

* *In Euterpe*, num. 48.

C'eſt un trait de la profonde Sageſſe qui veille ſur les beſoins de l'homme, que pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire ſa principale ſubſiſtance les meres ſe trouvent communément pleines ſur la fin de l'autonne. Par cette précaution le repos de l'hyver eſt utile à la mere & au petit. Si elle mèt bas durant la froide ſaiſon, le petit ſe tient chaudement ſous ſa mere. Il ſe dénoüe enſuite à l'aide du printems, & ſes membres délicats ſe fortifient comme les chaleurs. Les premiers venus ſont les agneaux. Enſuite naiſſent les veaux. Les chevreaux viennent aſſez ordinairement les derniers. Par ce moyen les agneaux déja forts peuvent ſuivre le bélier aux champs dès le com-

LE CIEL POETIQUE.

mencement des beaux jours. Les veaux & les chevreaux prennent l'air à leur tour, & grossissent le troupeau. On s'apperçoit sans peine que l'antiquité a désigné le passage du soleil sous les trois constellations du printems, en leur donnant les noms des trois animaux, dont il paroît successivement de nouvelles troupes tout le long du printems; & qui pouvant se trafiquer, commencent à faire les richesses de la société. Si on a mis deux chevreaux, au lieu d'un, parmi les signes printanniers; c'est parce que la chévre produit communément deux petits plûtôt qu'un & a reçu pour suffire à leur nourriture une abondance de lait proportionnée à sa fécondité.

La furie du lion pouvoit assez bien marquer celle du soleil lorsqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la suite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moissons qu'on acheve alors de mettre bas (*a*).

(*a*) On n'a garde de sier le blé avant qu'il rougisse.
Rubicunda Ceres medio succiditur æstu.
Le nom d'Erigone que porte cette fille est très-bien d'accord avec l'épi qu'on lui mèt à la main. Ce nom signifioit en Orient *la couleur rouge*. ארגונא *Ergené*. Dan. 5:7. C'est donc le tems de la moisson que les anciens ont voulu marquer par la vierge, ou par un *épi rougissant*, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moissoneuse.

Il n'étoit pas poſſible de mieux marquer l'égalité des jours & des nuits, qu'amène le ſoleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles ſous leſquelles il ſe trouve alors le nom de la balance. Dans la ſphère des Grecs, c'étoient les pattes ou les pinces du Scorpion qui donnoient leur nom* à cette partie du ciel que nous appellons la Balance. Il eſt croyable que l'Occident ſous les premiers Empereurs Romains prit la coûtume de donner le nom de Balance à l'équinoxe d'autonne pour ſe conformer à la pratique des Orientaux, dans les anciens monumens deſquels la balance ſe trouve auſſi fréquemment que les autres ſignes du zodiaque. LES USAGES UNIVERSELS. * *Chela.*

Les maladies d'autonne, lors de la retraite du ſoleil, ont été caractériſées par le ſcorpion qui traîne après lui ſon dard & ſon venin. La chaſſe que les anciens donnoient aux bêtes feroces à la chûte des feuilles, ne pouvoit être mieux marquée que par un homme armé d'une fléche ou d'une maſſue. Le verſeau a un rapport ſenſible aux pluyes d'hyver : & les poiſſons lies, ou pris au filèt, marquoient la pêche qui eſt excellente aux approches du printems.

Seroit-il poſſible après cette explication ſi ſimple de l'origine des douze ſignes

LE CIEL POETIQUE.

célestes, de conjecturer vers quel tems l'usage de ces noms a commencé? L'ordre que nous venons de voir dans ce qui se passe sur la terre durant le cours de l'année, se trouve assez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée : mais il change totalement vers les tropiques, ou sur les bords de la Torride. En Egypte, par exemple, les semailles & la recolte se font tout autrement & dans d'autres tems qu'il n'est d'usage dans les climats tempérés. Au lieu d'y semer en Septembre ou en Octobre après avoir donné plusieurs labours pénibles aux terres qu'on doit ensemencer; dans l'Egypte on se contente en Novembre de jetter le blé sur le limon que le Nil a laissé dans les plaines & de le couvrir, *en y traçant un sillon sans profondeur avec une charue très-legère* *. Au lieu que le blé presque par-tout ailleurs est sur terre neuf & dix mois, quelquefois onze, avant que d'être moissonné; en Egypte il ne faut *que quatre ou cinq mois pour recueillir sans frais & sans travail la moisson la plus parfaite & la plus abondante* *. Tout est engrangé dans la haute Egypte dès le mois de Mars ou au commencement d'Avril (*a*), & un peu

* *Diod. l. 1.*

* *Ibid.*

(*a*) Les auteurs du Dictionaire de Trévoux, quoique savans & judicieux, ont avancé sur des mémoires peu

plus tard dans l'Egypte inférieure. Or le ſigne de la vierge, ou de l'épi rougiſſant, qui caractériſe la moiſſon, ſe rapporte au mois d'Août & de Septembre : l'août & la moiſſon, dans bien des provinces, ſignifient la même choſe. Ce n'eſt donc pas LE ZO DIAQUE

ſûrs en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Nil le froment en deux mois ſe ſeme, pourrit, germe, fleurit, mûrit, & ſe coupe. Si la choſe étoit, comme ils le diſent ; ce que j'ai à prouver ici n'en ſeroit que plus évident. Mais il eſt difficile de comprendre que le blé puiſſe mûrir dans le tems qui eſt le ſeul hyver de l'Egypte, & au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas juſqu'à y cauſer de fortes gelées, mais ne laiſſe pas de dépouiller quelquefois les arbres de leur verdure. J'ai rapporté le fait ſuivant les relations modernes de Paul Lucas, de Dapper dans ſon Afrique, & de M. de Maillet conſul au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger, & mettent la moiſſon d'Egypte en Mars & en Avril. Ils ſont en tout conformes au récit de Pline, Hiſt. Nat. liv. 18. ſect. 47. & de Diodore de Sicile, Biblioth. l. 1. J'ai preſque rapporté ou traduit les paroles mêmes de Diodore. Voici le paſſage de Pline. *Vulgo credebatur ab amnis deceſſu ſerere ſolitos : mox jues impellere, veſtigiis ſemina deprimentes in madido ſolo. Et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera : ſed tamen inarari certum eſt abjecta prius ſemina in limo digreſſi annis : hoc eſt Novembri menſe incipiente. Poſtea pauci runcant, quod botaniſmon vocant. Reliqua pars non niſi cum falce arva viſit paulo ante calendas Aprilis.*

On croyoit communément que les Egyptiens faiſoient les ſemailles auſſitôt après la rentrée du Nil dans ſes bords, & qu'enſuite ils diſperſoient des pourceaux ſur les terres afin qu'ils enfonçaſſent ſous leurs piés les ſemences dans le limon encore humide. Je crois que cela ſe pratiquoit autrefois : (Hérodote aſſure qu'on le faiſoit de ſon tems, environ ſix cens ans avant Pline, *in Euterp. num.* 42.) Encore aujourd'hui il n'en coûte pas plus de frais, ni de peine. Il eſt certain cependant qu'après avoir jetté le blé dans le limon du Nil, non auſſitôt qu'il eſt

LE CIEL POETIQUE.

en Egypte que les noms du Zodiaque ont été inventés, puiſqu'ils expriment un ordre qui n'eſt pas celui de cette contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans le verſeau qui déſigne les pluyes & la triſteſſe de l'hyver, au lieu que l'Egypte ne connoît preſque point la pluye, & n'a pas de plus belle ſaiſon que l'hyver. Cependant les Egyptiens, même les plus anciens, ont connu les ſignes du Zodiaque. Leurs monumens qu'on ſait être de la plus haute antiquité ſont tout couverts de figures, parmi leſquelles on trouve fréquemment l'écreviſſe & la chévre ſauvage; celles de la balance, & du ſcorpion; celles du bélier, du taureau, du chevreau, du lion, de la vierge, & les autres. Ils faiſoient donc uſage des noms qui avoient été inventés avant que leur colonie fût établie ſur les bords du Nil: & cette réfléxion nous conduit comme par la main juſques

retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très-petit nombre, prennent ſoin d'en arracher les mauvaiſes herbes. Les autres après les ſemailles ne rendent aucune viſite à leurs terres que quand ils y reparoiſſent la faucille à la main vers la fin de Mars.

La recolte ne ſe faiſoit qu'en Avril ou en Mai dans la baſſe Egypte, & toutes ces remarques ſe trouvent d'accord avec ce qui eſt rapporté au ch. 9. de l'Exode ℣. 32. que la grêle dont Moïſe avoit frappé la baſſe Egypte vers la fin de Fevrier, & qui venoit de détruire l'orge & le lin déja montés en graine, avoit épargné le froment & l'épeautre dont l'épi ne paroiſſoit pas encore.

dans

dans les plaines de Sennaar d'où ſont ſortis les Egyptiens & toutes les familles qui ont repeuplé la terre. C'eſt parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier uſage de la dénomination des ſignes céleſtes : & rien en effet n'étoit ni plus néceſſaire, ni mieux imaginé. LE ZODIAQUE.

Les travaux & la vie des hommes, lorſqu'ils ſe furent extrémement multipliés, ne purent ſe régler que par l'éxacte connoiſſance du cours du ſoleil, & par la facilité des annonces de ſes divers deplacemens. On partagea pour cet effet les étoiles, ſous leſquelles on le voyoit paſſer & repaſſer, en douze portions égales*; parce qu'on avoit obſervé qu'il les parcouroit une fois pendant que la lune en faiſoit environ douze fois le tour. Ainſi toute la ſuite des préparatifs & des opérations qui devoient occuper la ſociété dans le cours d'une année entière, fut exprimée par douze mots. Et ſi l'uſage de ces douze mots & des douze portions de l'année qui y répondent a paſſé à la plûpart des peuples, c'eſt une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la ſource commune du genre humain.

* V. *Macrob. in ſomn. Scip. l. 1. 21. ſext. Empiric. adverſ. mathem. Spectacul. de la Nat. tom. 4. part. 2. Ent. I.*

IV.

L'Invention de l'Ecriture Symbolique.

Les douze noms ſymboliques qui dé-

LE CIEL POETIQUE.

ſignoient les douze parties tant de l'an que du ciel, étoient d'un ſecours in pour régler les commencemens de mailles, de la fénaiſon, de la moiſſ des chaſſes générales, & des autres vaux de la ſociété. Comme ils pré toient à l'eſprit douze objets dont le gures ſont fort ſenſibles; pour en rer l'uſage plus commode on les peignit g ſièrement, en les traçant ſur l'ardoiſe ſur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu' ſculpture linéaire & informe. Mais c me le crayon d'un tableau en eſt le c mencement; ces délinéamens groſſiers douze ſignes céleſtes ont apparemn donné naiſſance à la peinture. Mai lecteur ſent aiſément que de pareilles i ges publiquement affichées pour ann cer une ſorte de travail déterminé, deux & trois de ces images rapproc pour déſigner une certaine quantit mois, exprimoient à l'eſprit autre c que ce qu'elles préſentoient aux yeu vûe du lion céleſte annonçoit la furie chaleurs de l'été. Une fille tenant en n une balance (*a*), caractériſoit la moi & l'équinoxe, la fin de l'été & le c mencement de l'autonne. La vûe d balance & d'un ſcorpion marquoit la

(*a*) Il n'eſt pas encore tems d'y chercher l'a d'Aſtrée, ou de la juſtice.

tée des deux mois qui ſuivent l'équinoxe d'autonne. Nous touchons donc ſenſiblement à la naiſſance de l'écriture, puiſque ces figures, comme ſont encore nos caractères, occupoient l'eſprit de choſes différentes de ce que les yeux appercevoient. LE ZODIAQUE.

V.

Symboles les plus uſités. Goût des Allégories.

On ſe trouva bien d'expoſer en public une légère figure, une ſimple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages ſe devoient commencer en commun, & de celui où certaines fêtes ſe devoient célébrer. L'uſage en parut ſi commode qu'on l'étendit peu-à-peu, même à d'autres choſes qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers ſymboles propres à inſtruire le peuple de certaines vérités, ou à les lui rappeller à l'eſprit par un certain rapport de reſſemblance entre la figure, & la choſe qu'on vouloit faire entendre. Par exemple, un ſymbole des plus anciens, puiſqu'il eſt devenu univerſel, eſt le feu qu'on entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'aſſemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée ſenſible de la puiſſance, de la beauté, de la pureté, & de l'éternité de l'Etre qu'ils

Le feu, ſymbole de la divinité.

LE CIEL POETIQUE.

venoient adorer. Ce ſymbole magnifique a été en uſage dans tout l'Orient. Les Perſes * le regardoient comme la plus parfaite image de la divinité. Zoroaſtre n'en introduiſit point l'uſage ſous Darius Hiſtaſpès : mais il enchérit par des vûes nouvelles ſur une pratique établie long-tems avant lui. Les prytanées des Grecs étoient un foyer perpétuel. La Veſta des Etruſques, des Sabins, & des Romains n'étoit rien de plus (a). On a retrouvé le même uſage au Pérou, & dans d'autres parties de l'Amerique*. Moïſe conſerva la pratique du feu perpétuel † dans le lieu Saint parmi les cérémonies, dont il fixa le choix & preſcrivit le détail aux Iſraëlites. Le même ſymbole ſi expreſſif, ſi noble, & ſi peu capable de jetter le peuple dans l'illuſion, ſubſiſte encore aujourd'hui dans tous nos temples.

* V. *Hyde de religion. Perſ.*

V. *Les coûtumes de Zoroaſtre, ſous Darius Hiſtaſpès. Pridcaux hiſt. des Juifs.*

*V. *Les mœurs des Sauvages du P. l'Affiteau.*

† *Levit. 6: 31.*

Origine des allégories.

Cette méthode de dire ou de montrer une choſe pour en faire entendre pluſieurs autres, eſt ce qui a introduit parmi les Orientaux le goût des allégories. Ils ont très-long-tems conſervé la coûtume d'enſeigner tout ſous des ſymboles qui ſont propres à piquer la curioſité par un air myſtérieux, & qui récompenſent enſuite ſes efforts par la ſatisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachoient.

(a) *Nec tu aliud Veſtam niſi vivam intellige flammam.* Ovid. Faſt.

Pythagore qui avoit voyagé parmi les Orientaux en rapporta cette méthode en Italie. Le Sauveur même en a ſouvent fait uſage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, & pour inviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclairciſſement. LES FIGURES SYMBOLIQUES.

VI.

Autres veſtiges de l'antiquité des figures Symboliques.

L'univerſalité des ſymboles en prouve très-bien l'antiquité : & l'on peut même conclure qu'ils viennent des premiers tems, de ce qu'ils ont été & ſont encore en uſage par tout. De tout tems & par tout on a annoncé au peuple la vente de telle ou telle marchandiſe, par l'expoſition d'une couronne ou d'un bouchon de telle ou telle verdure ſuſpendue à une porte, à une voiture, ou à une pique. C'eſt de tout tems & par tout qu'on eſt dans l'uſage d'annoncer une fête, une marche, un combat, par la vûe d'une queuë de cheval élevée ſur la tente du général, ou par la vûe d'un drapeau, d'une aigle, d'une couronne de fleurs, d'une poignée de fils de laine de telle ou telle couleur, ou enfin de toute autre marque convenue & placée ſur la principale tour d'une ville.

LE CIEL POETIQUE.

Dans l'uſage où ſont encore les Guébre peuples d'Aſie diſperſés dans la Perſe dans le Mogol, de ſe proſterner devi un foyer perpétuellement * entreten nous retrouvons l'ancien avertiſſem qu'on donnoit au peuple de tourner l confiance & leurs adorations vers Etre tout puiſſant qui veille perpétuel ment à nos beſoins.

* V. *Hyde de relig. Perſar.*

L'attention qu'ont les Guébres de clarer à ceux qui les accuſent d'idolâtri que c'eſt Dieu & non le feu qu'ils ac rent, ne fait que mieux connoître la p miere intention du ſymbole. Les figu monſtrueuſes qu'on expoſe dans l'aſſe blée des peuples au Japon, dans l'I Formoſe, à la Chine, & dans l'Inde, ſont environnées d'une multitude de b que pour ſoûtenir autant d'attributs, de marques différentes. Un de ces b ſoutient une clé; un autre une telle flei un autre tient une épée, une bran d'olivier ou quelqu'autre objèt con On aperçoit aiſément que les bras ont multipliés pour ne pas trop multip les figures ſignificatives ſéparées, & tous ces attributs ſont autant de ſigne

Que pouvoit ſignifier une clé, ſi l'ouverture ou de l'année, ou des fêt ou des ſéances de la juſtice, ou de q

opération publique ? Le ſens en étoit
rminé par le concours d'une épée,
e balance, d'un feuillage propre à
une ſaiſon. La premiere deſtination
es ſignes ne ſauroit être obſcurcie
'ignorance groſſière qui dans l'habi-
de les voir toûjours paroître au plus
ndroit des aſſemblées de religion y
u à peu attaché des idées acceſſoires
es vertus imaginaires.

Les Figures Symboliques.

i cet abus des anciennes figures ſym-
ques étoit auſſi-bien prouvé qu'il eſt
able & conforme à la ſtupidité du
ple, nous aurions trouvé la cauſe la
ſimple, & l'occaſion la plus générale
folie qui a été commune à preſque
es les nations d'honorer des figures
mmes, de femmes, d'animaux, d'aſ-
, & de plantes comme des objets reſ-
ables. Mais nous n'avons encore au-
droit de rien aſſurer là-deſſus. Il faut
ir des monumens & des faits pour
ter la certitude hiſtorique à la ſimple
ſemblance.

'il eſt au monde un païs où les ſymbo-
yent été de grand uſage, & dont les
iques ayent trouvé beaucoup d'imi-
urs, c'eſt l'Egypte. Nous ferons bien
chercher les preuves de notre hiſtoire
es progrès de l'écriture ſymbolique.

LE CIEL POETIQUE.

VII.

Origine des Symboles Egyptiens. Le Labyrinte.

En attendant que nous trouvions quelque lumiere qui nous aide à démêler ſi Ménès & Thot, auſquels tous les auteurs profanes attribuent les commencemens de la police Egyptienne, ſont des perſonnages hiſtoriques, ou fabuleux; contentons-nous d'aſſurer que l'Egypte chez les auteurs tant ſacrés que profanes, eſt appellée la terre de Cham *, ou parce que Cham s'y eſt retiré, ou parce que celui de ſes enfans, que l'Ecriture ſainte appelle Meſraïm, voulut immortaliſer le nom de ſon pere en le donnant à la Colonie qu'il vint établir ſur les bords du Nil.

* *Chemia* dans Plutarque, de Iſid. & Oſir. *Terra Cham.* pſ. 104. *Tabernacula Cham.* pſ. 77.

Avec le culte d'un ſeul Dieu, les ſacrifices & d'autres uſages communs, Meſraïm (*a*) conſerva parmi ſon peuple la pratique déja ancienne d'annoncer les aſſemblées & les réglemens néceſſaires, par des ſignes ou des affiches publiques.

(*a*) Ce nom qui eſt un duel, & bien d'autres qui ſont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, ſont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Ecriture les donne-t-elle aux Patriarches même? Je crois pouvoir dire avec fondement que la plûpart des noms des Patriarches ſont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie que des ſurnoms qu'on leur a donnés après

Mais la ſingularité des beſoins du païs donna lieu à imaginer des marques nouvelles. LES USAGES UNIVERSELS.

Tranſportons-nous en Egypte : plaçons-nous dans les tems voiſins de la confuſion des langues : & ſi nous voulons entendre ce qu'on avoit à dire aux Egyptiens dans les figures qu'on mettoit publiquement ſous leurs yeux ; connoiſſons dabord les principaux objets de leur

leur mort pour conſerver le ſouvenir de leur hiſtoire, par un mot propre à caractériſer ce qu'elle avoit de plus important. C'eſt ainſi que l'un d'eux eſt ſurnommé *Héber*, l'homme *de de-là*, parce que de ſon tems tout le genre humain étoit encore *au de-là* de l'Euphrate. Au contraire ſon fils *Phaleg* a porté ce ſurnom, qui ſignifie *diſperſion*, pour marquer la ſéparation de la famille de Noé, juſques-là contenue dans la Chaldée. Par une raiſon ſemblable on a donné le ſurnom de *Ludim*, qui ſignifie *ſinuoſités, détours*, à un des enfans de Sem, & à un des deſcendans de Cham ; au premier, parce qu'il établit une colonie ſur les bords *tortueux* du Méandre ; & à l'autre, parce qu'il établit la ſienne en Ethiopie vers les grandes *courbures* du Nil. Ainſi tous ces noms pluriels, & Meſraïm en particulier, caractériſent différens Patriarches par le ſouvenir des peuples dont ils ſont les peres, & par la circonſtance du pays où ils ſe ſont établis. Cette remarque eſt importante, parce qu'elle nous fait voir quels ſoins on prenoit de conſerver l'hiſtoire, & par quels moyens la tradition des grands évênemens s'eſt perpétuée. Cinquante mots étoient faciles à retenir, & cinquante mots de cette ſorte étoient une hiſtoire très détaillée. De-là vient que le ſeul dixième chapitre de la Genèſe, qui met ſimplement bout-à-bout les noms des deſcendans de Noé contient une érudition plus étendue & mille fois plus ſatisfaiſante ſur l'origine des nations, que toute la littérature Grecque & Romaine où la vraie origine des choſes eſt entièrement défigurée & méconnoiſſable.

LE CIEL POETIQUE.

créance, leurs principales coûtumes, & leurs beſoins les plus preſſans.

Ceux des deſcendans de Noé qui s'établirent en Egypte avoient alors les mêmes coûtumes & la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'aſſembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ſes libéralités & de ſon admirable providence qui renouvelle tous les jours les proviſions néceſſaires à l'homme. Ils mangeoient enſemble après les prières & les offrandes. Ils faiſoient profeſſion d'attendre la réſurrection des corps, & une meilleure vie où ils recevroient la récompenſe de la juſtice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effet de cette perſuaſion les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils ſavoient être deſtinés de Dieu à ſe relever un jour de la pouſſière, & à paſſer dans un tout autre état. C'eſt ſur quoi eſt fondé ce reſpect pour les morts qui, avec le ſacrifice & l'offrande du pain & du vin, a paſſé de la Chaldee, c'eſt-à-dire, du berceau des nations, généralement dans tous les pays du monde. Car quoique les raiſons de cette pratique ſe ſoient fort obſcurcies ou altérées par des idées étrangères, & par la diverſité de l'éducation; les honneurs funébres ſont

en eux-mêmes d'un uſage univerſel, & proviennent d'un principe commun.

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Mais la diſpoſition particulière du pays des Egyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faiſoit ailleurs, pour prévenir la prompte deſtruction des tombeaux de leurs peres. Ils eſſayèrent d'en mettre les monumens hors d'inſulte, & même de préſerver le corps mort de la pourriture. C'eſt dans cette vûe qu'ils les embaumoient, & qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelettes trempées dans des eſſences aromatiques, ils les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux * adroitement taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui ſe trouve ſous le ſable de la plaine d'Egypte; quelquefois dans des maſſes de pierres, & de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevées que l'eau. Les précautions qu'ils prirent, ſur-tout pour faire durer les tombeaux de leurs rois, ont conſervé pluſieurs de ces monumens juſqu'à nos jours. Ils en tenoient les faces inclinées les unes ſur les autres en talut. Ce qui formoit des pyramides également propres à attirer les yeux par une ſtructure majeſtueuſe, & à tenir bon contre les attaques du tems par une ſolidité inébran-

Circonſtances particulières à l'Egypte.

* V. *la Deſcr. de l'Egypte par M. de Maillet, lettre 7.*

LE CIEL POETIQUE.

lable. Auſſi ſont-elles le ſeul ouvrage de ces ſiécles ſi reculés qui ait duré juſqu'au nôtre. L'antiquité n'en eſt point conteſtée: & parmi les caractères qui ſont tracés ſur les faces de pluſieurs de ces édifices, on trouve très-communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écreviſſe, du lion, de la vierge, de la balance, du ſcorpion, & des autres ſignes céleſtes. On en voit quelques-unes d'abrégées & ſous la même forme que les aſtronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le ſigne de la vierge, c'eſt-à-dire, de la moiſſon, ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Egyptiens moiſſonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Egypte avoient reçu ou conſervé, mais non inventé, les noms du zodiaque. On voit auſſi par ce que nous venons de rapporter, que la même raiſon qui les obligeoit à tenir leurs bourgs & leurs villes fort élevées ſur des terraſſes, eſt celle qui les engageoit à embaumer les morts, & à élever leurs tombeaux ou à les tenir ſi parfaitement fermés dans la roche vive qu'ils fuſſent inacceſſibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conſerver le tout autant qu'il étoit poſſible. Mais ils ne ſont les inventeurs ni des maiſons, ni des tombeaux, ni des hon-

neurs rendus aux morts, ni des ſacrifices. Ce n'eſt point d'eux que nous tenons le culte public, le retour régulier des fêtes, l'offrande du pain & du vin, & l'attente d'un meilleur avenir. Il eſt évident que la religion eſt plus ancienne que les Egyptiens. Les fondateurs de cette colonie n'ont inventé ni le zodiaque, ni les premiers ſymboles. Mais c'eſt au beſoin particulier que les Egyptiens ont eu de l'aſtronomie que nous ſommes redevables des progrès & de la forme régulière que prirent la peinture & l'écriture.

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Cham, ou ceux de ſes enfans qui vinrent habiter les bords du Nil & toute la baſſe Egypte, eſſayèrent d'abord d'y cultiver la terre ſuivant l'ordre de l'année, & ſelon la forme pratiquée ailleurs. La terre étant extrémement ſabloneuſe & aride, ils la crurent peu propre à donner du froment. Ils ſemoient au printems de l'orge & des légumes. Ils voyoient avec joye leurs campagnes ſe couvrir très-promtement d'une épaiſſe verdure. Les épis paroiſſant bientôt de toute part, leur annonçoient la recolte la plus abondante. Mais preſque tous les ans dès le mois de Mars ou d'Avril, il venoit d'Ethiopie (a) un

Travail des Egyptiens traverſé.

(a) Voyez Dapper & M. de Maillet. C'eſt ſans ſujet que Pline a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvoit point le vent de Sud. *Non ſentit auſtros*, l. 2. c. 45.

LE CIEL POLITIQUE.

vent furieux & peſtilentiel, qui ravageoit les jardins, couchoit l'orge, & quelquefois l'arrachoit entièrement. Eſſayoient-ils de réparer le mal par un ſecond labour, & en ſemant de nouveau? leurs eſpérances ſe trouvoient ranimées par l'arrivée, preſqu'infaillible, d'un vent de Nord, qui adouciſſoit les chaleurs. Tout ſembloit alors proſpérer. Ils comtoient ſur une moiſſon plus riche que celle qu'ils avoient perdue. Mais lorſqu'ils s'apprêtoient à y mettre la faucille, dans le tems de l'année le plus ſec, ſans la moindre apparence de pluye, leur fleuve groſſiſſoit à leur grand étonnement, ſortoit tout à coup de ſes bords, & leur enlevoit ces proviſions qu'ils croyoient déja poſſéder. Les eaux continuant à monter juſqu'à la hauteur de 12, 14, & même 16 coudées couvroient toutes leurs plaines, emportoient le bétail, & quelquefois les habitans. L'inondation duroit dix ou onze ſemaines, & ſouvent davantage. Ceux qui s'étoient ſauvés à tems ſur des terrains élevés, ou qui s'étoient pratiqué des retraites aſſez hautes pour n'être pas gagnés eux-mêmes par les eaux, échapoient avec peine à la faim, ou à l'humidité preſqu'auſſi meurtrière que la faim. Ce débordement, à la vérité, laiſſoit après lui ſur les campagnes un

limon qui les engraiſſoit. Mais les Egyptiens ne ſavoient pas encore en faire uſage, & ils ne comprenoient pas que jamais il leur fût poſſible de faire la moiſſon; puiſque l'été, l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la ſéchereſſe, & le déluge. Cham dégoûté par ces traverſes, abandonna tant la baſſe que la moyenne Egypte, & ſe retira dans la haute où il crut qu'il lui ſeroit aiſé de ſe garantir à l'aide des montagnes qui la bordent. Il y fonda la ville de Thébes, originairement appellée *Ammon-no*, *la demeure de Ham*. Mais pluſieurs de ſes enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit preſque tout le reſte de l'année comme un beau jardin & un ſéjour de délices, eſſayèrent de ſe précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnurent bientôt les accroiſſemens & les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démêler les ſignes avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de juſtes meſures lorſqu'il faudroit ſe ſauver, & ſur-tout pour ſemer enſuite ſi à propos, qu'ils euſſent encore le tems de recueillir leur moiſſon avant l'arrivée des grandes eaux, & des grands vents.

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Ils remarquèrent d'année en année que

Signes & cauſes de l'inondation.

LE CIEL POETIQUE. le débordement étoit toûjours précédé par un vent Etéſien (*a*) qui ſoufflant du Nord au Sud vers le tems du paſſage du ſoleil ſous les étoiles de l'écreviſſe, pouſſoit les vapeurs vers le Midi & les amaſſoit au cœur du pays (*b*) d'où provenoit le Nil, ce qui y cauſoit des pluyes abondantes, groſſiſſoit l'eau du fleuve, & portoit enſuite l'inondation dans toute l'Egypte ſans qu'on y eût éprouvé la moindre pluye. Peut-être ne concevoient-ils pas cette ſuite d'effets de la manière que nous venons de le repréſenter. Mais ſans raiſonner inutilement ſur les cauſes & ſur la production de l'effet; ils remarquèrent que le ſouffle dû vent de Nord étoit toûjours ſuivi de l'inondation, & que l'inondation étoit forte ou foible ſelon la force & la durée du vent qui étoient inégales d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le ſigne infaillible de la cruë des eaux, ſervit bientôt de régle aux habitans.

Mais il leur manquoit un moyen ſûr pour connoître au juſte le moment où il falloit tenir leurs proviſions prêtes, & leurs terraſſes bien relevées pour s'y ſauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur

(*a*) Annuel ou qui revient tous les ans.
(*b*) L'Ethiopie, aujourd'hui la Nubie & l'Abyſſinie.

donnoit aucun ſecours pour ſe régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année eſt uniforme. ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La ſortie du fleuve hors de ſes bords arrivoit quelques jours plûtôt ou plûtard lorſque le ſoleil ſe trouvoit ſous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés & plus du ſoleil placé ſous le lion, commencent à ſe dégager de ſes rayons. Mais comme elles ſont fort petites, on ne les démèle qu'avec peine. Ainſi elles étoient peu propres pour ſervir de régle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'aſſez loin de la bande du zodiaque vers le Sud, & quelques ſemaines après leur lever, on voit au matin monter ſur l'horiſon une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, ſi même elle n'eſt la plus grande & la plus éclatante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du ſoleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit preſque rendu inviſible. Les Egyptiens choiſirent donc le lever ou la vûe de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque certaine du paſſage du ſoleil ſous les étoiles du lion, & des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, ſur laquelle chacun

LE CIEL POETIQUE.

devoit avoir les yeux pour préparer ſes proviſions de vivres, & pour ne pas manquer le moment de ſe retirer ſur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très-peu de tems ſur l'horiſon vers le lever de l'aurore qui en s'éclairciſſant elle-même de plus en plus, la faiſoit bientôt diſparoître, cette étoile ſembloit ne ſe montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui ſuivoit de près ſon lever. Elle faiſoit pour chaque famille ce que fait le chien fidéle qui avertit toute la maiſon des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un raport très-naturel aux ſecours qu'ils en tiroient. Elle les avertiſſoit du danger : de-là vient qu'ils la nommèrent *Thaaut* ou *Tayaut*, *le Chien*. Ils la nommoient auſſi *l'Aboyeur*, *le Moniteur*, en Egyptien *anubis*, en Phénicien *haambeach*. Ce qui, pour le dire en paſſant, montre le rapport qu'il y avoit entre ces deux langues, malgré la diverſité de bien des termes, & ſur-tout de la prononciation qui les faiſoit paroître toutes différentes. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile *la canicule*, ce qui eſt toûjours le même nom. Le danger dont elle avertiſſoit les Egyptiens étoit le ſubit debordement du Nil. De-là vint

הנבח

ſur l'aſpect de l'étoile & la ſortie
'e hors de ſon lit, déterminoit le
à l'appeller plus ordinairement l'é-
Nil, ou ſimplement le Nil (a).
abitans retirés dans leurs bourgs,
avis du vent ſeptentrional & de la
:,demeuroient oiſifs pendant deux
plus, juſqu'à l'entier écoulement
x. L'heureuſe épreuve qu'ils a-
faite de ſemer en autonne, ou à
de leur hyver, & de moiſſon-
Mars, les faiſoit ſoupirer après l'a-
ent du Nil. Le laboureur n'avoit
: rien à faire qu'après la retraite
x. Ainſi avant le débordement la
ce des Egyptiens conſiſtoit princi-
nt a obſerver la fin des vents prin-
, le retour des vents ſeptentrio-
ui commençoient avec l'été, &
: lever de la canicule, dont la

LE CIEL POETIQUE.

circonſtance étoit pour eux le point du ciel le plus remarquable. Durant leur inaction, après la ſortie du fleuve hors de ſes rives, leur prudence ſe réduiſoit à obſerver le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, & qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur ſouffle avec ſon cours qui eſt du Midi au Nord (*a*); en ſecond lieu à meſurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en conclure s'il falloit ſemer dru ou clair, ſelon la plus ou moins grande quantité de limon qui étoit toûjours proportionnée à la force des crûes; à prendre le parti de ne point ſemer du tout ſi l'inondation étant trop petite devoit laiſſer le ſable de l'Egypte entièrement aride & ſans ſucs; ou ſi étant trop forte elle devoit ſéjourner juſqu'aux approches de Décembre & de Janvier; à varier à propos leur conduite en différens cantons ſur l'inégalité des terrains; en un mot

(*a*) Ὅταν αὗται [πνεῦμα νοτίοι] τῶν ἐτησίων ὑπερατήσωσι, τὰ νέφη πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν ἐλαυνόντων, καὶ κολύσωσι τὰς τοῦ Νείλου αὐξήσεις ὄμβρους καταῤῥαγήναι, &c. *Si flatus auſtrini vincant Eteſias à quibus verſus Æthiopiam nubes pelluntur, prohibeantque imbres decidere quibus Nilus augetur, &c.* Plutarch. de Iſid. & Oſir. Voyez auſſi la deſcription de l'Egypte de M. de Maillet, lettre neuvième.

à régler avec discernement sur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail de l'année le plus important (a). L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La même nécessité qui rendit les Egyptiens observateurs, & quelque peu astronomes, les rendit peintres & ecrivains. L'inspection du ciel leur avoit appris à régler enfin leur labourage, si étrangement traversé par cette disposition qui étoit particulière au païs, & qu'ils n'avoient point vûe ailleurs. L'usage où ils étoient de donner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les venoit avertir à tems, & de donner d'autres noms pareillement symboliques aux objets qui leur servoient de régles, les conduisit tout naturellement à tracer tellement quellement les figures de ces symboles pour instruire tout le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun, & des évènemens annuels auxquels il étoit dangereux de se méprendre.

(a) *Agellus ..... mensuræ notis deprehenduntur. Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquæ non omnia rigant; ampliores detinent tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt solo madente; illæ non dant, sitiente. Utrumque reputat provincia. In XII cubitis famem sentit. In XIII etiamnum esurit. XIV cubita hilaritatem afferunt; XV securitatem; XVI delicias.* Plin. l. 5. c. 9. Il paroît par les remarques de M. de Maillet consul au Caire, dans sa description de l'Egypte, que l'ancienne coudée Egyptienne étoit plus grande que la nôtre ce qu'il suffit d'observer pour concilier, sans de plus longues dissertations, l'ancien mesurage du Nil avec le moderne.

LE CIEL POETIQUE.

La commodité de ces marques les multiplia, & bientôt toutes les parties du ciel, de l'air, & du labourage qui les intéreſſoient le plus, ou dont il falloit fixer la connoiſſance, furent exprimées par des caractères qui euſſent avec elles un rapport ſenſible, & principalement par des figures d'animaux; parce qu'elles étoient les plus connues & les plus faciles à tracer.

On s'appliqua d'abord à imaginer autant de ſymboles faciles à comprendre & à retenir, qu'il y avoit de régles à obſerver pour ne manquer ni le moment de la retraite, ni la manière de régler les ſemailles ſelon la force du débordement: & comme l'eſtime, ſoit de la durée du vent Etéſien, ſoit de la profondeur du Nil ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine, on forma une compagnie de perſonnes uniquement occupées de ce ſoin. Cette compagnie fixa & traça ſur la pierre des caractères propres à exprimer les diverſes circonſtances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour donner à tout le peuple une leçon courte & uniforme de ce qu'il y auroit à faire.

Telle eſt l'origine de l'ordre ſacerdotal ſi ancien dans l'Egypte, & dont la princi-

pale fonction fut toûjours l'étude du ciel & l'inſpection des mouvemens de l'air. Telle eſt l'origine de la célébre *tour* où cette compagnie étoit logée, & où l'on traçoit avec ſoin les caractères des différens travaux & les ſymboles des réglemens publics; ſymboles qui parurent par la ſuite des figures fort myſtérieuſes, quand le ſens en fut oublié. Cette demeure, ſur la ſtructure de laquelle on rafina beaucoup avec le tems, ſe nommoit alors tout ſimplement, & ſans aucun myſtere, *le labyrinthe*, c'eſt-à-dire, *la tour* (*a*). L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

VII.

Détail des ſymboles Egyptiens.

Préſentement ſi nous voulons deviner d'une façon raiſonnable quelques-uns des ſymboles Egyptiens les plus uſités; nous n'en devons, ce me ſemble, chercher l'interprétation ni dans les idées du divin Platon, ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique, ni dans la métaphyſique de quelques philoſophes modernes. Conſultons les beſoins de la colonie Egyptienne. C'eſt là qu'il eſt naturel de chercher le ſens des figures qu'on

(*a*) בירתא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לבירתא Labiranta, *la tour, le palais*. 2. Paral. 17: 12.

LE CIEL POETIQUE.

exposoit aux yeux de tout le peuple assemblé.

Symboles des vents.

Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens, & leur vie qui en dépendoit, étoient étroitement liés à l'observation ; 1°. du souffle des vents ; 2°. du leve de la canicule ; 3°. des cruës de l'inondation. C'est donc à ces trois circonstances & non à une métaphysique inintelligible que le collége des prêtres ou des astronomes rappellera toute l'attention des peuples, faute de quoi l'Egypte se trouvera sans refuge & sans pain. Mais comment peindre le vent ? Comment distinguera-t-on celui du Nord d'avec celui du Midi ? Comment montrera-t-on des choses qui ne se peuvent voir ?

Les oiseaux par la légèreté avec laquelle ils traversent l'air sont l'image la plus naturelle du vent. L'aîle des vents, dans l'Ecriture *, signifie la promtitude de leur passage, & la diligence des services qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiseaux il y en a qui cherchent en certains tems des païs froids, d'autres qui se rendent dans des climats chauds ou temperés, & que tous ont une méthode de vivre toute particulière à leur espéce ; on ne se contenta pas de choisir les oiseaux pour être en général le symbole du vent ; mais

* Ps. 17 : 11. & 103 : 3.

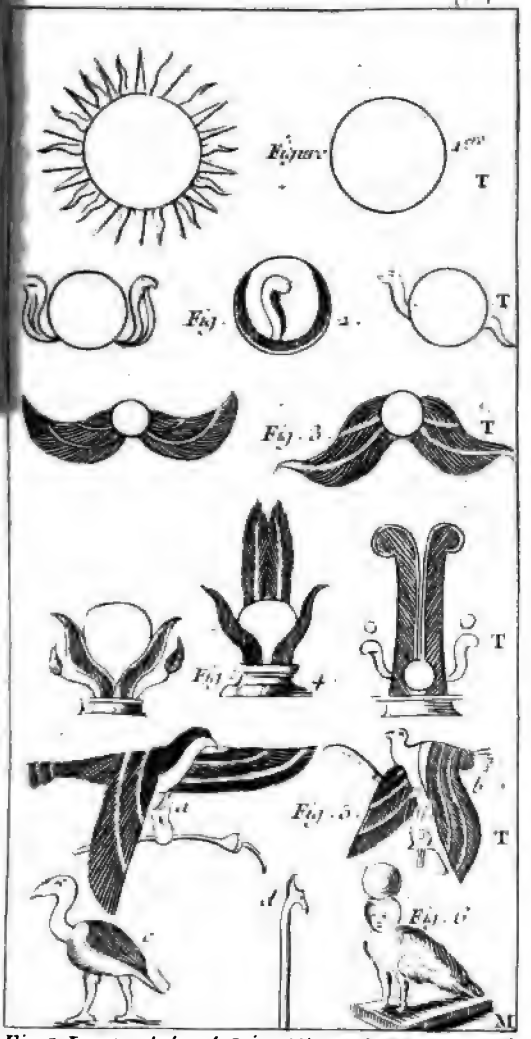


Fig. 1. Les Symboles de Dieu. Fig. 2. de Dieu auteur de la vie. Fig. 3. de Dieu Maître de l'air. Fig. 4. de Dieu dispensateur des Saisons. Fig. 5. Les Symboles des vens. a. Le pervier. b. La poule de Numidie. C. Libis. d. La tête de Huppe. Fig. 6. L'annonce d'une fête pour obtenir tel ou tel cours d'air.

mais on caractériſa les différens vents qui ne ſe peuvent peindre, en les déſignant chacun à part & d'une façon préciſe par la figure de ceux des oiſeaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis, qui étoit une eſpéce de cigogne, par la poule de Numidie, & par d'autres oiſeaux qui ſe voyent ſi ſouvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne ſavons pas aſſez l'hiſtoire naturelle de l'Afrique, ni les circonſtances où ſe trouvoient les anciens Egyptiens pour entreprendre d'éclaircir tous leurs ſymboles. Mais l'explication de quelques-uns ſuffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier & la huppe étoient les noms & les figures ſymboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient le plus d'intérêt d'obſerver le retour. L'épervier marquoit le vent Etéſien ſeptentrional, qui à l'entrée de l'été chaſſe les vapeurs vers le midi, & qui couvrant l'Ethiopie d'épaiſſes nuées les y réſout en pluye, & fait enfler le Nil dans tout ſon cours. La huppe au contraire ſignifioit le vent de Midi qui aidoit l'écoulement des eaux, & dont le retour annonçoit l'arpen-

LE CIEL POETIQUE. tage des terres & le tems des ſemailles. Mais on ne me croira pas ſur ma parole. Il faut que je produiſe quelque rapport, quelque reſſemblance particulière entre un épervier & un vent de Nord, entre une huppe & un vent de Midi.

L'épervier ou le vent Etéſien.

Les naturaliſtes remarquent que l'épervier ſe plaît dans le Nord; mais qu'au retour du printems & lorſqu'il mûe, il s'avance vers le Midi en tenant ſes aîles étendues & regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chute de ſes vieilles plumes, & lui rend les graces de la jeuneſſe. Dans l'antiquité la plus reculée & dès avant Moïſe, les Arabes voiſins & alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute ſemblable à celle que les naturaliſtes nous en donnent. Dans le diſcours que Dieu adreſſe à Job, & où il fait voir que ce n'eſt pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence ſpéciale a diverſifié toutes les parties de la nature, & réglé pour un bien les inclinations des animaux; *Eſt-ce par un effort de votre induſtrie*, lui dit-il, *que l'épervier ſecoue ſes vieilles plumes pour s'en délivrer, & qu'il étend ſes aîles en regardant le côté du Midi* (a)? Cet oiſeau par

(a) *Numquid per ſapientiam tuam plumeſcit accipiter expandens alas ſuas ad austrum?* Job 39: 29.

la direction de ſon vol au retour des chaleurs étoit donc la plus naturelle emblème du vent annuel qui ſouffle du Nord au Sud vers le ſolſtice d'été, & qui par l'effet de cette direction intéreſſoit ſi fort les Egyptiens. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La huppe au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermiſſeaux qui éclosent ſans nombre * dans le limon du Nil. Une infinité d'eſpéces de moucherons, de demoiſelles, & d'autres inſectes cherchent ſur-tout les eaux dormantes, & par conſéquent celles du Nil répandu, pour y dépoſer leurs œufs qui ne réuſſiſſent jamais mieux que dans le limon échauffé par le ſoleil après la rentrée du fleuve dans ſes bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle ſaiſit avec induſtrie les momens & les lieux où les inſectes naiſſans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal aîlé, qui eſt caché ſous la peau du ver, & enſuite ſous l'enveloppe de la chryſalide, ſorte de cet étui pour prendre ſon vol & pour porter ſon eſpéce en d'autres endroits. La huppe, attirée par cet appas, paſſe de l'Ethiopie dans la haute Egypte, & de la haute Egypte vers Memphis où le Nil ſe partage. Elle va toûjours à la ſuite du Nil à meſure

La huppe, vend du Sud.

* V. *Diod. de Sic. biblioth. lib.* 1.

LE CIEL POETIQUE.

qu'il rentre dans ſes canaux juſqu'à mer. Elle étoit propre par cette méth à caractériſer parfaitement la direction vent méridional, qui aidoit & annonç le deſſéchement déſiré.

Auſſitôt donc que les Egyptiens voyoi revenir la huppe, c'eſt-à-dire, non huppe naturelle, qui n'étoit que le ſig d'une choſe fort différente; mais l'oiſ figuré, le vent de Midi, qui imite le m vement de la huppe; ils apprêtoient l blé, reconnoiſſoient par l'arpentage terres les bornes des héritages que le mon avoit confondues, & ne tardoi pas à ſemer, de peur d'être prévenus les vents d'Avril & de Mai qui pouvoi ruiner leur moiſſon trop tardive.

* *Voyez Fig. 5 & 6, Planche I.*

D'autres ſymboles ſubalternes *, pla comme autant d'attributs ſur la tête dans les pattes de ces oiſeaux, pouvoi exprimer les variétés des mêmes ven & faire connoître au peuple ce qu'il loit faire, ou ne pas faire, lorſque vents ſeroient orageux, ſecs, froids, b lants, ou pluvieux.

La canicule ou le lever de l'étoile Sirius.

La ſeconde circonſtance, & celle route l'année ſur laquelle le peuple E ptien devoit le plus ouvrir les yeux, é le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'ell débaraſſoit des rayons du ſoleil, o

montroit avant l'aurore, on étoit sûr que le soleil s'avançoit sous le signe du lion, & que le débordement suivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante ils comptoient anciennement de son lever le commencement de leur année (*a*), & toute la suite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre sous la forme d'une étoile, ce qui ne la distinguoit point d'une autre, ils la peignirent sous une figure qui avoit rapport à sa fonction & à son nom. Ils la nommoient l'*aboyeur*, le *moniteur*, l'*astre-chien*, le *portier*, l'*astre qui ouvre*, *ou qui fait la clôture* d'une année *& l'ouverture* d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, ils la peignoient sous la forme d'un portier reconnoissable à une clé : ou même ils lui donnoient deux têtes adossées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, & l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an*. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation, alors au lieu

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Anubis, הנבח, Hanobeah latrans, monitor ἀστροκύων.

*Voyez Fig. Planche XIX

(a) *Ægyptiis principium anni, non aquarius, ut apud Romanos, sed cancer. Nam prope cancrum est sothis quam Graci canis sidus dicunt : neomenia autem est ipsius sothidis ortus, quæ generationis mundi ducit initium.* Porphyr. de nymphar. antro.

tique & ſi myſtérieuſe aux Egyptiens mêmes, dans les tems poſtérieurs*; mais dont le ſens s'offre à préſent de lui-même à la ſuite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit compoſée d'une tête de jeune fille, & du corps d'un lion couché*: ce qui ſignifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oiſif ſur les terrains relevés, tant que l'inondation dureroit, & qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans ſa force, ſavoir tout le tems que le ſoleil mettroit à parcourir les ſignes du lion & de la vierge. Cette vérité ſe trouve atteſtée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ſes bords ſur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils ſont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée ſous le ſigne de la balance. *in totum autem revocatur intra ripas in libra.**. La figure de la ſphinx marquoit de plus, par la juſteſſe de ſon élévation, le point d'excès ou de *ſurabondance*; en ſorte que ſi l'eau, paſſant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en ſa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas faire les frais du labour, parce qu'à coup ſûr la retraite des eaux ſeroit trop lente pour pouvoir ſemer encore à tems & moiſſonner au mois d'Avril.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

*Plutarch. de Iſid. & Oſir.

*Voyez Fig. 1. Planche III.

* Plin. ſupr.

LE CIEL POETIQUE.

Ce qui achéve de rendre cette explication certaine, c'eſt que le nom de la *ſphinx* ne ſignifie autre choſe que la *ſurabondance* (*a*).

Il n'y a perſonne qui ne ſente que la ſphinx étoit un caractère, un ſigne, & non un monſtre, ou un être vivant. On ne s'aviſe pas de demander quelle eſt la naiſſance ou la mere de la ſphinx. Ce ſeroit de même perdre ſes peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie d'Anubis. Ce ſeroit ſe charger d'un travail auſſi inutile, que ſi on cherchoit avec ſoin quelle eſt la patrie & la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remarquer en paſſant que c'eſt là l'origine de l'uſage où ſont encore nos architectes, admirateurs ou copiſtes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des ſphinx.

La troiſième circonſtance, qui intéreſſoit extrémement le peuple Egyptien, étoit la connoiſſance exacte de l'état de la rivière. On peut en juger par le ſoin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de meſurer les dégrés de l'éléva-

(*a*) יתר *Sphang redundantia*, *Job* 22 : 11. & *IV. Reg.* 9 : 7. & *Paraph. Chaldaic. in Proverb.* 3 : 10. *Vino torcularia redundabunt.*

1. La Sphinx. 2. Autre Sphinx réunissant les symboles du vent étésien, du Lion, et de la Vierge. 3. 4. 5. Les marques des crues du Nil. 6. Le Canope. La Figure 4 annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Huppe, une Equerre, et un Clairon.

tion de l'eau ſur une colonne élevée pour cet uſage ſur le fond d'un large puits, & d'en publier chaque jour les nouveaux progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers de la ville. On y conſerve encore à cette colonne & au puits l'ancien nom de *Mikias* (*a*), qui dans la langue orientale, ſignifie *le ſoutien de la vie*. Pline nous apprend, par ce que j'ai rapporté de lui, combien on étoit attentif de ſon tems à connoître les ſignes avant-coureurs, les progrès, & la fin du débordement. Ce beſoin ayant été le même dans la plus haute antiquité, il eſt fort naturel de penſer, que les ſignes qui pouvoient faire connoître aux Egyptiens la juſte profondeur de l'eau, n'ont pas été négligés dans l'écriture ſymbolique. Nous en trouvons deux qui ont, ce me ſemble, un rapport ſenſible à la meſure du Nil : ce ſont la croix & le canope.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

D'abord ils exprimoient les diverſes crûes de leur fleuve ſorti de ſes bords, par une colonne traverſée d'une, de deux, ou de trois lignes, en forme de croix, & ſurmontée d'un cercle, ſymbole de la divinité, pour caractériſer la providence qui gouvernoit cette importante

La croix ou la meſure du Nil.

(*a*) מיכיה *Michiah*, le ſoutien de la vie. *Eſdr.* 9 : 8. Voyez les Relations de Paul Lucas, & de M. de Maillet.

LE CIEL POETIQUE.

opération. Plus ordinairement au lieu d'une colonne qui pouvoit être d'uſage dans un puits de pierre où l'eau n'entroit que par le bas, ils employoient dans leur écriture une longue perche terminée comme un T, ou barrée, ſoit par une, ſoit par deux piéces de travers, & en manière de croix. Pour abréger ces marques ils ſe contentoient ſouvent d'un T, ou d'une petite croix †. Cette figure placée ſur un vaſe ou ailleurs pouvoit ſignifier la crûe ordinaire. Deux croix pouvoient marquer une plus forte inondation: & la croix enchaînée, ou arrêtée par un chaînon, ſignifioit apparemment l'inondation aſſujétie à des régles certaines, ou le ſalut de l'Egypte, cauſé par la régularité des obſervations & des précautions (*a*). Peut-être cet anneau n'étoit-il que le cercle ſymbolique.

Le Canope.

Ce n'étoit pas aſſez que les Prêtres ou les Miniſtres publics priſſent ſoin d'obſerver la juſte meſure des progrès de l'eau: il falloit que le peuple en fût inſtruit. Et

(*a*) Il eſt certain que le Mikias ou la colonne traverſée, ſoit d'une ſeule, ſoit de pluſieurs barres pour marquer les progrès de l'eau, eſt devenu en Egypte le ſigne ordinaire de la délivrance du mal. On le ſuſpendoit au cou des malades & à la main de toutes les Divinités bienfaiſantes. M. Gordon nous a donné dans la VII. Planche de ſa collection les Amulettes ou préſervatifs qu'il a pû remarquer dans les monumens Egyptiens. Il y en a pluſieurs qui ne diffèrent point de la meſure du Nil marquée ici Fig. 3. Planche III.

il paroît que c'eſt à quoi l'on pourvoyoit, en expoſant publiquement trois ou quatre ſortes de vaſes, ou de meſures, qui étant des outres d'une capacité inégale, mais bien connue du peuple, ſervoient ſans cris & ſans meſſagers à lui indiquer les trois ou quatre eſpéces de hauteurs qui faiſoient la différence des crûes du Nil (*a*). Deux choſes me perſuadent que c'eſt-là le ſens de ces vaſes, ou meſures à large ventre, ſi ordinaires dans les monumens Egyptiens. L'une eſt le nom qu'on leur donne; l'autre ſont les attributs dont on les accompagne. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on donnoit à ce vaſe, eſt fondé ſur l'uſage qu'on en faiſoit. Ils peignoient le ravage de l'eau débordée, ſous la figure d'un dragon, d'un crocodile, d'un hippopotame, ou d'un monſtre aquatique qu'ils appelloient *Ob*, c'eſt-à-dire, enflure ou débordement, & que depuis ils ont nommé *Pyton* l'ennemi. Ob, ou l'ennemi que les écrivains ſacrés appellent Ob, quand ils veulent exprimer les ſuperſtitions & les folles idées des Payens (*b*); nous le

(*a*) Cet uſage & l'intention ſont atteſtés par un Grammairien d'Egypte, nommé Hore-Apollon, *lib.* 1. *cap.* 21. *Nilum exundantem Ægyptii Deſignantes pingunt tres hydrias.*

(*b*) אוֹב *Ob. Levit.* 20: 27. Ob, ſignifie propre-

LE CIEL POETIQUE.

voyons toûjours rendu dans les anciennes traductions par celui de Pyton *. Quand on avoit meſuré la juſte hauteur de *l'ennemi*, le degré de la profondeur de l'eau, on en informoit le peuple par l'expoſition d'un vaſe qui contenoit aparemment autant de pintes que la profondeur de l'eau avoit de toiſes, ou de coudées: c'eſt pourquoi ils donnoient à ce vaſe le nom de Canob, qui ſignifie *la toiſe du dragon* (*a*) la meſure du débordement.

* V. *l'hiſtoire de Saul & de la Pytoniſſe*, &c.

Les divers attributs dont ils accompagnoient ce vaſe ne ſont pas moins ſignificatifs que ſon nom, & ont un rapport évident avec l'état de la rivière. Ils terminent ſouvent ce vaſe vers le haut par une tête d'homme, que nous verrons par la ſuite être le ſymbole de l'induſtrie, ou du labourage. Quelquefois ils faiſoient

ment enflure, ou gonflement. Ils donnoient ce nom au Nil débordé, parce qu'il ravageoit tout en s enflant, &c.

(*a*) De קנה *Cane*, une perche, une toiſe, une canne à meſurer, comme on le voit dans Ezechiel c. 4: 5. קנה המדדה *Kené hammiddah*, une canne à meſurer; & de אוב *Ob*, le dragon, *Pyton*, l'ennemi. C'eſt à Memphis qu'on prennoit autrefois ces meſures, comme aujourd'hui au Caire, pour inſtruire le reſte de l'Egypte. Le bourg voiſin des ruines de cette grande ville, ſe nomme encore aujourd'hui Manoph, & la plaine voiſine Menophi, ce qui eſt viſiblement le vrai nom de Memphis. & ne ſignifie autre choſe que *la meſure du dragon*, ou *la meſure du débordement*. De מנה *Mana*, meſurer, nombrer; & de אוב *Ob* ou *of*, le dragon, ou le fleuve enflé.

sortir les piés de la figure par le bas de ce vase. Les bras & tout le corps de l'homme, ou du symbole des travaux rustiques, étoient comme engagés & contraints, pour faire entendre que le laboureur n'avoit rien à faire pendant le sejour des eaux sur la plaine. Quelquefois ils * faisoient sortir du vase les mains de la figure, dans l'une desquelles ils mettoient une plume d'épervier pour marquer l'étude & l'observation des vents, qui devoit être la principale affaire du laboureur; parce que selon la nature du vent il accelèroit, ou différoit, ou omettoit totalement l'opération des semailles. Assez ordinairement on trouve les canopes terminés par une ou deux croix, dont nous venons d'expliquer le sens. Très-souvent encore le haut du vase est surmonté par différentes têtes d'oiseaux, pour signifier & caractériser les différens vents qui leur étoient connus, & qui aidoient ou traversoient, soit la crûe, soit l'abaissement des eaux. Quelquefois ils mettoient sur le canope la tête d'un chien, pour signifier l'état de la rivière au tems du lever de la canicule. Dans un autre tems ils y plaçoient une tête de fille pour marquer l'état du Nil sous le signe de la vierge, & aux approches du desséchement *.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

*Voyez Fig. 6. Planche III.

*Voyez Fig. 2. Planche III.

LE CIEL POETIQUE.

Toutes ces conjectures réunies ſem blent former une certitude. Elles ſoi d'autant plus recevables, qu'elles ſoi liées entr'elles, & ont rapport au gran intérêt de la colonie. Suivons donc c eſſai d'explications, puiſqu'il commenc à répandre quelque lueur ſur une matiè juſqu'à préſent fort obſcure, & dont l'i telligence débrouilleroit bien des mom mens de l'antiquité.

VIII.

Suite des ſymboles Egyptiens.

La commodité de ce langage qui éto entendu par les yeux, & qui faiſoit e un ſens parler les animaux & les pierr mêmes, en rendit peu à peu l'uſage pl commun. On l'étendit à tout.

L'écriture ſymbolique ſervit bientôt l'inſtruction des mœurs, auſſi-bien qu'au réglemens du labourage. On l'emplo pour conſerver parmi les peuples la cor noiſſance des vérités les plus importan & pour leur inculquer leurs principa devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'a ſembloient à la nouvelle lune furent bie tôt remplis de figures ſignificatives, pr pres à rappeller leur eſprit à une intel gence ſouverainement puiſſante qui pr

ſide à tout, qui donne la vie à l'homme & aux animaux, qui donne la fécondité aux plantes, & qui couvre tous les jours la terre de nouveaux préſens; ſupérieure au ſoleil, à la terre, & à l'induſtrie de l'homme; donnant au ſoleil ſa chaleur & ſa beauté, à la terre ſa fécondité, à l'induſtrie de l'homme le ſuccès de ſon travail, & la récompenſe de ſes peines. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Le caractère de l'écriture Egyptienne deſtiné à ſignifier Dieu, étoit non une ſimple flamme, comme c'étoit l'uſage en Orient, mais un cercle *, ou plûtôt un ſoleil; ſymbole extrêmement ſimple, & le plus capable de leur repréſenter la puiſſance & l'action univerſelle de l'Etre ſouverain qui anime tout. Le ſoleil, ſymbole de Dieu.

*Voyez Fig. 1. Planche I.

Ils ajoûtent au cercle, ou au globe ſolaire, différentes marques ou attributs qui ſervoient à caractériſer autant de perfections différentes *. Pour marquer, par exemple, que l'Etre ſuprême eſt l'auteur & le conſervateur de la vie, ils accompagnoient le cercle quelquefois de deux pointes de flamme, & plus ſouvent encore d'un ou de deux ſerpents ou anguilles. Cet animal, chez les Egyptiens & ailleurs a toûjours marqué la vie ou la ſanté, non pas parce que le ſerpent ſe rajeunit en ſe défaiſant tous les ans de ſa vieille peau; Le ſerpent, ſymbole de la vie.

* Voyez les Fig. 2. Planche I.

LE CIEL POETIQUE.

mais parce que chez la plûpart des Orientaux, comme Phéniciens, Hébreux, Arabes, & autres, avec la langue desque celle de l'Egypte avoit affinité, le mot hévé ou hava signifie également la vie & un serpent. Le nom de *celui qui est*, grand nom de Dieu *Jov* ou *Jehova* en tiré. *Hévé*, ou le nom de la mere commune des vivans, provient du même mo On ne pouvoit peindre la vie : mais o pouvoit la marquer par la figure de l'an mal qui en porte le nom (*a*).

Le Bananier, symbole de la fécondité.

Pour exprimer ou faire concevoir l'admirable fécondité de la providence qu fournit tous les ans une nourriture abondante aux hommes & aux animaux qui lui servent, on accompagnoit le cercle symbolique, le caractère de Dieu, de la figur

(*a*) C'eſt de ce nom *hava*, qui ſignifie *vivre*, que les Latins ont fait leur *avum* la vie, & l'*avé* qui eſt un ſouhait de bonne ſanté. Saint Clément d'Alexandrie *Cohortat. ad Gent. p.* 11. *édit. Oxon.* remarque, que le mot héva, qu'on fait ſignifier la vie, ſignifie auſſi un ſerpent. Et c'eſt ſur une pure équivoque du mot héyi ou hévi qu'eſt fondée la méthamorphoſe de Cadmus & d'Hermione en ſerpens. *Ovid. métam.* Ils étoient du pays des Hévéens. L'auteur des Saturnales nous a appris que le ſerpent étoit le ſymbole de la ſanté, *ſalutis draco*, en parlant d'Eſculape. *Saturnal. l.* 1. *c.* 20.

Lorſque Moïſe éleva au déſert un ſerpent d'airain, les Hébreux affligés, comprirent que c'étoit un *ſigne de ſalut*, un avertiſſement de confiance en Dieu. Ce ſigne par lui-même impuiſſant a été ſubſtitué & élevé au milieu des peuples le ſigne efficace du ſalut, l'Auteur même de la vie. *Joann.* 3 : 14.

des plantes les plus fécondes *, & le plus ordinairement de deux ou de trois grandes feuilles de Bananier (*a*), n'y ayant rien d'égal à la fécondité de cette plante qui tient du prodige. Elle croît aiſément dans les campagnes. La tige en devient fort haute, & acquiert en un an dans les pays chauds un demi pié & plus d'épaiſſeur. Du milieu de ſes longues & larges feuilles s'éléve un rameau diviſé en pluſieurs nœuds, de chacun deſquels ſortent dix ou douze fruits longs comme de médiocres concombres, & qui tiennent une chair moelleuſe, beurrée, nouriſſante, fraîche, & d'un goût agréable. De toutes ces grappes, réunies ſur une ſeule branche, il ſe forme un régime ou une maſſe de 150 ou 200 fruits *. Après la recolte on coupe le feuillage énorme (*b*) & les tiges qui ſe ſécheroient, & on en nourit les éléphans, dans l'Inde & en Afrique. Cette plante qui fait vivre, ſans frais, des milliers d'habitans pendant pluſieurs mois,

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Voyez les Fig. 4. Planche I. & les Figures de la Planche VII.*

* *Diction. des drogues, Lemeri.*

(*a*) Cette plante ſe nommoit anciennement Muſa, aujourd'hui *Mouſe* ou *Mons*. Voyez Proſp. Alpin. *de plantis Ægypt.* avec les notes de Veſſelingius ſon Commentateur. Voyez auſſi le figuier d'Adam, lett. 9. de M. Maillet. On peut voir cette plante au Jardin Royal, où il ne faut pas être ſurpris de la trouver ſtérile & moins grande, l'air du climat ne lui convenant point. *V.* Fig E Planche VII. Un Bananier y a fleuri cette année 1741.

(*b*) La feuille eſt de deux aunes de long, ſur deux piés de large. *M. Maillet.*

LE CIEL POETIQUE.

& qui a toûjours été la reſſource des peuples de l'Egypte, de l'Ethiopie, & des Indes, méritoit d'être choiſie par préférence pour caractériſer le ſymbole de celui, qui avec la vie donne les ſoûtiens de la vie.

Mais cette vie & l'abondance des nourritures qui l'entretiennent, dépendent des diſpoſitions de l'air. Il falloit faire entendre aux habitans que c'eſt Dieu ſeul qui gouverne l'air en maître ſouverain; que c'eſt de lui qu'il faut attendre les influences ſalutaires, & qu'il diſpoſe ſelon ſon bon plaiſir de la nature, & des ſaiſons. Pour peindre l'air, dont chacun éprouve les viciſſitudes & l'agitation, quoi-qu'il ſoit inviſible, on employa dans l'écriture le ſcarabée ou les aîles d'un inſecte volage, dont les mouvemens varient d'un inſtant à l'autre. Les aîles du ſcarabée ou du papillon dépliées autour du cercle ſymbolique * étoient un attribut propre à faire entendre que celui qui régle les mouvemens & les changemens de l'air, eſt auſſi le diſtributeur des productions de la terre, & le maître des ſaiſons. Cette vérité étoit ſur-tout néceſſaire à un peuple laboureur. Auſſi le globe accompagné de grandes aîles de ſcarabée ou de papillon, ſe trouve-t-il placé au haut de la

Le Scarabée ou l'air.

* *Voyez les Fig. 3. Planche I.*

plûpart des tableaux qui avoient rapport à la religion [a]. Preſque par tout où l'on trouve ce globe avec ſes aîles, on voit à côté une ou deux figures en poſture d'adorateurs [b].

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

a V. *la table d'Iſis, publiée par Pignorius, & la Fig. 1. Planche XLI.*

b *Voyez l'eſſai ſur les monumens Egyptiens qui ſont en Angleterre par M. Gordon ſecretaire de la ſociété de l'encouragement des Sciences.*

IX.

Les ſymboles de l'année. L'année ſolaire, Oſiris.

Toute la ſociété ayant un beſoin extrême de régler l'ordre de ſes jours, & de convenir des tems où il faut s'aſſembler, ſe repoſer, ou travailler en commun, l'écriture ſymbolique fut tout particulièrement utile à cet égard, par la commodité de quelques marques qui étant expoſées en public, annonçoient les fêtes & les travaux d'une façon ſimple & uniforme.

Le cours de l'année a rapport à trois objets principaux, 1°. au cours du ſoleil; 2°. à l'ordre des fêtes de chaque ſaiſon; 3°. aux travaux qui ſe devoient faire en commun. Commençons par les ſymboles du ſoleil.

Cet aſtre qui étant le plus magnifique objèt de la nature avoit été ſi juſtement choiſi pour être le ſymbole de l'Etre tout-puiſſant, eut auſſi ſon caractère ou ſa marque dans l'écriture ſymbolique, & cette

LE CIEL POETIQUE.

Le gouverneur ou le soleil.

figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Osiris. Ce mot selon les anciens les plus judicieux & les plus savans (*a*), signifioit l'inspecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des astres, l'ame du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il est composé, il signifioit, *le gouvernement de la terre* (*b*); ce qui revient au même sens : & c'est parce qu'on donnoit ce nom & cette fonction au soleil qu'on l'exprima dans l'écriture tantôt par la figure d'un homme portant un sceptre, tantôt par la figure d'un cocher portant un fouèt, ou simplement par un œil.

Souvent on se contentoit des marques de sa dignité, telles qu'étoient un sceptre surmonté d'un œil *, ou un sceptre entortillé d'un serpent symbole de la vie que le soleil entretient ; ou simplement le fouèt & le sceptre réunis ; quelquefois le bonèt

* *Plutarch. ibid.*

(*a*) *Plutarch. de Isid. & Osirid & Macrob. in somn. Scip. lib.* 1. *c.* 20. *Dux & princeps, moderator luminum reliquorum, mens mundi & temperatio.*

(*b*) Ce mot vient de אחזיארץ *Ochosi erets*, ou *Ocsi eres*, *dominium terra.* On le retrouve dans celui d'Axieres, qui est un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Egypte ; dans l'Oxiares de l'histoire Grecque ; & dans l'Assuerus des Perses. Ce nom est d'une structure semblable à celle du mot Ochosias, qui signifie le gouvernement de Dieu.

1. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne. 2. Osiris ou Atys, sous le Belier. 3. Le Soleil Couchant. 4. Neptune ou la Navigation. 5. et 6. Coëffure faite comme un trône chargé du bonnet et du Sceptre du Soleil. La Figure 1.re a pu donner lieu à la fable d'Atlas.

royal d'Oſiris poſé ſans ſceptre ou avec un ſceptre ſur un thrône. Aſſez ordinairement on trouve la figure d'un cocher, portant ſur ſa tête une fleur de lotus, ou même aſſis ſur cette fleur qui eſt tantôt fermee, tantôt épanouie. Le lotus eſt une eſpéce de nymphea qui vient abondamment au bord du Nil, & qui outre les ſecours que les Egyptiens tiroient de ſon fruit, dont ils faiſoient du pain (*a*), donne auſſi une belle fleur qui s'épanouit le matin, & ſe ferme le ſoir. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Ces variétés de ſymboles déſignoient ſans doute diverſes circonſtances du jour, ou de l'année ; peut-être le ſoleil levant, le ſoleil couchant, l'aurore, le midi, le crépuſcule, le tems nébuleux, les chaleurs fortes ou foibles. Il eſt ſenſible que rien n'étoit plus aiſé que de varier le ſens d'un même ſymbole par l'addition ou par la ſuppreſſion d'une piéce. Mais comme on a par la ſuite groſſièrement abuſé de cette écriture, & qu'on en a tout-à-fait perverti le ſens, (vérité dont les preuves ne tarderont pas à ſe développer) ce ſeroit peut-être un travail perdu, ou une entre-

(*a*) Hérodote dans ſon Euterpé, num. 54. outre cette première eſpéce de lotus, dont la fleur eſt blanche, on reconnoît une ſeconde dont la fleur eſt de couleur incarnate, & le fruit tout différent de l'autre.

LE CIEL POÉTIQUE.

priſe téméraire que de vouloir expliquer le menu détail de ces ſymboles dans les monumens Egyptiens qui nous reſtent ; par exemple, dans la table d'Iſis ; parce que les ſymboles y ſont unis ſelon les ſyſtêmes des tems poſtérieurs, & non ſelon leur ſens primitif qui a été perdu, puiſque ce gouverneur purement figuratif a été regardé comme un homme qui avoit vécu ſur la terre, & eſt pris pour un dieu dans l'écriture qui reſte ſur les monumens. Les lecteurs judicieux ne me reprocheront pas ici d'apporter pour preuve de mon ſentiment ce qui eſt en queſtion. Car dans les figures ſymboliques une écreviſſe eſt la marque du retour oblique du ſoleil parvenu au plus haut point de ſa courſe. La ſphinx eſt la marque de ſon paſſage ſous les ſignes du lion & de la vierge. Tout autre ſymbole dans ſon inſtitution montroit ainſi une choſe pour en faire concevoir une autre. Un cocher ou un roi n'eſt donc ici ni un homme ni un dieu. Les antiquaires qui prendront cette figure pour un dieu, peuvent entrer, je l'avoue, dans la penſée des Egyptiens devenu idolâtres. Mais ſans contredire en rien leurs explications, je tâche de remonter au ſens primitif de ce ſymbole, qui par ſon attribut & par ſon nom dé-

1. et 2. Pluton, ou Serapis, Symbole de l'anniversaire. La 2e. fig. est tirée d'une médaille, voy. Lil. Gre. Gi rald. 3 Pluton et Cerbere.

it l'année ſolaire ou le gouverne- L'ECRITU-
de la terre. RE SYMBO-
ſuis fort tenté de croire que le gou- LIQUE.
ur, ou l'Oſiris avec ſon fouèt, avoit
port plus particulier avec la revo-
journalière dont le mouvement eſt
ſenſible ; & qu'avec ſon ſceptre il
ioit la durée d'une année ſolaire,
que c'eſt cette révolution annuelle
leil qui réglè tout dans la nature.
employoit la figure d'un Oſiris, ou La naviga-
ſoleil, car c'eſt toûjours la même tion.
, pour ſignifier certains retours qui
voient que d'année en année. Mais
on changeoit l'attribut de la figure.
les ans, par exemple, les Phénic ens,
res, venoient aborder dans l'île du
: pour y enlever du lin, des cuirs de
s, les huiles de Saïs, des légumes, du
& des proviſions de toute eſpéce. Le
r annuel de cette flotte étoit déſigné
n Oſiris porté ſur un courſier ailé,
ole des vaiſſeaux, & de leurs voiles ;
r un Oſiris dans la main duquel on
it non un ſceptre, mais un inſtru-
de marin, un harpon dont on ſe Le Trident.
mer pour piquer les gros poiſſons
on rencontre : & comme le blé étoit
rchandiſe qui occaſionnoit ſur-tout
tours annuels, quand on annonçoit

LE CIEL POETIQUE.

aux marchands Egyptiens l'arrivée c cette flotte, il eſt croyable qu'on le faiſo par une affiche, qui étoit un Oſiris arr du harpon, & qu'on donnoit à cette figu le nom de Poſéidon ou de Neptune ; c Poſéidon, qui ſignifie (*a*) *la proviſi des pays maritimes* ; ou de Neptune, q ſignifie *l'arrivée de la flotte* (*b*). A cet nouvelle tous ceux qui avoient des ma chandiſes de débit deſcendoient en ba teau le long des canaux du Nil, gagnoient la côte maritime, le voi nage de l'île du Phare, où abordoit cet flotte ; d'où vient que dans le langa commun *aller à la flotte*, ou *aller ve la côte*, étoit la même choſe : & Pl tarque (*c*) nous apprend que les extr mités de l'Egypte, les côtes maritimes nommoient *Neptyn* en Egyptien.

(*a*) De פרש *Posh copia, ſubſidium* ; & de ים *Jedaim, ora maritima*, vient פרשידים ou שידין *Poſcidain*. D'où les Grecs ont fait leur ποσειδέων *Poſeid Copia orarum, ſubſidia littorum*. On peut remarq que ces terminaiſons en *im* & en *in*, qui ſont famil res aux Orientaux, ne ſont point du goût des peu d'Occident.

(*b*) De נוף *nouph, agitare*, qui forme נפה *neph* ou נפת *nephet, agitatio, appulſio*, & de אני *eni nav claſſis*, vient נפתאני *neptoni, claſſis appulſio*, l'arri de la flotte.

(*c*) Νίφθαν δ' καλέσι τὴν γῆν τὰ ἔσχατα. *Iſid. & Oſir.*

Il y avoit un autre retour annuel qui n'étoit pas moins célébre, & qui avoit besoin d'une marque ou d'un ſymbole particulier. C'étoit le retour des ſacrifices anniverſaires. Nous voyons par les funérailles d'Archemore dans la Thébaïde de Stace, par l'anniverſaire d'Anchiſe dans le troiſième livre de l'Eneïde, & par les lamentations annuelles des vierges d'Iſraël ſur le ſort de la fille de Jephté, que c'étoit un uſage univerſel dans l'antiquité de pleurer & de prier ſur les tombeaux des perſonnes cheres à la patrie, & de renouveller ces aſſemblées & ces ſacrifices après l'année révolue. L'Oſiris, ou le ſymbole de la révolution annuelle, pouvoit donc annoncer un anniverſaire par le changement de ſon attribut. Alors au lieu du fouët, ou du harpon, on lui mettoit en main le bout ferré ou l'aviron (*a*) d'un battelier : ou bien on lui mettoit ſur la tête un boiſſeau, une meſure de blé qui ſe diſtribuoit à chaque pauvre dans les fêtes funébres, & peut-être donnoit-on à cette figure le nom de Pélouta (*b*), *la délivrance.*

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Les anniverſaires.

L'aviron.

(*a*) L'aviron à deux pointes ſe trouve trois fois dans une des faces de l'obéliſque qui eſt à Rome à la porte *del popolo*. Voyez *l'Antiq. Expl. tom.* 4. *pag.* 352. Voyez le bout ferré d'un battelier dans la main de Pluton. *Lilii Gregorii Giraldi, tom.* 1. *p.* 75.

(*b*) De פלט *palat, liberare*, פלטה *peloutah*, & פלטא *pelouta, liberatio.*

LE CIEL POETIQUE.

On entrevoit assez pourquoi, & nous remarquerons quand il s'agira des cérémonies mortuaires, que la barque de passage étoit le symbole de la mort; que le boisseau étoit l'annonce d'une distribution funébre; & que *la délivrance* du mal étoit l'idée qu'on avoit anciennement de la mort des justes.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fête anniversaire par la figure d'un Osiris présentée dans l'assemblée des peuples, il falloit nécessairement l'accompagner d'une autre marque qui annonçât précisément le tems de l'année où la fête se célébroit, & si l'assemblée se tiendroit à la néoménie ou à la pleine lune, où à tel autre jour du mois.

Venons donc au symbole qui régloit proprement l'année sacrée, l'ordre des fêtes.

X.

L'année civile. Isis.

On pourroit assez raisonnablement nommer ici l'ordre des fêtes, l'année Ecclésiastique, puisque ces fêtes étoient des assemblées religieuses où l'on faisoit profession d'honorer Dieu, & de le glorifier de sa providence. La recherche que nous

Différentes Isis
des annonces de la Néoménie, et des autres
fêtes.

faiſons des uſages primitifs, & de la ſignification de l'ancienne écriture, regarde évidemment les tems qui ont précédé l'introduction de l'idolâtrie. Mais cet ordre des jours deſtinés au travail ou aux aſſemblées de religion étant la régle de la ſociété, nous l'appellerons *l'année civile*. Il n'étoit guères poſſible de déſigner plus ſimplement les différentes fêtes de l'année qu'en employant la marque ou le ſymbole de la terre, & de ſes productions qui varient ſelon les ſaiſons. Encore aujourd'hui les gens de campagne n'ont point de plus ſûr almanach pour partager l'année & les ſaiſons, qu'en diſtinguant les tems par la venue des fraiſes ou des féves, par la moiſſon des foins ou des blés, & par les différentes recoltes qui ſuivent. La figure de l'homme qui commande aux animaux, & qui gouverne tout ſur la terre, avoit paru la plus propre pour exprimer le ſoleil qui anime tout dans la nature. Quand on voulut ſignifier la terre qui enfante & nourit toute choſe, on choiſit l'autre ſexe. La femme qui eſt mere & nourice, étoit une image naturelle de la terre. Celle-ci fut donc peinte avec ſes productions ſous la forme d'Isha ou d'Iſis, qui eſt l'ancien nom de la

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

LE CIEL POETIQUE.

femme & le premier qu'elle ait porté (a). Ce ſymbole étoit commode, parce qu'il les changemens de la nature, la ſucceſſion des ſaiſons, & les diverſes productions de la terre, qui étoient ſans doute le ſujet des communes actions de graces, pouvoient aiſément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainſi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeller au peuple que la terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fourniſſoit aux hommes de quoi ſe loger, & ſe mettre à l'abri de l'hyver & des animaux malfaiſans? On couronnoit Iſis de petites tours ou de créneaux de murailles. Vouloit-on annoncer les néoménies d'hyver, & avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, & des ornemens? on couvroit la tête d'Iſis de bandelettes, de peaux couſuës, quelquefois de plumes rangées les unes ſur les extrémités des autres; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourit pour le ſervice du genre humain, toutes ſortes d'animaux domeſtiques & ſauvages? on environnoit Iſis

Voyez Fig. 1. Planche VIII.

Voyez Planche VI.

Voyez Fig. 1. Planche VIII.

(a) אישה כי מיש *Iſha Ki Meish, virago quia ex viro.* Geneſ. 2 : 23.

de pluſieurs rangées de têtes d'animaux; par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de têtes de lions, d'une ligne de têtes de béliers, de cerfs. ou de chiens. En Egypte où l'on peut juger à coup ſûr du produit de l'année par l'état de la rivière, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant Iſis, ou le ſymbole de la terre, d'un grand nombre de mamelles. Au contraire, ſi le pronoſtic de la fécondité n'étoit point favorable, on expoſoit une Iſis avec un ſeul ſein; pour avertir le peuple de réparer la médiocrité de la moiſſon, par la culture des légumes ou par quelqu'autre induſtrie. Pour marquer le jour, Iſis prenoit des habits blancs. On lui en donnoit de noirs, pour marquer les ténébres. Portant ſur ſa tête le throne d'Oſiris ou du ſoleil, tourné en devant, mais vuide & ſans bonèt ni ſceptre, elle ſignifioit apparemment l'aurore, ou un ſacrifice qui ſe faiſoit de grand matin. Portant le même thrône vuide & tourné en arrière, elle pouvoit ſignifier le crépuſcule du ſoir. On lui mettoit une faucille à la main, pour marquer la moiſſon. On paroit ſa coeffure avec les cornes du bélier, du taureau, ou des chevreaux, pour marquer

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Origine de la fable des Amazones.

LE CIEL POETIQUE.

le printems & ſes diverſes parties. La moiſſon étant faite en Egypte, quand le ſoleil entre dans le taureau, les cornes de la géniſſe étoient la marque de la grande fête qui ſe célébroit après cette première recolte. Quelquefois on peignoit l'Iſis, ou l'affiche de cette fête, avec une tête de géniſſe, & tenant ſur ſes genoux ſon fils bien-aimé, le petit Horus, ſymbole du travail annuel. La moiſſon qu'on venoit de faire rendit la fête & cette figure infiniment agréables à tous les peuples. Quelquefois on voyoit ſur la tête d'Iſis une écreviſſe, ou le cancre marin; quelquefois les cornes de la chevre ſauvage, ſelon qu'on vouloit ſignifier ou l'entrée du ſoleil au cancer, ou les fêtes qui ſe célébroient lors de ſon entrée au capricorne. Au lieu d'une tête de femme on lui mettoit quelquefois ſur les épaules la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui ſe célébroit au retour des vents Etéſiens. Quelquefois on couvroit la tête d'Iſis des aîles d'une poule de Numidie * pour déſigner quelque autre vent que je ne connois point. Souvent on lui voit une tête d'ibis, eſpéce de cigogne qui ſe nourit de ſerpents *: & comme l'on diſoit en Egypte que l'ibis délivroit le pays des dragons aîlés qui

Voyez Fig. 1. Planche VIII.

** V. Planche XXIII. Fig. 1.*

** Ibid. Fig. 2.*

A, La fleur de Lotus épanouie. B, La même resserée autour de sa gousse. C, La gousse ou le Ciboire. D, re tirée de la gousse. E, Le Musa ou Bananier. F, T tienne avec les feuilles symboliques du Bananier che de Perse avec son fruit.

Supplément de la Planche VI
Pour la Figure E.
A *La Fleur.* B *Le Fruit.* C *La Banane plus en*

venoient d'Arabie (*a*), on ne ſauroit guères douter que ces figures & ce langage ne fuſſent une énigme, fondée ſur la demande qu'on faiſoit des vents Occidentaux pour repouſſer les vapeurs peſtilentielles & les inſectes que le vent d'Orient ou de Sud-eſt pouvoit apporter des bords marécageux * du golphe Arabique, qui s'étend à l'Eſt tout le long de l'Egypte. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Mare Suph. Mare Junci.*

La fleur du lotus qui s'épanouit au bord du Nil après la retraite des grandes eaux, & dont le fruit ſert à faire du pain; les cornets de colocaſie (*b*), qui étoient de jolies fleurs, employées à ſe couronner à certaines fêtes; l'eſpéce de poire que produit l'arbre nommé Perſea; les grands feuillages du Bananier, & telles autres plantes qui fleuriſſent & fructifient en des ſaiſons différentes, entroient dans les parures d'Iſis, & pouvoient très-bien faire entendre au peuple les diverſes particularités de l'année, ou lui annoncer telle & telle fete.

(*a*) *Herodot. in Euterpe, num.* 52. Herodote dit bien qu'il avoit entendu parler des ſerpents ailés. Mais s'il en avoit vû, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant aux prétendus os de ſerpents qu'on lui montra dans des lieux voiſins de la Mer Rouge, ce ſont des arrêtes de poiſſons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas, même en des lieux fort diſtants de la mer.

(*b*) Voyez l'éclairciſſement qui eſt à la fin du ſecond tome ſur la Colocaſie, ſur le Lotus, ſur le Perſea, & autres plantes d'Egypte.

LE CIEL POETIQUE. J'ai cru autrefois que la lune ou le croiſſant, placé ſur la tête d'Iſis, pouvoit être le ſymbole de la nature qui reçoit tout de Dieu, comme la lune reçoit ſa lumière du ſoleil. Mais on ne court pas de riſque à penſer que la phyſique Egyptienne étoit beaucoup plus ſimple ; & il eſt bien plus naturel de croire que le croiſſant couché ſur la tête d'Iſis marquoit la néoménie, ou l'aſſemblée de la nouvelle lune ; que le plein de la lune, poſé ſur la tête ou ſur le ſein d'Iſis, marquoit la fête du milieu du mois ; que le croiſſant ou le plein accompagné de tel ou tel feuillage, annonçoit l'aſſemblée qui ſe devoit tenir au plein ou à la néoménie la plus voiſine de telle ou telle recolte ; qu'une étoile rayonnante placée dans les parures de ſa tête annonçoit un ſacrifice qui ſe devoit faire le matin au lever de la canicule, ou de quelque planéte & dans telle autre circonſtance, ſervant à diſtinguer les fêtes ou les ſaiſons. Tous ces changemens avoient un ſens particulier, & Iſis changeoit d'habits comme la terre.

Si à côté d'une Iſis, portant un croiſſant ſur la tête & une faucille à la main, les prêtres expoſent dans l'aſſemblée des peuples un Oſiris avec ſon boiſſeau, les pauvres pourront comprendre qu'il y a un

1. La grande Déesse de Syrie et d'Ephèse.
2. L'Isis à tête de Vache avec le petit Horus.
3. L'Isis à tête de Lion.

sacrifice funébre & une distribution anni- L'ECRITU-
versaire à la nouvelle lune qui doit précé- RE SYMBO-
der la moisson. Un seul exemple de ce lan- LIQUE.
gage symbolique suffit, pour faire com-
prendre la facilité d'en varier le sens,
comme les situations & les attributs des
figures. Nous n'avons garde d'assurer que
ce soient là les significations précises de
toutes ces femmes symboliques. Mais la
vraisemblance nous suffit ici dans les dé-
tails, après avoir justifié par les signes du
Zodiaque & par la sphinx que l'intention
générale de ces figures étoit de caractéri-
ser les diverses parties de l'année.

XI.

Les travaux, ou l'Année Rustique. Horus.

Les premiers docteurs Egyptiens pa-
roissent dans leurs instructions s'être assez
peu occupés de recherches curieuses &
spéculatives. Leur grand objet étoit d'in-
spirer au peuple des sentimens de recon-
noissance envers Dieu, & de régler leur
travail aux succès duquel leur vie étoit
attachée. Un philosophe plein de quel-
que système de physique ou de sublimes
pensées sur la nature des esprits, ne man-
quera pas d'abord en voyant les hiéro-
glyphes des Egyptiens d'y chercher son

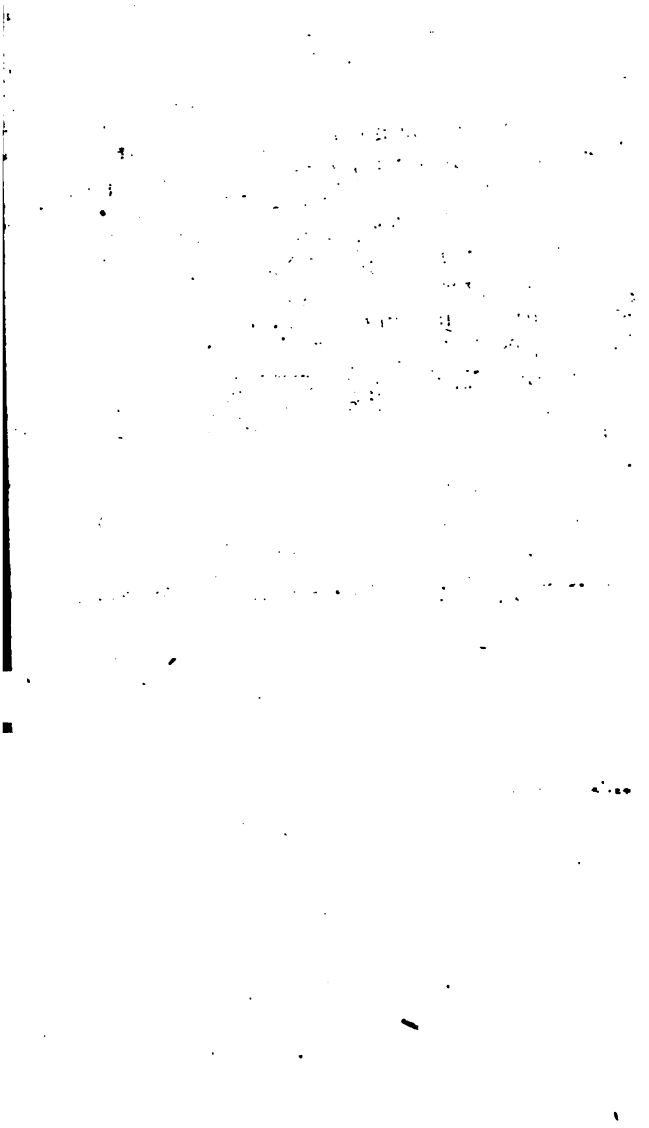
LE CIEL POÈTIQUE.

dogme favori, & croira l'y bien appercevoir. Mais n'ayons ni préventions, ni systême : c'est presque la même chose. Quand on connoît le cœur de l'homme on devine aisément le sens de ses démarches par ses besoins, & c'est en étudiant les besoins de la colonie Egyptienne qu'on peut raisonnablement deviner le premier sens des caractères usités à Tanis & à Memphis.

Avec des marques publiques, propres à faire entendre la révolution annuelle & toute la suite des fêtes, le peuple avoit encore besoin qu'on lui en montrât d'autres qui pûssent fixer l'ordre & le tems de ses différens travaux. C'est ce que nous nommerons l'Année Rustique.

Comme l'industrie ou le travail de l'homme, & sur-tout le labourage, ne peut rien opérer de bon que dépendamment du concours d'Osiris & d'Isis, (le lecteur entend à présent ce langage ;) après avoir marqué le soleil par la figure d'un homme ou d'un gouverneur, & la terre sous la forme d'une femme ou d'une mere féconde, les Egyptiens désignèrent le travail par la figure d'un enfant qu'Osiris & Isis affectionnent, d'un fils bien-aimé qu'ils se plaisent à combler de biens. Ensuite par les différentes formes qu'ils

1. Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre revêtue de lin à aider le travail de l'homme. 2. Hériéon. 3. Horus portant l'ouvrage de la diminution de l'eau. 4. le Génie supérieur. 5. la tête d'un enfant dans un Van.



faiſoient prendre à cet enfant, tantôt en le peignant comme un homme fait, ou bien en lui donnant les aîles de certains vents, les cornes des animaux céleſtes, une maſſue, ou une fléche, & telles autres parures ou inſtrumens ſignificatifs; ils exprimoient ingénieuſement la conduite, les opérations ſucceſſives, les traverſes, & les ſuccès du labourage. L'ECRITURE-SYMBOLIQUE.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Horès ou d'Horos (*a*), qui aparemment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien & en Arabe, ſignifioit également le laboureur & l'artiſan, le labourage & l'induſtrie, en un mot le travail. Ils en abrégeoient ſouvent le ſymbole par la ſimple peinture d'une tête humaine, ſiége naturel de l'intelligence: & pour montrer l'importance du travail qui nous procure les ſécours de la vie, ils uniſſoient cette tête à la figure d'un ſerpent qui eſt le caractère de la vie: ou bien ils mettoient enſemble les deux figures entières, le ſerpent ſymbolique & l'enfant cheri du ſoleil & de la terre *. Souvent pour montrer le rapport de ces choſes à l'agriculture, ils

* *Voyez Fig. 2. Planche IX.*

(*a*) חרש *hores* ἄροσ *horos*, le labourage & le laboureur. Plutarque dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris le nomme Aroueris, qui ſignifie l'agriculture. Du mot Oriental *harash*, ou ſans aſpiration *arar* & *arat* vient *l'aro*, ἀρόω des Grecs, l'*aratio*, & l'*ars* des Latins.

LE CIEL POETIQUE. plaçoient les deux figures dont je parle, sur l'instrument qui sert à nettoyer le blé.

Cet enfant cheri d'Osiris & d'Isis, & le serpent qui y étoit joint, passèrent d'Egypte à Athénes qui étoit une colonie venue de Saïs, & de là furent portés bien ailleurs. Telle est visiblement l'origine de l'usage, si peu sensé, qu'avoient les Athéniens faute d'entendre ces choses, de placer leurs enfans dans un van aussitôt après leur naissance, & de les y coucher sur des serpents d'or : en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, & faire pour eux, disoient-ils, ce que la nourice de Jupiter avoit fait pour lui ; & ce que Minerve avoit fait pour Ericthonius (*a*).

(*a*) Nothing was more common that to put them (new-born infants) in vans . . . . . thus Callimachus tel's us Nemesis placed young Jupiter in a golden-van.

. . . . . σὲ ϑ' κοίμισεν Ἀδρηστεία.
λίκνῳ ἐνὶ χρυσέῳ.

It was common practice among them (Athenians) especially in families of quality to place their infants on dragons of gold : wich was instituted by Minerva in memory of Ericthonius.

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre sur un van leurs enfans nouvellement nés. C'est pourquoi Callimaque nous dit que Nemesis (attentive à toutes les bonnes pratiques) posa le petit Jupiter sur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, surtout dans les familles distinguées, d'étendre les petits enfans sur des serpents d'or. Cette coûtume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Ericthonius. *Potter's antiquity of Greece, tom. 2. c. 14.*

XII.

Suite des ſymboles des différens travaux de l'année.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Ces figures d'Horus, en paſſant des mains d'un peuple dans celles d'un autre, furent ſans doute diverſifiées ſelon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, & donnèrent lieu à bien des fables. Mais le ſens en étoit ſimple dans la première origine, & c'eſt ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, ſe peut juſtifier par le détail des diverſes formes qu'on lui faiſoit prendre, puiſqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obſtacles qu'il a à ſurmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.

Tantôt nous le voyons enfant ſur les genoux de ſa mere *; parce que l'homme n'eſt que foibleſſe, & doit tout à la fécondité que la providence accorde pour lui à la terre, ce qui eſt ſpécialement caractériſé par le cercle qu'on voit ſur la tête de la mere & de l'enfant. Tantôt nous le voyons devenu fort, & armé d'une maſſue qu'Oſiris & Iſis lui mettent en main *. C'eſt le travail, encouragé par

*Voyez Fig. Planche VI.

*Voyez Fig. Planche IX.

LE CIEL POETIQUE.

le concours du ſoleil & de la terre à ſe délivrer des ennemis qui traverſent ſes efforts. Peut-être étoit-ce l'ouverture d'une chaſſe dans un tems convenable & déſigné par les attributs des deux autres ſymboles. Cet enfant paroît ailleurs avec les aîles des différents vents qui le favoriſent. Quelquefois ſes aîles, c'eſt-à-dire, les vents Etéſiens lui manquent, & alors on lui voit faire une triſte chûte. Quoique déja grand on le voit ailleurs les piés & les mains engagés, & comme emmaillotés ſans pouvoir faire aucun mouvement*. Tout ce qu'il peut faire alors ſe réduit à tenir une perche, une équerre ou un compas, & quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe * ou par quelque autre avance propre à recevoir l'impreſſion du vent, pour en déſigner le cours. Le labourage, en effet, après avoir été fort occupé en Egypte avant le débordement, ſoit à moiſſonner, ſoit à battre le blé, eſt preſque oiſif pendant le ſéjour des eaux ſur la plaine. Il eſt alors borné à meſurer la profondeur des crûes; à obſerver le retour du vent méridional, j'ai preſque dit le vol de la huppe; & à préparer les inſtrumens néceſſaires pour meſurer & arpenter promtement les héritages que les dépôts de limon auront

Voyez Fig. 3. Planche IX.

* *Ibid.*

Horus à tête d'Epervier.

Avec la Croix en main : ou l'annonce du débordement régulier.

rendu méconnoiſſables ; enſorte qu'auſſi-tôt ce partage fait en diligence, on puiſſe ſemer & herſer avec la charue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux, lâchés ſur ce limon & ardents à le fouiller, pour trouver quelques racines dans le ſol ſabloneux qui eſt deſſous. L'ECRITURE SYMBOLIQUE. *Herodot. in Euterp.* num. 41.

Souvent la tête d'Horus ſe trouve poſée ſur le vaſe qui repréſente l'état du fleuve & qu'on nommoit Canope. On voit ſes mains ſortant du vaiſſeau, mais croiſées, immobiles, & embaraſſées par l'obſtacle que l'eau lui cauſe. L'unique affaire qui doive l'occuper dans ſon loiſir forcé eſt l'étude du cours de l'air, dont la qualité prolongera ou finira plûtôt ſon inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelque attribut, ce ſeroit celui du vent. Auſſi une de ſes mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier*.

**Voyez Fig. 6. Planche LI.*

Mais ſi nous avons les élémens de l'écriture Egyptienne qui ont rapport au labourage, écrivons nous-mêmes. Eſſayons de peindre dans le goût Egyptien. Pour renfermer beaucoup de choſes dans un petit eſpace, jouiſſons du privilége de réunir en un ſeul corps quelques-unes des parties détachées de pluſieurs figures. Le concours de ces piéces pourra être auſſi

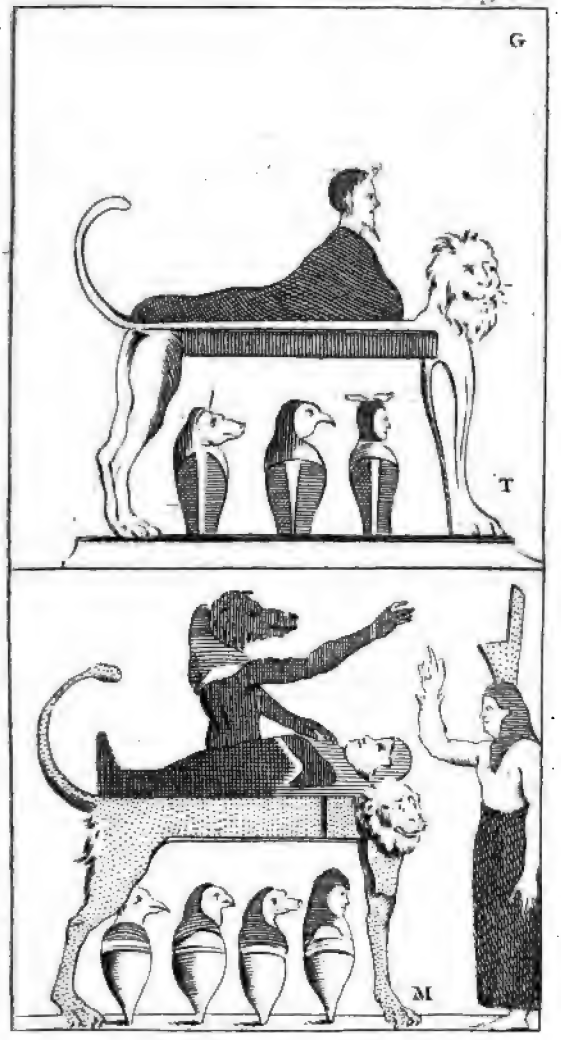
LE CIEL POETIQUE.

significatif que si nous les voyions toutes en entier. L'abréviation en sera commode, & quoique ces piéces naturellement n'aillent jamais de compagnie, cette nouveauté ne sera que plus propre à rendre le peuple attentif sur le sens qu'elle cache.

Quelle instruction, quelle affiche veut-on montrer à toute la colonie pour la mettre en état de se sauver aux approches de l'inondation, & de semer ensuite à tems, pour moissonner au mois de Mars? Tout le nécessaire se réduit à savoir se précautionner pour la retraite au retour du vent septentrional qui grossira bientôt la rivière, & à mesurer la profondeur des crûes pour régler le tems & la qualité du labour qui doit suivre l'écoulement. Mettons sur les épaules d'Horus une tête d'épervier, & dans sa main une croix. Dès-lors tout est dit: & cette écriture si courte n'est pas de mon invention; mais de la plus haute antiquité, dans les monumens de laquelle on la trouve fréquemment *.

* *Voyez la Planche X.*

Veut-on faire entendre au peuple Egyptien que le signe du lion, sous lequel la moisson commence ailleurs, est le tems du plus parfait repos pour le laboureur Egyptien? Veut-on lui faire entendre que la durée de son inaction est depuis le soufle des vents Etésiens, & le lever de la



La durée du repos d'Horus.

canicule, juſqu'à ce que le ſoleil quitte le ſigne de la vierge? Convertiſſons le ſigne du lion en un lit de repos. Les piés du lit ſeront des piés de lion: le chevèt du lit ſera une tête de lion. Sur ce lit étendons Horus emmailloté, engourdi, ou tout au plus levant la tête pour obſerver le moment où il faudra ſe lever. Plaçons ſous ce lit trois canopes, l'un terminé par la tête de la canicule, le ſcond par la tête de l'épervier, le troiſième par la tête de la vierge. Or cette peinture qui répond très-bien à la régle que les Egyptiens avoient grand ſoin d'obſerver, eſt préciſément celle qui ſe trouve dans les monumens *. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* V. *Menſa Iſiaca*, dans la bordure, & la Planc. XLI.

La même peinture ſe trouve ailleurs (a) augmentée d'un premier canope, marquant le vent de Sud printanier, qui devance le vent Etéſien; & d'une grande figure d'Anubis qui donne à Horus avec un geſte emphatique l'important avis de la retraite, en ſe tournant vers Iſis qui porte ſur ſa tête un thrône vuide, c'eſt-à-dire, en ſe montrant devant l'aurore à l'Orient *. On pourroit abréger cette écriture & ſe contenter de peindre une Iſis à tête d'épervier, ou la lune de Juillet

* *Ibid. dern. Figure.*

(a) Figure peinte ſur une momie chez les PP. Auguſtins de la Place des Victoires. On expliquera ailleurs pourquoi cette figure eſt employée ſur un mort, quand on fera voir comment le ſens de ces ſymboles a été perverti.

LE CIEL POETIQUE.

ramenant le vent Etéſien & annonçant à Horus couché ſur un lion, la durée de ſon entière inaction (*a*).

Mais c'eſt être trop hardi que d'oſer davantage écrire en Egyptien, lorſque je ne ſuis pas encore trop ſûr d'y ſavoir lire. Affermiſſons-nous ſeulement dans cette lecture, & eſſayons encore l'application de nos principes ſur d'autres monumens.

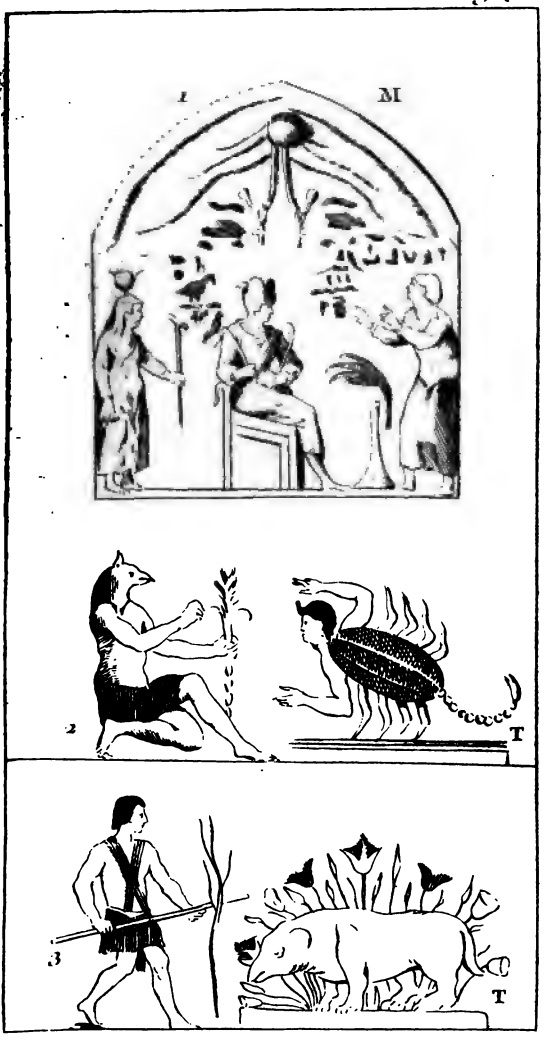
En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides, & des divers monumens de l'ancienne Egypte, je trouve fort fréquemment une piéce d'écriture ſymbolique *, dont le ſens ſe préſente aſſez naturellement. Vers le haut ſe voit le cercle ſolaire élevé ſur de grandes aîles de papillon : au bas eſt Oſiris ſur ſon thrône. A côté de lui eſt Iſis avec la meſure du Nil, & devant eux eſt Horus les habits relevés avec une ceinture pour ſe mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier. Il léve ſes mains vers le cercle qui domine ſur le tout.

* V. *Planche XII. Fig.* 1.

V. *les Voyages de Paul Lucas, tome* 2. *& l'Antiq. Expl. tomi* 2.

Cette peinture eſt parlante, & il n'eſt pas obſcur que le labourage doit tout attendre de l'Etre ſupérieur qui ſeul peut rendre l'air, le ſoleil, la terre, & la meſure de l'inondation, favorables aux

(*a*) Voyez la Fig. G Planc. XI. elle eſt marquée G parce qu'elle eſt tirée du recueil de M. Gordon tab. XII.



1. Les secours du Laboureur, 2. Naissance du blé sous le Scorpion. 3. Le Laboureur victorieux sous le Sagittaire.

plantes qu'il cultive. Mais que veulent dire ici deux petites croix ſuſpendues aux aîles du papillon ? C'eſt le grand objèt des déſirs de l'Egypte. La croix, comme nous avons vû, ſoit longue, ſoit courte & abrégée, marque la meſure de l'inondation. Etant répétée & ſuſpendue aux aîles de papillon, elle marque une diſpoſition d'air propre à donner une forte inondation, ſans quoi l'Egypte n'eſt point fertile, parce qu'il n'y pleut pas ; & que le ſol qui en eſt ſabloneux ne pourroit rien nourir ſans une certaine quantité de limon, qui ne devient ſuffiſante qu'à proportion de la profondeur du débordement. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Paſſons à un autre tableau. En voici un où la tête d'Horus eſt jointe au corps du ſcorpion. Horus conſidère les épics ou la fanne des blés qu'Anubis lui montre. C'eſt le labourage qui ſous le ſigne du ſcorpion, c'eſt-à-dire, dans le mois de Novembre, voit monter les germes du froment, & des différens légumes qu'il a ſemés. Il conſidère avec complaiſance le ſuccès de ſes ſoins, dont il eſt redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à tems, & de demeurer oiſif juſqu'à l'écoulement des eaux, ſans prendre d'autre ſoin que celui d'obſerver le cours de l'air, V. *la bordure de la table d'Iſis, & Pl. XII. Fig. 2.*

LE CIEL POETIQUE.

& de mesurer la profondeur de l'eau, pour décider de ce qu'il faudroit faire ou ne pas faire.

Dans une autre sculpture je trouve Horus armé d'une fléche, & perçant un hippopotame tout environné de feuillages & de fruits de lotus. Par ce monstre, qui fait sa résidence dans le Nil, & qui en sort pour ravager & dévorer ce qu'il rencontre, on ne peut qu'entendre le débordement. Le lotus qui fructifie au bord de cette rivière facilite encore cette intelligence. Horus armé d'une fléche, & vainqueur de ce monstre, ne peut être que le labourage à qui l'expérience a appris peu-à-peu à régler ses opérations, si à propos, qu'il puisse désormais, même après l'abaissement du Nil, trouver encore le tems d'arpenter & d'ensemencer ses terres; en sorte qu'il ne lui reste plus rien, ni à faire, ni à craindre, quand son hyver est venu, c'est-à-dire, lorsque le soleil entre dans le signe du sagittaire. C'étoit remporter une victoire complette sur ce fleuve, auparavant si redoutable. Une petite piéce de plus, qui accompagne la figure du monstre vaincu, acheve de fixer le sens de l'énigme : c'est un arbre dépouillé de sa verdure, qu'on aperçoit à côté d'Horus victorieux. Cette circonstance de la chûte

Ibid. Fig. 3.

1, 2, Harpocrate, ou Enfant de la moderation dans l'abondance. 3. Angerone. Le fruit qu'elle porte sur sa tête paroit être celui du Perséa, dont les Egyptiens faisoient grand usage.

es feuilles (*a*) marque au juſte le tems où les Egyptiens ont fini leurs travaux, ont ſûrs de leur recolte, & triomphent enfin des inſultes du Nil.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

XIII.

Harpocrate, ou la Police.

Cet Horus qui varie ſes attributs, varie auſſi ſes noms ſelon les ſignes céleſtes, & ſelon les particularités des ſaiſons. Mais dans toutes ſes variétés il a toûjours un rapport ſenſible aux travaux de la ſociété. Le chapitre qui ſuivra celui des ſymboles contient le détail des différens noms & des différentes opérations d'Horus. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer d'expliquer ici ce qu'il ſignifie quand il prend la forme & le nom d'Harpocrate; parce que le concours de cette figure & de ce nom ſuffit pour répandre un grand jour ſur tout ce qui vient d'être dit, & prouve non-ſeulement que ces figures ſont ſymboliques, mais que ce ſont des inſtructions conformes aux beſoins du peuple.

Les ſuccès ineſpérés d'une culture ſi ſin-

(*a*) Le climat d'Egypte eſt très-chaud, & les arbres y conſervent ſouvent leur verdure pluſieurs années de ſuite. Mais quelquefois cependant l'hyver les dépouille de leurs feuilles pendant quelques jours. *Voyez la deſcription de l'Egypte par M. de Maillet conſul au Caire, lett. 9.*

LE CIEL POETIQUE.

gulière (*a*), qui sans frais & sans sueur ne mettoit que quatre mois d'intervalle entre le labour le plus aisé & la recolte la plus abondante, remplirent les premiers Egyptiens d'admiration & de reconnoissance. Ils ne manquèrent pas de placer dans les lieux consacrés aux exercices publics de la religion, le symbole des prospérités de leur labourage. Ils y joignirent les traits ou les caractères les plus propres à étaler aux yeux des peuples les bienfaits d'une Providence singulière qui les chérissoit comme une mere aime son fils, & à leur recommander sur-tout d'en faire usage en paix, en silence, & selon les loix; parce que le bon ordre, la douceur, & la concorde étoient l'unique moyen de s'assurer la jouissance & la propriété des biens de la terre. C'est pour inculquer au peuple cette utile leçon que dans les fêtes qu'on célébroit après toutes les recoltes du blé, du vin, des fruits, & des légumes lors de l'entrée du soleil au capricorne, on plaçoit dans l'assemblée la figure d'Horus, courbée sous le poids des biens qu'il avoit recueillis. Il portoit sur sa tête les marques naturelles d'une heureuse recolte,

V. *Pl. XIII.*

(*a*) Selon Diodore de Sicile, *lib.* 1. c'est le privilége de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé sans dépense & sans peine, σώρους ἀναιρεῖσθαι τῶν καρπῶν χωρὶς δαπάνης καὶ κακοπαθείας.

savoir trois cruches (*a*) de vin ou de bierre, surmontées de trois pains, & accompagnées de feuillages, de légumes, & de plusieurs fruits. Quelquefois ses genoux paroissoient plier sous le fardeau. Souvent on le peignoit assis pour marquer le repos, dont il assuroit aux hommes la jouissance. Il portoit le doit sur la bouche (*b*) & recommandoit aux assistans, non le secrèt des mystères, ce qui est une idée des tems postérieurs où la signification des figures fut oubliée & changée; mais la modération, la soûmission aux loix, la discrétion, en un mot la paix, sans laquelle les hommes perdent la possession des biens qui ont été accordés à leur travail.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Je sai que le savant M. Cupper a fait un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans lequel il a dépouillé toute l'antiquité Gréque & Romaine, pour prouver que cette figure qui a le doit sur la bouche signifioit le soleil. Mais il ne m'a convaincu

(*a*) Ἥτὲ ἀμπελόφυτος ὁμοίως ἀρδευομένη δαψιλείαν οἴνου τοῖς ἐγχωρίοις παρασκευάζει. Les cantons plantés de vignes donnent aussi aux habitans, après l'inondation, une grande abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin de la Moréote, dans le voisinage d'Alexandrie, est célébre dans l'antiquité. *Horat. Carm. l. 1. od. 37.* La boisson commune des Egyptiens étoit la bierre. *Diod. ibid.* & *Herodot. in Euterp. num. 52.*

(*b*) Voyez *Grav. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper, l'Antiq. Expl. tom. 2. pag. 300. & la table d'Isis.*

LE CIEL POETIQUE. que de ſon érudition. *La paix & la po parmi les citoiens après les recoltes dans la joye qu'inſpire le repos de l'hyv* voilà le vrai ſens de notre ſymbole, l'inſtruction que cette écriture donn au peuple. Nous en avons la preuve d la réunion de trois circonſtances, éloignent là-deſſus tout doute & to équivoque. L'une eſt le ſupport des fr dont Horus eſt chargé : l'autre eſt le n qu'on lui donne quand il eſt dans c attitude : la troiſième eſt le geſte de c figure.

Le pain, le vin, les fruits, les gumes, le foin, ou les grandes her ſéches dont on orne ſa tête, ſont imm diatement appuyés ſur les deux gran cornes d'une chévre ſauvage. Il n'étoit poſſible de déſigner plus ſimplement ſans moins de myſtères, l'abondance faite dont le laboureur jouit à l'entrée l'hyver, & lorſque le ſoleil paſſe ſou ſigne du capricorne (*a*).

L'hyver au laboureur procure un doux rep
Il y jouit en paix du fruit de ſes travaux.

Mais cette abondance & ces douce de l'hyver ne ſont nulle-part comparal

(a) . . . . . *Hyems ignava colono.*
Frigoribus parto agricolæ ſerumque fruuntu
Georg.

à celles que l'hyver aſſure aux Egyptiens. Leur hyver eſt un printems, & le plus beau printems de l'univers. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

L'autre circonſtance, qui ſe joint à la marque de l'hyver, eſt le nom qu'on donne à Horus comblé de biens. On le nomme alors Harpocrate, nom qui en Phénicien ſignifie *l'ordre de la ſociété*, la police (*a*).

La troiſième circonſtance qui achéve de tout éclaircir, eſt le doit appliqué ſur la bouche, geſte qui à la ſuite des deux circonſtances précédentes, ne peut être qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ſes attributs, par ſon geſte, & par ſon nom, ne tourne l'eſprit des aſſiſtans ni à la penſée du ſoleil, ni au reſpect que demande le ſacrifice, ni au prétendu ſecrèt des anciens myſtères; mais à la conſidération de l'abondance dont ils jouiſſent durant l'hyver, & à l'uſage paiſible & modéré de cette abondance; lequel ſeul fait le bonheur de la ſociété.

Si ce geſte du doit appliqué ſur la bouche d'Harpocrate a trompé les anciens & les modernes, c'eſt parce qu'ils ont jugé de l'intention de cette figure par

(*a*) De קרת *cret*, ou קרתא *carta*, *civitas*; & de הרפאקרתא *harpocrata*, ou *harpocrates*, *civitatis curatio*, *conſtitutio civilitatis*. רפאה *repoa*, *curatio*, vient

LE CIEL POETIQUE.

ſon geſte ; au lieu qu'il falloit juger de la ſignification du geſte par les attributs qui l'accompagnent, & par les fonctions que ſon nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver : voilà l'attribut. Régler la ſociété : voilà la fonction exprimée par le nom. Comment rapprocher ces deux choſes ? Le ſilence recommandé dans un ſacrifice n'a rapport ni à l'hyver ni à la ſociété. Mais lorſque l'hyver réunit les laboureurs, & que l'abondance les invite à la joye (*a*), il eſt aiſé & très-utile de leur préſenter une figure qui par ſes ornemens les avertiſſe des biens dont la providence les comble, & qui par un geſte ſignificatif leur recommande de *modérer leur langue*, & de vivre entr'eux avec douceur en ſupprimant les querelles, les railleries, les murmures, & les rapports. L'ordre & la police régneront toûjours où cet avis ſera écouté.

LES PANYLICS.

Cette explication de la figure ſymbolique nommée Harpocrate ſe trouve confirmée par d'autres uſages de l'antiquité qui ont un rapport évident à celui-ci. La fête où paroiſſoit Harpocrate, c'eſt-à-dire

(*a*) . . . . . *Inter ſe lati convivia curant,*
Invitat genialis hyems, curaſque reſolvit.
Georgic. ibid.

la fête qui suivoit les recoltes se nommoit en Egypte & en Orient *les pamylies* (*a*). Le nom de cette fête qui signifie l'*usage moderé de la langue* (*b*), ne laisse aucun doute sur le sens du symbole que nous expliquons. De-là est venue la coûtume qu'avoient les Grecs de faire crier & adresser aux peuples ces paroles : *Coupez vos langues. Abstenez-vous de parler. Réglez votre langue* (*c*) : ce qui est la vraie traduction du mot *pamylies*. Mais par la suite on prit pour une cérémonie relative au sacrifice ce qui étoit originairement une excellente leçon de discrétion & de conduite, adressée à tous les assistans : & c'est parce que les pamylies ou phamilies étoient une leçon propre à rendre les hommes sociables & heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres personnes qui vivent en société, en ont pris en Occident le nom de *familles*.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

L'Angérone, que les Romains prirent

Angérone.

(*a*) *Plutarch. de Isid. & Osir.* Voyez le même fait rapporté dans la compilation des coûtumes Gréques, par M. Potter, édit. Anglic. tom. 1. pap. 382. *The Gracian Dionysia were the same with the Ægyptian Pamylia.*

(*b*) De פא *pa, os*; & de מול *mul, circumcidere*, vient פאמולה *pamylah* & *phamylah, oris circumcisio*, le retranchement des paroles nuisibles.

(*a*) *τάμνετε γλώσσας. Favete linguis, parcite verbis.*

LE CIEL POETIQUE.

pour la déeſſe du ſilence parce qu'elle avoit le doit ſur la bouche, n'étoit originairement autre choſe qu'une imitation de l'Harpocrate Egyptien, & une invitation à la paix dans l'oiſiveté de l'hyver. On peut juger de l'intention du ſymbole par le tems de la fête où on l'emploioit, qui étoit vers la fin de Décembre (*a*), & encore mieux par le nom que les Phéniciens lui avoient donné, & qui ſignifie *la moiſſon dans la grange*, la jouiſſance des fruits de la terre (*b*).

La figure du travail qui jouit en ſilence des fruits qu'il a recueillis, étant placée dans l'aſſemblée des peuples, étoit avec grande raiſon nommée Harpocrate, c'eſt-à-dire, le ſalut du peuple, la régle de la ſociété ; puiſqu'elle enſeignoit les deux maximes qui en ſont le ſoûtien, & qui ſont tout le but de la politique ; l'une que *par le travail on obtient tout* ; l'autre, que *ſans la paix on perd tout*. Auſſi le peuple Egyptien avoit-il coûtume de dire en voyant cette figure : *la langue régle le ſort. Le bien & le mal dépendent de la*

(*a*) Le 19. Décembre, *Macrob. ſaturnal*, *l.* 1. Il agniſe juſte pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ordinaire l'étymologie dans les langues Latine & Gréque, où il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(*b*) De גרן *haugoren*, l'aire, la grange, vient *haugerona*, le blé renfermé.

langue (*a*) : & c'eſt parce que le peuple avoit principalement beſoin de cette leçon, que la figure d'Harpocrate fut extrêmement multipliée & ſouvent abrégée. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

On la voit communément avec une cruche au lieu de trois, & avec une corne de chévre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre ſymbole propre à inſpirer aux peuples la reconnoiſſance envers l'Auteur de tous les biens, & à les civiliſer par des leçons de douceur.

Les ſculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienſéance. Ils plaçoient la corne de la chévre dans l'une des mains de la figure. Ils en faiſoient ſortir quelques fruits, & n'oublioient pas le geſte de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant ſa colere & ſa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, ſi uſitée dans les ornemens des ſculpteurs & des peintres, peut déſirer de ſavoir pourquoi on donne à cet inſtrument le nom de corne hamaltée, & pourquoi l'on a dit que c'étoit la

(*a*) γλώσσα τύχη, γλώσσα δαίμων. *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

LE CIEL POETIQUE.

corne de la chévre qui avoit nouri
ter. Mais nous ſommes encore bie
de la naiſſance de l'idolâtrie & des f
Nous viendrons par la ſuite à l'o
du nom de *corne hamaltée*, quand
en ſerons aux évènemens qui y ont d
lieu.

Je me bornerai à ces échantillo
l'ancienne écriture. J'en ai pris les
boles les plus connus, ceux qui c
nant les inſtructions les plus néce
aux peuples, reparoiſſent le plu
quemment par cette raiſon dans le
numens anciens. On voit aiſément c
ſingularité de ces figures étoit fond
le beſoin de varier les ſignes, &
abréger le nombre. Toutes ces fi
étoient donc ſignificatives, & le le
n'eſt plus tenté de croire qu'Oſiris
Anubis, & Horus ayent été d'abo
des hommes réels, ni des dieux ir
naires. Il ſent bien à préſent que c'ét
les lettres d'un ancien alphabèt, o
affiches publiques par leſquelles on
convenu d'avertir le peuple de l'ét
ciel, de l'ordre des fêtes ſelon les ſai
& de la ſuite des travaux de l'année

XI.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Cérémonies ſymboliques. Mémoriaux des évènemens paſſez.

L'écriture ſymbolique, ſi ordinairement & ſi utilement employée à enſeigner d'une façon courte & populaire les vérités qui intéreſſoient le plus les bonnes mœurs & le bien de la ſociété, ſervit auſſi dès le commencement à conſerver le ſouvenir de l'hiſtoire, & à expoſer publiquement l'objèt ou les raiſons des fêtes établies à l'occaſion des grands évènemens. Nous ne ſavons pas aſſez l'hiſtoire civile, ni l'hiſtoire naturelle d'Egypte pour pouvoir dire, en voyant leurs monumens; telle figure a rapport à telle particularité du climat Egyptien, & tel ſymbole tiré de l'hiſtoire naturelle du païs a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainſi il reſtera toûjours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture; ſur-tout ſi les prêtres Egyptiens, comme j'aurai lieu de le prouver, l'ont employée ſelon les fauſſes idées des ſyſtêmes formés dans des tems poſtérieurs, & depuis que le vrai ſens en eût été perdu par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été

LE CIEL POETIQUE.

connu de toutes les anciennes colonies, & qui a été suivi d'une nouveauté dont le souvenir n'a pas dû d'abord s'effacer, sur-tout chez les nations policées & sédentaires. Cet évènement, c'est le déluge. La nouveauté dont il fut suivi, c'est l'entier changement du labourage. Nous avons rassemblé dans la lettre qui termine le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ci-dessus page 10, un bon nombre de preuves, tirées tant des témoignages de l'Ecriture & des profanes, que des vestiges encore subsistans & dispersés d'un bout de la terre à l'autre; par où il paroît qu'il n'y avoit avant le déluge ni arc-en-ciel, ni vents, ni grandes pluyes, ni météores; mais qu'il régnoit un printems perpétuel, une rosée uniforme, & une sérénité universelle, à l'exception de l'équateur, où le cours de l'air dilaté & resserré par l'alternative du jour & de la nuit, devoit ramener des deux poles un amas continuel de vapeurs, comme il arrive encore sous les tropiques où le soleil darde à plomb ses rayons pendant plusieurs semaines de suite. Après le déluge, autre ciel, terre toute changée: c'est l'Ecriture même qui le dit (*a*): nou-

(*a*) ὁ τότε κοσμὸς ὑδάτι κατακλυσθεὶς ἀπώλετο: οἵδε νῦν οὐρανοὶ καὶ ἡ γῆ, &c. Le monde d'alors pé-

velle disposition des étoiles à notre égard par l'inclinaison de l'axe de la terre, vicissitude des saisons, pluyes aussi nouvelles que l'arc-en-ciel qui en est la suite & l'effet nécessaire, météores incommodes, vents inconstans, tremblemens de terre, orages, inondations, traverses perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes plus courte qu'auparavant. LES CEREMONIES SYMBOLIQUES.

La comparaison de ces deux etats si différens ne pouvoit manquer d'occuper souvent les enfans de Noé. Ils en conservèrent le souvenir parmi leurs descendans, qui, à l'exemple de leurs peres, faisoient toûjours l'ouverture de leurs fêtes, ou de leurs prières publiques, par des regrets & par des lamentations sur ce qu'ils avoient perdu, quoiqu'ils fussent dans l'usage de finir les mêmes fêtes par un repas commun où le chant, le son des instrumens, & la joye succédoient aux pleurs. De-là vient que les cris usités dans les plus anciennes fêtes, ceux mêmes qui avec le tems sont devenus des cris de joye, & des formules d'acclamations, étant rappellés à leur origine, ne

rit, étant submergé par le déluge des eaux : mais les cieux & la terre d'aprésent, &c. 2. *Petr.* 3 : 6.

LE CIEL POETIQUE.

ſignifient que des pleurs & des expreſſions de douleur adreſſées à Dieu (*a*).

L'objèt & les motifs de cette pratique lugubre ſont plus faciles à démêler chez les Egyptiens que parmi les autres peuples, non-ſeulement parce que les Egyptiens ayant été moins mélangés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules ; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des ſymboles publics, conſtans, & gravés ſur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, ſe fixèrent mieux, ou ſe défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il eſt aiſé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triſte changement introduit par le déluge dans

(*a*) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triumphé. Ce mot io, jeov, jevoe, hevoé eſt le nom de Dieu, & veut dire *l'auteur de la vie, celui qui eſt.* Bacché vient de בכה *béché.* בכת *baccoth*, ſignifie *des lamentations.* Les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel, ſont appellées Bacchantes *mebaccoth, des pleureuſes.* Triumphé vient de תרועה *teroweh*, que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lettre dont la prononciation fût plus difficile & plus variée que le ע. Ce mot de triomphé ſignifioit ſanglots, cris entrecoupés. Par la ſuite il a ſignifié la prière publique, enfin le chant des aſſemblées, comme on le peut voir *Pſalm.* 88 : 16. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expreſſions courtes par leſquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leur peines, & à lui adreſſer leurs prières & leurs cris. Le tour en étoit ſemblable à ces façons de parler des Latins & des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu.

la nature. On y pleuroit avec Iſis la mort du gouverneur qui leur avoit été enlevé & tué par un dragon ſorti de deſſous terre, ou par un monſtre aquatique. Enſuite on ſe réjouiſſoit de la réſurrection d'Oſiris. Mais il n'étoit plus le même, & avoit perdu ſa force. Ceci n'eſt plus une énigme qui ait beſoin d'être expliquée. Ce qui précéde dévoile tous ces perſonnages, ou plûtôt fait entendre le ſens de ces caractères. LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, & dont l'interprétation peut devenir la preuve de ce que je viens d'avancer.

L'Allégorie des géants.

Les Egyptiens & la plûpart des Orientaux, quels que ſoient des uns ou des autres ceux à qui l'on doit attribuer cette invention, avoient une allégorie ou une peinture des ſuites du déluge qui devint célebre, & qu'on trouve partout. Elle repréſentoit le monſtre aquatique tué, & Oſiris reſſuscité. Mais il ſortoit de la terre des figures hideuſes qui entreprenoient de le détrôner. C'étoient des géants monſtrueux dont l'un avoit pluſieurs bras ; l'autre arrachoit les plus grands chênes ; un autre tenoit dans ſes mains un quartier de montagne, & le

LE CIEL POETIQUE.

lançoit contre le ciel. On les diſtinguoit tous par des entrepriſes ſingulières, & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briaréus, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyrion, & Rouach ou Rœchus. Oſiris reprenoit le deſſus, & Horus ſon fils bien aimé, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, ſe délivroit heureuſement de ſes pourſuites, en ſe préſentant à ſa rencontre avec la gueule & les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je conte une fable : mais pour montrer que ce tableau eſt hiſtorique, & que tous les perſonnages qui le compoſent ſont autant de ſymboles ou de caractères ſignificatifs qui expriment les déſordres qui ont ſuivi le déluge, les peines des premiers hommes, & en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte ; il ſuffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géants. Briareus (*a*) ſignifie *la perte de la ſérénité*, Othus : (*b*) *la diverſité des ſaiſons* : Ephialtès (*c*), *les grands*

(*a*) בְּרִי *beri*, *ſerenitas*. חָרוּס *harous*, *ſubverſa*, la perte de la ſérénité.

(*b*) עִתִּת *owittoth* ou *othus*, *tempora*, *tempeſtatum vices*, la ſucceſſion des ſaiſons.

(*c*) עֵבִי *evi* ou *ephi*, *nubes*. עַלְתָּה *althah*, Geneſ. xl, 17, *caligo*. *Ephialthes*, *nubes caliginis*, *nubes horrida*

amas de nuées, auparavant inconnues : Encelade (*a*), *les ravages des grandes eaux débordées* : Porphyrion (*b*), *les tremblemens de terre*, ou *la fracture des terres* qui crévaſſe les plaines, & renverſe les montagnes : Mimas (*c*), *les grandes pluyes* : & Rœchus (*d*), *le vent*. Comment ſe pourroit-il faire que tous ces noms conſpiraſſent par haſard à exprimer les météores qui ont ſuivi le déluge, ſi ce n'avoit été là l'intention & le premier ſens de cette allégorie ? Par-là les fables diſparoiſſent, & on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont dû paroître autant de nouveautés fâcheuſes aux enfans de Noé.

LES CEREMONIES SYMBOLIQUES.

Quant à la figure d'Horus, qui prend une tête & des griffes de lion pour ſe délivrer du vent qui ruinoit ſes eſpérances, c'eſt un ſymbole propre au labourage des Egyptiens qui ne parvinrent à ſe garantir

(*a*) עין-חלד *en-celed*, *fons temporis*, *fons temporaneus*, torrens.

(*b*) פור *phour*, *frangere*, & en doublant, פרפר *pharphar*, *fruſtulatim diſſringere*, Job 16 : 12. de là פרפרין *porphyrion*, *confractio*. C'eſt le même mot qui a donné naiſſance aux mots latins *purpura*, *fur*, & *furfur* ; au mot *purpura*, parce qu'il falloit mettre en piéces les coquillages d'où l'on tiroit cette riche couleur ; aux mots *far* & *furfur*, parce qu'il faut briſer le blé pour avoir la farine & le ſon.

(*c*) מימם *maïm*, les grandes pluyes.

(*d*) רוח *Rouach* ou *Rœchus*, le vent.

LE CIEL POETIQUE. des ravages du vent printanier & des ſuites du vent Boréal, qu'en obſervant exactement l'entrée du ſoleil au ſigne du lion pour ſe ſauver, & en ſe gardant avant ce tems-là de riſquer des moiſſons qui auroient été emportées.

Le beſoin de perſonifier les objets qu'on vouloit peindre, introduiſit ainſi de très-bonne-heure l'uſage des tableaux allégoriques & des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objets dont on parloit. Mais on ſe croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impreſſion, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choſes intellectuelles fit recourir dabord aux figures ſymboliques. L'uſage de ces figures autoriſa enſuite le goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obſcur étoit éclairci par la ſimplicité & la propriété des noms qu'on donnoit à chaque piéce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède & de Bellérophon, qui ne ſont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la ſignification propre des noms de tous les perſonnages. Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écri-

ture, & des cérémonies publiques qui avoient rapport à la représentation des maux passés, & aux réglemens de la société. Les Cérémonies symboliques.

XV.

Suite des mémoriaux du passé.

Les Anciens ne se contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées sur la pierre : ils y joignirent des cérémonies dramatiques, où les objets & les noms des acteurs étoient significatifs, & servoient à retracer le souvenir des choses passées.

La fête de l'ancien état du genre humain après le déluge, paroît avoir commencé dès avant la dispersion. Mais elle prit en Egypte & en Syrie une forme plus brillante à l'aide des figures symboliques qui s'y étoient beaucoup plus multipliées qu'ailleurs. Cette fête étant devenu commune à toutes les nations, mérite un éclaircissement plus ample que ce qui en a déja été dit. Nous ne pouvons en expliquer les symboles, sans jetter une lumière utile sur une infinité de monumens qui nous en restent, & qu'on a regardés jusqu'à présent comme inintelligibles.

On portoit dans cette fête un pannier Les Orgies

LE CIEL POETIQUE.

ou un coffrèt qui contenoit les monumens du progrès du labourage. Ce coffre n'étoit ni myſtérieux, ni ſignificatif par lui même. Il ſervoit ſeulement à recevoir les ſignes mémoratifs du paſſé.

Voyez Fig. 4. Planche IX. & Fig. 5. Planche XVII.

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoibliſſement d'Oſiris, & de la perte de ſa fécondité (*a*). Enſuite c'étoit des graines de ſéſame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges ſéches, des gâteaux de différens blés, du ſel, de la laine cardée, des tourtes de miel & de fromage; enfin un enfant, un ſerpent, & un van (*b*). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre inſtrument de muſique.

Voyez les Fig. 2. 4. & 5. Planche IX. & la Planc. XVII.

Cet aſſemblage paroît d'abord étrange: mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reſte eſt fort ſimple. L'Horus ou l'enfant emmailloté & accompagné d'un ſerpent

(*a*) ἐν κίστῃ τὸ τοῦ Διονύσου αἰδοῖον ἀπεκείτον *In cista (ou capsula) repositum erat Dionysi (Osiridis) pudendum. S. Clem. Alex. cohortat. ad Gentes. pag. 6. edit. Oxon.* Du mot Phénicien ערוה *ouervah* ou *orvia. pudendum*, on a fait Orgia, les Orgies, nom qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Gréce Phalliques, & c'eſt le même ſens. L'indiſcrétion de ce ſymbole a donné lieu à toutes ſortes d'extravagances & de diſſolutions.

(*b*) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie, *ibid.* & dans *Potter's (Antiquity of Grece, tom. 1. Grecian Feſtivals.)*

d'or ou d'autre matière, eſt le bien-aimé d'Oſiris & d'Iſis : c'eſt le labourage ou l'induſtrie encore foible & qui fit *ſubſiſter* les hommes avec des bayes ſauvages & des graines recueillies ſans culture où l'on en pouvoit trouver ; mais qui apprit peu-à-peu à ſemer à propos des graines d'un meilleur ſuc ; à nettoyer le blé à l'aide du van ; à faire du pain ; à joindre même quelque délicateſſe au ſimple néceſſaire ; à s'aſſurer toutes ſortes de nouritures ſaines ; à mettre à profit le travail des abeilles ; à mettre en œuvre la laine des brébis ; & à faire valoir toutes les productions de la nature. Le tambour ou la flûte qui étoit inſéparable de la célébration des fêtes étoient le ſymbole de la reconnoiſſance qui réuniſſoit les hommes à certains jours pour louer Dieu en commun de leur avoir donné de quoi ſe nourir, ſe chauffer, & ſe couvrir. Ce coffrèt, ce van, où l'on a trouvé par la ſuite tant de myſtères * & toute la repréſentation que je viens de détailler, paſſa des Egyptiens aux Phéniciens, & par eux ſe répandit fort loin. Rien n'eſt ſi ordinaire dans les monumens des fêtes Payennes que d'y trouver un coffrèt, un van, un ſerpent, une tête humaine, & une flûte ou un tambour.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* *Myſtica vannus.* Virg. Georg. V. *l'Antiq. expliq. & la gate du tréſor de S. Denys.*

Quand on célebroit la fête repréſenta-

LE CIEL POETIQUE.

tive de l'ancien état du genre humain ; & des progrès de l'induſtrie, on donnoit alors différens noms en différens pays tant à la figure de la terre, qu'à la figure du travail. Mais on retrouve dans tous ces noms la même intention, & les mêmes rapports. L'Iſis, figure de la terre changée par le déluge, ſe nommoit Cérès, Thémis, Néméſis, Sémélé, Mnémoſyne, & Adraſtée. L'enfant porté ſur les genoux de cette mere, ou placé auprès d'elle avec un ſerpent pour repréſenter la ſubſiſtance que le travail avoit peu-à-peu procurée aux hommes, ſe nommoit Horus, Hériéton, Harpocrate, le fils de Sémélé, & de pluſieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à l'éclairciſſement du ſymbole de Cérès. L'Iſis, ſurnommée Néméſis, ſignifioit fort ſimplement la terre *ſauvée des eaux* (*a*) ; Sémélé vouloit dire, *la repréſentation* (*b*) de l'ancien état ; & Mnémoſyne (*c*) n'eſt que la traduction du même mot en langue Gréque. Les torches qu'on portoit toûjours à côté de Cérès, ſymbole de

(*a*) De משה *masha*, tirer, ſauver de l'eau, vient נמשה *nimesheh*, ſauvé, tiré du fond de l'eau. Le nom de Moïſe ou Moſéh, juſtifie ſuffiſamment cette origine.

(*b*) De סמל *ſamal*, & סמלה *ſimeleh*. *Ezech.* 8 : 6. *Simu'acrum, idolum.* De ce mot vient le *ſimilis* des Latins.

(*c*) Μνημόσυνη *memoria.*

la terre affligée, ou à côté du * coffre de la repréſentation, avoient rapport au feu qui après le déluge étoit devenu néceſſaire dans la maiſon de chaque particulier : & c'eſt ce qui faiſoit donner à la figure d'Iſis ainſi accompagnée, les noms de Thémis, de Thémiſto, & d'Adraſtée, qui ſignifient tous trois *l'excellence du feu* (*a*). LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES. *Voyez Fig. 5. Planc. XVII.*

Après la figure de la terre la principale piéce de la repréſentation étoit le petit Horus. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on le nommoit Hérichton ou Hériſicthon, c'eſt-à-dire l'*Horus d'or* (*b*). On le couchoit ſur un van, ce qui fixe l'idée du labourage ; ou dans un coffrèt portatif, avec un ſerpent de même métal. Le ſymbole du travail, & l'héva ou la figure de la vie & des ſecours que le travail aſſure aux hommes, étoient du métal le plus précieux, pour donner aux aſſiſtans une

(*a*) De תם *tham*, la perfection, l'excellence ; & de אש *ish*, ou אשתא *ishto*, le feu, vient תמאיש *themis* ; & תמאישתא *themiſto*, l'excellence du feu. Tout de même de אדר *adar* ou *eder*, l'excellence, & de אשתא *eshta* ou *veſta*, le feu, אדראשתא *adraſta*, l'excellence du feu. C'eſt de ce mot *eſta* le feu, le foyer, que les Grecs ont fait celui d'*aſtu*, qui ſignifioit le logis, la demeure commune, la ville. Et de-là vient l'ancien uſage qui ſubſiſte encore de confondre l'idée de maiſon avec celle de feu, & de dire deux cens feux, pour ſignifier deux cens maiſons.

(*b*) De בתכם *chetcm*, de l'or pur.

LE CIEL POETIQUE.

haute idée du labourage, & du prix inestimable des ſecours qu'ils en avoient tirés. C'étoit en effet la plus excellente leçon qu'il fût poſſible de leur faire, & ils ne pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaiſon du triſte état de leurs peres, avec les ſecours que l'expérience & l'application leur apprenoient à ſe procurer. Une infinité de monumens de l'antiquité nous atteſtent par l'univerſalité de cet uſage, l'eſtime que l'on en faiſoit (*a*). Pour mieux faire entendre comment l'induſtrie avoit peu-à-peu réparé ou adouci le deſordre cauſé par le déluge; on joignoit à ces figures les triſtes graines dont on avoit été contraint de ſe nourrir dans les commencemens, & les marques des traverſes qu'il avoit fallu ſurmonter. Les perſonnes qui portoient dans la cérémonie publique le coffre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient auſſi des noms ſignificatifs, & faiſoient partie de la repréſentation. Elles devenoient actrices, & tout concouroit avec les piéces ſymboliques à faire entendre certaines vérités aux ſpectateurs.

L'enfant repréſentatif ſe nommoit tout

(*a*) Voyez les Antiquités de la Gréce, recueillies par Mylord Potter Evêque d'Oxford, aujourd'hui Archevêque de Cantorbery, tom. 1. Et S. Clément d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*

simplement l'Enfant, *liber*, le Fils bien-aimé; quelquefois l'Enfant auteur de la vie ou de la subsistance, *liber Pater*; quelquefois l'Enfant de la représentation, *ben Sémeleh*; quelquefois Harpocrate, Bacchus, Apollon, Icare. Il portoit encore d'autres noms dont nous donnerons l'éclaircissement dans le détail des fêtes des différens peuples. Quant aux noms des actrices, ou de celles qui portoient en cérémonie les signes mémoratifs du passé, je me contenterai d'en rapporter ici un exemple qui sert tout d'un coup de preuve à tout ce que nous venons de dire, & qui est connu des enfans mêmes; mais où les interprétes les plus savans ont vû toute autre chose que la vérité. C'est la fable d'Ericton. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

On sait par le témoignage de Diodore de Sicile, & par la conformité des loix d'Egypte & d'Athènes, que les premiers habitans de l'Attique étoient une colonie Egyptienne: on a même diverses preuves qu'elle étoit originaire de la ville de Saïs, si connue par ses oliviers. Parmi les cérémonies que ces étrangers apportèrent d'Egypte en Gréce, on remarque le coffret qui contenoit, suivant l'usage de leur patrie primitive, les figures symboliques du labourage. Trois jeunes Athéniennes por-

LE CIEL POETIQUE.

toient dans les fêtes un pannier où étoient couchés un enfant & un ſerpent.

* *Métamorph. d'Eriſichon. Ovid.*

*Infantemque vident exporrectumque draconem.**

Les trois filles qui portoient cet enfant avoient des noms relatifs au labourage, dont elles avoient en mains les ſymboles. Elles ſe nommoient *Herſé*, *Pandroſos*, & *Aglaure*. La ſignification de ces noms dévoile toute l'obſcurité de l'énigme. Il nous ſuffit d'entendre que c'eſt à l'alternative de la *pluye*, de la *roſée*, & du *beau tems* que le *labourage* doit *la vie* qu'il nous procure. Laiſſons l'imagination des poëtes s'égarer ſur le reſte, & chercher ſelon leur coûtume, dans un ſymbole qu'ils n'entendoient plus, la matière d'une froide métamorphoſe.

Les Courſes des Bacchanales.

Pour rendre ces repréſentations plus complettes, ils n'oublièrent pas en Egypte, non plus qu'ailleurs, la triſte néceſſité où les premiers hommes s'étoient trouvés de défendre leurs maiſons & les fruits de la terre contre les inſultes des animaux féroces, multipliés par-tout pendant le ſéjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'eſt la circonſtance particulière dont ils conſervèrent le ſouvenir par une eſpéce de chaſſe qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de trois ans en trois

ans *. La même fête ne revenoit pas tous les ans, parce que les bêtes ne se multiplioient pas d'une année à l'autre de manière à allarmer le voisinage. Cette chasse n'étant que représentative & peu sérieuse, fit dégénérer la sainteté des fêtes en des courses tumultueuses qui furent suivies des plus grands desordres, même avant l'introduction de l'idolâtrie. LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* *Trieterica.*

Il est vrai qu'elles commençoient par le sacrifice, & par l'invocation du vrai Dieu, comme il est aisé de le prouver par leurs cris de guerre qui signifioient, *le Seigneur est le fort* (a); *le Seigneur est ma force* (b); *le Seigneur me vaut une armée* (b); *que le Seigneur soit mon guide* (c); toutes paroles que nous retrouvons dans la bouche des Hébreux, parce qu'originairement leur religion étoit la même que celle des autres peuples. Ceux-ci ont changé d'idées, & les formules de prières sont demeurées les mêmes. Mais on peut concevoir qu'elles dûrent être les suites de la

(a) אלאלוה *el eloah*, ἐλέλεῦ, d'où vient ἐλελεῦ, cri militaire.

(bb) *Io saboï* de צבאי *saboï*, *Deus mihi exercitus.*

(c) *Jahov nissi*, *Io nissi*, *Dio nissi*; *Deus vexillum mihi*, *Deus mihi dux esto*, *Exod.* 17: 15. Il n'est pas encore tems de convertir ce Dionissi, qui n'étoit qu'une prière, en un nom d'homme, & d'en faire le Dionysus des Grecs.

LE CIEL POETIQUE. liberté avec laquelle les aſſiſtans de tout âge & de tout ſexe ſe diſperſoient ſur les montagnes & dans les bois, après un grand repas pris en commun ; ayant en main une maſſue, ou une torche, ou une pique ; s'entr'excitant à la fureur avec des hurlemens pleins d'extravagance ; mettant en piéces les bêtes qu'ils pouvoient rencontrer ; & ſe barbouillant les habits & le viſage du ſang des victimes pour porter les marques d'une chaſſe dangereuſe. Nous verrons ailleurs les autres extravagances des Bacchanales. Elles ſuppoſent les peuples prévenus de la ridicule penſée que l'enfant portatif étoit fils d'une princeſſe nommée Sémélé & qu'il avoit été envoyé du ciel à toutes les Nations pour les rendre heureuſes. Mais juſqu'ici cette petite figure d'or n'eſt qu'un enfant ſymbolique, un mémorial du paſſé, & une inſtruction populaire ſur les avantages ineſtimables du travail.

XVI.

Les animaux vivans, devenus ſymboliques.

Préſentement que nous connoiſſons le goût des Orientaux, & ſur-tout des Egyptiens, pour les figures & pour les cérémonies ſignificatives, nous ſommes autoriſés

autorisés à croire que les pratiques singulières qui s'observoient parmi eux étoient autant de signes de certaines vérités, soit astronomiques, soit morales ou autres. Nous ne risquons plus à dire que le bélier qu'on honoroit dans la Thébaïde & dans la Lybie, les taureaux qu'on honoroit à Memphis & à Héliopolis, les chevreaux qu'on honoroit à Mendès, le lion les poissons & d'autres animaux qu'on honoroit en différens cantons, étoient dans leur origine des symboles fort simples. Ce n'étoit que les anciens signes du zodiaque, & les différentes marques des situations du soleil. On caractérisoit la néoménie d'un certain mois ou d'un autre, en accompagnant l'Isis qui annonçoit cette fête, de la vûe de l'animal céleste où le soleil entroit: & au lieu d'une simple peinture, on faisoit paroître dans la fête l'animal même, l'animal vivant qui y avoit rapport. Le chien étant le symbole de la canicule qui ouvroit autrefois l'année, on faisoit paroître un chien vivant à la tête de tout le cérémonial de la première néoménie. C'est Diodore * qui nous le rapporte comme témoin oculaire. On s'accoûtuma donc à appeller ces néoménies, la fête du bélier, la fête du taureau, du chien, du lion.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* *Biblioth. l. 1.*

LE CIEL POETIQUE. Après l'introduction de l'idolâtrie, quelques peuples s'abſtinrent de faire mourir & de manger l'animal qu'ils avoient vû paroître ſi honorablement dans leurs cérémonies. Mais ils continuèrent toûjours à en faire trafic, & ils convinrent tacitement entr'eux de ne ſe pas priver en entier de l'uſage des animaux les plus utiles aux beſoins de la vie. Ceux de Mendès honoroient les chévres, & mangeoient des brébis. Ceux de Thèbes honoroient la brébis, & mangeoient des chévres. Le beuf quoiqu'honoré à Memphis & à Héliopolis n'étoit épargné nulle-part, à cauſe de l'excellence de ſa chair. Mais quel motif a pu dans les commencemens inſpirer à l'Egypte entière un goût & une prédilection ſi marquée pour le taureau, & pour le bouc, plûtôt que pour l'écreviſſe, pour la colombe, ou pour d'autres animaux également uſités parmi leurs ſymboles? M. de Maillèt dans ſa Deſcription de l'Egypte, qu'il connoiſſoit très-bien après un ſéjour de plus de ſeize ans, nous apprend que la moiſſon ſe fait en Mai dans la baſſe Egypte; en Avril au-deſſus du Caire; & en Mars, ou même plûtôt, dans la haute Egypte. La moiſſon étant l'objèt qui remue le plus puiſſamment l'eſprit des peuples, la néoménie qui terminoit la

recolte du blé ne pouvoit manquer d'être une des plus agréables de toutes leurs fêtes. De-là vient la grande ſolemnité de l'entrée du ſoleil au bélier dans les environs de Thèbes. La grange étoit pleine: c'eſt tout dire. La même raiſon fit ſolemniſer avec pompe à Memphis le paſſage du ſoleil ſous le taureau, & à Mendès le paſſage du ſoleil ſous les chévreaux. Hors de l'Egypte la moiſſon ſe faiſant, ou étant achevée vers le paſſage du ſoleil ſous le lion, la figure de ce ſigne fut plus ordinairement unie avec l'Iſis qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la recolte du blé *. Il n'y avoit rien de criminel à caractériſer une fête plûtôt qu'une autre par la vûe & par le tranſport public de l'animal dont le ſigne céleſte correſpondant à la fête, portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent: mais il devenoit groſſier. Il ſe chargeoit de trop de figures ſenſibles, & nous touchons de bien près à l'abus qu'on en fit.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* *Voyez Planche XV.*

XVII.

Les ſymboles & cérémonies mortuaires.

Je finirai l'hiſtoire de l'écriture Egyptienne, & les exemples des pratiques ſignificatives ou inſtructives, par un court

LE CIEL POETIQUE.

détail des cérémonies mortuaires, & de ce qu'elles signifioient.

Auprès des villes d'Egypte étoit un lieu consacré pour en être la sépulture commune. Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés, & ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une description exacte du cimetière de Memphis le plus ample & le plus fréquenté de tous. La sépulture commune étoit, suivant son récit, au de-là d'un lac nommé Achérusie (*a*). Le mort étoit apporté sur le bord de ce lac au pié d'un tribunal composé de plusieurs juges qui informoient de ses vie & mœurs. S'il n'avoit pas payé ses dettes, on livroit son corps à ses créanciers pour obliger ceux de sa famille à le retirer de leurs mains, en se cottisant pour faire la somme dûe. S'il n'avoit pas été fidéle aux loix, le corps demeuroit privé de sépulture, & apparemment étoit jetté dans une espéce de voyerie ou de fosse qu'on nommoit le Tartare (*b*). Diodore nous apprend qu'auprès d'une Ville * peu distante de

Biblioth. l. 1.

* *Achante.*

(*a*) De אחרי *acharei*, après; & de איש *ish*, l'homme, vient אחריאיש *acharejish*, *ultima hominis*, le dernier état de l'homme, ou plûtôt ce qui suit la mort de l'homme. On dit aussi אחרון *acheron*, *postremum*, *conditio ultima*.

(*b*) Ce mot peut venir du Chald. תרח *tarah*, *præmonitio*, en doublant.

Memphis il y avoit un tonneau percé dans lequel on verſoit perpétuellement de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit ſignifier qu'un tourment ou des remords qui ne finiſſent point. Et ce ſeul trait nous donne lieu de penſer que le lieu où l'on jettoit les corps ſans ſépulture étoit accompagné de repréſentations effrayantes, comme d'un homme attaché à une roue qui tourne ſans ceſſe ; d'un autre dont le cœur eſt perpétuellement déchiré par un vautour ; d'un autre qui pouſſe au haut d'une montagne une lourde pierre qui retombe auſſitôt, & qu'il eſt contraint de reporter ſans interruption vers le ſommet. LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

S'il ne ſe préſentoit point d'accuſateur, ou que l'accuſateur qui dépoſoit contre le défunt fût convaincu de faux, alors on ceſſoit de pleurer le mort : on faiſoit ſon éloge. Par exemple, on vantoit ſon excellente éducation, ſon reſpect pour la religion, ſon équité, ſa modération, ſa chaſteté, & ſes autres vertus. Jamais on ne lui faiſoit un mérite de ſa naiſſance qu'on ſuppoſoit être la même pour tous les hommes. Toute la multitude des aſſiſtans applaudiſſoit à ces éloges, & félicitoit le mort ſur ce qu'il alloit jouir d'un repos éternel avec les gens de bien. *Diod. ibid.*

LE CIEL POETIQUE.

Sur le bord du lac étoit un batelier ſévère & incorruptible qui recevoit le corps mort dans ſa barque par l'ordre exprès des juges, & jamais autrement. Les rois d'Egypte eux-mêmes étoient traités avec une égale rigueur, & n'étoit pas admis dans la barque ſans la permiſſion des juges, qui les privoient quelquefois de la ſépulture. Le batelier conduiſoit le corps au de-là du lac dans une plaine embellie de prairies, de ruiſſeaux, de boſquets, & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu ſe nommoit Eliſout *, ou les champs éliſées, c'eſt-à-dire, *pleine ſatisfaction*, *ſéjour de repos* ou *de joye*. A l'entrée de ce ſéjour étoit une figure de chien à trois gueules, que l'on nommoit Cerbère. Toute la cérémonie finiſſoit par jetter trois fois du ſable ſur l'ouverture du caveau où l'on avoit enfermé (*a*) le cadavre, & à lui dire autant de fois (*b*) adieu.

* עלצות

Tous ces termes & ces pratiques qui

(*a*) M. Maillet nous a très-bien expliqué comment on enterroit les Momies Egyptiennes. On les deſcendoit dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le roc ou dans le tuf, ſous les ſables de la plaine de Memphis : on bouchoit le caveau avec une pierre, & on laiſſoit enſuite retomber le ſable des environs. La coûtume de jetter trois fois du ſable ſur le corps mort eſt devenu univerſelle. *Injecto ter pulvere.* Horat. Carm. l. 1. ed. 28.

(*b*) *Magna manes ter voce vocavi.* Æneid. 6.

ont été copiés presque par-tout, étoient autant d'instructions adressées au peuple. On lui faisoit entendre par toutes ces cérémonies, comme par autant de discours ou de symboles très-significatifs, que la mort étoit suivie du compte qu'il falloit rendre de notre vie à un tribunal inéxorable ; mais que ce qui étoit à redouter pour les méchans n'étoit pour l'homme juste qu'un passage à un état plus doux. C'est pourquoi la mort étoit appellée *la délivrance* (*a*). Nous l'appellons de même *le trepas*, c'est-à-dire, le passage à une autre vie. La barque de transport se nommoit *la tranquillité* (*b*), parce qu'elle ne transportoit que les justes ; & au contraire le batelier qui refusoit sans quartier ceux que les juges n'avoient pas absous, se nommoit *la colere* (*c*), ou la vengeance. LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

Quant à la terre jettée sur le corps & aux tendres adieux des parens, c'étoit le devoir naturel & l'expression simple de leurs regrets. Mais ils ne se contentoient

(*a*) De פליטה *pelitah*, ou plûtôt פלושה *pelusa*, adoucissement, délivrance. D'où vient qu'Horace regarde ce passage comme la fin des maux. *Levare functum pauperem laboribus*, Carm. l. 2. od. 18.

(*b*) ברי *beri*, *tranquillitas*, *serenitas*, d'où vient βάρις *baris*, la barque de Charon, *Diod. Sic. ibid.*

(*c*) הרון *charon*. Exod. 15 : 7.

LE CIEL PORTIQUE.

pas de rendre en passant cet honneur sur la fosse : ils plaçoient à l'entrée du cimetière & au-dessus de la porte du mort le symbole de l'estime & de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort. Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme est le symbole naturel de l'amitié & de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient poussés sur la fosse de leur ami, suivant l'usage qui n'accordoit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes ou trois gosiers à la figure du chien. Ainsi cette figure placée auprès du tombeau, & sur la porte du mort nouvellement enterré, signifioit qu'il avoit été honoré des regrets de la famille, & *des cris* que les amis ne manquoient pas de venir pousser *sur la fosse* de celui qu'ils avoient estimé & chéri pour ses bonnes qualités. Le sens de ce symbole n'est plus équivoque dès qu'on en traduit le nom : ils l'appelloient *Cerbère*, c'est-à-dire, très-simplement, *les cris de la fosse* (*a*).

Il n'est ni facile, ni raisonnable de vouloir éclaircir tous les symboles, & toutes les cérémonies de l'antiquité, pour se convaincre que la plûpart des figures singulières & usitées dans les occasions les

(*a*) קרי *ceri* ou *cri*, qui a le même sens dans notre langue ; & de כר *ber*, le caveau, la fosse, קרבר *cerber*.

plus ſolemnelles n'étoient dans leur origine que des ſymboles ſignificatifs ou des cérémonies inſtructives. Il ſuffit que cela ſoit vrai de pluſieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier eſſai d'éclairciſſement ſur l'écriture ancienne, puiſque l'explication que j'en donne eſt ſimple & étroitement liée avec les idées communes comme avec les beſoins des premiers hommes. LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

Mais après avoir apperçû dans les ſymboles & dans les cérémonies Orientales les plus diſtinguées, autant de vérités & de leçons utiles, publiquement adreſſées au peuple, mon lecteur qui en même tems y apperçoit, ſans que je l'en avertiſſe, les noms les plus ordinaires du Ciel Poëtique, & les objets de tout le culte des Payens, a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire. Comment l'or s'eſt-il changé en plomb, & par quel paſſage étrange, ces cérémonies, ces figures, & ces lettres où l'on liſoit autrefois autant de vérités utiles, ſont-elles devenues des puiſſances redoutées, & des divinités diſperſées dans tout le ciel ? Cette queſtion nous conduit à la théogonie ou à la naiſſance des dieux du Paganiſme. Si mon lecteur n'étoit pas encore pleinement convaincu

LE CIEL PORTIQUE. que ces dieux n'étoient d'abord que des lettres ſymboliques ou des affiches populaires, la multitude des nouveaux exemples que je vais lui préſenter en ce genre, achevera, je l'eſpère, de le perſuader de la vérité de cette origine.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE SECOND.

LA THÉOGONIE OU LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.

CE n'eſt point l'admiration du ſoleil qui a fait, comme on le dit, adorer le ſoleil à la place de ſon Auteur. Jamais le ſpectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la penſée d'un Etre moteur de tout, & de la reconnoiſſance qu'ils doivent à une Providence toûjours féconde en nouvelles libéralités. Il les y rappelle loin de les en détourner. Jamais l'aſtronomie, ni l'étude de la terre ou du ciel n'a fait naître à perſonne l'étrange penſée de loger dans les aſtres des héros morts, & de leur en confier le gouvernement. L'écriture ſymbolique par l'abus que la cupidité en a fait, eſt la ſource du mal. Toutes les

LE CIEL POETIQUE.

nations s'y ſont empoiſonnées en recevant les caractères de cette écriture ſans en recevoir le ſens.

Cette hiſtoire des égaremens de nos peres offre au lecteur un objèt déplorable. Mais elle peut, ce me ſemble, intéreſſer ſa curioſité, non-ſeulement par la nouveauté des ouvertures qu'elle lui préſente pour parvenir à l'origine de ce culte inſenſé ; mais encore plus par le concours des preuves de fait qui peuvent l'aider à concilier raiſonnablement la fable avec la plus ſûre tradition du genre humain. D'ailleurs elle intéreſſe encore plus la pieté en mettant dans un grand jour la ſupériorité infinie des lumières du Chriſtianiſme ſur celles de la Philoſophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge ; accumuler de nouvelles erreurs ſur les premières ; perdre de vûe la vérité, ou la retenir dans une captivité criminelle ; autoriſer enſuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers ; & enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette hiſtoire au contraire eſt la gloire du Chriſtianiſme, & elle nous donne par avance une haute idée de la puiſſance de l'Evangile, l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie, avili les augures, décrédité l'aſtro-

logie, fait tomber les ſuperſtitions inquié- LA NAIS-
tes qui tyraniſoient l'univers, & rectifié SANCE DES
parmi nous la raiſon de ceux mêmes qui DIEUX.
ne croyent pas à l'Evangile.

L'avantage qu'on tiroit de l'écriture & des cérémonies ſymboliques en rendit de jour en jour l'uſage plus fréquent & plus étendu : mais on ſe trouva bien-tôt arrêté par un inconvénient qui en étoit inſéparable. Quelque ſoin qu'on prît de borner le nombre des ſymboles, & de faire adroitement ſervir le même caractère ou la même clé à une multitude de choſes qui avoient entr'elles quelque rapport ; en ajoûtant, ôtant, ou variant ſeulement un attribut ou une piéce de la figure ſymbolique (comme la choſe ſe pratique encore dans les caractères des Chinois) ; on s'apperçut que cette écriture deviendroit à la fin preſque impraticable par la quantité des figures qu'il falloit multiplier ou varier comme les objets, & même comme les jugemens que l'eſprit porte de ces objets. C'eſt encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoiſe qui peint, non les ſons de la voix, mais les objets de la penſée, par une multitude de lettres ou de clés différentes, & par des variétés innombrables dont on charge chaque clé.

LE CIEL POETIQUE.

L'écriture courante.

Il ſe trouva donc en Egypte ou ailleurs, & cela dès avant Cadmus (*a*), puiſque ce fut avant le ſiécle de Job & de Moïſe, un eſprit attentif, un génie heureux & divinement inſpiré, dont l'hiſtoire ne nous a pas conſervé le nom, qui ayant remarqué que les ſons de la voix avec leſquels nous pouvons ſignifier tout ce qu'il nous plaît, ſont en aſſez petit nombre; s'aviſa de repréſenter ce petit nombre de ſons par un égal nombre de caractères. D'où il arriva qu'en repréſentant avec vint ou vint-quatre lettres, les vint ou vint-quatre principaux ſons & articulations qui ſuffiſent par leur mélange pour former les mots, ou les ſignes des objets, on pouvoit avec très-peu de caractères faire naître la penſée de toutes les choſes que nous diſtinguons par la diverſité de ces ſons.

Cette invention ſi ſimple & ſi féconde, fit une fortune rapide. Elle paſſa chez les Arabes, fut communiquée aux Hébreux,

(*a*) Il fut regardé chez les Grecs comme l'inventeur de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua l'uſage. Ce qui a fait dire de lui avec plus d'agrément que de vérité :

C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole, ou de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Bœuf Pharſal.

puis aux Phéniciens, & par ceux-ci aux Grecs, de-là aux habitans des îles : elle pénétra jusques chez les peuples du Nord. Les Chinois dont l'établissement est antérieure à cette invention, & qui par une foiblesse commune à tous les peuples spirituels, croyent valoir mieux que le reste des hommes, n'ont pas daigné admettre cette écriture si commode qu'il auroit fallu recevoir d'autrui. Ils conservent encore l'ancienne écriture représentative des objets mêmes, & qui ne diffère de l'écriture symbolique des Egyptiens qu'en ce que les caractères Chinois sont d'une institution plus arbitraire : au lieu que les symboles Egyptiens tenoient aux objets représentés, par quelque rapport, soit de nom, soit de ressemblance. Le serpent, par exemple, ou l'anguille signifioit *la vie* par un rapport de nom, le mot héva étant le même pour signifier une *anguille*, & pour exprimer *la vie*. La femme signifioit la terre par une ressemblance de fécondité ; & une barque signifioit la mort, par une ressemblance de service, puisque la mort & la barque nous passent où nous devons arriver. On se trouva tout d'un coup délivré des efforts d'attention & de mémoire qu'il falloit faire pour retenir

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POETIQUE.

tant de caractères, & cette multitude de rapports. La nouvelle écriture formée d'un fort petit nombre de traits représentatifs des ſons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du ſon la penſée de l'objèt, ou du jugement qu'on attachoit à ce ſon. Elle devint en Egypte, & par tout, l'écriture courante & populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la ſociété, parce qu'elle étoit facile à apprendre, & avec cela d'un ſervice très-expéditif.

L'écriture ſymbolique, qui dès ſon commencement tenoit à la religion, à l'aſtronomie, & aux ordonnances qui régloient la ſociété, ſe trouvant comme conſacrée par l'uſage honorable qu'on en avoit fait d'abord, tant dans les lieux & dans les inſtrumens deſtinés au culte religieux, que dans les leçons des maîtres à leurs diſciples, continua à être miſe en œuvre dans les fêtes, ſur les tombeaux, & ſur les monumens publics. Elle devint l'écriture des ſavans & des prêtres. Elle ſe conſerva dans quelques écoles, & encore plus dans le culte extérieur de la religion, dont le cérémonial une fois reglé ſe perpétue ſans qu'il ſoit facile d'y toucher. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne crut

L'écriture Hiéroglyphique.

levoir effacer les figures de l'ancien- LA NAIS-
l'on trouvoit ſur les tables ſacrées, SANCE DES
es grands vaſes employés à faire les DIEUX.
ndes, ſur les obéliſques, ſur les
)eaux, & généralement ſur tout ce
avoit rapport à la piété, à l'inſtru-
ı des peuples, & aux bienſéances du
ce religieux. Les caractères de cette
ıre ſe nommèrent en Egypte *lettres*
*ès**, ou *ſculptures ſacrées*, pour les * ἱερογλυ-
ıguer des caractères de l'écriture φικα.
nune.

elle-ci par ſon extrême commodité
:ellement le deſſus que la première
égligée dans l'uſage. La difficulté de
endre, qui étoit très-grande quand
'en avoit point d'autre, devint encore
grande quand on ne prit plus de
de l'étudier, & cette difficulté même
va d'en rendre l'étude tout-à-fait

Quelle impreſſion dût faire alors
'eſprit des peuples la vûe de Mithras
u Gouverneur de la nature parmi les
:iques; la vûe d'une ſtatue environ-
d'une trentaine de bras dans les aſ-
)lées des peuples du bord de l'Inde;
ïë d'Oſiris, d'Iſis, & de toutes ces
:es d'hommes & d'animaux, dont
ılte public & les monumens ſe trou-
nt pleins en Egypte? Nous arrivons

LE CIEL POETIQUE.

à la naiſſance de l'idolâtrie. Mais eſt-elle donc l'effet de l'écriture ſymbolique ? & une invention innocente a-t-elle perverti le genre humain ? Non aſſurément. La cupidité ſeule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pour la juſtice, & qui a le cœur plein de paſſions n'eſt pas un idolâtre : je l'avouë : mais il eſt déja bien loin de Dieu, & de nouveaux égaremens peuvent ſuccéder au premier, Dieu permettant que les ténébres deviennent la punition des cupidités criminelles (*a*). Le même attachement aux biens terreſtres, la même injuſtice envers le prochain, en un mot la même cupidité qui fait le Juif & le mauvais Chrétien, corrompoit le culte que les premiers hommes rendoient publiquement à Dieu. Ils venoient régulièrement faire leur offrande & plier les genoux devant les figures inſtructives, qui les entretenoient de Dieu & de leurs devoirs. Leur action étoit bonne, & ils trouvoient dans l'appareil de leur religion une multitude de leçons utiles. Mais le cœur ne tenoit qu'à la terre, & étoit tout livré aux objets de leurs paſſions. L'abondance qu'ils venoient demander

(*a*) *Spargens pœnales cæcitates ſuper illicitas cupiditates.* Auguſtin. Conf.

plûtôt que la juſtice ; la longue vie qu'ils regardoient avec complaiſance comme l'effet & le prix de leur piété, en étoient auſſi tout le motif. S'ils célébroient certaines fêtes avec plus de pompe & de vivacité que d'autres, l'eſprit de religion y avoit peu de part : c'eſt parce qu'elles les intéreſſoient par quelque ſymbole particulier à leur pays, & ſur-tout par la figure de l'animal qui faiſoit leur richeſſe, ou qui caractériſoit le tems précis de leur moiſſon. Au lieu de meſurer l'étendue de leur piété par l'étendue de leur amour pour leurs freres, ils croyoient avoir tout acquitté, quand ils avoient été fidéles aux rubriques d'une dévotion machinale & toute extérieure, dont l'obſervation coûte peu en comparaiſon de la réforme du cœur. Ils s'attachoient méthodiquement à un cercle de menues pratiques, dans la penſée que le mérite en étoit ſûr & les ſuccès bien éprouvés. Ils ſe perſuadoient en conſéquence que leur proſpérité ou leurs petits avantages perſonnels étoient une juſtice que Dieu leur rendoit, & un payement dont il devoit être occupé par préférence. Avec des diſpoſitions ſi groſſières il eſt peu étonnant que les premiers hommes ayent aiſément perdu de vûe leur Créateur, & LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POETIQUE.

la véritable piété. Ce que les ſymboles publics leur enſeignoient les avoit peu touchés, lorſque le ſens en étoit encore entendu. Une telle indifférence ne les conduiſoit pas à en chercher le ſens lorſqu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à préſent juger des impreſſions que doivent faire les figures ſymboliques ſur l'eſprit de nos adorateurs ignorans ou paſſionnés. Ceux que leur cupidité a corrompus abuſent de tout : & l'écriture deſtinée à les inſtruire va, par l'effet de leur indifférence, & en punition de leur malignité, les mener de mépriſe en mépriſe, & devenir pour eux l'occaſion des chutes les plus funeſtes.

Parmi ce peuple qui ſe préſente dans le lieu de l'aſſemblée, preſque perſonne ne ſait lire l'écriture vulgaire : on peut bien aſſûrer qu'aucun d'eux ne s'eſt mis en peine d'entendre ce que ſignifie l'ancienne. Les aſſiſtans ſe trouvent environnés de ſymboles tracés avec appareil. Ce ſont toutes figures d'hommes, de femmes, & d'animaux parfaitement connus. Il eſt vrai qu'il y en a de bizares, & qui ne peuvent réveiller en eux aucune idée bien diſtincte. Mais la vûe du ſoleil qui paroiſſoit ſouvent au haut de leurs tableaux,

& ſur la tête des figures, réveilloit en eux l'idée du ſoleil. Un homme ou un oiſeau dans ces peintures les faiſoit ſonger à un homme ou à un oiſeau. Ils ſe bornoient ſtupidement à la figure qui étoit devant eux, ou au nom du gouverneur, de l'épervier, de la huppe ou à tel autre ſon, dont leur oreille étoit frappée : & n'allant pas plus loin, ils manquoient le ſens qui étoit l'objèt de ce langage, & l'ame de cette écriture. Il n'eſt perſonne qui ne preſſente aiſément les étranges ſuites de cette mépriſe. On apperçoit ſans nouvelles preuves que c'eſt là la première ſource des figures bizares & des idées abſurdes de l'idolâtrie univerſelle. Mais les monumens des anciens peuples du Nord & de ceux du fond de l'Orient n'étant guères parvenus juſqu'à nous, ou ayant été la plûpart dans une variation continuelle, nous ferons bien de borner nos recherches de détail aux Divinités des Egyptiens, des Syriens, & des Grecs, parce que les figures de leurs Dieux ſont connues ; que nous en ſommes environnés ; que leur idolâtrie eſt devenue celle de nos peres ; & qu'elle eſt encore un peu la nôtre par la place honorable que nous lui laiſſons dans nos peintures & dans notre langage.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POETIQUE.

ris, le modérateur de l'année *gouverneur de la terre*, pour ce sentoit à l'œil, c'eſt-à-dire, homme. Ils prirent de même une femme; & l'enfant qu'ell avec une tendre affection, ils l pour un enfant, pour le fils d' d'Iſis. C'étoit entièrement perve ge de ces figures. Car un homm lique n'eſt point deſtiné à figu homme. Iſis n'étoit pas une fe Horus ſoit enfant, ſoit homme qu'il fût armé d'une fléche, ou q tât une cruche de vin, étoit tou choſe qu'un enfant, ou un hom ou un chaſſeur, ou un bûveur. donc ces figures au pié de la lett regardèrent comme des monu leur hiſtoire nationale. Ils ne déli pas long tems ſur l'application falloit faire. Ils prirent la figur diſtinguée, l'Oſiris, le roi, ou l rateur des ſaiſons, pour le cor & le pere de toutes leurs colo étoit Cham, & qu'ils appelloien Amoun, Hammon, & Thamn lon les diverſes prononciations vinces.

Les perſonages ſymboliques pris pour des monumens hiſtoriques.

Oſiris, de lettre ou de perſon bolique qu'il étoit auparavant, é

venu dans l'eſprit des peuples une perſonne réelle, un homme qui avoit autrefois vécu parmi eux, on fit ſon hiſtoire rélativement aux attributs que portoit la figure. On la mêlangea de quelques traits de la vie de Cham : on devina le reſte, & on imagina autant de faits qu'il y avoit de piéces à expliquer dans le ſymbole, ou de cérémonies dans les fêtes où l'on portoit le caractère du bel aſtre par lequel Dieu nous diſtribue les ſecours de la vie. Diodore de Sicile [a] & Plutarque [b], tout judicieux qu'ils ſont, nous ont conſervé ces ennuyeuſes légendes. Etant, comme vous voyez, venues après coup, & lorſqu'on avoit perdu la ſignification du ſymbole, elles ne ſont guères que des contes populaires & des puérilités dont il n'y a aucun profit à tirer. Souvent ce ſont des infamies ſcandaleuſes, & conformes aux inclinations déteſtables de ceux qui les ont imaginées.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Biblioth. l.* 1.
b *De Iſid. & Oſir.*

Les Egyptiens qui avoient pris l'habitude d'adorer le ſoleil comme Dieu, comme l'auteur de tout bien, & de regarder Oſiris comme leur fondateur, donnèrent dans un troiſième précipice. Ils ſavoient par un ſouvenir confus & par un uſage univerſel que cette figure d'Oſiris avoit rapport au ſoléil, & ce n'étoit en

celle du ſoleil, & toutes les deux
celle de Dieu, de l'Etre tout-puiſſ
bien faiſant. Ils n'honorèrent pl
Dieu, ni le ſoleil ſans chanter en
tems les bienfaits d'Oſiris ou d'An
L'un tenoit toûjours inſéparablen
l'autre : ce qui leur fit publier qu'Ar
ou Oſiris avoit été tranſporté dans
leil pour y faire ſa réſidence, & que
il ne ceſſoit de protéger l'Egypte, ſ
ſant à répandre une plus riche abon
ſur le pays qu'habitoient ſes deſcen
que ſur aucune autre contrée de
vers. Ainſi après avoir peu-à-peu at
la divinité & offert leurs adoration
roi repréſentatif des fonctions du
par un nouveau ſurcroît d'abſurdi
le prirent pour leur premier roi. De
aſſemblage étrange de trois idées ir
patibles, je veux dire, de Dieu, du
& d'un homme mort, qu'il eſt cepe
certain que les Egyptiens confonc
perpétuellement.

II.

Jehov, Ammon, Neptune, Pluton.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

Cette religion qui flattoit grossièrement l'amour propre & la vanité des Egyptiens, prit aisément faveur, & s'enracina dans l'esprit des peuples. Tout le reste des symboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poseïdon ou le Neptune, c'est-à-dire, l'Osiris marin, symbole du retour annuel des flottes, & l'on en fit un Dieu qui se plaisoit dans la mer comme Osiris au ciel. L'Osiris funebre qui annonçoit l'anniversaire des funérailles, eut aussi son histoire : & comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être prises dans leur vrai sens pour des instructions publiques sur le repos des justes après la mort, avoient été peu-à-peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient sous terre, dans des jardins délicieux ; on fit du Pluton ou du symbole de la délivrance des justes, un dieu qui présidoit au séjour des morts.

Neptune.

Pluton.

Le prétendu dieu Neptune qui devint le Dieu favori des peuples maritimes, ne fut presque point connu ou honoré des Egyptiens qui haïssoient la mer, & qui étant dans l'abondance de tout, ne for-

Herodot. in Euterp.

LE CIEL POETIQUE.

toient guères de leur pays. Comme ils étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuſes, les anniverſaires, qui revenoient fréquemment, rendirent Pluton beaucoup plus célébre parmi eux.

On voit ſouvent autour de la tête du Pluton Egyptien* une couronne rayonnante, & autour de ſon corps un ſerpent, quelquefois accompagné des ſignes du zodiaque ; ce qui ſignifie ſenſiblement la durée d'un ſoleil, c'eſt-à-dire, d'une année. Et ſi l'auteur des Saturnales a prétendu que Pluton, & bien d'autres dieux, n'étoient originairement autre choſe que le ſoleil ; on voit ici combien il avoit raiſon de le penſer, puiſque Jupiter Ammon, Neptune, & Pluton ne ſont dans la vérité que le ſymbole d'une année ſolaire, diverſifié ſelon les circonſtances. On ne perdit pas tout-à-fait de vûe l'unité de leur origine en les perſonifiant : car on en fit trois freres qui avoient, diſoit-on, partagé entre-eux l'empire du monde. Le ſouvenir du partage de la terre entre Cham & ſes deux freres a pu aider cette attribution, ou faciliter du moins parmi les peuples la réception de cette fable.

*Voyez Fig. 1. Planche V.

Cham ou Hammon étant communément appellé *dieu* Jehov, Jehov-Am-

mon, la ville de Thèbes où il avoit fait son plus long séjour, & qu'on nommoit anciennement le *séjour d'Ammon* [a], fut par la suite appellée la *ville de Dieu* [b].

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Ammon-no*
b *Diospolis.*

Ce mot Jehov, dans l'usage primitif, signifioit le *pere de la vie, l'Etre suprême.* Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (*a*); & les Romains par celui de *Deus:* tous noms dont le sens est le même, si ce n'est aussi le même son, varié selon la prononciation des peuples. Ils y joignoient quelquefois le nom de Pere, qui n'en étoit que l'interprétation, & l'appelloit Diospiter ou Jov-piter. Les respects & les adorations qu'on adressoit au pere de la vie ne devinrent criminels que quand ce titre incommunicable eût été appliqué au soleil, & à un homme qu'on se figura y avoir été transporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon confondu par un amour plein de stupidité avec Dieu & avec Osiris ou l'astre modérateur des saisons, devint le célebre Jov-Ammon, ou le Jupiter-Ammon, & fut toûjours en possession des premiers honneurs, après que les autres symboles eurent été convertis de même en autant de

(*a*) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de ζῆν, qui vient de ζῶν & ζαὼν, *vivre.* C'est toûjours le même sens.

LE CIEL POETIQUE.

perſonnages céleſtes & de divinités ſantes. La raiſon de cette prééminenc fondée ſur ce qu'ils attachèrent l' de ce fondateur de leur colonie au brillant de tous leurs ſymboles, je dire, à leur Oſiris.

III.

Iſis, la Reine du ciel.

Après le roi ſymbolique, ou le c ctère du ſoleil, les Egyptiens n'avc point de marque qui parût plus fréqu ment dans leurs aſſemblées que l'Iſis, bole de la terre, ou plûtôt l'affiche de tes ſucceſſivement déſignées par les ductions de la terre dans chaque ſa Un croiſſant de lune ou une face ple poſée ſur la tête d'Iſis, ou autrement, voit, comme nous l'avons vû, anno une néoménie, ou la fête du milie mois de la fénaiſon, des ſémailles, moiſſon ou de telle autre partie de née, ſelon qu'on y joignoit le ſym d'une ſaiſon ou d'une production p culière, & propre à un certain tem l'année. Cette écriture n'étoit pas un me. Les miniſtres de quelques can affectoient d'écrire différemment de tres : & au lieu d'exprimer la néom

ou les autres parties du mois par la figure de la lune dans telle ou telle phaſe, ils choiſirent, pour ſymbole de cet aſtre, l'animal qui voit dans les ténébres, & qui fait ſes courſes durant la nuit : c'eſt le chat.* Vû du profil, il marquoit le croiſſant : vû de face, il ſignifioit la pleine lune. Cette figure ſe mettoit quelquefois ſur la tête d'Iſis plus communément au haut du ſiſtre, qui étoit un petit cerceau de métal traverſé par des verges de fer, & ſervant dans les fêtes à marquer par une certaine cadence la juſteſſe de la danſe & du chant*. Cet inſtrument de joye étoit donc le ſymbole des fêtes : & placé dans la main d'une Iſis qui portoit les marques de telle ou telle ſaiſon, il annonçoit la ſolemnité particulière à cette ſaiſon.

LA THÉOGONIE.

* *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

Le chat.

Le ſiſtre.

* *Voyez Fig. 1. Planc. XVI.*

Les Egyptiens accoûtumés à voir dans leurs aſſemblées ces figures d'Iſis qu'on continuoit à montrer cérémonieuſement & pour la forme, ſans en entendre le ſens ; donnèrent, en cherchant l'origine de cette femme, dans le même égarement qui leur avoit fait prendre le gouverneur de la terre le ſymbole du ſoleil pour Ammon leur pere commun. Iſis fut regardée comme ſa femme : elle participa aux titres du mari, & étant devenue dans leur eſprit une perſonne réelle, & une puiſſance

LE CIEL POETIQUE.

importante, ils l'invoquèrent avec confiance : ils la nommèrent honorablement la Dame, la Reine, la Gouvernante, la Mere commune, la Reine du ciel & de la terre.

Les instrumens & les parures d'Isis n'étant plus que des décorations d'un ancien usage dont on avoit négligé le sens & le juste arrangement depuis l'invention de l'écriture courante ; on les prit pour des monumens historiques des secours qu'Isis avoit procurés au genre humain. Chaque signe, chaque attribut, & le nombre n'en étoit pas petit, donna lieu à autant d'histoires, ou plûtôt de contes frivoles. Plutarque ne peut rapporter ces historiettes sans perdre patience, ou sans en rougir. Il ne s'en tire, pour l'ordinaire, qu'en y cherchant quelque moralité ennüyeuse, ou une physique fort inutile, & plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui séduisit le plus les Egyptiens, frappés des atours singuliers de cette femme toûjours présente dans leurs assemblées, ce fut l'union fréquente d'un croissant ou d'un plein de lune, avec les parures de sa tête. Ils en prirent occasion de publier que la femme d'Osiris, la mere commune des Egyptiens, avoit la lune

pour demeure. Les fêtes du Très-haut avoient été fixées à la néoménie ou au plein, ou à telle autre partie du décours, que parce que ces phaſes étoient une indiction naturelle, & un moyen aiſé de raſſembler les peuples en un jour convenu & très-publiquement affiché. Ils perdirent de vûe l'Etre adorable, unique objèt de ces fêtes : ils les crurent conſacrées à la lune elle-même, & à cette femme imaginaire qu'ils y croyoient réſidente, & fort attentive à leurs beſoins. Il n'y avoit pas juſqu'aux taches de la lune, qui par une fauſſe apparence de viſage humain ne ſervît à fortifier leur illuſion. LA THEOGONIE.

On voit aiſément que comme l'Oſiris, diverſifié ſelon le beſoin des ſignifications a donné lieu d'imaginer un homme devenu gouverneur du ſoleil, un autre de la mer, & un troiſième des enfers; de même Iſis diverſement parée, & ayant des attributs dont les uns avoient rapport au cours de la lune, les autres aux productions des ſaiſons, pour diverſifier les annonces des fêtes, donna occaſion d'imaginer autant de déeſſes, ſoit céleſtes, ſoit terreſtres, ou même infernales, qu'Iſis changeoit de figure & de nom. Quand Iſis portoit ſur ſa tête, ou autrement, les marques ordinaires de l'aſtre qui éclaire

LE CIEL POETIQUE.

la nuit, on la regardoit comme la femme d'Oſiris, & on l'appelloit la Reine du ciel. On en fit ainſi une divinité du premier ordre. Enſuite autant il y avoit d'Iſis, ou d'indictions particulières à chaque mois, & peut-être ſpécialement chéries dans certains cantons, parce que les fêtes qu'elles annonçoient y étoient plus célébres qu'ailleurs, on en fit autant de déeſſes ſubalternes. Un ou deux exemples ſuffiront d'abord pour rendre le principe intelligible, en attendant les détails qui acheveront de le prouver.

L'Iſis ou la lune de Juin, qui en tenant un vaſe ſuſpendu à ſon bras * avertiſſoit de faire bonne proviſion de grain roti, ſuivant l'uſage de ces tems-là, & de tous les vivres néceſſaires pour la longue durée du débordement, paſſa pour une nouvelle divinité, parce qu'elle portoit alors un nouveau nom. On la nommoit Calliope, qui ſignifie *proviſion de vivres* (a), ou *le grain préparé*. De même la lune ou l'indiction de la néoménie d'Octobre, qui annonçoit *le deſſechement*

*Voyez Fig. 2. Planche XIV.

(a) De קלי *cali, teſtum, grain roti*; & de אפה *opéh piſtor, celui qui prépare la bouillie, le pain*, ou d'autres viandes; vient קליאפה *caliopéh, teſtum piſtoris, la proviſion pour faire le pain*, ou le gruau. Quand David va trouver ſes freres au camp, il leur porte une proviſion de grain roti, *cali*. I. Reg. 17: 17.

& qui avertiſſoit de remercier Dieu de *la délivrance des eaux*, portoit par cette raiſon le nom de Néméſis. On oublia la fonction de ce ſigne, & l'on en fit une troiſième déeſſe. Le rapport qu'avoit ſon nom avec celui de la langue Gréque qui ſignifie *l'emportement & la vengeance*, fit imaginer aux Grecs que Néméſis préſidoit dans les enfers à la punition des coupables. LA THÉOGONIE.

Avant que d'éclaircir plus au long les abus qu'on fit des affiches de chaque fête, continuons à indiquer les ſources générales d'où ſont ſorties les divinités les plus bizarres & les opinions les plus monſtrueuſes.

IV.

Horus, l'établiſſement des loix. Menès, fauſſeté de la chronologie Egyptienne.

La troiſième clé uſitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien aimé d'Oſiris & d'Iſis*. Ce ſymbole des différens travaux de l'année en changeant de figure ou d'attributs & de noms, produiſit à ſon tour un grand nombre d'autres dieux & de demi-dieux. Commençons par quelques-uns de ceux-ci. Les autres qui tiennent un rang plus diſ-

* *Voyez Figure. Planche XIV.*

LE CIEL POETIQUE.

tingué auront leur article à part. L'Horus qui paroiſſoit à l'ouverture de l'année & au retour des vents de Nord, après l'entrée du ſoleil au cancer, étoit aſſis ſur une aigle ou ſur un épervier. Pour abréger la peinture, on uniſſoit la tête de l'oiſeau au corps d'Horus *. Comme cette figure avertiſſoit les habitans de l'arrivée des vents caniculaires qui faiſoient croître les eaux, & du beſoin de tenir leurs *terraſſes d'une hauteur convenable*, on donnoit à Horus différents noms qui exprimoient ces avis. On l'appelloit Picus & Ganimede, dont le premier ſignifie *la crue des eaux* (*a*); le ſecond ſignifie *les terraſſes d'une juſte meſure* (*b*). Cet Horus ſurnommé Ganimede, & placé à côté du gouverneur Oſiris, a donné lieu aux Grecs d'imaginer l'enlévement d'un jeune chaſſeur par l'aigle de Jupiter.

Planche X.

Ganimede.

En Juillet, quand les plaines d'Egypte étoient inondées ſous le ſigne du lion, & que les laboureurs étoient déſœuvrés, ou tout au plus occupés à chanter & à ſe

(*a*) De גבח *pikah*, *affluere*. Ezech. 47 : 2.

(*b*) De גנים *gannim*, *ſepta*, les clos, les jardins, les terraſſes; & de מד *mad*, *menſura*, vient גנימד *gannimad*, *les terraſſes de meſure*, les terraſſes ſuffiſamment hautes. La plaine d'Egypte eſt naturellement unie. Les retraites des habitans ſont des levées faites de main d'hommes.

réjouir de voir l'eau à ſa hauteur, alors on peignoit Horus jouant de la lire ou du ſiſtre, à côté d'un lion apprivoiſé. Ou bien il paroiſſoit comme nous l'avons vû Planche XI. couché & renverſé ſur un lion, Le travail durant le paſſage du ſoleil ſous le ſigne du lion étoit comme mort & renverſé, & on lui donnoit rélativement à la figure le nom d'Orphée (*a*), qui ſignifie *tué* ou *mis à la renverſe.* Orphée.

L'uſage où l'on étoit de chanter alors, faute de pouvoir ſortir & s'exercer, donna lieu de faire pour ce tems de l'année des collections de chants qui en ont pris le nom d'*hymnes d'Orphée.* Le travail ſe ranimoit enſuite, ce qui donna lieu à la fable d'Orphée revenu des enfers.

L'Iſis qui ſe voit à côté du *lion* devenu *doux & traitable* ſe nommoit Euridice (*b*).

THE'OGONIE.

(*a*) עֹרֶף *oreph*, *le dos*, *le derriere de la tête.* Le même mot ſignifie *à la renverſe.* Notre Vulgate a conſervé dans le Pſeaume 17 : 41, toute la ſimplicité de cette expreſſion : *inimicos meos dediſti mihi* (oreph) *dorſum.* Vous avez mis mes ennemis *à la renverſe.*

(*b*) De אַרְי *ers lion*, & de דָּכָא *daca domté*, vient אֲרִידָכָא *eridaca*, *le lion vaincu*, le lion adouci. Comment ſe pourroit-il faire que le concours des noms de Calliope, d'Orphée, & d'Euridice, avec la figure du lion paiſible dont nous rapportons trois monumens, Planche XI. n'eût point donné lieu à la fable d'Orphée, fils de Calliope, qui adouciſſoit les lions, & qui épouſa Euridice. Il ſuit de-là que les hiſtoires qu'on a voulu tirer des fables deviennent extrêmement ſuſpectes. Si Janus avec ſes deux têtes, & Pikus avec ſa tête d'épervier, ont

LE CIEL POETIQUE. qui veut dire le *lion adouci*, les traverſes du ſigne du lion ſurmontées. La fable en a fait l'épouſe d'Orphée.

Après cette longue inaction, le travail enfin *délivré des eaux*; ſembloit renaître & commençoit l'arpentage des terres deſſéchées : l'affiche en prit le nom de Moïſe ou de Muſée, dont chacun connoît le ſens.

Muſée.

Sur la fin de l'Automne les habitans débarraſſés des travaux de la campagne fabriquoient à *la veillée* le fil & la toile de *lin*, qui faiſoient une de leurs principales richeſſes. L'Horus qui en faiſoit l'annonce prit de-là le nom de Linus (*a*), qui ſignifie *la veillée*. Le nom en eſt demeuré à l'aſtre de la nuit, & à la matière même qu'on façonnoit *à la veillée*.

Linus.

Horus changeant ainſi de nom & d'attribut, ſelon les opérations particulieres à certaines ſaiſons & à certains pays, a

paſſé pour deux princes qui avoient regné de compagnie & en bonne intelligence au Latium; c'eſt parce que des Orientaux y ont porté les ſymboles de l'ouverture de l'année & des vents caniculaires qui l'accompagnoient. De même ſi Orphée a paſſé pour avoir chanté dans les montagnes de Thrace, adouci les lions de ce pays ſauvage, & épouſé une princeſſe de Thrace nommée Euridice, c'eſt parce que les ſymboles apportés en Thrace par des Voyageurs qui étoient fidéles aux coûtumes de leur pays, furent peu-à-peu perſonifiés & convertis en autant d'hiſtoires merveilleuſes.

(*a*) לין *lyn*, *veiller*.

visiblement fait naître les contes de Linus, de Musée, d'Orphée, de Picus, de Ganimede, & de biens d'autres prétendus héros ou législateurs, dont il est inutile après cela de vouloir fixer la chronologie & la demeure. LA THÉOGONIE.

C'est déja un profit de s'épargner des recherches inutiles. Mais nous trouvons ici un avantage beaucoup plus grand, qui est de découvrir la fausseté & le ridicule des commencemens de l'histoire Egyptienne, dont les Déistes se plaisent à opposer la longue durée à la nouveauté du monde, & au petit nombre des générations que nous trouvons dans l'Ecriture. Non seulement tous ces dieux & demi-dieux que les Egyptiens font régner dans une antiquité fort reculée sont des idées absurdes & provenues de l'abus de leurs hiéroglyphes; mais même leurs premiers rois, ceux qu'on trouve uniformement à la tête des catalogues de toutes leurs dynasties, sont visiblement les principales clés de leur ancienne écriture, prises pour des monumens historiques. En voici une premiere preuve.

Le travail des champs ne recommençant en Egypte que quand le Nil avoit quitté la plaine, on donnoit par cette raison à l'affiche du labourage le nom

LE CIEL POETIQUE. de Musée, (délivré des eaux) & verrons, quand il en sera tems, donnoit pour le même sujet le no muses aux neuf lunes durant lesq Horus-Apollon, ou le labourage, tinuoit ses exercices.

La coûtume où l'on étoit d'ann les divers réglemens de police, opérations de chaque saison par l verses attitudes du fils d'Osiris, le communément nommer *Ménès* (a), à-dire, *la régle du peuple*, ou *le legisl* Les Egyptiens réalisant encore ce veau titre, se mirent dans l'espri Ménès avoit été leur législateur, teur de leur police, l'instituteur d année & de leurs loix. En conséq ils mirent ce fondateur imaginair tête de toutes les listes des rois de différens cantons. Comme ils le croy très-légitimement provenu du m d'Osiris ou Ammon & d'Isis, ils le moient tantôt Chemmis*, ou le * *Plutarch. de Isid.* Cham †; tantôt Osiris le jeune †, o † *Ibid.* simplement Osiris. Souvent ils r soient les noms du pere & du fils * *Ibid.* seul, & le nommoient * Ménosiris. communément on l'appelloit M ou Memnon, Menophis, ou Mr

(a) De מנה *manah*, nombrer, regler, ord

selon les divers accens des Provinces. Ce nom, qui signifioit proprement *le calendrier* ou la *régle du peuple*; s'est conservé chez les Arabes, chez les Phéniciens, chez les Grecs, & chez les Romains, dans la plûpart des noms (*a*) qui ont rapport à la suite des mois, aux images & représentations qu'on y exposoit de mois en mois dans l'assemblée des peuples, & aux prêtresses qui portoient ces symboles en cérémonie. LA THÉOGONIE.

Le fils d'Osiris, ou l'enfant symbolique, ainsi changé par l'opinion des Egyptiens en un prince qui avoit le premier policé leurs colonies, ne fut plus un signe employé dans leurs fêtes à leur marquer la suite des opérations de la société, dont ils étoient suffisamment instruits par la coûtume & par le secours de l'écriture courante. Il devint lui-même l'objet des fêtes: on crut qu'il n'y paroissoit que pour recevoir des respects &

(*a*) μὴν *Mèné Luna.* μῆνες *Ménès, Menses. Mensura.* νεομηνία, *Neomenia, nova luna.* Manah & Manach en Hébreu & en Arabe signifient compter, ordonner, sacrifier, & célébrer. *Almanach* calendrier. *Ménades* celles qui portoient dans les fêtes les figures des dieux. Le mot *Manie* signifioit d'abord les fêtes & les images, c'est-à-dire les annonces, ou les marques des fêtes: ensuite il a signifié les convulsions & les extravagances que ces fêtes introduisirent; parce qu'on en avoit conservé & outré les formules, les gestes, & tout le cérémonial sans en comprendre le sens.

LE CIEL POETIQUE.

des témoignages de reconnoiſſance. Ce qu'on diſoit de lui comme ſigne, devint la matière d'autant d'éloges, & de récits. On y chantoit le fils de Jehov, *le fils* par excellence, *l'enfant auteur de tout bien*, *liber pater*, l'inventeur des loix, l'inſtituteur des ſacrifices & des fêtes. Et c'eſt parce qu'on n'avoit pû oublier le rapport étroit qu'avoient les figures d'Iſis & d'Horus avec les réglemens des ſacrifices, des réjouiſſances publiques, & des opérations du labourage, que ces prétendus dieux furent honorés par des ſolemnités qu'on appelloit par tout la *légiſlation*, la *promulgation des loix*, les *réglemens* de la ſociété (*a*).

Il n'y a perſonne qui ne ſente la juſteſſe du motif qui fit donner le nom de Moïſe ou de Muſée, à l'annonce du renouvellement du labourage. Ce mot qui ſignifioit *le deſſéchement*, faiſoit partie du calendrier : c'étoit le précis d'une ordonnance de police. Il revenoit tous les ans dans la bouche du peuple après la rentrée du fleuve dans ſes bords. Ce n'étoit donc pas le nom d'un homme. Mais ſi Ménès & Muſée ne ſont qu'une même choſe, s'ils ne ſont que les noms de la même enſeigne, que devient alors le

(*a*) θεσμοὶ, θεσμοφορία.

premier roi d'Egypte, le fondement de leur hiſtoire? Il perd en ce moment toute ſa réalité. Deux des plus ſavans hommes de l'antiquité, Euſebe dans ſa Préparation * Evangelique, & Saint Clément dans ſon Exhortation aux Gentils, nous ont aidé à démêler au juſte ce que c'eſt que le célébre Ménès, en nous conſervant l'ancienne formule par laquelle on excitoit les initiés dans les myſtères à prendre des ſentimens de religion, & à aimer le travail. Les leçons de conduite qu'on y donne ſont adreſſées au travail même. Il y eſt appellé *fils de l'aſtre du jour*, parce que le labourage ne peut rien ſans le ſoleil. Il y eſt appellé Muſée, parce qu'en Egypte, d'où venoit cette formule, le labourage ne recommençoit ſes opérations qu'après la retraite des eaux. Enfin il y eſt ſurnommé Ménès (*a*), c'eſt-à-dire, la régle du peuple. Ainſi ce prétendu fondateur de la monarchie Egyptienne n'a pas plus de réalité qu'Oſiris ſon pere, ancien caractère du ſoleil, & que Muſée autre caractère du retour de la culture des terres & du travail des ſémailles.

LA THÉOGONIE.

* *l.* 13. *c.* 12.

(*a*) σὺ δ' ἄκουε φαεσφόρου ἔκγονε Μηνὶς Μουσᾶ, écoûte ô Ménès Muſée, fils de l'aſtre du jour.

LE CIEL POETIQUE.

V.

Anubis, Thot, Eſculape.

La fauſſeté de l'ancienne hiſtoire d'Egypte achéve de ſe démontrer par l'abus qu'ils firent encore de la quatrième clé de leur écriture ſymbolique. C'étoit une figure d'homme portant une tête de chien, aſſez ſouvent avec une perche entortillée d'un ou de deux ſerpens. L'avis de ſe ſauver, & d'être attentif à la profondeur du débordement, pour régler le labour & pour s'aſſurer la vie & la ſubſiſtance, voilà le ſens de l'affiche qu'on mettoit dans l'aſſemblée au lever de la canicule. Les noms qu'on donnoit à cette affiche étoient Anubis *l'aboyeur*, *le donneur d'avis*, ou Tahaut *le chien*, ou Eſculape *l'homme chien* (*a*). C'étoit toûjours le même ſens ou la même annonce : mais c'étoient trois noms pour un. C'en fut aſſez pour en tirer trois perſonnages de leur hiſtoire, dont la chronologie va encore s'allonger & fournir des armes puiſſantes contre la Religion Chrétienne. Ils font régner le demi-dieu Anubis avant Ménès, ſans

(*a*) De אישׁ *aish homme*, & de כלב *caleph chien*, eſt venu אישכלב *eſcaleph*, *l'homme chien*. Les Grecs l'appelloient ασπξοκύων, *l'aſtre chien*.

nous dire où. Ils font de Thot ou Thaautes fils de Ménès, leur ſecond roi d'Egypte. Ils en font le conſeiller de Ménès. Ils lui attribuent l'introduction des lettres, l'invention de la muſique & de la danſe, avec quantité d'autres belles découvertes : ce qui eſt fondé ſur ce que la canicule ouvroit l'année, ramenoit une nouvelle ſuite de fêtes, & paroiſſoit à la tête de toutes les lettres ou figures ſymboliques qui exprimoient l'ordre annuel. Quoiqu'Eſculape ne fût encore que le ſigne de l'étoile caniculaire, les Egyptiens en firent un troiſième roi qui s'étoit appliqué à procurer le ſalut de ſes ſujets en étudiant la médecine : idée provenue du ſalut ou de la conſervation de la vie qu'exprimoit le ſerpent entortillé autour de la meſure du Nil. Telle eſt l'origine du ſerpent d'Epidaure, & la raiſon fort ſimple qui a toûjours retenu le ſerpent auprès du dieu de la Médecine, à laquelle ni l'homme ni l'animal n'avoient originairement aucun rapport. Pluſieurs hiſtoriens cités par le Chevalier Marsham dans ſa régle des tems*, attribuoient l'invention des lettres à Eſculape, auſſi bien qu'à Tahaut. C'étoit rendre juſtice, puiſque l'un n'eſt point différent de l'autre. Marsham qui a pour

LA THE'OGONIE.

* *Chronicon canon.*

LE CIEL POETIQUE. ces contes Egyptiens plus d'eſtime & de prédilection que pour la Sainte Ecriture, ſe fâche tout de bon contre ceux qui ont ainſi confondu les choſes & altéré l'hiſtoire, en attribuant à Eſculape l'invention qui fait la gloire de Thot. Il raccommode cela le mieux qu'il peut. Mais les moyens de conciliation étoient ici fort ſuperflus, puiſque l'Eſculape ou *l'homme chien*, & le Tahaut, ou la canicule, n'étoient, comme Anubis, que les noms d'une figure qu'on mettoit dans l'aſſemblée du peuple pour l'avertir qu'on voyoit paroître l'étoile dont le lever ſeroit bientôt ſuivi du débordement.

La quatrième clé de l'écriture ſymbolique a produit encore d'autres perſonnages, qui viendront à leur tour : & toutes les quatre conjointement, ont donné naiſſance à des eſſains de dieux, parmi leſquels nous ferons choix des plus célébres, de ceux que nos peres ont adorés; non ſeulement parce que nous avons toûjours entendu parler de ces dieux ſans pouvoir en démêler l'origine.; mais ſur tout, parce que les mêmes faits qui nous aident à les démaſquer, rendent un témoignage perpétuel à la vérité de la révélation.

VI. LA THE'O-GONIE.

La propagation des dieux Egyptiens. Progrès de l'idolâtrie.

Après avoir trouvé dans l'abus des figures ſymboliques priſes pour des objets réels, l'origine des habitans que l'Egypte a imaginés & placés dans le ciel, s'il ſe trouve encore que les dieux des autres nations les plus célébres, & les autres ſuperſtitions dont nous n'avons point parlé, ſoient une propagation ſenſible des idées & des pratiques Egyptiennes; la facilité de rappeller tant d'égaremens à un principe fort ſimple, fera voir de nouveau la juſteſſe du principe, quoique dès à préſent il paroiſſe ſuffiſamment démontré.

Mais eſt-il ſi aiſé de prouver que les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & tous les Occidentaux dont nous connoiſſons les dieux, ayent été les copiſtes des Egyptiens? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouiſſoient chez eux, ils ſe pouvoient paſſer des étrangers (*a*), & n'alloient pas chercher ailleurs ce qu'ils re-

(*a*) *Terra ſuis contenta bonis, nec indiga mercis.* Pharſal. l. 8.

LE CIEL POETIQUE.

cueilloient ſans peine dans leur propre pays. Par cette raiſon ils paroîtront peu propres à ſervir de modèles aux autres peuples, ou à leur communiquer leurs opinions. C'eſt cependant l'Egypte qui a répandu parmi nous l'idolâtrie & les ſuperſtitions. Commençons par examiner quel a été le moyen de communication : nous verrons enſuite les progrès du mal.

VII.

Les dieux d'Egypte communiqués à l'Aſie & à l'Europe par les Phéniciens.

L'Egypte a toûjours été, & eſt encore, le pays du monde le plus fertile. La recolte preſque certaine ; & ordinairement ſupérieure de beaucoup aux beſoins des habitans, donnoit lieu d'y faire d'amples amas de blé qui étoient la reſſource des Arabes, des Chananéens, des Syriens, & des Grecs dans les années ſtériles. Les voyageurs que le beſoin ou la curioſité y conduiſoit, mais ſur-tout les Phéniciens, qui n'occupoient qu'une petite côte maritime auprès du Liban, & qui n'avoient point de grenier plus ſûr que l'Egypte, étoient tous également frappés de la police qui régnoit dans ce beau pays, du caractère paiſible des habitans, de l'air myſtérieux

L'Armée des Cieux

Gravé par J.P. Le Bas rue de la Harpe à paris vis à vis

1. La source du Nil, du Cab. de St. Germ. 2. Les trou
criture antique à la maniere des Egyptiens. 3. L
cipales Clés de l'ecriture antique à la maniere des
voir un roi, une mere féconde, un enfant cheri, u
Symbole de la Canicule, et un éperbier Symbole a

mystérieux des cérémonies & des fêtes qu'on y célébroit avec grand appareil ; & enfin de l'abondance qu'ils regardoient comme miraculeuse dans un pays où il ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de ce fleuve dont la source demeuroit inconnue, & dont les débordemens leur paroissoient contraires à l'ordre commun de la nature, leur faisoit dire que Dieu lui-même versoit sur l'Egypte ces eaux bienfaisantes (*a*). Les Egyptiens peignoient cette merveille par la figure de Dieu, c'est-à-dire par un soleil, de la bouche duquel il sort un fleuve (*b*), & les étrangers comme les Egyptiens publioient partout qu'une félicité si singulière étoit la récompense de la pieté des habitans. Peut-être même les Syriens & les Chananéens

LA THE'OGONIE.

Voyez Fig. 1. Planche XIV.

(*a*) Δίωτης ποταμὸς, *fluvius à Deo missus.* Odyss. 4. v. 581. Voyez Fig. 1. Planche XIV.

(*b*) C'est la raison pour laquelle ils donnoient à Dieu ou au soleil entr'autres titres celui de פֶּהאוֹב *phé ob phœbus* Φοῖβος, qui signifie *la bouche de Ob*, c'est-à-dire, *la source du débordement*, des deux mots פֶּה *pheb os*, la bouche, & de אוֹב *ob*, l'enflure, le débordement. C'est l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil sorti de ses bords, comme nous le démontrerons dans la fable d'Andromède & de Niobée. Peut-être cette figure rayonnante qui verse un fleuve de sa bouche, n'étoit-elle qu'un Osiris qu'on plaçoit en Juin dans l'assemblée du peuple, pour signifier l'*annonce* ou *l'avis du débordement*. Cette écriture a pû faire naître par la suite des opinions singulières sur l'origine du Nil, quoiqu'il provienne de la pluye comme tous les autres fleuves.

CIEL ont-ils tout d'abord reçu des Egyptiens
TIQUE. & mis en uſage parmi eux l'écriture ſymbolique. L'introduction de l'écriture vulgaire leur en aura fait perdre l'intelligence ſans en ſupprimer les figures : en ſorte que ces ſymboles étant toûjours de cérémonie & expoſés publiquement dans les fêtes, chacun y attacha l'idée ou l'hiſtoire qui lui parut la plus vraiſemblable. L'Egypte fut ainſi la coupe où étoit le poiſon de l'idolâtrie ; & les Phéniciens ſont ceux qui, en voyageant par tout, ont préſenté cette coupe funeſte à la plûpart des nations de l'Occident. C'eſt même la raiſon pourquoi les noms des dieux & les termes uſités dans les fêtes payennes ont un rapport ſi ſenſible à la langue Phénicienne. Aſſurément on parloit en Egypte une langue différente de celle du pays de Chanaan * & quoique le fond des deux langues pût être le même, comme on en a diverſe preuves, elles étoient peut-être plus éloignées l'une de l'autre dans leurs terminaiſons & dans leurs tours, que ne le ſont les langues Eſpagnole, Françoiſe, & Italienne dont le fond eſt le même. Mais les Phéniciens en tranſportant ſur toutes les côtes de la Méditerranée les cérémonies Egyptiennes, en ont traduit en leur

Pourquoi les noms des dieux ont rapport à la langue Phénicienne.

* *Pſal.* 80 : 5.

gue la plûpart des termes. Par ce moyen nous y retrouvons encore un ſens conforme à l'intention des premiers inſtituteurs. Or ce ſens ſe trouve preſque toûjours étroitement lié avec les réglemens de la ſociété. Au contraire le ſens de ces mots n'a aucun rapport ni à des dieux, ni à des déeſſes. Nous ſommes donc dans le chemin du vrai, & nous ferons bien de ne point quitter cette route. LA THÉOGONIE.

Les voyageurs & les marchands étoient infailliblement frappés dans leur ſéjour en Egypte de l'extérieur des fêtes & de l'abondance qui en paroiſſoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de ſymboles & de pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois ou quatre ſymboles principaux que les Egyptiens honoroient comme des puiſſances bien-faiſantes, & comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit.

Le gouverneur, la femme, l'enfant, & le meſſager, ou le donneur d'avis, paroiſſant toûjours, quoiqu'avec variété dans toutes les fêtes; les étrangers s'accoûtumèrent ſur-tout à ces trois ou quatre objets les plus diſtingués de tout le culte: & les Phéniciens qu'un beſoin per-

LE CIEL POETIQUE.

pétuel ramenoit dans le port du Phare, furent les premiers à mettre en œuvre chez eux le même cérémonial, & à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le soleil accompagné de serpens, ou de feuillages, ou de grandes aîles, pour peindre l'esprit moteur de toutes choses, maître de l'air, dispensateur des saisons & des recoltes; quoique toûjours placé au dessus des plus beaux symboles, attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre, ou que les diverses parures qu'on donnoit à la mere, & au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniser l'idée de Dieu, si cela se peut dire, ou plûtôt à faire rapporter le culte & les adorations à des êtres semblables à nous.

VII.

Le Roi, la Reine du ciel, & l'armée des cieux.

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes sur la vie & les gestes de cet Ammon que le peuple Egyptien confondoit avec Osiris. L'idée qui leur demeuroit dans l'esprit en voyant cet homme, symbole du soleil, est qu'il étoit le roi,

le maître du ciel, le pere de tout bien. Et ſi ce ſymbole a fait partie de l'ancienne écriture des Chananéens, il n'eſt pas ſurprenant que devenu dieu dans leur opinion, il ait été communiqué aux autres peuples ſans aucun rapport à Oſiris ou à Ammon qui étoient des appellations particulières à l'Egypte. LA THÉOGONIE.

L'Iſis qui étoit ſouvent à côté du grand roi, pour ſignifier les fêtes de chaque ſaiſon, avoit l'air & le nom d'une femme. Ses diverſes couronnes étoient les parures d'une reine. Horus leur fils bien-aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit d'habits & de figures. Ils en formèrent autant de perſonnages qui étoient à la ſuite du roi, & lui faiſoient cortége. Les voyageurs ne reportèrent chez eux rien de plus uniforme que les figures & le culte du roi & de la reine du ciel, ſuivis de leur nombreuſe cour. Les rois marchoient ainſi toûjours accompagnés de la reine & d'une armée ou d'une ſuite d'amis & de gardes qu'on appelloit *l'armée*.

Telle eſt l'origine de ce culte du roi, de la reine & de l'armée des cieux contre lequel toute la loi de Moïſe & les Prophétes avertiſſent ſi ſouvent les Hébreux de ſe précautionner. Cette armée des

LE CIEL POETIQUE.

cieux qu'on appelloit *ſeba* (*a*), ou *ſaba*, a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens qui étoit univerſelle dans l'Arabie, dans la Phénicie, & chez tous les peuples de Syrie; ſi même elle n'eſt devenue celle de preſque toute la terre, quoiqu'avec des changemens toûjours nouveaux d'une contrée à l'autre.

VIII.

Moloch, Baal, Adonis, & Achad.

Le dieu, ou plûtôt la figure du ſoleil, que les Egyptiens appelloient *Oſiris*, ou le gouverneur de la terre, prit ailleurs un autre nom. Les peuples d'Orient qui l'avoient adopté, & qui regardoient leurs avantages temporels comme le fruit évident de cette dévotion, l'appellèrent les uns *Moloch*, ou *Melchom* (*b*), c'eſt-à-dire, le roi; les autres *Baal*, ou *Adonai*, ou *Adonis*, ou *Hero*, (*c*), tous noms qui

(*a*) צבא *tséba*, *exercitus*. Voyez l'hiſtoire du Sabianiſme. *Maimonid. dux dubitantium.*

(*b*) מלך *malac* ou *melec*.

(*c*) Voyez le nom de *Hero* en ce ſens dans l'interprétation de l'obéliſque de Rameſſès, par Ammian Marcellin, ou dans la régle des tems de Marsham. De ce *hero*, les Latins ont fait *herus* & *hera*, le ſeigneur, la dame. Les Philiſtins le nommoient le ſeigneur des hommes, *marnas*, du mot *maran*, qui ſignifie le maître, & de *as*, qui ſignifie l'homme. Ce qui revient au ſens des noms qui précédent.

ſignifient *le ſeigneur*. D'autres le nommoient Achad (*a*), ce que les vieux habitans du Latium ont rendu par *ſol*, *l'unique* ; d'autres enfin Baalshamaim ou Belſamen (*b*), *le ſeigneur des cieux*. Mais c'étoit toûjours le ſoleil que ces figures de roi, & ces noms ſignifioient immédiatement, plûtôt que l'Etre tout-puiſſant, que ces peuples perdoient de vûe, ou confondoient avec le ſoleil. Ainſi l'attribution qu'ils faiſoient au ſoleil du gouvernement du monde & d'une fécondité univerſelle, étoit un culte plein d'injuſtice & d'impiété, toûjours réprouvé par l'écriture. LA THEOGONIE.

La grande dévotion par laquelle on honoroit la puiſſance de cet aſtre métamorphoſé en roi du ciel, étoit de pénétrer de toute la force de ſes feux les enfans qu'on vouloit lui conſacrer par une eſpéce de purification imaginaire qu'on croyoit utile à leur ſanté. C'eſt dans cette vûe qu'on les faiſoit paſſer entre deux grands feux allumés devant Moloch. On confondit par la ſuite le culte de cette idole Honneurs rendus à Moloch.

(*a*) אחד *achad*, *unicus*, & par une prononciation adoucie, *adad*, un, l'unique, le ſeul. Les anciens rois de Syrie qui ſe diſoient ſes enfans, prenoient le nom de *Benadad*, fils de dieu. *Voyez Macrob. Saturnal. lib.* 1, *cap.* 24.

(*b*) בעל שמים *Dominus cœlorum*.

LE CIEL POETIQUE.

avec celui qu'on rendoit à Saturne : & l'uſage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raiſons qu'il ſera tems de déduire quand nous en ſerons à ſon article, le culte de Moloch devint également ſanguinaire ou cruel. On brûloit en ſon honneur les enfans qu'on avoit de trop, & dont on vouloit ſe défaire ſaintement en les conſacrant à leur Dieu tutélaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occaſions importantes, dans un péril éminent, c'étoit l'aîné, l'enfant bien-aimé qu'on dévoüoit à Melchom. Rien de plus connu, ni de plus défendu dans les loix de Moïſe. Cette pratique abominable a duré long-tems chez les Chananéens dans un lieu voiſin de Jeruſalem nommé *la Gehenne*, c'eſt-à-dire, *la valée* de la famille de *Hennon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit auſſi la valée de Thophet, c'eſt-à-dire, la valée du tambour ; parce qu'on y livroit les enfans à ces devotions inhumaines, tandis que leurs freres & ſœurs danſoient au ſon du tambour, pour ne pas entendre leurs cris.

IX.

Le char du ſoleil, les équipages des Dieux.

Le fouèt qu'on mettoit à la main d'Oſiris, à la droite du Jupiter d'Héliopolis qui eſt le même, & à la droite du Jupiter de Syrie (*a*), qui n'en eſt point différent, faiſoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année, des aſtres, & de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit alors rien de bas : c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'exercice cheri des rois & des plus grands guerriers *. Les Grecs plus imaginatifs que les autres peuples, en adoptant la figure du ſoleil, ne ſe contentèrent pas de lui mettre un fouèt à la main : mais au fouèt qui étoit très-ſuffiſant pour ſignifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture, ils ajoûtèrent un char, des chevaux pleins de feu, & un équipage complet *. Ils peignirent leur dieu ſoleil avec une face rayonnante aſſis ſur un char, &

* V. *l'Iliad. d'Hom.*

* V. *Ovid. Metam.* 2.

(*a*) *Dextra elevata cum flagro in auriga modum.* Macrob. Saturnal. l. 1. c. 23. L'auteur nomme ce Jupiter, Aſſyrien. Mais Aſſyrien dans cet endroit eſt pour Syrien, comme on en peut juger par ſon nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie, & entroit dans le nom des rois de cette contrée, Benadad. La même mépriſe ſe trouve dans Virgile & dans Horace.

LE CIEL POETIQUE.

gouvernant, le fouèt dans une main, & les rènes dans l'autre, quatre chevaux aîlés. Voilà Oſiris ou Ammon fort embelli. Mais quoiqu'on lui ait ôté ſon air Egyptien, & qu'il acquière d'autres ornemens d'un pays à l'autre, il conſerve le caractère de gouverneur: & au travers de cette pompe on reconnoît Oſiris. Ce n'eſt toûjours que le ſigne du ſoleil, auquel ils joignent l'idée de la toute-puiſſance. Les Phéniciens le nommoient Hélion (a), *le Très-haut*. Les Grecs le nommèrent *Helios*. C'eſt toûjours le même nom, & le même blaſphème.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux, comme les ſymboles qu'ils laiſſoient introduire chez eux ſans en comprendre le ſens, ils donnèrent à chacun de ces prétendus dieux un équipage à peu près ſemblable, pour leur procurer la facilité des tranſports, & le ſoutien de leur dignité. Ils varièrent les ornemens, la livrée, & l'attelage ſelon la bienſéance du rang & de l'état.

Le comble de toutes ces folies, & c'eſt une folie qui devint univerſelle, étoit non-ſeulement de confondre Dieu avec ce gouverneur des aſtres & de la terre,

(a) עליון ἡλίος, *Helios*; ὑπερίων, *Hyperion*, le Très-haut.

c'eſt-à-dire, avec le ſoleil; mais même de chercher parmi leurs héros ou leurs fondateurs, ce roi devenu le conducteur de la nature. Ainſi les Egyptiens y trouvèrent leur Ammon, les Syriens leur Bélus, les Crétois leur Aſtérius, les Arcadiens un autre Jupiter. Ou plûtôt ce Jéhov, parce qu'il avoit une forme humaine, paſſoit pour avoir été roi de tous les pays où ſon culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût réellement vécu nulle-part, puiſqu'il n'étoit que le ſigne de la courſe du ſoleil. LA THÉOGONIE.

X.

Iſis, Balſamina, Hammalta, la Reine du ciel, Aſéroth, Aſtéroth, Aphrodité.

La reception qu'on fit à Iſis dans les pays étrangers ne fut pas moins favorable que celle qu'on avoit faite à Oſiris. De femme repréſentative des productions de la terre ſelon les ſaiſons & des fêtes que les ſaiſons amènent, elle devint une femme réelle; mais une femme incomparable, une reine bien faiſante & la mere de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle eut part à tous les titres de ſon mari. On appelloit celui-ci Ammon: on la nomma

LE CIEL POETIQUE.

Ammonia. Il ſe nommoit Achad, Hero ou Herus, Baal, Moloch, & Belſamen : Iſis fut en conſéquence traitée de Achara ou Hecaté, *l'unique* ; d'Architis [a], de Baaltis, Baaleth, ou Belta [b], ou Hera [c], *la dame*. Car tous ces noms reviennent au même ſens. Par la même raiſon on l'honoroit des titres de Belſamina, *la reine du ciel*, ou tout ſimplement du beau nom de Malchet & Amalcta, *la reine*. On reconnoît à ces traits la Junon des Latins, & l'Hera ou *la dame*, celle qu'Homère & tous les poëtes donnent pour épouſe à Jupiter, & qui fit ſi mauvais ménage avec lui.

a *Macrob. Saturnal. l. 1. c. 1.*

b *Plutarch de Iſid. & Oſir.*

C'étoit anciennement un uſage univerſel de faire les ſacrifices & les prières publiques ſur des éminences, & ſpécialement dans de grands bois, pour mettre le peuple à couvert des ardeurs du ſoleil. Quand l'Iſis qui indiquoit les fêtes, & dont les figures faiſoient une des plus belles parties du cérémonial, en fut devenue l'objet, & eût été regardée comme la diſpenſatrice des biens de la terre dont elle porte toûjours les marques ; ſes figures qui n'annonçoient que l'abondance & la joye devinrent les plus agréables au peuple toûjours avide, toûjours crédule ſur cet article. Le faux ſens qu'on donnoit

à ces figures les accrédita comme le plus ſûr moyen d'obtenir d'amples moiſſons. Ces ſimulacres furent fêtés & placés dans les plus beaux bois. Le peuple courut en foule aux dévotions de l'aimable reine qui les combloit de biens. C'étoit elle, ſans doute, de qui ils tenoient tout. La fraîcheur & la beauté du lieu où elle étoit honorée ne faiſoit pas moins d'impreſſion ſur les aſſiſtans, que les parures de la déeſſe : & au lieu de l'appeller la reine du ciel, ils la nommoient ſouvent *la reine des bois* (*a*), ce qui ſe trouve pluſieurs fois dans l'écriture : & c'eſt parce que la coûtume de s'aſſembler dans des lieux environnés de grands bois étoit devenue une occaſion d'idolâtrie, que la loi de Moïſe défend de planter des bois pour y célébrer aucune fête. La coûtume en étoit anciennement innocente & univerſelle, parce qu'on ne s'y aſſembloit que pour louer Dieu. Mais elle fut prohibée comme une profeſſion publique d'idolâtrie,

LA THÉOGONIE.

Lucine, de *lucus*, grand bois.

(*a*) De מלכת *malchet*, *regina* ; & de אשרות *asheroth*, *lucus*. II. Paralipom. 33 : 3. d'où vient le mot Grec ασηρα, *lucus*, bois ſacré. Les Latins ont fait de *lucus* qui y répond leur *Lucina*, qui ſignifie exactement la *préſidente des bois*. Mais une petite équivoque, je veux dire le rapport du mot *Lucine* avec celui de *lux*, la fit invoquer dans les couches, comme ſi elle ſe mêloit de faire arriver les enfans à la lumière. *Juno lucina fer opem.* Terent.

LE CIEL POETIQUE.

lorſque le ſymbole des fêtes y eût été honoré comme une reine bienfaiſante, & dont le pouvoir ſe faiſoit ſentir dans le ciel, & ſur la terre. Bientôt après elle acquit deux ou trois autres noms qui engendrèrent autant de nouvelles déeſſes, & celles-ci firent encore autant & plus de bruit dans le monde que la reine des bois.

Aſtarté, Atergatis, Aphrodité.

La faucille, les cornes de taureau ou de capricorne, la queue de poiſſon, & les autres parties du zodiaque qu'on uniſſoit à la figure pour déſigner chaque ſaiſon, mais qu'on n'entendoit plus, portoient les eſprits à l'attente de la proſpérité des troupeaux, à la richeſſe des moiſſons, ou de la pêche. C'eſt ce qu'elle ſembloit promettre, & c'étoit-là l'objet des ſouhaits des peuples : elle devint donc la reine des troupeaux (Aſteroth (*a*), le grand poiſſon, ou *reine des poiſſons* (Adirdagat (*b*), & ſur-tout *la diſpenſatrice de la*

(*a*) עשתרות *hammalchet-aſteroth.* Judic. 2 : 13. & 1. Reg. 31 : 10. Les armes de Saül furent ſuſpendues par les Philiſtins dans le temple de la déeſſe des troupeaux, Aſteroth.

(*b*) De אדיר *adir*, *magnificus*; & de דג *dag*, *piſcis*, vient אדירדגת *adirdag th*, dont les Grecs ont fait Atergatis & Derceto. Lucien avoit vû cette figure : & Diodore de Sicile, *Biblioth. liv.* 2. nous la montre de même à Aſcalon. τὸ μὲν πρόσωπον ἔχει γυναικὸς,

fertilité, Appherudoth (*a*), ou par excellence *la reine, Amalcla*. Ces mots qui étoient fréquens dans la bouche des Phéniciens établis en Gréce, furent bien reçus comme les dévotions & les figures d'Iſis, que la pompe & la joye des fêtes avoient accréditées. Les Grecs ammollirent les ſons de ces mots, & leur donnèrent le pli ou le tour de leur langue. La reine des troupeaux devint Aſtarté : la reine des poiſſons devint Atergatis : & la mere des blés devint l'Aphrodité des Cypriots & des Grecs. Le nom d'Appherudoth, la mere des moiſſons, converti en celui d'Aphrodité, n'étoit plus qu'un ſon vuide de ſens. Mais paroiſſant aux Grecs venir d'un mot de leur langue (*b*), qui ſignifie LA THÉOGONIE.

τὸ μὲν ἄνω σῶμα πᾶσι ἰχθύος. *Faciem quidem habet mulieris, omne reliquum corpus piſcis.*

Deſinit in piſcem mulier formoſa ſupernè.

(*a*) De אם *am mater, la mere*, & de פרדות *pherudoth, grana*, les blés. *Joël* 1 : 17. s'eſt formé *appherudoth, la mere des moiſſons*. De-là auſſi le nom de la rivière Amphryſe.

(*b*) De ἄφρος, écume. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'eſt-à-dire, des Orientaux. Il remarque ailleurs, *de Legibus Dial.* 13. *ſpinom. pag.* 1012. *édit. Francofurt.* que le nom de l'étoile du ſoir, qui eſt *aphrodité*, étoit venu de Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'étymologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient encore le même ſens par le nom de Britomartis, qui vient de ברית *berit, cibus* ; & de מרת *marat, domina*, la reine des blés.

LE CIEL POETIQUE.

l'écume de la mer, ils fabriquèrent là-dessus la merveilleuse histoire de la déesse engendrée de l'écume de la mer, & sortant tout à coup du sein de l'onde au grand étonnement des dieux & des hommes. Les philosophes cherchèrent ensuite dans les profondeurs de leurs connoissances sur la génération du monde, des moyens d'expliquer le mystère de ce qui n'étoit qu'un jeu de mots, ou une allusion frivole du mot aphrodité à un terme de leur langue, qui n'y ressembloit que par le son (*a*).

Nous avons déja remarqué que les sculteurs Grecs ne pouvoient souffrir sur la tête de leurs simulacres ces épouventables cornes du taureau, ou du capricorne, qui caractérisoient le printems & l'hyver par les parties les plus remarquables de ces deux signes du zodiaque, & qui servoient de support tantôt à une, tantôt à trois bottes de légumes, ou à des serpens, ou à des épics, ou à d'autres marques symboliques qu'on y ajoûtoit. Les inventeurs de ces figures, par l'union de plusieurs piéces abrégées & rapprochées,

(*a*) Voyez un exemple de ces sublimes spéculations, dans un livre intitulé, *Telluris Theoria sacra*, de Thomas Burnet, qui prétend trouver dans l'écume, dont Vénus est née, les sédimens des poussières dont il se figure à la Cartésienne que la terre s'est formée peu à-peu.

avoient prétendu écrire ou donner au peuple des marques pour ſe régler : au lieu que les Grecs en imitant ou répétant ces figures, ſe propoſoient de plaire. Ils firent donc main baſſe ſur les cornes, & ſur tout l'attirail de cette étrange coëffure. Mais ils ſe gardèrent bien d'ôter à la déeſſe aucun de ſes attributs. C'eût été un ſacrilége d'une dangereuſe conſéquence : il n'y alloit pas moins que de la perte des moiſſons & de la mort de tous les petits des troupeaux. Ainſi ſans lui faire perdre aucune de ſes parures, on prit ſeulement ſoin de les arranger avec plus d'art & plus de goût. LA THÉOGONIE.

Ils peignirent l'Amalcta, l'Aphrodité, la reine des moiſſons, embraſſant de la main gauche une longue corne de chévre dont ils faiſoient ſortir des épics, des légumes, & des fruits. De la droite elle tenoit une faucille ou quelque autre attribut. Ils uniſſoient ainſi ſans raiſon la marque de l'ouverture des moiſſons avec la corne de la chévre ſauvage qui ſignifioit anciennement la fin de toutes les recoltes, & l'entrée de l'hyver. Voilà donc l'origine fort ſimple de la corne d'abondance, & de la chévre amaltée. Cette corne pour être toûjours pleine, comme elle en avoit viſiblement le privilége, ne pou- La corne d'abondance. La chévre amaltée.

LE CIEL POETIQUE.

voit provenir que d'une chévre qui eût rendu quelque ſervice important. On imagina que cette chévre avoit nouri Jupiter. Mais il en eſt du dieu comme de la nourice. L'un a auſſi peu vécu que l'autre. Ce ſeul exemple eſt très-ſuffiſant pour prouver que la plûpart des récits des poëtes ſont de petits contes fondés ſur de pareilles équivoques, & inventés pour avoir quelque choſe à dire ſur des figures toûjours préſentes dans certaines fêtes, & que l'on n'entendoit plus. On fit de toutes ces figures autant de divinités tutélaires. Chacun voulut avoir la ſienne. Les Syriens s'affectionnèrent à la déeſſe des troupeaux, dont ils firent leur Aſtarte. L'Aphrodité des Cypriots ſe mêla par la ſuite de bien d'autres affaires que de la maturité des moiſſons. Les habitans de la côte de Sidon mirent leur pêche ſous la protection d'Atergatis, dont la figure devoit être de leur goût. Mais la vûe de cet objèt dans leur fête inſpira aux prêtres de ces quartiers la dévotion de s'abſtenir de l'uſage du poiſſon, & de ſe borner à celui du bœuf & de la volaille.

Les pêcheurs de Créte au lieu de donner, comme les Syriens, la figure d'un poiſſon à l'Iſis qui annonçoit la fête de la grande pêche, paroiſſent lui avoir mis un

filèt à la main ; d'où lui a pu venir par la suite le nom de Dictynne (*a*). Les figures que le cérémonial avoit attachées inséparablement à certaines fêtes, devinrent ainsi les divinités chéries dans les lieux où ces fêtes étoient célébres : & l'on ne douta point qu'on ne leur fût spécialement redevable des avantages naturels & particuliers au pays, au lieu d'en remercier la providence qu'on ne connoissoit plus. LA THÉOGONIE.

XI.

Deio, Dione, Diane, Hecaté, Arthémise.

C'est de tout tems, & par toute terre, que le petit peuple aime les équivoques & les jeux de mots. Si le changement de la figure a souvent fait plusieurs dieux d'un même symbole varié, la seule diversité des noms, ou même la différence de prononciation a souvent produit une semblable multiplicité. L'Isis prise pour la reine du ciel, ou pour la lune, se nommoit Echet, Hecaté, ou Achaté, *l'unique*, *l'excellente* (*b*). Chez quelques peu-

(*a*) De δικτύα, *filets*. Ce qui a donné lieu à la fable de Dictynne, qui étant poursuivie, se sauva sous un amas de filèts.

(*b*) *Inter ignes luna minores.*

LE CIEL POLITIQUE.

ples de Syrie le même ſymbole, par une légère inflexion de nom, fut nommé Achot (*a*), *la ſœur*. Celle dont on avoit déja fait la femme de Jéhov, ou du ſoleil, ou de Jupiter (car juſqu'ici c'eſt la même choſe), devint auſſi ſa ſœur.

. . . . Ego quæ divûm incedo regina Jovisque
Et ſoror & conjux . . . . . .

Encore un peu de patience & nous la verrons devenir fille du même Jupiter; puis la mere de tous les dieux. Toute cette bigarrure d'états & de généalogies provient ſenſiblement de la diverſité des attributs & des noms qu'on donnoit à un même ſymbole.

Nous avons appris de Diodore de Sicile; & quand ce ſavant voyageur ne nous l'auroit pas dit, c'eſt une vérité qui ſe fait aiſément appercevoir, que l'Iſis Egyptienne eſt la même que la Cerès de Phénicie & de Sicile. C'eſt le ſymbole de la terre: c'eſt la terre elle-même, la nourice, la mere des vivans. En Syrie & dans l'Ionie on la nommoit encore Dei, ou Deio, ou Deione (*b*), *l'abondance*, ou Rhoea (*c*), *la mere de l'abondance*, *celle*

(*a*) אחות *achot, ſoror.*
(*b*) די *dei, ſufficientia.* Δεία Δημήτης.
(*c*) De רעה *rahah, paſcere; rohi, paſcens.*

qui nous donne la nourriture ; ou bien Dé- LA THÉO-
mèter, *la ſuffiſance de pluie* (*a*), parce GONIE.
que la pluie qui n'opère rien immédiatement ſur l'Egypte, eſt ailleurs la cauſe ordinaire de la fertilité. Tels ſont les noms que toute l'Aſie & la Gréce donnoient au Simulacre qui avoit un ſi beau temple à Ephèſe. Les Grecs nomment toûjours Deio & Démèter, celle que les Occidentaux nommoient Céres. Ainſi Céres, Deio, & Deioné, ſont la même choſe que Diane, dont la célèbre ſtatue d'Ephèſe portoit encore le nom. Or cette ſtatue, à en juger par les petites tours dont on la couronne, par les mamelles, & par les têtes d'animaux dont on lui environne le corps, n'eſt point différente de l'Iſis Egyptienne. Ce ſont donc les différentes parures & les différens noms de l'ancienne Iſis qui ont multiplié l'état & les belles hiſtoires de la grand-mere Rhoea, de Dioné femme de Jupiter, & de Diane ſa fille.

Il n'eſt point plus difficile de deviner comment la même Diane eſt tantôt une divinité terreſtre, tantôt la lune, tantôt la reine des enfers. Par la première inſtitution elle avoit rapport à la terre : elle en marquoit les productions. Le faux ſens

(*a*) De *dei la ſuffiſance*, & de מטר *matar, la pluie.*

LE CIEL POETIQUE.

qu'on donna au croiſſant, & à la pleine lune qu'elle portoit ſur la tête pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour la lune. Enfin par le tems qu'elle demeure inviſible *, entre le dernier croiſſant & le retour de la nouvelle phaſe, elle ne laiſſoit pas lieu de douter qu'elle ne fût allée faire un tour dans le ſéjour d'Adès, ou de l'inviſible, dans l'empire des morts.

* *Interlunium.*

Mais voici ſur-tout ce qui contribua le plus aux idées étranges qu'on ſe forma de cette triple Hecate, qui étoit la terre, la lune, & la femme de Pluton. Si-tôt qu'on avoit apperçu à l'entrée de la nuit le premier croiſſant de la nouvelle lune, des miniſtres prépoſés l'alloient annoncer dans les carrefours & dans les places publiques, & la fête de la néoménie ſe célébroit ou ce ſoir-là même, ou le lendemain, ſuivant l'inſtitution des lieux. Quand le ſacrifice ſe devoit faire au ſoir, on plaçoit une Choüette à côté de la figure qui l'annonçoit. L'Iſis ſe nommoit alors ***Lilith***, c'eſt-à-dire, la Choüette, & voilà l'origine viſible de cette Lilith nocturne dont on a fait tant de contes. On y mettoit un coq lorſque le ſacrifice ſe devoit faire le matin. Rien de ſi ſimple, ni de plus commode que cette pratique. Mais quand l'Iſis diviniſée eût été regardée comme une

לילית *nocturna.*

femme, ou une reine placée dans la lune, & concourant avec Osiris ou Adonis au gouvernement du ciel; l'annonce du retour de la nouvelle lune, qui étoit une chose fort simple auparavant, prit un air mystérieux & important. Hécate étoit devenu invisible depuis plusieurs jours. On attendoit en cérémonie son retour. La déesse quittoit enfin l'empire des morts pour revenir dans le ciel. L'imagination avoit grand champ pour s'exercer, & puisqu'Hécate visitoit tour-à-tour très-régulièrement ces deux districts; on ne pouvoit pas douter qu'elle ne régnât dans le ciel, & dans le séjour invisible. D'une autre part on ne se pouvoit cacher le rapport sensible qu'elle avoit à la terre, & à ses productions dont elle portoit toûjours les différentes marques, ou sur sa tête, ou dans ses mains. Elle devint donc la triple Diane, qui est tout à la fois, 1°. la terre; 2°. la lune ou la dame du ciel; & 3°. la reine des enfers. LA THÉOGONIE.

Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.

L'ancienne publication de la nouvelle phase qui se faisoit à haute voix, pour annoncer le commencement de la néoménie, dégénéra peu-à-peu en des cris per-

LE CIEL POETIQUE.

çans qu'on jettoit par ſuperſtition & par rubrique à l'entrée des carrefours. On ſaluoit la déeſſe des morts au ſortir de l'affreux manoir. La muſique & les idées étoient d'accord. Mais l'ancienne annonce de la néoménie étoit l'origine de ces hurlemens ſi devots & ſi méritoires.

Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbes.

Artémiſe.

Toute l'antiquité payenne, après avoir confondu le ſymbole des nouvelles lunes, & des fêtes rélatives aux différentes ſaiſons, avec l'aſtre qui régle la ſociété par ſes phaſes, attribua à la lune un pouvoir univerſel ſur toutes les productions de la terre, & généralement ſur toutes les opérations des hommes. On ſe perſuada auſſi qu'elle connoiſſoit parfaitement l'avenir, & qu'elle ne paroiſſoit jamais ſans annoncer par des marques ſûres, ce qui devoit arriver aux laboureurs, aux familles, & aux royaumes entiers. On n'eſt pas encore trop bien revenu de la perſuaſion où l'on étoit anciennement des influences & des préſages de la lune.

A le bien prendre, la lune n'a été miſe dans le ciel que pour être conſultée par les hommes ſur ce qu'ils doivent faire; puiſque le Créateur ne lui a donné différentes phaſes que pour être dans le ciel

la meſure publique du tems, & la régle ſenſible de tous les travaux. On compte ſans peine par ſon moyen la juſte durée qu'il faut donner à chaque opération. Mais la mépriſe eſt de croire que l'aſtre qui ſert à nous montrer le commencement & les progrès de ce que nous entreprenons, y influe pour rien, & en ait la moindre connoiſſance. C'eſt cette mépriſe qui a fait donner à Iſis, regardée comme la lune, le beau nom d'Artémiſe, qui veut dire, *celle qui a une pleine connoiſſance de l'avenir* (*a*). LA THE'OGONIE.

Mais qui a pu porter les poëtes à imaginer une Diane amie de la ſolitude; à lui donner des mœurs ſi chaſtes; & à mettre ſous ſa protection les bois & les chaſſeurs? C'eſt encore ici un pur jeu des poëtes, ou du peuple. Les têtes d'animaux dont tout le corps d'Iſis ou de la Diane d'Ephèſe étoit couronné en certains tems, annonçoient la grande chaſſe qui ſe devoit faire, ou ſur la fin de l'autonne, ou lorſque les animaux ſe multiplioient trop dans les forêts voiſines. Peut-être ſignifioit-elle les nourritures de toute

(*a*) חרטם *hartom, ſapiens, divinus*; & de אישה *iſhah, mulier*, חרטמאשה *arthémiſha, mulier ſapiens, mulier futuri præſaga*. Cela pourroit auſſi être rendu ſelon un autre tour par ces mots: *oracula mulieris*, ou *reſponſa Iſidis*.

rêts. C'eſt ce qui donna lieu au
tes de la peindre comme une d
récluſe, haïſſant le monde, & n
cordant d'autre plaiſir que celui de
un chevreuil, ou de devancer un ce
courſe. Cette beauté ſauvage ne
point. Il falloit bien avoir quelque
ple de ſageſſe que l'on pût oppoſ
conduite ordinaire des dieux & des
ſes dont les hiſtores n'étoient pa
fiantes.

Mais les poëtes peu d'accord ave
mêmes en ce point comme en to
tre, nous parlent ſouvent des viſit
éturnes que Diane rendoit au berg
dymion. L'origine de cette variatio
plus une choſe obſcure. On cél
dans certaines fêtes *la répréſentat*
l'ancien état du genre humain. I
de l'aſſemblée étoit une belle grot

Cybele, l'Ouverture de l'Année et de la moisson en Phrygie, sous le Signe du Lion.

vail avec l'attribut convenable à la saiſon ou à la fête. Pour peindre à la ſolemnité de *la repréſentation*, le repos & la ſécurité dont Dieu avoit récompenſé le travail des hommes après bien de traverſes, on plaçoit dans cette grotte un Horus endormi. De-là les bruits deſavantageux qui ont couru ſur la conduite de Diane. La preuve de la calomnie ſe trouve dans la traduction du nom de ſon prétendu berger : c'eſt le nom du lieu même où l'on plaçoit ce dormeur. Endymion ſignifioit dans la langue orientale, *la grotte de la repréſentation* (*a*). LA THE'O-GONIE.

XII.

Cybéle.

L'Iſis que nous venons de voir, eſt une fille d'une vertu ſévère, & dont la virginité eſt au-deſſus de tout ſoupçon. Paſſons en Phrygie : la même Iſis y prend au gré des peuples un caractère tout différent. Elle y eſt honorée comme la mere commune de tous les dieux. On la porte en triomphe dans les villes comme le modéle d'une admirable fécondité, & les peuples la félicitent d'avoir tous les dieux

(*a*) De עין *en*, *grotte*, *fontaine*, & de דמיון *dimion*, *repréſentation*. Pſalm. 17 : 12. Heb.

LE CIEL POETIQUE.

du premier ordre pour ſes enfans, & de pouvoir embraſſer cent petits fils (*a*).

Les tours dont elle eſt couronnée nous la font reconnoître pour une Iſis Egyptienne, pour l'ancien ſymbole de la reconnoiſſance que les peuples doivent témoigner dans les fêtes à celui qui leur donne de quoi ſe nourir, ſe couvrir, & ſe loger. Les tambours ou les flûtes qui accompagnent Cybéle, étoient le caractère d'une fête : & comme la principale fête ou l'aſſemblée qui intéreſſoit tous les peuples ſitués loin de l'Egypte, étoit celle qui ſe tenoit en été pour faire l'ouverture de la moiſſon ; on la déſignoit par une clé & par un lion, ſigne ſous lequel étoit alors le ſoleil. Telle eſt l'origine des tours, des inſtrumens de muſique, de la clé & des lions qui ſont les marques de Cybéle.

Hinc junctî currum domina jubiere leones.

Atys. On pourra me demander qui eſt cet Atys qui accompagne ordinairement la Cybéle de Phrygie. Il ne diffère d'Oſiris que par le ſon. Les ſavans conviennent que ce mot ſignifioit *ſeigneur* en Phrygien. On voit des monumens où Atys eſt

(*a*) .... *Invehitur Phrygias turrita per urbes*
Læta deum partu centum complexa nepotes.

appellé le très-haut (*a*), & placé à côté de *Rhœa la mere commune*. Mais ce qui montre que cet Atys est Osiris ou le soleil, & que Rhœa ou Cybéle qui est inséparable d'Atys, est la même qu'Isis, c'est que cet Atys éprouve les mêmes traitemens qu'Osiris. Une telle ressemblance entre les malheurs du mari d'Isis & de celui de Cybéle, suffiroit pour faire voir que l'un est une copie de l'autre. Le reste de leur histoire est un tissu de fadaises & d'infamies, dont la grossièreté des Phrygiens a pu s'accommoder ; mais qu'on me pardonnera aisément de passer sous silence. Le nom de Cybéle passe pour venir des monts Cybéles en Phrygie (*b*), où les fêtes de cette Isis étoient célébres. Mais il y a bien plus d'apparence que c'est la statue qui a donné son nom aux lieux où ces fêtes étoient devenu solemnelles ; & que le nom de Cybéle étoit celui que portoit Isis en Egypte & en Syrie, quand elle étoit représentée toute

LA THE'OGONIE.

(*a*) μήτερι τῶν παντῶν Ῥείη Ἄττιθ' ὕψιστον. A Rhœa la mere commune de tous les (dieux & de tous les hommes) & à Atys le très-haut. *Gruter inscript. p.* 82 : 1.

(*b*) Κυβελα *Cybela, montes Phrygiæ, ubi antra & thalami Cybeles matris deorum. Hésychius.* Virgile la nomme *la grande-mere qui habite le mont Cybéle, Mater cultrix Cybeli*, au lieu de *Cybélé* qui ne fait point de sens, selon la remarque du P. Catrou. *Æneid.* 3.

EL couverte de mamelles pour annoncer une UE. année heureuſe, & un revenu *double* de l'ordinaire : car le mot *cepel* ſignifie le double (*a*).

XIII.

Vénus, Illithye, Mylitta.

Après avoir paſſé par des états ſi différents, Iſis prit une nouvelle forme : elle devint la célébre Vénus. Celle-ci fait dans l'antiquité, & encore aujourd'hui dans le doucereux langage de nos romans & de nos théâtres, deux perſonnages fort différens. Tantôt elle eſt Vénus la populaire, la déeſſe des ſens, & la mere des plaiſirs : tantôt elle eſt Vénus la céleſte qui n'inſpire que la ſageſſe, & qui éléve l'eſprit aux plus ſublimes ſpéculations, ou aux beautés intellectuelles. Qui peut avoir donné lieu à un contraſte ſi bizarre ? Trouverons-nous dans notre Iſis l'origine de deux déeſſes auſſi éloignées l'une de l'autre par leurs inclinations & par leurs fonctions, que le ciel l'eſt de la terre ? Rappellons-nous les attributs ou les parures d'Iſis, & nous y verrons d'abord l'origine de ces brillantes niaiſeries.

(*a*) כפל *cepel*, *duplum*, *copula*. Couple en provien *Job* 41 : 4. *ibid.* 11 : 5

Iſis porte ſouvent ſur ſa tête des attributs céleſtes, par exemple, un croiſſant de lune, l'étoile de la canicule, quelqu'un des ſignes du zodiaque. Voilà Vénus Uranie. Qui pourra la ſoupçonner de n'être pas occupée de l'étude des aſtres, & de ne pas s'appliquer aux plus hautes ſciences ? La choſe étoit évidente : & à juger de Vénus Uranie par de pareils attributs, toutes ſes penſées étoient dans le ciel. LA THÉOGONIE. Vénus Uranie.

Une autre Iſis portoit des attributs terreſtres, par exemple, des têtes de différens animaux, un grand nombre de mamelles, un enfant ſur ſes genoux. Le peuple qui n'entendoit plus rien à ce langage, crut le comprendre parfaitement. Il prit cette femme pour une mere féconde : & tout ce qui l'accompagnoit ayant rapport à la génération & à la nouriture des animaux & des hommes, il prit cette déeſſe pour la patrone de la fécondité, & pour une puiſſance toute occupée du ſoin de porter tous les animaux aux plaiſirs. Quelques philoſophes firent leur cour à la première : mais les temples de Vénus *la populaire* ou *la terreſtre*, furent tout autrement fréquentés. Il n'eſt pas concevable combien la cupidité & la philoſophie accumulèrent de fauſſes ſpiritualités Vénus la populaire. πανδήμος.

LE CIEL POETIQUE.

& de déſordres honteux dans l'interprétation d'une figure dont l'emploi dans ſon origine, étoit d'annoncer les ſaiſons & les fêtes de chaque ſaiſon.

Je ne crois pas qu'on puiſſe ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Iſis, qui tantôt ont rapport au ciel, & tantôt à la terre. Mais d'où eſt ſorti ce nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déeſſe de la fécondité?

Origine du nom de Vénus.

Les jeunes filles qui en certains pays portoient (*a*) proceſſionellement les corbeilles couronnées de fleurs & de fruits, dans leſquelles on renfermoit les ſymboles du premier état du genre humain, étoient ſpécialement attachées à ces cérémonies, & dévouées d'une façon particulière à la mere des moiſſons, à la nourice des animaux & des hommes. Elles réſidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit conſacré. Ces filles dans les commencemens, & dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'aſſemblée, & les ornemens qui ſervoient aux ſacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit auſſi, comme nous l'avons vû dans l'hi-

(*a*) κανηφόροι, κιστόφοροι.

ſtoire d'Ericthonius, des noms & des fonctions ſymboliques. On voit par-là que tout tendoit à inſtruire, & que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le ſens des ſymboles & des cérémonies fut perdu, tout ſe convertit en myſtères, ou en autant d'hiſtoires merveilleuſes: tout fut interprété d'une façon arbitraire: & l'erreur fut ſuivie par tout de cérémonies ſuperſtitieuſes, ou même de pratiques infiniment criminelles. LA THE'OGONIE.

Les Ciſtophores*, ou les filles des temples de Vénus la céleſte, faiſoient profeſſion d'une chaſteté parfaite: mais celles qui ſervoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déeſſe. On peut voir dans Herodote [a], dans Strabon [b], & dans la prophétie de Baruch [c], en quels excès & en quelle infame proſtitution l'ancienne religion avoit dégénérée. Depuis que la cupidité autoriſée par la coûtume eût converti les plaiſirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples & les bois de la déeſſe de la génération ſe remplirent de filles qui y faiſoient leur réſidence. Ces lieux par cette raiſon furent nommés *les pavillons des*

* Les porteuſes de corbeilles.

a *Herod. in clio. num.* 35.

b *Georg lib.* 16.

c 6: 42.

LE CIEL POETIQUE.

filles (*a*). Les Européens ne pouvoient prononcer le mot Phénicien, Vénoth, *les filles*, qu'en disant Vénos ou Vénus; & entendant souvent parler des tentes *de Vénos*, ils prirent ce dernier mot pour le nom de la déesse même, ou pour le nom de la génération.

C'est pour exprimer ce dernier sens que les Syriens donnoient encore à la même Isis les noms de Mylitta, ou d'Illithye (*b*), & les Arabes celui d'Alitta ou d'Halilat.

(*a*) סכות בנות *succoth venoth*, *tabernacula puellarum*. Comme de במות *bamoth*, *les lieux hauts*, les Occidentaux ont fait βωμὸς *bomos*, autel, lieu élevé; de même de succor ou succota Vénoth, *tentoria puellarum*, on a fait Vénos ou Vénus. *Voyez IV. Reg.* 17 : 30. On trouve *Vénos genitrix*, dans une médaille de *Julia Augusta*, recueil d'Aldophe Occo, p. 366. Les Carthaginois avoient une ville qu'ils appelloient dans leur langage Phénicien Succota Vénos, ce que les Latins rendoient par Sicca-Veneris. *Voyez tabul. geograph. in sectiam Ecclesiasticam Africæ*, par Guill. de l'Isle. En sorte qu'on ne peut raisonnablement douter de la justesse de cette étymologie que je dois à Selden syntagm. *de Dis Syriæ*.

(*b*) De ילד *jeled*, *generare*, vient *ilidta*, & מולידתה *mylidta*. On disoit en Grèce Εἰλειθυῖα. Les Latins l'ont très-bien rendu par *genitalis diva*, la déesse de la génération.

Rite maturos aperire partus,
Lenis, Illithya, tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu genitalis
Diva : *producas sobolem : patrumque*
Prosperes decreta, super jugandis
Fœminis, prolisque nova feraci
Lege marita.

Horat. Carm. sæcul.

Quand on lit le poëme séculaire d'Horace, on est un peu surpris que ce poëte, qui connoissoit si parfaitement toutes les bienséances, adresse à Diane des demandes, dont l'accomplissement ne paroît guères de la compétence ni du caractère de la chaste déesse. Il la supplie d'aider les meres dans leurs couches : il l'appelle Illithye *& déesse de la génération, genitalis diva :* il lui recommande sur-tout de faire prospérer par une fécondité heureuse, les loix & les réglemens que le Sénat venoit de faire pour remettre le mariage en honneur. C'étoit-là l'emploi de Vénus, ou plûtôt de Junon. Diane ne présidoit pas au mariage, & elle passoit pour ne pouvoir souffrir le nom d'épouse ni celui de mere. Comment se peut-il faire qu'il y ait un si grand fond de ressemblance entre ces déesses, qu'on puisse adresser à l'une les qualités & les fonctions, dont les autres sont le plus jalouses ? On ne trouve sans doute que contradictions & qu'embaras, quand on veut leur assigner à chacune leur juste département, & empêcher les querelles. Mais notre explication qui les rappelle toutes à Isis, concilie aisément ces démêlés. Elles sont différentes, parce qu'elles ont changé de pays, d'habit, & de nom : mais quoiqu'on en ait de

LA THE'OGONIE.

LE CIEL POETIQUE.

même divertifié les hiſtoires, les inclinations, & les emplois, elles ſont au fond la même choſe. La ſévère Diane ne veut point perdre à Rome les titres d'Ilithye, & de déeſſe de la génération qu'on lui donne en Orient. Junon, Vénus, & Diane ont ainſi les mêmes prétentions, & leurs conflits de juriſdiction atteſtent ici l'unité de leur origine. Toutes ſont provenues du ſymbole des fêtes où l'on louoit Dieu des effets de ſa fécondité.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire la recherche de l'origine des autres dieux ou des déeſſes que l'Orient a honorés. Il ne ſeroit pas fort difficile de deviner d'où proviennent le Chamos des Moabites, le Camésès des Africains, tous les Baals, les Camanim, l'Anamélec, & pluſieurs autres divinités, tant maſculines que féminines des Arabes & des Babyloniens. On pourroit auſſi bien les ramener à l'Oſiris & à l'Iſis des Egyptiens, qu'on y ramène aiſément la Cybéle des Phrygiens qui pleure ſon Atys; & l'Aphrodité des Phéniciens & des Cypriots, qui pleure ſon cher Thammus * ou Adonis bleſſé par un monſtre. Mais la plûpart des dieux d'Orient étant peu connus & rarement nommés dans les monumens de l'antiquité, on peut bien négliger d'en rechercher

* Ezech. 8 : 14.

l'histoire, & juger d'eux par l'origine des autres. LA THÉOGONIE.

Il suffira d'observer ici, en passant, que plusieurs de ces simulacres que l'antiquité appelloit communément déesses, telles que l'Isis Egyptienne, l'Astarté ou la grande déesse de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient assez indifféremment dieux ou déesses (*a*), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures; & qu'une façon spéciale de les honorer consistoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, & les femmes un habit de guerrier pour entrer dans leur temple. C'est ce qui fait que l'Ecriture défend si sévèrement * aux Israëlites ces sortes de déguisemens, lesquels non-seulement blessoient la bien-séance, & pouvoient aider le déréglement des mœurs, mais étoient alors une marque d'idolâtrie, une déclaration marquée de vouloir sacrifier à telle ou à telle divinité. On peut croire que ces désordres, comme tous les autres, viennent de l'ignorance où l'on étoit de la signification des symboles.

* *Deuteronome* 22 : 5.

(*a*) ἀρσενόθηλυν εἰόνται, *Plutarch. de Iside. Sive tu deus es, sive tu dea, Arnob. adverf. Gent. lib.* 3. *Lunus & luna, Tertullian. apologet. c.* 13. Dans la version des LXX. on trouve souvent ἡ Βαὰλ, au lieu de ὁ Βαὰλ, De même, *ad Rom. c.* 11 : 4.

LE CIEL POETIQUE. On a follement attribué les deux ſexes à Iſis habillée en guerrière : mais quelle raiſon a-t-on pû avoir dans l'antiquité pour donner des armes à l'Iſis, à la femme ſymbolique qui ne devoit annoncer que des fêtes & des remercîmens pour les biens de la ſaiſon ? Iſis en cet équipage étoit apparemment l'annonce d'un ſacrifice qui devoit précéder une expédition militaire, pour laquelle on ſe devoit tenir prêt dans telle lune ou à tel jour de la lune.

Origine des Amazones.

XIV.

Pallas, Palès, Minerve.

La célébre Pallas qu'on honoroit à Athènes, & qui eſt la même que la Palès des anciens Sabins, ne diffère point non plus de l'Iſis Egyptienne. Quel rapport, quelle reſſemblance, vont d'abord dire les ſavans, entre la Pallas Athénienne préſidant à la guerre & aux arts, la Palès des Sabins préſidant aux fêtes ruſtiques, & l'Iſis Egyptienne qui eſt la lune, ou la reine du ciel ?

Que Pallas l'Athénienne, & Palès la déeſſe honorée dans les Palilies, ſoient la même choſe ; on en peut juger par la reſſemblance de fonctions, & de noms.

1. Pallas ou Isis armée. 2. Le Symbole de Dieu, ou d'une fête. 3. La marque du Sacrifice du Soir. 4. L'annonce d'une expédition au retour du vent étésien ou aux approches de l'été. 5. L'Isis tenant l'Eusuble, l'annonce des ouvrages de Tisseranderie.

Palès donne des loix aux laboureurs d'Italie : Pallas enſeigne la culture convenable aux Athéniens. L'un & l'autre nom ſignifie *l'ordre public* (*a*). Or l'emploi d'Iſis n'étoit autre choſe que de régler *l'ordre public* & le détail de l'année par une diverſité d'affiches, ou d'attributs particuliers à chaque ſaiſon. D'ailleurs nous apprenons dans l'hiſtoire, & par le témoignage de Diodore de Sicile *, que la religion & le peuple d'Athènes, provenoient originairement d'une colonie ſortie de Saïs, ville de la baſſe Egypte; & que la Pallas des Athéniens étoit armée de pié en cap, parce que l'Iſis de Saïs étoit ainſi honorée toute armée. LA THÉOGONIE.

* *Biblioth. l. 1. & Plato in Tim.*

La conformité de coûtumes & de religion, entre les Athéniens & les habitans de Saïs, a été parfaitement démontrée par pluſieurs ſavans (*b*). La conformité d'occupation n'eſt pas moins facile à prouver. Les Athéniens cultivoient tout particulièrement l'olivier & le lin. Ils n'avoient point de revenus plus ſûrs. A les entendre c'étoit Pallas qui leur en avoit montré l'uſage, & qui leur avoit

(*a*) פלל *pillel* & *palal*; régler les citoyens; *pèlilah*, l'ordre public.

(*b*) Voyez *Herodote*, *Diodore*, *Marsham*, & *Potter*. On peut auſſi lire l'ouvrage de *Samuel Petit*, ſur les Loix des Athéniens.

LE CIEL POLITIQUE. enſeigné la manière de faire la toile, comme auſſi de planter l'olivier & d'en preſſurer le fruit. Le même arbre faiſoit la richeſſe de Saïs, dont il eſt bon de remarquer que le nom en langage Phénicien, ſignifie *olivier* (a). Nouvelle preuve de l'affinité de la langue d'Egypte, & de celle de Chanaan.

(a) זַיִת *zaith* ou *Saïs*, *olea*.

Mais pourquoi l'Iſis de Saïs étoit-elle armée? Diodore peut nous aider à trouver la réponſe. Il obſerve qu'il y avoit à Athènes, comme en Egypte, trois états différens; 1°. les ſénateurs qui en Egypte ſe nommoient les prêtres; 2°. les laboureurs; 3°. les artiſans. Il ajoûte que c'étoit uniquement dans l'ordre des laboureurs que ſe prenoient tous les ſoldats. Les habitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre des laboureurs uniquement occupés à la culture de l'olivier, & des plus diſtingués par le nombre des bons ſoldats qu'ils fourniſſoient, honorèrent par préférence l'Iſis armée, ou telle qu'on l'habilloit anciennement pour annoncer la levée ou la marche des troupes.

Une nouvelle preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'un ſigne, c'eſt que les habitans de Saïs uniſſoient ordinairement à la cuiraſſe ou au bouclier de leur Iſis un autre attribut qui n'étoit

encore que l'affiche ou l'annonce de leur grande fête, de la fête particulière de leur canton. Cette solemnité où les habitans de Saïs louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier, se célébroit au soir, à la pleine lune, après le pressurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit & le sacrifice nocturne, par une chouette qui a coûtume de sortir alors de son nid. Ils exprimoient la circonstance de la pleine lune, en mettant sur la tête ou sur le sein d'Isis, une lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du sacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face ou cette lune, de plusieurs serpens, symboles communs de la vie : & il y avoit si peu de mystère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Méduse*, qui signifioit simplement le *pressurage des olives* (*a*). LA THÉOGONIE.

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui servent à écraser les olives. On l'appelloit Golgal (*b*) ou

(*a*) De דוש *dush*, *triturare*, fouler ; מדשה *medusha*, le pressurage. *Isai.* 25 : 10.

(*b*) גלגל *galgal*, *rota*. Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Isis, surnommée Golgo ; & une ville de

LE CIEL POETIQUE.

Gorgo, d'où eſt venu le nom de la Gorgone. Mais les fruits mûriſſant inégalement, la cueillette s'en faiſoit à diverſes repriſes, & l'indiction étoit double. Ces annonces faites en deux différentes fois ſe nommoient les Gorgones. Mais comment une figure deſtinée à ſignifier des choſes ſi ſimples s'eſt-elle convertie en un monſtre capable de glacer d'effroi ceux qui le regardoient? Les ſculpteurs Grecs ne comprenoient rien à la ſignification des ſerpens qui accompagnoient la Méduſe, ou l'annonce *du preſſurage*. Ils ne crurent pas devoir donner des traits fort gracieux à une tête qui portoit une pareille coëffure. La laideur des traits, jointe à l'aſpect des ſerpens, donna beau jeu à l'imagination des poëtes. On diſoit du preſſurage qu'il changeoit les fruits en pierre. Les noyaux des olives ſont en effet une eſpéce de pierre, & en portent le nom dans pluſieurs langues. Riche matière à équivoquer. De-là ſont venus les contes de la Méduſe, & des Gorgones, dont l'aſpect hideux glaçoit d'effroi & convertiſſoit en pierre, ceux qui les regardoient. Il y a bien

ce nom. *Stephan.* Les Arabes dans la Sphère ont conſervé à la Méduſe le nom d'Algol, qui dans leur langue ſignifie *la roue*.

d'autres traits dans la fable des filles de Phorcus (*a*), dont on trouve l'origine dans le double ſens des termes Phéniciens qui ſervoient à l'exprimer. Mais ces menus détails de mythologie ſont trop éloignés de notre objèt. Revenons à la Théogonie, & cherchons l'origine de Minerve. LA THÉOGONIE.

Les Athéniens faiſoient grand uſage des habits de lin *, auſſi-bien que les Egyptiens leurs peres. C'eſt ce qui leur fit conſerver avec reſpect un autre Iſis, qui portoit à la main droite l'enſuble ou la longue piéce de bois, autour de laquelle les tiſſerands roulent les fils de la chaîne, ou la liſſe de leur toile. La vûe de cet inſtrument du métier le plus néceſſaire aux Athéniens, dans la main de la déeſſe imaginaire, fit dire qu'elle avoit pris ſoin de leur montrer l'uſage du lin, la fabrique des étoffes, & l'invention des arts : & le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne ſignifie autre choſe qu'une *enſuble* (*b*) dans la langue

* *Thucidid. lib.* 1.

(*a*) De פרח *pharach*, *florere*, vient פרוות *phorcoth*, qui ſignifie la fleur des arbres. Les années où la fleur manque, la cueillette & le preſſurage manquent. L'un eſt la ſuite de l'autre.

(*b*) מנור & מנורה *manor* & *manevar*, ou *minerva*. *Manevar oregim. Liciatorium texentium.* I. Reg. 17 : 7.

LE CIEL POETIQUE.

Orientale. On voit d'anciennes Pallas avec cet inſtrument (*a*).

Mais ſi Pallas ou Minerve n'a jamais vécu, elle n'a jamais rien enſeigné. Comment donc s'eſt-on aviſé de lui mettre en main cette maîtreſſe piéce du métier le plus utile à la ſociété ? Cette Minerve n'eſt qu'une Iſis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs débaraſſés de tout autre travail ſe devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faiſoient grand commerce.

Ce qui achéve de rendre cette conjecture très-recevable, c'eſt que le nom d'Athéné qu'Homere donne toûjours à cette déeſſe, & qu'on donna à la ville dont elle paſſoit pour être la patrone, ſignifie préciſément *le fil de lin* qu'on roule ſur le métier autour de l'enſuble pour faire de la toile. L'Ecriture ſainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui ſe fabriquoit en Egypte (*b*) : & Thucidide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin juſqu'à la guerre du Péloponèſe. Rien de plus ordinaire

(*a*) Voyez-en une dans la collection de gravûres faite par les ſoins de M. de Crozat.

(*b*) אטון *aten* ou *etoun*, ou אטונה *atona*, *licium* ſeu *linteum Ægyptiacum*. Proverb. 7 : 16.

dans l'établiſſement des anciennes colonies que de leur faire porter le nom du premier objet auquel elles prenoient un intérêt particulier. LA THÉOGONIE.

Cette Pallas Athènè lorſqu'elle annonçoit le travail des toiles ou les fêtes qui en faiſoient l'ouverture, avoit à côté d'elle l'inſecte qui a l'induſtrie de ſe faire une toile. De-là eſt venue la métamorphoſe de la célèbre ouvrière Arachné (*a*), qui ayant oſé vanter ſon adreſſe & ſa toile, comme ſupérieures au travail de Pallas, fut changée en un animal qui conſerve toûjours les mêmes inclinations.

Nous nous bornerons à ces exemples des dieux & des déeſſes, auſquels les figures d'Oſiris & d'Iſis ont donné naiſſance. Paſſons aux divinités qui doivent leur être à la troiſième clé de l'ancienne écriture Egyptienne, je veux dire à l'Horus, qu'ils nommoient auſſi Ménès, ou l'inſtituteur du labourage, parce qu'il en étoit la régle.

XV.

Dagon.

Des différens dieux, héros, ou demi-dieux qui ont été imaginés ſur le modèle

(*a*) Aragne de אָרַג *faire de la toile.*

LE CIEL POETIQUE. d'Horus, le premier que je trouve sur ma route en sortant d'Egypte est le Dagon des Philistins de la ville d'Azoth. L'Ecriture sainte nous apprend que cette idole avoit une forme humaine, sans le caractériser par aucun attribut. Mais on a lieu de croire que Dagon portoit des marques rélatives au labourage, puisque son nom signifie *le blé* (*a*). C'est le sens que Philon de Biblos (*b*) donne à ce mot, & il pouvoit mieux que personne en être instruit, étant né sur la côte voisine. Eusebe, qui le cite, étoit Evêque de Césarée dans le voisinage d'Azoth, & nous trouvons dans ce qu'il continue à rapporter de la Théologie Phénicienne, que Dagon passoit pour être le dieu du labourage (*c*). C'est sans aucune preuve solide qu'on confond ce dieu avec Atergatis.

XVI.

Minos.

Passons du continent dans une des plus belles îles de la Méditerranée, & l'une

(*a*) דגון *dagon, frumentum.*

(*b*) Δαγὼν ὃς ἐστι Σιτὼν.

(*c*) Δαγὼν ἐπειδὴ σῖτον καὶ ἄροτρον ἐφεῦρε, διὰ τοῦτο ἄροτρος ἐκλήθη. Dagon pour avoir inventé l'usage du blé & de la charue fut appellé de ce nom, c'est-à-dire, le dieu du labourage. *Præpar. Evang.*

des premières qui ſe rencontrent au ſortir de l'Egypte, je veux dire l'île de Créte. La bonté de ſes productions, & l'étendue du terrain y attirèrent de bonne heure grand nombre d'habitans, qui étoient ou originaires d'Egypte, ou grands admirateurs de la religion Egyptienne, puiſque nous retrouvons parmi eux tout le cérémonial & toute la police de l'Egypte. LA THE'OGONIE.

Avant que de le prouver, rappellons-nous que c'étoit un uſage univerſel dans la plus haute antiquité de célébrer des fêtes ſur le tombeau des hommes chers à la patrie, & de renouveller leur anniverſaire. Nous trouvous de fréquens exemples des cérémonies funébres dans l'hiſtoire des Patriarches, & dans les auteurs prophanes. La pratique s'en eſt perpetuée d'âge en âge. Les premiers Chrétiens ſi attentifs à éviter toute ſuperſtition, s'aſſembloient tous les ans pour prier & pour célébrer le ſaint Sacrifice ſur le tombeau des Martyrs. Cet uſage fondé ſur la foi des anciens patriarches, & plus digne des reſpects que des plaintes de nos freres ſeparés, eſt encore en honneur parmi nous.

Depuis que l'Egypte ſe fut prévenue de cette idée ridicule que les ſtatues d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, qui ſervoient à régler la ſociété par leurs ſignifications reſpecti-

LE CIEL POETIQUE.

vers, étoient des monumens de leurs fondateurs ; qu'Osiris avoit vécu en Egypte, & qu'il y avoit été enterré ; on fabriqua des histoires conformes à cette créance. Au défaut d'un tombeau qui contînt réellement le corps d'Ammon ou d'Osiris, on se contenta d'un cénotaphe (a). Le concours devint grand à ces cercueils simulés, & l'on y célébra avec pompe une fête annuelle. Plutarque nous parle souvent des fêtes du tombeau d'Osiris, & nous apprend que quand on reprochoit aux Egyptiens de placer dans le ciel des dieux dont ils montroient le tombeau, leur dénoûment étoit que les corps de ces dieux avoient été embaumés & enterrés dans l'Egypte ; mais que leurs ames *résidoient dans les astres* *. Le grand anniversaire d'Osiris se célébroit au tombeau de Jupiter-Ammon à Thèbes ou Diospolis la grande. On avoit aussi un tombeau de Jupiter ou d'Osiris à Diospolis la petite. La ville de Busiris paroît avoir pris son nom particulièrement du tombeau d'Osiris où l'on immoloit quelquefois des victimes humaines. Strabon raconte fort sérieusement que l'intention d'Isis, en multipliant les tombeaux de son mari, qui ne pouvoit être déposé que dans un

* *De Isid. & Osir.*

(a) Cercueil vuide, & de pure représentation.

seul,

avoit été d'empêcher qu'on ne le pût LA THE'O-
ber. C'étoit, comme faiſoient les Egy- GONIE.
s en toute rencontre, expliquer par
able des cérémonies dont on igno-
l'origine & l'intention. Ces tom-
x, quoique purement repréſentatifs,
nt devenus une partie néceſſaire du
nonial. Les Crétois étant originaires
ypte eurent leur fête d'Oſiris ou de
, la fête de leur *dieu* : ils eurent par
équent le cercueil vuide qui étoit
arable de cette fête. Ils crurent par
te que Jéhov, dont ils célébroient la
avoit vécu en Crète. Son tombeau
s montroient avec complaiſance en
la preuve ſenſible : & ils étoient
s que le maître du ciel eût été leur
patriote. Il eſt vrai qu'on leur repro-
quelquefois (*a*) d'être des menteurs
r ordinaire, en montrant le tombeau
dieu qui n'avoit pu mourir. Mais
Crétois n'étoient pas plus embaraſſés
es Egyptiens pour la réponſe : & la
d'un tombeau vuide n'étoit rien
is qu'incompatible avec l'hiſtoire
dieu, qui après avoir d'abord vécu
a terre, avoit été tranſporté dans le

(*a*) Voyez le mot de Callimaque qui traite à ce
es Crétois de menteurs, Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται.
in Jov. v. 8.

LE CIEL POÉTIQUE. le ſoleil. Voilà donc deux *Jupiter*, l'un mort en Egypte, l'autre en Crète, avec le monument hiſtorique de la vérité de leur exiſtence. Auſſi ſe multiplièrent-ils bien ailleurs ſans qu'il y ait un mot de vérité dans l'hiſtoire d'aucun d'eux.

A côté de Jéhov ou du Jupiter Crétois, nous trouvons la mere Idéenne, la même qui étoit appellée Cybéle en Phrygie. Virgile en nous apprenant que le culte & les fêtes de cette déeſſe des Phrygiens venoient de Crète *, nous apprend que l'Iſis étoit honorée en Crète; puiſque Cybéle & Iſis ſont évidemment le même ſymbole différemment hiſtorié ſelon le génie des peuples.

* *Æneid.* 3.

Enfin le fils bien-aimé de Jupiter & d'Iſis, l'Horus, ou le Ménès, à qui Jupiter fit part de ſa confiance, & à qui il inſpira de bonnes loix pour la félicité des peuples, ne fut pas oublié dans le cérémonial Crétois. Qui ne voit du premier aſpect que le Ménès Egyptien avec ſes révélations, ſes loix & ſa police, eſt le moule où a été jettée la fable de Minos & des loix qu'il donna aux habitans de Crète? *Jovis arcanis Minos admiſſus* *. Toutes les piéces de l'hiſtoire Egyptienne & de l'hiſtoire Crétoiſe ſont évidemment les mêmes, & le nom de Minos ne diffère

* *Horat. Carm. l. 1. ode* Te maris & terræ.

de l'autre que par le ſon des voyelles qui varient aiſément, & ſont aſſez ſans conſéquence dans les langues orientales. LA THÉOGONIE.

Les ſavans parlent quelquefois de Minos & de ſes loix, comme ſi le code en avoit été conſervé dans des archives publiques, & comme s'ils ſavoient exactement la généalogie & la vie du légiſlateur. Mais qu'en faut-il penſer à la vûe des circonſtances qui ſe préſentent ici d'elles-mêmes ? Un roi adoré après ſa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'aſſemble pour chanter ſes louanges, une femme honorée comme la mere de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le légiſlateur des habitans : joignons à cela l'exacte conformité des noms de Ménès & de Minos : une telle reſſemblance à tous égards entre les fêtes Crétoiſes & les fêtes Egyptiennes, nous fait aſſez voir que les premières ſont une copie des autres ; & que tous ces perſonnages, dont on y racontoit fort ſérieuſement l'hiſtoire, n'ont jamais exiſté, mais ne ſont que les anciens ſymboles perſonifiés. La ſeule vérité qui ſe ſoit conſervée dans cet obſcurciſſement du ſens des fêtes d'Horus ou Ménès, c'eſt qu'elles avoient pour but la légiſlation ou les réglemens publics de la ſociété.

LE CIEL POETIQUE.

En ôtant à Minos le rang qu'il occupoit dans l'hiſtoire ; & le réduiſant, comme tout le ciel poëtique, à une figure priſe à contre-ſens, je ne prétens faire aucun tort, ni porter aucune atteinte à la réalité de Minos ſecond, de qui, dit-on, deſcendoit Idoménée qui régnoit en Crète dans les environs du mont Ida vers le tems de la guerre de Troye. Ces Princes ont pû ſe faire honneur du nom de celui qu'ils croyoient fils de Jupiter, & l'auteur de leur race. Il n'eſt pas inutile d'obſerver dans le nom d'Idoménée les reſtes ſenſibles du nom de Ménès, qu'on voit par-là être la même choſe que celui de Minos.

Si tous nos ſimulacres Egyptiens portés en Crète y ont pris un tour hiſtorique, on voit ſans peine que c'eſt parce qu'ils étoient de nature à paroître autant de monumens des choſes paſſées, étant pris à la lettre, & qu'ils n'ont pas en Egypte plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de critique répandant un nouveau jour ſur tout ce qui a précédé, il eſt bon de l'éclaircir de plus en plus, & de le fortifier par d'autres circonſtances qui achévent d'en démontrer la certitude.

C'eſt parce que les Crétois tiroient leur origine & leurs uſages religieux de l'Egy-

pte, qu'ils eurent d'abord un labyrinthe ou un palais distribué en autant d'appartemens qu'il y avoit de mois à l'année, & où l'on plaçoit les figures significatives qui avoient rapport à chacun de ces mois, pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y élevoit, l'ordre du ciel & la police Egyptienne. Cette demeure des prêtres & ces figures ne devinrent des mystères qu'avec le tems, & par l'ignorance de leur premier sens. Ce qui est si vrai, qu'anciennement ces figures & les cérémonies des initiations ou des instructions se montroient à découvert à tout le monde (*a*). C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend, & tout ce que nous avons établi jusqu'ici, le suppose.

LA THE'OGONIE.

C'est encore parce que les Crétois tiroient leur origine & leur police de l'Egypte qu'ils étoient partagés en trois classes; 1°. les prêtres; 2°. les laboureurs ou habitans des bourgs; 3°. les forgerons ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le moindre nombre, & *les plus pauvres de la colonie*. Ils s'appliquoient à la recherche

(*a*) ἐν Κνοσσῷ νόμιμον ἐξ ἀρχαίων ἦν φανερῶς τὰς τελετὰς ταύτας πᾶσι παραδίδοσθαι. Il étoit anciennement d'usage dans la ville de Gnossus (en Créte) de pratiquer ces cérémonies à découvert, & d'y admettre tout le monde. *Diod. l. 5.*

LE CIEL POETIQUE.

des mines, & à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, & ſur-tout dans les valées du mont-Ida, où ils trouvoient un minerai abondant, & tout le bois néceſſaire tant pour purifier le cuivre & le fer, que pour en forger les outils néceſſaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Dactyles (*a*), c'eſt-à-dire, *les pauvres de la colonie.* Ce que Diodore de Sicile* & les Marbres d'Arondel racontent de ces Dactyles, qu'ils inventèrent l'uſage du fer, du feu, & de la forge, eſt uniquement fondé ſur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

a *Bibl. l. 5.* *Voyez auſſi Marm. Oxon.*

Le gros de la colonie étoient les Curétes (*b*), c'eſt-à-dire, *les habitans des villes*, occupés à cultiver un excellent pays, & qui par cette raiſon donnèrent le nom à l'île entière. Ce qui la caractériſoit dans l'antiquité, c'étoit le grand nombre de ſes villes.

Æneid. l. 3. *Centum urbes habitant magnas uberrima regna.*

Le corps ou la claſſe la plus diſtinguée

(*a*) De דך *dac, pauper*; & de טול *tul*, ou *tyl, migratio. Ultima Tulé, ultima migratio.* דכטלים *dactylim, pauperes migrationis.* Les Grecs ont donné le nom de δάκτυλοι *Dactyloe*, aux doits de la main, parce que les doits ſont nos ouvriers.

(*b*) De קרת *keret, civitas, oppidum* קרתים *curtim, les habitans des bourgs.*

étoit enfin celle des prêtres qui étoient spécialement occupés des sacrifices, de la pompe des fêtes, du chant, & des danses sacrées qui se faisoient au son de leurs tambours. On les appelloit Coribantes (*a*), c'est-à-dire, *les sacrificateurs*. Mais il paroît que ceux des prêtres, qui étoient chargés de l'administration des choses sacrées parmi les forgerons du mont Ida, ou dans d'autres corps d'artisans, prirent le nom de Dactyles; & que ceux qui étoient dispersés dans les villes se nommoient Curétes: car ces anciens noms de Curétes, de Dactyles, & de Coribantes, se donnent assez indistinctement aux prêtres de Crète, de Phrygie, de Lemnos, & de Samothrace. Cette confusion est peu surprenante dans des tems postérieurs où tous ces noms étoient conservés & révérés, quoiqu'on eût perdu de vûe le fondement de ces distinctions (*b*). LA THÉOGONIE.

(*a*) Du mot קרבן *corban*, *oblatio*, *donum*, *sacrificium*. Levit. 6 : 20. & Marc 7 : 11.

(*b*) On peut encore remarquer ici que le Minos Crétois n'est pas un homme qui ait existé, puisque ses collégues Radamante & Æaque ne sont que deux mots, qui signifioient toute autre chose que des hommes, mais dont on ne savoit plus le sens. Depuis que le nom de Ménès ou de Minos eût été communément employé pour signifier l'assemblée mortuaire; en parlant du jugement qui en Crète, comme en Egypte, devoit précéder l'enterrement, on l'appelloit le jugement *de mort*, le jugement

LE CIEL POETIQUE.

XVII.

Dionyſius ; Bacchus.

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des ſymboles, & qu'on en varioit les piéces pour ſe faire entendre, bien loin d'y vouloir cacher aucun myſtère ; la figure d'Horus changeoit de nom & d'attributs, ſelon l'exigence des circonſtances où elle étoit miſe en œuvre. Le premier uſage qu'on en faiſoit dans certaines fêtes étoit *la repréſentation du paſſé.* Le ſecond étoit l'inſtruction & *les réglemens* convenables au peuple.

1°. Quand on montroit au peuple les ſignes commémoratifs de l'ancien état des hommes, *l'enfant* ſymbolique qu'on y mettoit avec un ſerpent ſe nommoit *l'enfant de la repréſentation* (a) *(ben ſemélé.)* Cette imitation de l'enfance, ou

de douleur, ou le jugement *de ceux qui dorment*, ou le jugement *du long ſommeil.* Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos*, *Æaque*, & *Radamante.* Minos & les *manes*, ſe prenoient dans le même ſens pour l'aſſemblée funèbre, & pour la figure repréſentative de la perſonne morte ; parce que toutes les figures ſymboliques portoient anciennement le nom de *manes.* עקה *aaca*, ſignifie la douleur la plus amère ; רדמים *redamim*, ſignifie ceux qui dorment profondément ; רדמת *redamet*, ſignifie le grand ſommeil.

(a) בן *ben*, *filius* ; סמלה *ſimelah*, imitation, d'où viennent *ſimilis* & *ſimulacrum.*

de la foibleſſe du labourage, paſſa avec les mêmes fêtes & les mêmes noms chez les Grecs. Ceux-ci n'entendoient point ce terme *ſémélé ;* & prenant cet enfant ſymbolique pour un enfant réel, ils traduiſirent *ben ſémélé* par l'enfant de Sémélé, le fils de Sémélé. Ainſi celui qui étoit déja devenu par la ſtupidité des Egyptiens le fils d'Oſiris & d'Iſis, quoique ſes prétendus pere & mere ne fuſſent que deux lettres, devint encore par la mépriſe des Grecs le fils de Sémélé, dont on raçontoit très-ſérieuſement toute la parenté. On ne manquoit pas, dans les hymnes qu'on chantoit en l'honneur de l'illuſtre enfant, de dire qu'il étoit le fils de Jéhov ou Jupiter, & de le dire en langage Oriental (*a*). Les Grecs prirent encore cette façon de parler au pié de la lettre, & imaginèrent que Sémélé, groſſe de cet enfant, avoit ſouhaité de voir Jupiter dans toute ſa gloire ; mais qu'elle avoit été conſumée par les éclairs, & par les flammes qui accompagnoient Jupiter dans ſon équipage céleſte ; que par un mouvement de compaſſion Jupiter avoit ſauvé l'enfant encore à tems ; LATHÉ-GONIE.

(*a*) *Egreſſus è Jovis femore*, comme il eſt dit des enfans de Jacob יצאי ירכו *qui egreſſi ſunt ex femore* Jacobi. Geneſ. 46 ; 26.

LE CIEL POETIQUE.

l'avoit couſu dans ſa cuiſſe ; & qu'enfin après le tems d'une groſſeſſe régulière, l'enfant étoit *ſorti de la cuiſſe* de Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaiſanteries au lecteur judicieux ſi elles n'étoient rachettées par une preuve nouvelle de ce que nous avons déja obſervé, qu'une infinité de fables n'ont point d'autre origine que l'ignorance où étoient les Grecs du vrai ſens des mots Phéniciens, ou le plaiſir que les Phéniciens prenoient à équivoquer ſur les termes qui pouvoient avoir un double ſens, en choiſiſſant toûjours celui des deux ſens qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

La repréſentation de l'ancien état ne conſiſtoit pas ſeulement en ces ſignes commémoratifs qu'on portoit ou ſur un van, ou dans le coffrèt dont nous avons parlé. On y joignoit des cérémonies ou des formules de prières qui avoient rapport à la même intention. On y invoquoit le nom de Dieu avec de grandes lamentations. On l'appelloit le fort, la vie, le pere de la vie. On imploroit ſon ſecours contre les bêtes, & on feignoit de leur donner la chaſſe en courant çà & là, comme pour les aller attaquer : ou même on y alloit de bonne guerre & les armes à la main.

Ces cérémonies & les formules d'invocation étoient ſimples. La piété les avoit fait naître. Mais depuis que l'enfant repréſentatif fut devenu un dieu dans l'eſprit des peuples, on lui fit l'application de tout ce qu'on faiſoit & diſoit à l'honneur de l'Etre ſuprême. C'étoit la coûtume de dire en ſoupirant : *crions au Seigneur*, io terombé, ou diſterombé. Pleurons devant le Seigneur, ou *Dieu voyez nos pleurs*, io Bacché, io Bacchoth. *Vous êtes la vie, l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu & le fort :* Jehova, hevan, hevoe, & eloah. On diſoit ſur-tout en Orient : *Dieu eſt le feu, & le principe de la vie. Vous êtes le feu ; la vie vient de vous :* hu esh : atta esh (*a*). Tous ces mots & bien d'autres qui étoient les expreſſions de la douleur & de l'adoration ſe tournèrent en autant de titres qu'on donnoit ſans les entendre à cet enfant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc appellé Bacchos, Hevan, Evoé, Dithyrambe, Jao, Eleleus, Uès, Attès. On ne ſavoit ce que tout cela vouloit dire : mais on étoit ſûr que le Dieu de la fête aimoit tous ces titres. On ne manquoit pas de

LA THÉOGONIE.

(*a*) *Hu esh* אש הוא *ipſe eſt ignis.* Deuter. 4 : 24. *Atta esh* אש אתה *tu vita es.* Voyez Strabon liv. 10. Suidas, ſur ces mots ἄτης ou ἄτις, & ὗς ; où Bochart, *Chanaan. l.* 1. *c.* 17.

LE CIEL POETIQUE. les lui livrer, & ces expreſſions de douleur devinrent ainſi des cris de joye, ou des hurlemens inſenſés.

En allant en courſe contre les bêtes qui traverſoient les efforts des laboureurs : on s'écrioit : *Seigneur, vous êtes pour moi une armée*, io Saboï. *Seigneur, ſoyez mon guide*, io Niſſi, ou avec un accent différent, Dioniſſi. De ces cris de guerre qui ſe répétoient ſans être entendus, on en fit les noms de Sabaſius & Dionyſus.

Celui de tous qui fut le plus en uſage en Italie fut Bacchoth. L'oreille délicate des Grecs, ennemis des ſons durs, s'accommoda mieux du nom de Dionyſus. Ces différens titres, & la kirielle en étoit longue, produiſirent autant d'hiſtoires. Ainſi l'on donnoit à ce dieu le nom de Dionyſus, parce qu'il étoit fils de Jov ou Jupiter, & qu'il avoit pris naiſſance à Nyſa, ville d'Arabie. On le nommoit Evius, parce qu'étant aux priſes avec un des géants, Jupiter l'encourageoit en langue Greque, & lui.... Mais ſi nous tenons la vérité nous pouvons négliger le détail de ces contes. Peu nous importe de ſavoir ce qu'on a imaginé ſur chacun de ces noms (*a*) faute de les entendre.

(*a*) On peut voir ces fables dans les hymnes attribuées

pourroit m'arrêter & m'objecter ici LA THÉO-
acchus n'étoit pas un nom en l'air, GONIE.
e je le penſe, & qu'il exprimoit au
un homme célébre qui avoit réel-
t vécu; puiſque les Orientaux & les
entaux conviennent tous du voyage
onyſus aux Indes, & que la durée
ı expédition étoit atteſtée par l'éta-
nent d'une fête qui revenoit de trois
ı trois ans *.

* *Trieteriæ Orgia.*

:i ne détruit rien de ce que j'ai avan-
nais ſeulement me donne lieu de
her dans l'hiſtoire qui eſt cet hom-
ílébre dont on s'eſt figuré peu-à-peu
es Bacchanales, étoient le mémo-
)luſieurs nations ayant cru trouver
ı & ſon épouſe dans l'homme & la
ıe ſymboliques, qui ſervoient à an-
:r l'année ſolaire & l'ordre des fêtes
:lles, ont cru appercevoir dans le
a), dans le *fils bien aimé* déïfié à
)ur, quelqu'un des fils de Cham. Les
tiens le prirent pour celui des enfans
ıam qui avoit le premier gouverné
)licé l'Egypte. Quelquefois ils le
ment Ménès, qui eſt le nom d'un

ée, & à Homère; dans les poëmes d'Héſiode &
e; dans les hymnes de Callimaque; dans les my-
es de Noël le Comte, ou autres.

) C'eſt la traduction de בן *ben*, l'enfant, le fils.

LE CIEL POETIQUE.

ſymbole, & non d'un homme : quelquefois ils le nomment Méſori : ce qui revient à celui de Meſraim, que l'écriture donne à ce chef des colonies Egyptiennes. Les Orientaux paroiſſent avoir fait l'application de cet enfant bienfaiſant, & de ce légiſlateur aimable à Nembrod qui s'étoit rendu célébre du côté de l'Euphrate. Il étoit fils de Chus, & par conſéquent iſſu de Cham, pere de celui-ci. Il étoit ſorti du Chuſiſtan, province de de-là le Golphe Perſique, qui conſerve encore, comme on le voit, le nom du pere de Nembrod. On prit de-là occaſion de confondre Nembrod avec Bacchus, & d'attribuer à celui-ci une chaſſe, & des victoires célébres au de-là du Tigre, & juſqu'aux Indes. Le rapport de reſſemblance entre Bacchus & Nembrod, eſt fondé ſur ce que les fêtes qui portent le nom de Bacchus ſont des repréſentations des anciennes chaſſes, & que Nembrod avoit été un puiſſant chaſſeur, qui avoit ſouvent mené la jeuneſſe en courſe contre les bêtes dangereuſes, & avoit délivré le pays en renouvellant ces chaſſes de trois ans en trois ans. L'idée que l'Ecriture ſainte nous donne de Nembrod favoriſe cette application. Il étoit, dit elle, appellé par excellence : *le puiſſant chaſſeur devant*

le Seigneur, ou le chaſſeur dont Dieu bénit les entrepriſes. Je ne ſai ſur quoi eſt fondé le déchaînement des interprétes contre Nembrod. L'Écriture n'en parle point d'une manière deſavantageuſe. Les ſuccès de ſes chaſſes, utiles à toute la contrée, lui attirèrent la confiance des habitans du voiſinage de Babel : & étant ſouvent à leur tête, il commença à former un petit royaume, qu'on a confondu ſans raiſon avec les commencemens de la puiſſance Aſſyrienne. LA THÉOGONIE.

Quoique l'application de quelques traits de Nembrod à Horus ne fût pas deſtituée de vrai-ſemblance, on ſent combien elle eſt fauſſe. Horus, ou Oſiris le jeune, ou Ménès, ou Bacchus de quelque façon qu'on le nomme, tient mal ſon rang dans l'hiſtoire. Comme fils d'Iſis il eſt né en Egypte. Enſuite il vient au monde à Nyſa en Arabie. Une troiſième légende le fait naître auprès de l'Euphrate. D'un autre côté il eſt indubitable que Sémélé, femme bien connue en Béotie, lui a donné le jour. Enfin il vient au monde en tant de lieux qu'on voit ſans peine que ſes généalogiſtes & ſes hiſtoriens ne ſavent ce qu'ils diſent.

Paſſons au cortége de Bacchus, nous y trouverons la preuve que Bacchus n'eſt Le cortége de Bacchus.

LE CIEL POETIQUE.

qu'un masque ou une figure, & non un homme qui ait jamais été.

Pour rendre la représentation des anciennes chasses, & du premier état des hommes plus ressemblante, on y paroissoit avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la dispersion, ou un peu auparavant, lorsque tout manquoit; & que l'alternative des saisons jointe au boulversement universel, arrivé au déluge dans les déhors de la terre (a), forçoit les hommes par de nouveaux besoins à chercher des fourures, à construire des abris, & à inventer de nouveaux arts.

. . . . . *Curis acuens mortalia corda,*
Ut varias usus meditando extunderet artes.

On avoit retenu de l'ancien monde l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête, & de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites avec des peaux cousues, invention d'un des enfans de Lamech *. Ces secours depuis le déluge se trouvèrent trop foibles contre la pluye pénétrante, & contre la rigueur du froid ou des grands vents. On

* *Jabel. Genes.* 4 : 20.

(a) Il est attesté par des preuves de fait d'un bout du monde à l'autre. Voyez la lettre qui finit le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ce que nous en avons dit ci-dessus dans l'histoire de l'écriture symbolique.

se couvrit en entier de la peau des ani- LA THÉO-
maux dont on se nourrissoit ordinaire- GONIE.
ment, sur-tout de celle des boucs & des chévres qui est plus souple que toute autre. La chasse fournissoit quelquefois des habits moins communs, & même des parures honorables. Celui qui paroissoit sous la peau d'un lion ou d'un tigre attiroit tous les yeux, & annonçoit une victoire utile. Le tems & l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des brébis, & le poil des chévres, à se donner des habits plus doux & plus faciles à laver.

Lorsque les arts furent inventés & perfectionnés par de nouveaux essais, le souvenir de la grossièreté des premiers tems, & la comparaison des peines que le genre humain avoit d'abord éprouvées, avec les commodités & les inventions des tems postérieurs, rendirent les fêtes rurales, ou les fêtes *de la représentation de l'ancien état*, plus animées que toutes les autres.

Un des points les plus essentiels à cette fête, étoit donc d'y paroître couverts de peaux de boucs (*a*), de daims, de tigres

(*a*) C'est ce que les Latins exprimoient par *Thyasos inducere* : former des chœurs de gens habillés en boucs, & en béliers. תישים *thiasim hirci & arietes.* Genes. 30. 35.

LE CIEL POETIQUE.

ou autres animaux, soit domestiques, soit sauvages. On s'y barbouilloit le visage de sang pour porter les marques du danger que l'on avoit couru, & de la victoire qu'on avoit remportée.

Au lieu de sang, on avoit souvent recours à une légère couche de lie, ou au jus de mûres, qui étendu sur un visage, dégoûtoit un peu moins l'acteur que n'auroit fait le sang des bêtes, & embellissoit tout autant.

* *Virgil. Eclog. 6.* *Sanguineis frontem moris & tempora pingit**.

Tel est le fard d'un des principaux acteurs des Bacchanales, lorsque Virgile le fait paroître sur la scéne. La lie plus facile à trouver à l'entrée de l'hyver où ces fêtes se célébroient, étoit mise en œuvre par les personnes qui formoient le cortége ou la pompe de Bacchus ; & par les acteurs (*a*) des représentations dramatiques qui n'étoient qu'une suite ou une extension des Bacchanales, fêtes dont la nature & l'institution étoient de *représenter le passé.*

Tout y dégénéra de la sorte en mascarades, en courses insensées, en hurlemens, & en fureur : c'étoit à qui feroit

(*a*) *Personæ facies erat.* Horat. de Art. Poëtic.

le plus de folies. Au lieu de porter une peau de bouc ou de chévre, on crut beaucoup mieux faire de s'habiller en chévre, ou en tigre ; de s'affubler la tête des cornes d'un chévreuil, ou d'un jeune cerf ; de se couvrir le visage d'écorce d'arbre de façon à imiter le né camard & les oreilles pointues du chévreau & du boue, sans négliger les autres ornemens de la figure (*a*). Peu-à-peu au lieu d'un enfant de métal porté mystérieusement dans un coffre, on prit la coûtume de choisir un gros garçon bien nouri, pour faire le personnage du dieu imaginaire. Avec le tems on lui donna un char : & pour rendre le tout plus merveilleux, les prétendus tigres s'offrirent à le traîner, tandis que les boucs & les chévres gambadoient à l'entour. Les assistans *déguisés* & *masqués* de la sorte, portoient des noms conformes à l'action qu'ils faisoient. On les nommoit satyres, mot qui signifie des hommes *déguisés* (*b*), ou faunes, c'est-à- LA THE'O-GONIE.

Origine des satyres, des faunes, & de Pan.

(*a*) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.* Georgic. 2.

(*b*) סתור *satur*, caché, déguisé ; פנים *panim*, ou *phanim*, *facies*, προσώπα, *persona*, *oscilla*, des masques. Ces panim ou ces masques hideux ne pouvoient manquer d'épouvanter les enfans. C'est pour cela que les frayeurs occasionnées par des apparences de mal, sans réalité, ont été appellées *terreurs paniques*. Telle est l'origine fort simple du nom qu'on donna au dieu de Men-

LE CIEL POETIQUE.

dire des *masques*. Ces étymologies sont simples & étroitement liées avec ce qui précéde, se trouvent confirmées par l'usage où étoient les assistans des fêtes rurales, de consacrer à Bacchus, & de suspendre à l'arbre sous lequel se faisoit la dernière station, le masque d'écorce ou autre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie (*a*). Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'Evangile : mais on voit ce qu'il en reste encore parmi nous dans les réjouissances de l'hyver. C'est la même saison, le même intérêt, & à peu de chose près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui suivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchants ou de Bacchantes, c'est-à-dire, de pleureurs & de pleureuses, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, & par

dès, c'est-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes & les poils duquel les philosophes ont cru trouver une très-belle emblème de la nature universelle. Ceux qui sont curieux de ces merveilleuses conceptions, peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Psellus, de l'empereur Julien, & de Platon. Nos déistes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, se sont donné pour maîtres les interprétes d'une ridicule mascarade.

(*a*) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis*
Et te Bacche vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu.
Virgil. ibid.

1. Le Sistre. 2. Le Tambourin et les clochettes. 3. Les masques d'écorce ou autre, suspendus après la fête. 4. Le Capricorne symbole des approches de l'hyver. 5. Le Coffre de la reproduction. 6. les pins, ou le mémorial des premieres torches.

des invocations fréquentes du secours de Dieu. LA THE'OGONIE.

Les femmes qui portoient le coffret ou les corbeilles sacrées, ou du moins un tyrse, c'est-à-dire, tantôt une pique, en mémoire des premieres chasses ; tantôt une torche de bois résineux, en mémoire de la nouveauté de l'hyver ; se nommoient Ménades, Tyades, & Bassarides. On les appelloit Ménades, c'est-à-dire, *celles qui portent les affiches*, parce que les fêtes ou les réglemens, & toutes les figures sacrées qui en étoient inséparables, se nommoient *Manes* en ancien langage, c'est-à-dire, réglemens : ce que les Grecs ont rendu par *Thesmoe*. Les attitudes égarées de ces femmes qui encherissoient à l'envi sur les lamentations, & sur les gestes représentatifs autorisés par l'usage, en prirent le nom de *Manie*. Ces femmes se nommoient Thyades (*a*), c'est-à-dire, *vagabondes*, quand elles se dispersoient sur les montagnes comme autant de chasseuses. On les nommoit Bassarides ou vendangeuses (*b*) ; parce que ces fêtes se célébroient après les vendanges, & *Les Ménades.* *Les Thyades.* *Les Bassarides.*

(*a*) De תעה *thouah*, *vagari* ; de-là vient θύειν, sacrifier, & notre mot *tuer*, parce que ces courses ne tendoient qu'au massacre des bêtes.

(*b*) De בצר *batsar*, *vindemiare*.

LE CIEL POETIQUE.

quand on commençoit à pouvoir faire usage du vin nouveau.

Après les courſes & tout le train, paroiſſoit en dernier lieu un vieillard monté ſur un âne (*a*), & qui s'avançoit d'un air tranquille en offrant du vin à la jeuneſſe fatiguée, & invitant chacun à prendre quelque repos. Peut-on ſavoir ce que c'eſt que cette figure qui fait la clôture de la fête ? En jugeant du perſonnage par ſa paiſible monture, par la coupe ou la taſſe qui pend à ſon côté (*b*), par l'exhortation obligeante qu'il fait aux chaſſeurs, & par ſon nom de *Silen* ou *Silvan*, qui ſignifie *ſalut*, *repos*, ou *leçon* de repos, on devine ſans peine que la part qu'il prend à la repréſentation, eſt de peindre l'état des vieillards que leur âge diſpenſoit de cette courſe, & la ſécurité qui devenoit la récompenſe des ſoins du labourage, & de la chaſſe donnée à propos aux bêtes de la contrée. Ainſi toutes les parties du tableau avoient une exacte correſpondance, & rien n'étoit oublié dans la repréſentation. Mais ce perſonnage devint hiſtorique, ainſi que tout le reſte : & comme il invitoit tout le monde

Silène.

(*a*) *Ibat pando Silenus aſello.*

(*b*) *Gravis attrita pendebat cantharus ansâ.*

Virgil. Eclog. 6

des Satyres. 2. Latene, ou le Lezard. 3. Anubis
à la maniere des Grecs. Le Lezard et la Tor
rapportés à la demeure des Egyptiens au bord
au le lever de la Canicule.

à la jubilation, l'on fit de ce docteur commode le précepteur de Bacchus : tel disciple, tel maître. On peut voir dans la sixième éclogue de Virgile quelques traits de la morale de Silène : ils sont parfaitement d'accord avec la materielle physique qu'on lui prête. LA THÉOGONIE.

Quelquefois ce vieillard est appellé Sylvain, ce qui est toûjours le même nom, & le même sens. Il tient dans ses mains un jeune arbre avec ses racines (*a*). Ce nouvel acteur exprimoit très-bien par cet attribut les transplantations, les progrès du jardinage & de l'agriculture, dont la liberté & les succès étoient dûs aux soins que la jeunesse avoit pris de s'attrouper pour courir sus aux animaux malfaisans. *Sylvain de Selav salut.*

2°. Après la représentation de l'ancien état du genre humain, dont le sens fut entièrement perverti par la métamorphose qu'on fit de ces personnages symboliques en autant de dieux, les fêtes d'Horus ou du labourage contenoient encore les diverses leçons ou les réglemens des travaux annuels, dont il étoit important que le peuple sçût les commencemens & la durée. C'est ce qu'on lui annonçoit dans cette fête & dans d'autres par les divers habillemens ou attributs Les instructions de Bacchus.

(*a*) *Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum.*

LE CIEL POETIQUE.

qu'on donnoit à Horus. Chaque vent, chaque opération, chaque précaution d'expérience avoit ſa marque & ſon affiche propre. Nous ne répéterons point ce que nous en avons dit : mais ce qu'il eſt néceſſaire de remarquer ici, c'eſt que le Ménès, ou le ſymbole des réglemens de la ſociété, eſt devenu le docteur du genre humain, le légiſlateur Bacchus (*a*). Horace qui ſe plaiſoit à ſes leçons (*b*), n'en parle qu'avec enthouſiaſme, & comme du plus parfait de tous les maîtres. Mais parlons ſérieuſement : on trouve encore tous les éloges du labourage dans les miracles ridicules que les poëtes attribuent à Bacchus ; & ceci nous fournit une nouvelle preuve de la converſion des ſymboles en autant d'objets réaliſés & traités hiſtoriquement.

C'eſt en effet le labourage & non Bacchus, puiſque celui-ci n'eſt qu'un mot, ou une idée ; c'eſt le labourage qui fait ſe précautionner contre les débordemens des rivières, & contre les marées violentes. C'eſt le labourage qui a donné un frein ou des digues aux torrens, & qui a étudié la hauteur des grandes crûes

(*a*) νομοθέτης, νομός, *legiſlator.*
(*b*) *Vidi docentem. Credite poſteri.* Carm. 2. od. 19.

pour

pour garantir les habitans par des terraſſes ſuffiſamment relevées. LA THE'OGONIE.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum.

C'eſt le labourage & non Bacchus qui enſeigne aux hommes à faire couler des ruiſſeaux de vin, de miel, & de lait, dans des pays déſerts ou couverts de ronces, & où tout paroiſſoit condamné à une affreuſe ſtérilité.

Fas pervicaces eſt mihi Thyadas
Vinique fontem, lactis & uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapſa cavis iterare mella.

C'eſt le labourage & non Bacchus qui a vaincu le géant Rœchus, c'eſt-à-dire, le vent (*a*) & l'inondation qui en étoit la ſuite, en obſervant l'entrée du ſoleil dans le lion, & en réglant les opérations champêtres par des expériences certaines.

Rœchum retorſiſti leonis
unguibus horribilique malâ.

C'eſt le ſymbole du labourage, & non un homme diviniſé après ſa mort, qui a long-tems annoncé dans les fêtes les différents travaux qui devoient être les ſoûtiens de la vie, & les moyens propres à

(*a*) רוח *ruach.*

...uiter toutes les familles. On ne ... dire autre choſe en portant un ...ent d'or dans les bacchanales, & en ...ettant tour à tour dans le ſein de tous ...s aſſiſtans *. On leur faiſoit entendre qu'il n'y avoit point de ſubſiſtance, ou de recolte à eſpérer pour eux, s'ils ne pratiquoient exactement ce qu'on leur marquoit d'une ſaiſon à l'autre. Mais ce ſerpent, ſymbole de la vie, prit un air merveilleux chez les poëtes toûjours imaginatifs. Il devint la marque du pouvoir admirable de Bacchus. Tous ceux qui aſſiſtoient à la fête pouvoient le manier ſans riſque. Les Bacchantes s'en ſervoient comme d'un ruban pour nouer leurs cheveux. Une telle ſecurité annonçoit ſans doute que rien ne pouvoit nuire à quiconque honoroit le dieu du vin.

Tu ſeparatis uvidus in jugis
Nodo coerces viperino
Biſtonidum (a) *ſine fraude crines.*
. . . . *Dulce periculum eſt*
O Lenae ſequi deum *
Cingentem viridi tempora pampino.

* *Carm.* 3. *od.* 13.

C'eſt le ſymbole du labourage, & non un homme mort, ou ſon idole, qui por-

(a) Les Biſtones étoient les plus grands bûveurs de Thrace, & leurs femmes les plus dévotes aux fêtes de Bacchus.

roit dans les assemblées publiques la corne d'or, soit simple, soit double, *aureo cornu decorum*, pour annoncer aux laboureurs la fin de leurs travaux, l'abondance, le repos, & les jours de fête que l'entrée du soleil au capricorne leur ramenoit. Ce symbole embelli de toutes les marques des différentes recoltes, n'apportoit que la joie. LA THE'OGONIE.

Latitia dator. *Virgil: Æneid. 12*

C'est la diversité des circonstances par lesquelles passe le labourage, & non aucune avanture tirée de la vie d'un homme, qui faisoit peindre Horus, tantôt sous la forme d'un homme armé contre les ennemis de ses travaux, tantôt sous la forme d'un homme jouissant de l'abondance, & invitant tout le monde à la joie.

Quamquam choreis aptior & jocis
Ludoque dictus, non sat idoneus
Pugnæ ferebaris: sed idem
Pacis eras mediusque belli.

C'est enfin le symbole du labourage, & non aucun homme qui eût jamais vécu, qui donnoit des leçons à toutes les familles; & en se mettant le bout du doit sur la bouche, faisoit la plus salutaire de toutes les prédications à qui vouloit l'entendre. Ce symbole étoit donc très-judicieu-

LE CIEL POETIQUE.

sement appellé Harpocrate, puisqu'en recommandant la modération & la paix, il étoit vraiment le docteur, le curateur, & le médecin de la société.

Si quelqu'un se plaignoit de ce que cette explication de l'origine des bacchanales ne mèt pas un rapport assez sensible entre le vin & les fêtes de Bacchus, que toute l'antiquité a regardé comme l'inventeur & le propagateur de la vigne, au lieu que nous le réduisons à être l'annonce de quelques instructions nécessaires au peuple; à cela je répondrois que les fêtes de Bacchus & de Cerès sont nommées par tout chez les Grecs & chez les Romains, les fêtes des *réglemens*; parce qu'on se souvenoit confusément que l'intention des figures d'Isis & d'Horus, étoit de régler la conduite du peuple. Mais je prierois en même tems celui qui trouveroit nos fêtes un peu trop sages, d'envisager ce qu'Horus porte sur sa tête à la solemnité des Phamylies, ou à l'entrée de l'hyver. Entr'autres objets capables de plaire, paroissoient trois grandes cruches de vin.* C'étoit-là le beau du cérémonial: on sentoit le cellier garni, & les fêtes où cette liqueur couloit en abondance ne pouvoient manquer d'être les plus animées.

* *Voyez Planche XLII.*

XVIII.

Appollon, Bélénus, Latone.

On voit quelquefois les figures d'Anubis & d'Iſis accompagnées d'une tortue, ou d'un canard, ou d'un lézard amphibie *. Le propre de ces animaux eſt de ſe mettre à portée de la terre & de l'eau qui leur ſont également néceſſaires, & de ſe loger ſur un terrain plus élevé à meſure que l'eau monte. Un lézard de cette eſpéce placé dans la main d'Iſis, ou une figure moitié femme & moitié lézard, avertiſſoit du tems où il falloit gagner les terrains élevés, & faire proviſion d'olives, de figues ſéches, de farine, de grain rôti, & d'autres nourritures de garde pour ſubſiſter pendant la longue durée du débordement. J'ai d'abord ſoupçonné que c'étoit-là le ſymbole que portoit l'Iſis Egyptienne aux approches de l'inondation, & qu'on lui donnoit alors le nom de *Léto* (*a*), ou Latone qui eſt le nom du lézard amphibie. Mon ſoupçon s'eſt changé en une eſpéce de certitude, lorſque j'ai trouvé dans les monumens de l'antiquité cette Iſis, ayant

* *Voyez les Fig. 2. & 3. Planche XVIII.*

(*a*) לטא *leto*, λίτω; & לטאה *letoa*, *lacerta*. Levitic. 11 : 30.

LE CIEL POETIQUE.

la tête & les épaules d'une femme, avec les pattes, le corps, & la queue d'un *léto*, ou d'un lézard *.

* V. *l'Antiq. explic. tom. 2. Pl. CXXVII. Fig. 5.*

Quand l'eau du Nil se retiroit assez tôt de dessus les plaines pour les laisser libres un mois avant l'entrée du soleil au sagittaire, le laboureur Egyptien étoit sûr de pouvoir à loisir reconnoître par l'arpentage les limites de ses champs, & de semer avant l'hyver sans avoir aucun sujèt d'inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit maîtriser le Nil. C'étoit remporter une victoire complette sur l'ennemi *. On exprimoit cette particularité si flatteuse pour l'Egypte par un Horus armé de fléches, & remportant la victoire sur le monstre Python. Horus alors s'appelloit indifféremment Horus *le laboureur*, ou Horus *le conquèrant*, *le destructeur* (*a*). Isis prenoit de son côté le nom de Deione ou Diane *l'abondance*, & l'on mettoit en sa main la figure d'une caille, dont le nom signifie aussi *salut*, *sécurité* (*b*). On ne pouvoit peindre la *sécurité* : mais on montroit un objèt dont le nom en réveilloit la pensée.

* *Voyez Fig. 1. Planche XII.*

(*a*) הרס *hores, disperdens, destructor.* ἀπολλύων *idem.*

(*b*) שלו *selav.* Les mots Latins, *salus* & *salvus*, en viennent. Il signifie aussi *coturnix*, une caille. Quelquefois on trouve deux cailles aux piés d'Isis, pour signifier une entière sécurité.

Voyez Fig. 3. Planc. XXI.

Ces figures portées par quelques voyageurs dans l'île de Délos, donnèrent apparemment naiſſance à la fable de Latone. On imagina qu'un ennemi cruel la pourſuivoit, & l'environnoit des eaux de l'Océan; qu'heureuſement elle avoit apperçu le terrain de la petite île de Délos plus élevé que l'eau; qu'elle s'y étoit ſauvée, y avoit vécu d'olives, de dattes, & de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés; qu'elle y avoit mis au monde Horus & Deio; qu'Horus s'étoit armé de fléches, & avoit tué Ob, ou Phyton (*a*); que pour cette raiſon il avoit été nommé *Apollon* (*b*), le conquèrant; qu'enfin Latone avoit été changée en ortyx *, c'eſt-à-dire, en caille, & avoit donné le nom d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une retraite. Mais ces figures & ces noms portés par des Phéniciens dans les Cyclades (*c*), n'étoient point tellement liés à l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même choſe ailleurs. Les Ephéſiens avoient auſſi chez eux l'olivier & le palmier mêmes qui avoient ſoulagé Latone dans ſes peines. LA THÉOGONIE.

* ὄρτυξ.

(*a*) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits, on montroit à Délos l'olivier & le palmier qui avoient nouri Latone; & l'on donnoit au petit fleuve, qui arroſe une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du Dragon פּוּ *in. fons*, & אוֹב *Ob*, ou *Pyton*.

(*b*) *Diſperdens*. C'eſt la même choſe qu'*horet*.

(*c*) Iles du midi de l'Archipel.

LE CIEL POLTIQUE.

Ils avoient un lieu nommé Ortygie, & ils soûtinrent le plus sérieusement du monde devant Tibère, qu'ils revendiquoient, titres en main, la naissance d'Apollon & de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever *.

* Tacit. Annal. 3.

Nous avons déja vû les idées, ou les figures des Egyptiens, prendre en Créte, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, & ailleurs, des formes toutes nouvelles, & s'y convertir en autant d'histoires, particulières à chacun de ces lieux. Isis & Horus portés dans l'île de Délos, & en Ionie, donnèrent lieu à la naissance d'Apollon & de Diane dans cette île, & à Ephèse. La victoire d'Horus, ou du laboureur sur le monstre ennemi, par lequel il étoit traversé, donnoit occasion en Egypte à des réjouissances raisonnables. On en continua la fête à Délos, & par toute la Gréce, comme si cette victoire eût été particulière au pays. On solemnisa par-tout la fête d'Apollon Pythien; & je ne sçai si on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible serpent, le monument irréfragable du service qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit: on dansoit: on don-

noit des ſpectacles dans les fêtes Pythiennes. C'en étoit aſſez pour les faire obſerver religieuſement. LA THE'OGONIE.

Le monſtre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus, avoit auparavant maltraité & fait diſparoître quelque tems Oſiris, qui enfin s'étoit remontré, & avoit pris le deſſus. On confondit en Gréce Oſiris & Horus, & l'on n'y connut qu'une défaite de Python. Le démêlé d'Oſiris & de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Oſiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées ſe confondirent par tout, & même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Oſiris étoit le ſoleil : mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Oſiris le premier vainqueur de Python, devint auſſi le ſoleil, ſans ceſſer d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une ſuite néceſſaire, eut un autre département. On lui laiſſa le ſceptre & l'empire du ciel & de la terre. On aſſigna le char, le fouèt, & les rènes à Apollon. De-là vient qu'on retrouve ſi communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année ruſtique, ou à l'ordre des travaux, fut d'autant plus facilement pris pour le ſoleil qui régle la nature, que l'on mettoit le fouèt

LE CIEL POETIQUE. & les attributs du ſoleil dans les mains d'Horus, pour faire une abbréviation des marques de l'année ſolaire & des travaux convenables à la ſaiſon. Horus devint ainſi la même choſe que le Moloch des Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel des autres villes de Phénicie, & le Bélénus rayonnant qu'on honoroit dans les Gaules. Ce conducteur du char qui éclaire le monde, eſt le fils de Jupiter : mais le fils de Jéhov, le fils par excellence, *liber*, n'eſt autre choſe qu'Horus, ou Bacchus, ou Dionyſus. Voilà donc Oſiris, Horus, Apollon, Bacchus, & le Soleil confondus. L'auteur des Saturnales l'a aſſez bien démontré. Virgile lui-même ne diſtingue point Bacchus d'avec Apollon ou le Soleil, en donnant à Bacchus & à Cérès ou Iſis, le gouvernement de l'année & de la lumière.

. . . . *Vos ô clariſſima mundi*
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
*Liber & alma Ceres**. *Georgic.* 1.

On ſentoit, mais confuſément, le rapport de ces ſignes avec l'année, dont en effet ils caractériſoient chacun à part les diverſes parties : & malgré le chaos d'hiſtoires mal aſſorties qu'on y attacha, on y retrouve toûjours les veſtiges ſenſibles de leur commune origine.

Les Egyptiens ſont de toutes les nations celle qui en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connut le moins. Ils prirent des images ſignificatives pour des hommes réels qui avoient régné chez eux : ils oublièrent juſqu'au déluge, dont ils avoient en main la repréſentation dans la fête d'Oſiris diſparu [a], puis retrouvé [b]. Ils ne ſavoient pas même que la défaite de Python par Horus armé de fléches, fût la victoire du labourage parvenu à arpenter, ſemer, & moiſſonner, malgré les traverſes du débordement. En hiſtoriant ces ſymboles, ou en les convertiſſant en autant d'hiſtoires, ils couvrirent l'antiquité de ténébres horribles : ils changèrent le ſens de leurs cérémonies & de leur écriture ſacrée, en rapportant le tout à leurs folles hiſtoires : en ſorte qu'il eſt totalement inutile de vouloir expliquer ce qu'ils entendoient par leur table Iſiaque, & par ces monumens ſans nombre qui nous reſtent des Egyptiens du moyen & du dernier âge. Ils n'y entendoient que les actions, ou les prétendus bienfaits de leurs dieux, & n'arrangeoient le tout que ſelon les idées d'une philoſophie frivole, & venue après coup depuis qu'ils eurent laiſſé périr la ſignification primitive des ſymboles. C'eſt donc peine per-

LA THÉOGONIE.

a ἀφανισμὸς.

b Ἔυρεσις, *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

LE CIEL POETIQUE.

due que de courir après l'intelligence de ce ſecond uſage de l'écriture ſymbolique : & il nous ſuffit de voir en général quelle en fut la première deſtination, & le premier ſens.

Quoique les Grecs & bon nombre d'Orientaux tînſſent leur mythologie des Egyptiens, ils conſervèrent mieux que les Egyptiens le ſouvenir du déluge. Nous en verrons les preuves dans la fable de Saturne. Mais celle d'Apollon nous en fournit une très-ſenſible. Les anciens Mythologues grecs & latins regardoient la victoire d'Apollon ſur Python comme une emblême de la victoire du ſoleil ſur la fange que l'eau du déluge laiſſa par toute la terre : & après avoir conté l'hiſtoire du déluge, ils ont coûtume de mettre de ſuite la défaite de Python *.

* V. *Ovid. Métam.* 1.

L'origine à laquelle je rappelle la formation des dieux du paganiſme, a donc cela d'avantageux, qu'elle rend raiſon pourquoi les idées des Egyptiens ſont ſi bizarres & ſi contraires à la vérité de l'hiſtoire ; pourquoi les dieux de la fable ont tant de rapport l'un avec l'autre, qu'on les prend aiſément l'un pour l'autre ; & enfin pourquoi dans cet épouvantable amas de penſées & d'objets ſi mal liés, il ſe trouve des traces de vérités, & une

conformité ſenſible avec le fond de l'hiſtoire Sainte. LA THÉOGONIE.

XIX.

Mars. Hezus.

Continuons à rechercher l'origine de quelques-uns des autres dieux les plus diſtingués : & au lieu de les rappeller, comme font les Mythologues, à des hommes qui ayent vécu quelque part, ce qu'il n'eſt pas facile de juſtifier, ramenons-les avec le plus de vraiſemblance qu'il nous ſera poſſible, à autant de ſignes & d'inſtructions populaires que les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes pouvoient en avoir beſoin, ſelon les différentes circonſtances où elles ſe trouvoient. Ce qui précede nous autoriſe à ſuivre cette méthode.

Diodore nous a appris que tout le peuple Egyptien ſe partageoit en trois claſſes ; ſavoir, les prêtres, les laboureurs, & les artiſans, & que cette diviſion s'étoit communiquée aux Athéniens, & apparemment à bien d'autres peuples. Il ajoûte que la principale claſſe des Egyptiens, ou la plus nombreuſe, étoit celle des laboureurs, qui étoient chargés de la culture des terres, du commerce, ou des échan-

LE CIEL POETIQUE.

ges, & de la défenſe de l'Etat. Ce dernier article les flattoit tout particulièrement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel & des loix. On ne prenoit point de ſoldats parmi les artiſans: ce qui contribua à avilir ce corps, & donna un air de diſtinction à celui des laboureurs qui fourniſſoient ſeuls les gardes, ou les milices toûjours ſubſiſtantes, & les levées extraordinaires. Horus & Iſis étant les clés qui annonçoient les aſſemblées générales, & les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, ſelon l'exigence des cas. Nous avons déja une Iſis habillée en guerrière pour annoncer les ſacrifices qui devoient précéder une expédition. Horus de même prenoit le caſque & le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors Harits (*a*), c'eſt-à-dire, *le fort*, *le redoutable*. Les Syriens adouciſſoient ce mot, & prononçoient Hazis (*b*): d'autres

(*a*) עריץ *harits*, *violentus*. Job 15 : 20.

(*b*) Ἄρης Ἄζιζος λεγόμενος ὑπὸ τῶν ἐπιχωρίων τῆς Ἐδέσσης. Les habitans d'Edeſſe (ville de Méſopotamie) donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Arès. *Diſcours de l'empereur Julien, ſur le ſoleil.* On retrouve le même mot *hazis* ou *héſus* pris pour ſignifier, *le terrible dans la guerre* Pſ. 24 : 8. Hébraïc. On l'appelloit auſſi en Syrie אב גרות *ab gueroth*, *ab garus*, *le pere des combats*. D'où vient le *gravivus* ou *gradivus*. Æneid. 1.

le prononçoient ſans aſpiration, & di- LATHO-
ſoient Arès ; d'autres avec une aſpira- GOMIE.
tion très-rude, & prononçoient Warets. Cette figure d'Horus en guerrier devint le dieu des combats. Il eſt évidemment l'Aſis des habitans d'Edeſſe, l'Hézus des Gaulois, l'Arès des Grecs, le Warts ou le Mars des Sabins, & des Latins. Les peuples les plus belliqueux, ſur-tout les Thraces, en firent leur divinité favorite : & ils prirent de la meilleure foi du monde ce prétendu guerrier pour un ancien Preux de leur contrée, qui depuis ſon apothéoſe, étant chargé du gouvernement des batailles, ne pouvoit manquer d'en uſer honêtement avec ſes compatriotes, & de mettre en piéces tous leurs ennemis.

XX.

Hercule.

Quand les animaux malfaiſans ſe multiplioient trop, & qu'il y avoit quelque bête furieuſe, ou quelque inſigne voleur qui troubloit la contrée, alors on mandoit non une armée entière, ni une nouvelle levée, mais ſeulement les plus expérimentés dans le métier de la guerre, ceux qui avoient acquis les rangs les plus diſtin-

LE CIEL POETIQUE.

gués, ou peut-être *les volontaires*, ceux qui ſe préſentoient ſans contrainte pour l'expédition. En ce cas un Horus armé d'une maſſue, & placé dans l'aſſemblée publique, réuniſſoit promtement à un certain jour, les plus diſtingués d'entre les jeunes guerriers. Je juge de l'intention du ſymbole par le nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Héracli, ou Hercule, c'eſt-à-dire, *les illuſtres dans la guerre*, les enfans diſtingués, ou plus exactement encore *les gens d'armes* (*a*).

Ce qui étoit le précis de l'indiction, ce que chacun diſoit en voyant l'Horus armée en courſe, devint le nom de ce ſymbole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'une enſeigne, devint comme les autres, un dieu tout occupé de la deſtruction des monſtres, des bêtes, & des larrons qui troubloient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule en Egypte. Ciceron * en trouve un ſecond

* *De nat. Deor.*

(*a*) De חֹרִים *horim*. Eccl. 10 : 17. *Heroes*, & Nehem. 6 : 17. *Illuſtres*, *liberi*, *les enfans diſtingués*; & de כְּלִי *Keli*, *clava*, *armatura*. חֹרִיכְלִי *horecli*, ou *heracli*, *les gens d'armes*, *les plus diſtingués dans les armes*. C'eſt de ce mot *horim* que l'on a fait celui de *heros*. La ville de Héroopolis, ſituée à l'extrémité de la Mer Rouge, étoit très-vraiſemblablement un corps de jeunes gens, ou de troupes réglées pour deſcendre ce paſſage important, & pour courir ſus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoient exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant par l'iſthme où étoit cette ville.

en Créte, & un troiſième en Phénicie, lequel alla juſqu'aux colonnes qui portent ſon nom, & dont le culte fut longtems célébre à Cadix. Les Grecs ſe ſont auſſi attribué le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en ſoit d'Hercule comme des autres ſymboles, & que les Crétois ou les Phéniciens le voyant ſouvent parmi les inſtrumens de leurs indictions, & de leur culte, ne l'aient pris pour un dieu de leur patrie, & ne lui aient fait ſon hiſtoire propre. Que ſi on vient à rapprocher, & à réunir en un corps d'hiſtoire, les travaux & les merveilleuſes expéditions de tous ces Hercules locaux, je laiſſe à penſer quel roman il en réſultera. LA THÉOGONIE.

Je ne diſconviens point qu'il n'y ait eu en Gréce, un peu avant la guerre de Troye, un fameux avanturier, un défaiſeur de forts, un grand aſſommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à pluſieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une poſtérité qui s'eſt établie à diverſes repriſes au Péloponnèſe. Mais il en eſt de la plûpart de ſes exploits, comme de ſa généalogie, qui n'eſt qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule

LE CIEL POETIQUE.

Ben-Alcum, ou Ben-Alcmen (*a*), *le fils invincible*. Voilà fort vraiſemblablement ce qui a fait dire de l'Hercule grec qu'il étoit fils d'Alcuméne ou Alcméne. Son hiſtoire eſt pleine de traits dont toute la merveille ſe réduiſant ſemblablement à l'interprétation équivoque de quelques mots Phéniciens, prouve que la plûpart de ces avantures n'ont aucun fondement dans l'hiſtoire. Je crois en avoir ſuffiſamment convaincu le lecteur. Sans le charger de menus exemples qui le fatigueroient, contentons-nous de voir naître les dieux l'un après l'autre, & de juger par leur naiſſance purement imaginaire, du peu de cas qu'il faut faire des actions qu'on leur attribue.

XXI.

Vulcain, Ephaiſtos, Mulciber.

A quel uſage emploierons-nous l'étrange figure qui ſe préſente? C'eſt un marmouſet qui a une jambe tournée en dedans, & beaucoup plus courte que l'autre. Il tient en main un marteau ou des tenailles, ou quelque autre outil de for-

(*a*) בן אלכם *ben Alcum. Melec alcum*, eſt un roi indomtable, *Proverb.* 30: 31. La Pallas d'Alalcoméne en Béotie paroît n'avoir été autre choſe qu'une fille armée, ſymbole que nous avons expliqué, & dont on a fait Minerve l'invincible.

geron. On le fait mari de Vénus, & on lui donne les noms de Vulcain, d'Ephaiſtos, ou de Mulciber. Les Lemniens le diſoient fils de Jupiter, & racontoient que Junon ſa mere, peu contente de ſa figure, l'avoit jetté d'un coup de pié hors du ciel; qu'il avoit mis trois jours à tomber juſqu'à terre; & qu'en arrivant dans leur île, il s'étoit caſſé une jambe de la violence de la chûte. Ils ajoûtoient qu'une rare induſtrie le dédommageoit de ſa laideur; & qu'il ſe conſoloit de ſon éxil, en s'appliquant dans les antres du mont Moſycle à la fonte des métaux, & à la fabrique de toutes ſortes d'ouvrages de la main. Les Siciliens & les habitans de Strongoli dans les îles Lipari, prétendoient, auſſi-bien que ceux de Lemnos, être honorés de la préſence de ce dieu, qui avoit choiſi par préférence leur volcan pour en faire ſa boutique. Autant en diſoit-on dans les forges du mont Ida en Crète, & dans celles de l'Ida de Phrygie. LATHO-GONIE.

Quelle raiſon peut-on avoir eue pour donner le nom de dieu des machines (a), ou de ſurintendant des forgerons à cette figure groteſque. Diodore nous ouvre une voye aiſée pour arriver à l'origine de

(a) Ζεὺς μιχίων, *Deus machinator.* Euſeb. Præp. Evang. lib. 1.

LE CIEL POETIQUE.

cette bizarre apothéoſe. Il nous apprend que les forgerons, ou les artiſans, formoient un des trois corps de la police Egyptienne. Nous ne pouvons pas douter que l'Horus avec les attributs que nous venons d'examiner dans les articles précédens, n'eût rapport aux travaux des laboureurs. Dans le nouvel équipage que nous lui voyons, il avoit rapport à la claſſe des artiſans. Changeant d'attributs & d'inſtrumens, il annonçoit le commencement & la durée de certains ouvrages, les fêtes particulières aux forgerons, la vente d'une eſpéce d'outils dans un tems, & d'une autre ſorte de proviſions de ménage dans un autre. Cette figure placée à côté d'Iſis dans les aſſemblées, en étoit apparemment ôtée, lorſque la guerre empêchoit certains ouvrages, & certaines foires. Mars ou l'annonce de la levée, & de la marche des troupes, paroiſſoit alors à côté d'Iſis. Il déplaçoit Vulcain, & donnoit beau jeu au badinage des aſſiſtans. Ces plaiſanteries ſe convertirent en hiſtoires : & notre dieu enfumé, devenu le mari de la déeſſe de la beauté, eut à ſe plaindre bien amèrement de la conduite de Mars *.

* L'adultère de Mars & de Vénus.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horus habillé en forgeron avoit rapport à la

classe des artisans, ou de ceux qui ma- LA THÉO-
nioient les métaux, se trouve confirmé GONIE.
par le sens des noms qu'on donnoit à cette figure. Quand Horus annonçoit aux laboureurs le repos de l'hyver, & la paix qui devoit régner dans les familles, on le nommoit *le curateur des villes*, Harpocrate : ou bien on le peignoit tenant en main des têtes de pavots, desquelles on exprime l'opium, liqueur assoupissante & propre à calmer le sang. On le nommoit alors (*a*) Morphée, c'est-à-dire, *le rétablissement des forces.* Quand il étoit armé d'une massue pour aller en course contre des bêtes furieuses ou contre des brigants, on le nommoit Hercule, c'est-à-dire, *la marche des jeunes gens ;* ou Melicerte, *la défense des villes.* Quand il est habillé en forgeron, il porte trois noms qui ont tous un rapport exprès à la classe des artisans. On le nomme Mulciber (*b*), *le gouvernement des forges ;* assez souvent

(*a*) De רָפָא au partic. en hiphil מַרְפֵּא Marphé, *otium faciens, somnum inducens.* Son nom se retrouve dans celui de μορφὴ, *Morphe, forme*, & dans celui de Métamorphose, parce que le sommeil donne naissance aux bizarres figures des songes. Les enfans portent le nom du pere.

(*b*) De מָלַךְ *malac, regere ;* & de בר *ber*, ou באר *beer, antrum, subterranea* מלכיבאר *Mulciber*, le roi des mines, *ou* la régle des forges.

LE CIEL POETIQUE.

Hephaiſtos (*a*), *le pere du feu* : & pour rendre les artiſans moins mépriſables aux laboureurs, on donnoit à la figure du travail ou du labourage une jambe écourtée avec le nom de Vulcain : ce qui ſignifioit que le labourage eſt boiteux ſans l'aide des artiſans ; mais que par leur ſecours, *l'ouvrage* eſt extrêmement *diligenté*. Vulcain n'eſt ni Tubalcain, ni aucun homme qui ait vécu ſur la terre, mais un mot compoſé de deux autres qui ſignifient *l'ouvrage diligenté* (*b*).

XXII.

Atlas.

Y auroit-il un ſymbole particulier pour l'ordre des prêtres, comme nous venons d'en voir de deſtinés pour les laboureurs, & pour les forgerons? Ce ſymbole propre à régler les prêtres n'étoit pas expoſé apparemment dans les aſſemblées publiques, mais dans la tour, dans le labyrinthe. S'il ſe trouve encore un Horus qui ait ce caractère, ou qui ſoit ſenſiblement propre à l'inſtruction de l'ordre

(*a*) De אב *aſh*, ou *aph*, le pere, & de אשתא *eſto* ou *veſta*, le feu, אבאישתא *ephaiſto*, le pere du feu.

(*b*) De עלל *wall*, *operari* ; & de כן כון *coun* ou *canan*, *expedire*, *maturare*, vient עלכן *vulcan*, *opus maturatum*.

sacerdotal, toutes nos conjectures précédentes en tireront une nouvelle force par la liaison du tout. LA THÉOGONIE.

On sait par le rapport d'Herodote, de Diodore, de Plutarque, & de bien d'autres anciens, que l'étude étoit la principale fonction des prêtres d'Egypte, qui menoient une vie fort retirée. Ils s'appliquoient à connoître l'ordre des étoiles, le cours des astres & de l'année, les mouvemens de l'air, & les retours de certains vents, les crues du Nil, les marées du Golphe Arabique, la disposition des continens, des îles, des pays & des mers éloignées, la succession des fêtes, le cours particulier de la lune, les éclipses, l'aspect des planétes & des étoiles, la géométrie, & sur-tout l'arpentage : en un mot ils faisoient une étude assidue *& pénible* de la terre, de la mer, du ciel, & de toute la nature. C'est apparemment ce qu'on a voulu dire par l'Horus surnommé Atlas. Jugeons-en par le nom, par la figure, & par les métamorphoses auxquelles son nom & sa figure ont donné lieu.

1°. Le nom d'Atlas signifie (*a*) *les peines, les grands travaux.*

(*a*) תלאה *telaah*, & avec emphase, en ajoûtant l'article Phénicien אתלאה *etlah*, les fatigues, les travaux les plus rudes. Exod. 17 : 8. C'est de-là que vient l'ἆθλος *athlos*, des Grecs, qui signifie, *grandes diffi-*

LE CIEL POETIQUE.

2°. Mais quels ſont ces travaux ſi pénibles, ces fatigues ſi difficiles à ſoûtenir? Elles ſont exprimées par l'attitude ingénieuſe d'Atlas qui porte le ciel ſur ſes épaules. Probablement ce ciel étoit une ſphère, ou du moins un diſque dont on changeoit les points & les lignes ſelon la nature des leçons qu'on vouloit donner aux jeûnes éléves; ou ſelon l'actuelle diſpoſition du ciel qu'on vouloit montrer à toute la claſſe ſacerdotale.

3°. Les veſtiges de ce que j'avance, ſe retrouvent dans les fables auxquelles le nom & la figure d'Atlas ont donné occaſion. D'abord Atlas, ſelon la fable, étoit un habile maître d'aſtronomie, un docteur qui connoiſſoit toute la nature, & en faiſoit des leçons. Dans le vrai, c'étoit-là la fonction & la première deſtination de notre ſymbole. C'eſt pour cela qu'Homère nous donne Atlas pour un dieu très-ſavant (*a*) qui connoiſſoit toutes les courbures des côtes, & toutes les profondeurs de la mer. C'eſt pour la même raiſon que Virgile rappelle aux leçons du grand Atlas la connoiſſance qu'on avoit

cultés, rudes combats; & l'*antlare laborem*, des Latins, *ſurmonter de grands obſtacles.*

(*a*) Ἄτλαντος δυσάτης ὀλοόφρονος ὅστε θαλάσσης
πάσης βένθεα οἶδεν. *Odyſſ. l.* 1.

acquiſe

acquise des phases de la lune, des éclipses du soleil, & de tout l'ordre de la nature (*a*). Ensuite le nom d'Atlas signifiant également (*b*) une *suspension*, un *support*, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier sens, qui étoit aussi aidé par l'attitude : & le nommant *le soûtien du ciel*, celui qui porte le ciel, ils donnèrent lieu d'imaginer la métamorphose du docteur Atlas en une *colonne* ou montagne élevée qui appuye la voûte du ciel de sa cime, & l'empêche de tomber sur la terre (*c*).

LA THÉOGONIE.

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tarsis, c'est-à-dire, à Cadix & dans la Bétique (*d*) par la Mer-Rouge, & en faisant le commerce de toutes les côtes d'Afrique (*e*), voyoient

(*a*) . . . . . *Citarâ crinitus Iopas*
Personat auratâ docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores, &c.
Æneid. lib. 1.

(*b*) De תלה *telah*, *suspendere*. Job 26 : 7. אתלה *atlah*, soûtien, appui, στήλη, *stele*, *colonne*.

(*c*) . . . . . ἔχει δ' τε κιονὰς αὐτὸς
μάκρας, αἱ γαιάντε καὶ οὐράνον ἀμφὶς ἐχουσίν.
Odyss. ibid.

(*d*) Aujourd'hui Andalousie, midi de l'Espagne.

(*e*) *Voyez l'Histoire de la Physique expérimentale, dans le Spectacle de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. 2.*

LE CIEL POETIQUE,

souvent les hautes montagnes de Mauritanie dont la cime eſt toûjours couverte de nuées, & paroît unie au ciel. Le nom d'Atlas ou de colonne, donné à cette montagne, y fit appliquer la fable d'Atlas. Ils le diſoient roi de Mauritanie, grand aſtrologue, & grand géographe; enfin changé par les dieux en une montagne (a) qui va de la terre au ciel.

Les Hyades & les Pleïades.

Les Hyades ou Huades qui ont reçu leur nom de la figure V qu'elles tracent dans le front du taureau céleſte, & les Pleïades qui forment ce petit peloton d'étoiles fort remarquables à côté des précédentes, ſont de toutes les conſtellations du zodiaque les plus connues & les plus faciles à démêler. Elles ſervoient particulièrement à régler les leçons qu'on donnoit aux diſciples des prêtres par le moyen d'un Atlas, c'eſt-à-dire, d'un Horus portant une ſphère céleſte. Atlas

(a) *Oceani finem juxta ſolemque cadentem,*
Ultimus Æthiopum locus eſt, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet ſtellis ardentibus aptum.
Æneid. 4.

. . . . . *Latera ardua cernit*
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit;
Atlantis, cinctum aſſidue cui nubibus atris
Piniferum caput, & vento pulſatur & imbri.
Nix humeros infuſa tegit. Tum flumina mento
Præcipitant ſenis, & glacie riget horrida barba.
Ibid.

humaniſé, devint le pere des Hyades & des Pleïades. Orion qui ſe léve immédiatement après elles, paſſa aiſément dans l'imagination des fabuliſtes pour un libertin qui ne ceſſe de les pourſuivre. LA THÉOGONIE. Les pourſuites d'Orion.

Parmi les autres fables que les voyageurs Phéniciens avoient tout le loiſir d'imaginer dans leurs courſes, ou de conter à leur retour, les deux plus belles, ſans doute, ſont celles du jardin des Heſpérides, & celle d'Atlas ſoulagé par Hercule du fardeau du globe céleſte. Quelle peut être l'origine de la premiere? Trois nymphes placées au tour d'un arbre qui produit des pommes d'or, & maîtreſſes de diſpoſer de ce merveilleux fruit; un dragon qui veille pour en empêcher l'uſage & l'accès à tout autre; une chévre ſauvage qui broute au pié de l'arbre; ou enfin au lieu de la chévre, une corne d'abondance placée, ſoit au pié de l'arbre, ſoit dans la main d'une des trois nymphes: voilà la repréſentation du jardin des Heſpérides. Le jardin des Heſpérides.

Cette peinture fabuleuſe en apparence, n'eſt que l'ancien ſymbole du riche commerce dont les Phéniciens faiſoient les préparatifs en hyver. C'étoit le commerce de l'Heſpérie ou des pays occidentaux & particulièrement de l'Eſpagne, d'où

LE CIEL POETIQUE.

ils tiroient des vins exquis, de riches métaux, & cette laine délicate que les Syriens teignoient en pourpre *. Ils rapportoient les plus beaux blés de la côte d'Afrique; & quand ils faiſoient le tour de ce continent, en prenant par la Mer Rouge, ils échangeoient des ouvrages de coutellerie, ou de taillanderie ſans valeur contre de l'ébéne & d'autres bois précieux, contre de la poudre d'or & des proviſions de toute eſpéce. Cette branche de leur commerce étoit la plus eſtimée. Heureux qui y pouvoit avoir part! C'étoit *le meilleur lot*. Mais comme le voyage étoit le plus long de tous ceux qu'ils entreprenoient, il falloit être prêt pour l'ouverture du printems. Les aſſociations & les cargaiſons ſe faiſoient en hyver. C'étoit-là le grand objet qui occupoit alors les Phéniciens, & on ne manquoit pas d'en mettre l'annonce dans les aſſemblées. On voit aiſément ce que ſignifie l'arbre qui donnoit de ſi riches productions. Le grand dragon qui environnoit l'arbre tournoit l'eſprit du côté de la ſubſiſtance & des profits dont il étoit le ſigne. Le capricorne ou ſeulement une corne de cet animal placée au pié de l'arbre, étoit le caractère de la ſaiſon. Les trois lunes durant leſquelles ſe formoient les compagnies

* V. *Diod. & Strabon, ou le Spectacle de la Nature, t. 4. part. 2, Ent. 1.*

pour ce commerce le plus avantageux de tous, tiroient comme l'Occident entier, leur nom d'Heſpérides & d'Heſpérie, du terme qui ſignifie *la bonne part, le meilleur lot* (a). LA THÉO-GONIE.

Quant à la fable d'Hercule qui ſoulage Atlas; ſi nous connoiſſons Atlas & Hercule, nous n'aurons plus de peine à entendre la décharge du fardeau de l'un ſur les épaules de l'autre. Atlas ſignifie *l'étude pénible*, ou les leçons d'aſtronomie que donnoient les prêtres. Hercule veut dire *la jeuneſſe armée* en courſe. C'eſt le nom que conſerva cette jeuneſſe de Sidon qui alla s'établir à Cadix. Ce nom y fut pris par la ſuite pour celui d'un héros, fondateur de la colonie. Les jeunes Phéniciens qui firent cet établiſſement, ſi éloigné de leur patrie, furent contraints d'étudier eux-mêmes l'ordre du ciel pour régler leur route: & ſouvent faute de prêtres & de leçons, *Hercule* ſe chargeoit des fonctions d'Atlas, & prenoit le fardeau ſur ſes propres épaules. Atlas déchargé.

XXIII.

Héros, l'Amour, & l'Hyménée.

Perſonne n'ignore que c'étoit un uſage univerſel dans l'antiquité d'aller le jour

(a) יְהוּדָה eſper 2. Sam. 6: 19.

LE CIEL POETIQUE.

des nôces audevant de l'époux, & de l'épouſe, avec des lampes & des flambeaux. Les amis de l'époux portoient une torche de bois réſineux : les jeunes filles amies de l'épouſe portoient une lampe. Il n'y a perſonne qui n'ait lû & admiré la deſcription que l'Evangile fait de la marche des dernières, & il eſt inutile de rien citer de plus. Chacun attendoit le moment auquel l'époux ſeroit prêt pour aller chercher l'épouſe chez ſes parens, & pour l'amener chez lui avec tous ceux & celles qui devoient l'accompagner, & être admis dans la ſale du feſtin. Dès qu'il paroiſſoit, les deux chœurs des jeunes gens s'écrioient en prenant leurs lampes : *Voilà la fête, voilà l'époux.* De même qu'on annonçoit une pompe funébre en mettant ſur la porte de la maiſon du mort une parure lugubre, & très-probablement un chien à trois têtes, pour marquer les trois adieux des amis ; on annonçoit le jour des nôces en ornant de fleurs & de feuillages, la porte de l'époux & de l'épouſe, en y mettant la figure d'un jeune homme portant une lampe ou une torche, à côté de laquelle étoit une Iſis marquant le jour de la lune auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeune homme portoit le nom d'Hyménée,

qui signifie *voilà la fête* (a), *voilà l'époux qui vient.* LA THÉOGONIE.

Ceci ne paroît d'abord qu'une conjecture. Mais remarquons que l'usage des annonces gayes ou lugubres par la diverse parure des portes, a passé de la plus haute antiquité jusqu'à nous. Les niches destinées à recevoir certains symboles où les marques d'une fête, soit au coin des carrefours, soit au-dessus des portes des particuliers, ont été appliqués parmi nous à un autre usage: mais on les retrouve encore. Nous avons pareillement retenu quelques restes de la coûtume qu'avoient les anciens (*b*) de mettre des couronnes & des feuillages sur la porte des maisons où l'on étoit dans la joye, & de varier ces couronnes à la naissance d'un enfant mâle ou d'une fille; d'en mettre d'autres pour annoncer un mariage ou d'autres fêtes. C'étoit en particulier la coûtume des Egyptiens de mettre au haut de leur porte la figure & les feuillages propres de la fête à laquelle ils prenoient part:

(*a*) De הוּא *hu, ipse est, ecce*; & de מנה *menéh, festum, sacrificium.* הוּאמנה *hu-menéh, ipsum est festum. Festivitas instat. Ecce sponsus venit.* C'est de-là que le chant des fêtes a pris le nom d'hymne.

(*b*) Voyez *Meursii Græcia feriata*, au mot *Amphidromia*; & *Athenée* au mot *corona.*

LE CIEL POETIQUE.

& nous verrons dans l'article des animaux honorés en Egypte, que la veille ou le soir du jour auquel les Egyptiens célébroient la fête du bélier, & mettoient sur leurs portes des feuillages & des fleurs, les Hébreux teignirent le haut de leur porte du sang de l'animal que l'Egypte adoroit.

Sachant, comme nous le savons, que les dieux n'étoient originairement que des signes, nous pouvons sans hésiter ramener l'hymen avec sa lampe ou son flambeau à une affiche toute simple de la cérémonie, ou de la pompe nuptiale, à laquelle les parens & amis étoient invités. L'Isis étant devenue dans l'opinion des peuples une déesse puissante, & la mere des plaisirs, l'enfant qui l'accompagnoit partagea les honneurs de la divinité, & donna lieu aux plus belles histoires. On lui prêta des fonctions conformes aux inclinations de la mere. On le nomma en conséquence Eros ou l'amour : & ce nom plut si fort qu'on ne lui en donna plus d'autre. Cet enfant reparoissoit sans doute suivant l'ancien usage, tantôt avec les aîles du vent Etésien, tantôt avec la massue d'Hercule, quelquefois armé de l'arc & des fléches d'Apollon ou du

ſagittaire, ou bien aſſis ſur un lion, ou conduiſant un taureau, ou attachant un bélier, ou tenant dans ſes filèts un grand poiſſon. Ces ſignes des différentes parties de l'année donnèrent lieu à autant d'hiſtoires. L'empire d'Eros embraſſa le ciel & la terre. Qui pouvoit douter après cela qu'il ne regnât juſqu'au fond de l'humide élément? Les marques des travaux de chaque ſaiſon, jointes au flambeau nuptial, paſsèrent pour les monumens de ſes victoires. Il avoit deſarmé tous les dieux, & leurs attributs dans ſes mains devinrent la matière du badinage des poëtes, puis des profondes réfléxions des philoſophes, mille fois plus ridicules là-deſſus que les poëtes. LA THÉOGONIE.

Cette coûtume de tranſporter proceſſionnellement des figures ſymboliques, & de les placer ou ſur les portes de ceux qui prenoient part à la fête, ou dans le lieu de la ſtation, a fait regarder par la ſuite l'arrivée des figures portatives comme une viſite des dieux. De-là les invitations à Cérès de viſiter la grange; à Pan de venir jetter un regard favorable ſur les petits des troupeaux, ou de s'en aller ſans leur nuire; à Vénus & au jeune porte-flambeau qui l'accompagne,

LE CIEL de ſe tranſporter dans telle ou telle mai-
POETIQUE. ſon.

O Venus regina . . . . . .
. . . . . vocantis.
Thure te multo Glycera decoram
Transfer in ædem,
Feroidus tecum puer.

XXIV.

Protée.

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faiſoit le dénombrement auprès de l'île du Phare : il leur donnoit à toutes également à repaître : & quand on l'abordoit, il ſe changeoit en homme, en femme, en brébis, en cheval, en liqueur, & en telle figure qu'il lui plaiſoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce de l'échange des fruits de l'Egypte contre des eſclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, & autres marchandiſes que les vaiſſeaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Egypte qui fût alors bien acceſſible. Ces vaiſſeaux prenoient là leur proviſion de blé, de lin, & de toutes les productions de l'Egypte. Nous avons déja vû que le retour annuel de ces vaiſſeaux aux extré-

mités de l'Egypte, étoit annoncé par un Osiris qu'on nommoit Neptune. Depuis l'introduction de l'idolâtrie, les Egyptiens qui haïssoient la mer, n'honorèrent point Neptune: mais ils conservèrent son nom qui signifie *l'arrivée de la flotte*, & le donnèrent aux extrémités de l'Egypte, ou au bord de la mer. C'est Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Egypte, & vers le Phare, compter les courtiers marins, & les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Egypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne signifie autre chose que *l'abondance des fruits*, ou *la production* de la terre (*a*). Le nom de Poret ou Protée a produit évidemment ceux de *port* & de *porter*: parce que ce sont les fruits de la terre qui ont été le premier objet des transports d'une côte à l'autre. Et si l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faisoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverses figures; c'est parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les provi- LA THÉOGONIE.

(*a*) De פרה *parah*, *pario*; & de פרי *peri*, *fructus*, vient פרת *poret*, *partus*, *fœcunditas*, *copia fructuum*. Genes. 49: 22.

LE CIEL POETIQUE.

sions nécessaires à l'équipage, & faire les échanges des marchandises, en quoi consistoit le commerce des anciens. On peut croire aussi que cette fable eut son fondement dans la figure, tantôt d'un éſclave, tantôt d'un cheval, d'un tonneau, ou de telle autre, qui étant mise dans les assemblées Egyptiennes, annonçoit ce que la flotte apportoit de considérable; & qui par cette raison, étoit appellée Protée, ou l'échange des fruits de la terre.

XXV.

Mercure, Hermès, Camille.

Voilà un assez grand nombre d'hommes, & de femmes fort célébres que nous avons, ce me semble, acquis le droit de rayer dans l'histoire. Il n'en faut plus chercher ni le pays, ni la datte, ni la généalogie, puisque nous avons prouvé qu'ils ne sont tous rien de plus que l'Osiris, l'Isis, & l'Horus Egyptiens; c'est-à-dire, les trois principales clés de l'écriture ancienne, ou les symboles de l'année solaire, de l'année civile, & de l'année rustique.

Nous connoissons une quatrième clé qui est le Toth, ou Taaut, c'est-à-dire,

1, 2, Le Lever de la Canicule. 3. Ouverture de l'Année. 4. Ouverture des échanges, en été le Capricorne ou l'hyver en étoit la clôture.

le chien. De-là ſont encore ſortis quantité de rois & de dieux, dont nous allons démêler, en peu de mots, les noms, les rangs, & les occupations. LA THÉOGONIE.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertiſſoit des approches du débordement, le nom de Toth, ou Taaut qui dans leur langue vouloit dire chien, & qui eſt encore celui que la Vénerie conſerve pour animer ou pour rappeller les chiens. Tayaut.

Les Egyptiens des tems poſtérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été tranſporté dans ce bel aſtre. Ils le font fils de Ménès, & petit fils d'Oſiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres ſymboliques. Ils en font le conſeiller de Ménès, & diſent qu'il l'aida à régler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle hiſtoire eſt uniquement fondée ſur ce qu'on diſoit anciennement en Egypte que c'étoit Toth qui introduiſoit les Manes & renouvelloit les indictions. Il ouvroit l'année en effet, & c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier de leur mois en prit le nom de Thot. Ce n'eſt que par ſuperſtition que les Egyptiens s'abſtinrent de compter exactement l'année ſacrée ou Athoes ou Taaut.

LE CIEL POETIQUE. civile, lorſqu'ils eurent la connoiſſance qu'avec 365 jours, il y avoit encore un quart de jour à mettre pour exprimer l'entière révolution. Quatre quarts de jour négligés faiſoient un jour au bout de quatre ans : & négligeant après les quatre ans d'intercaler un jour, ou de compter 366, au lieu de 365, leur année civile en commençoit un jour trop tôt, & en rétrogradant s'éloignoit de la valeur d'un jour entier du calcul de l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de deux jours au bout de huit ans, & de trois après douze ans. Ainſi l'ouverture de l'année ſacrée parcouroit ſucceſſivement tous les jours de l'année dans la durée de 365 fois quatre ans qui font 1460 ans. Ils croyoient par-là bénir, & faire proſpérer toutes les ſaiſons, en les faiſant jouir tour-à-tour de la fête d'Iſis qui ſe célébroit conjointement avec celle de la canicule ; quoiqu'elle fût ſouvent fort éloignée du lever de cette conſtellation : & c'eſt par un effet de l'ancienne coûtume de célébrer la fête d'Iſis, ou le renouvellement de l'année au lever même de la canicule, qu'on ne manquoit pas en quelque ſaiſon que la fête arrivât, d'y faire paroître non-ſeulement la figure du chien, mais même des chiens vivans

qui précédoient toûjours le char d'Isis (a): circonstance que je prie mon Lecteur de remarquer. Ils se plaisoient ainsi dans les tems postérieurs à chercher en tout du merveilleux, ou du mystérieux. Le calcul que nous venons de voir, & bien d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs devanciers, étoient des choses extrémement simples. Ils les prirent par la suite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la canicule, & dans d'autres astres. L'un avoit vécu 1460 ans, un autre tant de milliers d'années. Les calculs astronomiques fondés sur différentes suppositions & sur différentes combinaisons des astres, étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les régistres des savans les plus laborieux étant toûjours unis à des noms d'hommes, tels qu'Anubis, Thoth, Ménès, Osiris, & autres qu'on logeoit dans les astres, passèrent pour être la durée de la vie terrestre de ces Dieux. Telle est l'origine de cette antiquité de l'histoire des Egyptiens qu'on faisoit remonter si haut. Leurs anciens rois ne sont que les noms des astres, & la durée de leur vie n'est qu'une suputa-

LA THÉOGONIE.

(a) τοῖς ἰσείοις προπορεύεσθαι τοὺς κυνάς κατὰ τὴν πομπήν. Diod. l. 1.

LE CIEL POETIQUE.

tion du tems qu'il faut pour ramener une planéte au point du ciel d'où elle étoit partie. C'étoit abuſer auſſi groſſiérement de leurs calculs aſtronomiques, que de leur écriture ; & il eſt ſenſible après cela que ſi on retranche de la ſageſſe des Egyptiens un peu d'aſtronomie, de géométrie, & de grandeur de goût en fait d'architecture, toute leur ſageſſe en matière d'hiſtoire & de religion, tombe & dégénère en extravagance.

Le Phénix.

A l'occaſion de la rétrogradation de la fête d'Iſis, & du retour de cette fête au vrai lever de la canicule après 1460 ans, n'oublions pas de remarquer qu'ils regardoient la 1461e année comme privilégiée, comme une année *d'abondance & de délices*. C'eſt parce que cet évènement ſi rare & ſi important, ſelon eux, concourroit avec le ſouffle déſiré des vents Etéſiens, qu'ils exprimoient le tout par un oiſeau d'une ſingulière beauté qui ſe faiſoit admirer parmi tous les autres, & qui arrivoit en Egypte après avoir paſſé 1461 * ſans y paroître. Ils ajoûtoient que cet oiſeau y venoit mourir ſur l'autel du Soleil, & que de ſes cendres il naiſſoit un vermiſſeau qui redonnoit la vie à un oiſeau ſemblable au précédent. Ils lui donnoient le nom de Phénix, qui ſignifie

* *Tacit. Annal. 6.*

ce qu'ils prétendoient être attaché au concours de l'ouverture de l'année & du vrai lever de la canicule, je veux dire *l'abondance la plus délicieuſe* (*a*). Voilà donc encore une figure emblématique, convertie en une merveille dont il n'étoit point permis de douter. LA THÉOGONIE.

La canicule nous a déja donné deux ou trois divinités, l'une réſidante dans la belle étoile voiſine du cancer, ſous le nom de Thot ou d'Anubis, & fort occupée à faire croître & décroître le Nil; l'autre uniquement livrée à la médecine, & à la ſurintendance de la ſanté ſous le nom d'Eſculape. Voyons préſentement éclore de la même figure le Camille des Etruſques, le Janus des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Phéniciens. Non-ſeulement l'obſervation de la canicule avoit mérité d'être déſignée par la figure du ſerpent, ſymbole de la vie qu'elle avoit aſſurée aux Egyptiens: mais comme elle leur avoit procuré l'abondance, ou plûtôt une ſurabondance de blé qui les mettoit en état d'aider les étrangers, & de s'enrichir par la vente de leurs proviſions; la figure d'Anubis fut ſouvent accompagnée d'une bourſe pleine, dont Camille, Janus, Hermès, & Mercure.

(*a*) פנך Phonec, *deliciis abundans*. V. Proverb. 29: 21.

LE CIEL POETIQUE.

la vûe réjouiſſoit les peuples ; ce qui lui valut le nouveau titre de Mercure, qui ſignifie *le négociant*, *l'intrigant*, ou ſimplement *le commerce* (*a*).

Une nouvelle preuve que Mercure n'eſt que le ſymbole de la canicule, ou de l'avertiſſement de la retraite, & non un homme qui ait rien enſeigné, ni inventé, c'eſt qu'on lui mettoit en main la marque de la crûe du Nil, & aux piés les aîles qui avertiſſoient de prévenir le débordement par une prompte fuite.

La marque de la crûe étoit une perche croiſée : cela eſt fort ſimple : & le ſerpent qu'on y entortilloit ne marquoit dans la main de cette figure que ce qu'il ſignifioit par-tout, la vie, la ſubſiſtance. Etant double il annonçoit une ſubſiſtance très-abondante, qui peut ſuffire aux Egyptiens & aux étrangers. On terminoit ce bâton par deux petites aîles ; ſymbole

(*a*) De רכל *racal ; negociari, detrahere dolosè, latentur ſurripere*, vient מרכל *marcol* ou *marcor ;* & מרכלת *marcolet, mercatura.* Ezech. 27 : 24. *Dolus, detractio.* Levit. 19 : 16. La réunion de ces ſens a fait donner à Mercure le privilége de fourber auſſi-bien que de commercer.

Callidum quidquid placuit jocoſo
Condere furto. Carm. l. 1. od. 10.

Horace dans l'hymne ſi édifiante qu'il adreſſe à Mercure n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne ſes vols en plaiſanteries. Le tout étoit pour réjouir la cour céleſte.

du vent qui régloit la crûe des eaux. Toutes ces ſignifications furent oubliées, & *le Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea ſon nom d'Anubis * l'aboyeur, en celui d'Hannabi l'orateur. Son geſte & le bâton qui étoit dans ſa main facilitèrent cette métamorphoſe. On prit cette ſonde pour un bâton d'honneur, pour la marque d'un conducteur, d'un interprète, d'un ambaſſadeur. De-là les qualités de guide, d'intendant des routes, de porteur de bonne nouvelle, & tant d'autres ſemblables qu'on donnoit à Mercure, & dont on trouve la collection dans l'hiſtoire des dieux de Giraldi *. De-là l'uſage de mettre les chemins ſous ſa protection, & de placer ſa ſtatue à l'entrée des grandes routes. Mais quelle eſt l'origine du nom de Caducée qu'on donne au bâton de Mercure?

LA THÉOGONIE.

* Hannobeah, *Iſai.* 56 : 10.

* *Syntagm.* 9.

On Orient toute perſonne conſtituée en dignité portoit un ſceptre (*a*) ou un

(*a*) La preuve de cette coûtume ſe trouve fréquemment dans l'Ecriture ſainte. Lorſque la prophéteſſe Debora félicite dans ſon cantique les capitaines, ou le chefs de la demie tribu de Manaſſé qui demeuroit au-delà du Jourdain, d'être venus au ſecours du peuple de Dieu contre l'ennemi; elle nous les repréſente comme ayant en main leur bâton de commandement. Quand les Tribus murmurèrent de voir le ſacerdoce demeurer dans la famille d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter

LE CIEL POETIQUE.

bâton d'honneur, & quelquefois une lame d'or ſur le front, qu'on appelloit

leur ſceptre au tabernacle. Celui de Levi que portoit Aaron, ſe trouva fleuri le lendemain, & l'Ecriture remarque que les autres chefs reprirent chacun leur ſceptre ou leur bâton de commandement. Cette diſtinction étoit tellement affectée au chef de chaque grande famille, que dans la langue Orientale une tribu n'a point d'autre nom que celui du ſceptre auquel elle eſt ſubordonnée. Ainſi les douze ſceptres de Jacob, ſignifient les douze tribus des Iſraëlites; & pour dire la tribu de Levi, ou la tribu de Juda, on ne pouvoit dire autrement que le ſceptre de Lévi, le bâton de Juda. Pour marquer de quelles tribus étoient les deux excellens ouvriers que Moyſe employa à la conduite des ouvrages du tabernacle, l'Ecriture (Exod. 31.) dit d'Hooliab qu'il étoit du ſceptre de Dan, & de Bézéléel qu'il étoit du ſceptre de Juda. Ici mon Lecteur me pardonnera, je l'eſpère, une digreſſion que je crois lui devoir être utile. C'eſt de lui faire obſerver à l'occaſion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obſcurci la célébre prophétie de Jacob, en prenant le ſceptre dont il y eſt parlé pour un ſceptre royal: au lieu qu'en jugeant du ſceptre par celui qui le doit porter, c'eſt-à-dire, par le chef (*Dux*) de la tribu de Juda dont il eſt parlé auſſitôt, on ne trouve plus de difficulté dans l'application de la prophétie. Il n'eſt promis qu'à la tribu de Juda de conſerver ſes chefs, & ſon bâton d'honneur, juſqu'à la venue du Meſſie. Les autres tribus pourront être diſperſées, ou preſque oubliées & perdues, comme les dix qui compoſeront le royaume d'Iſraël; ou preſque détruites comme celle de Benjamin. La ſeule tribu de Juda aura les aſſurances de conſerver ſes généalogies en bon ordre ſous l'inſpection de ſes chefs, & ſera toûjours diſtinctement connue, juſqu'à ce que le *Sauveur vienne & que les nations lui obéiſſent*: afin que par-là ſa naiſſance ſoit conſtatée publiquement, & qu'on connoiſſe qu'il eſt fils de David, de Juda, de Jacob, d'Iſaac, & d'Abraham. L'évènement a parfaitement répondu à la prophétie, & l'accompliſſement eſt auſſi ſimple que la promeſſe. Lorſque les nations viennent au fils de Marie, & que le deſcendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, la tribu de Juda dès-lors a acquité ſa deſtination. Auſſi eſt-ce auſſitôt après la converſion des Gentils au Chriſtia-

Cadosh ou Caducée, & qui ſignifioit *un homme ſaint* (*a*), pour avertir que celui qui portoit ce bâton ou cette marque, étoit un homme public, qui devoit aller & venir en liberté, & dont la perſonne étoit inviolable. Telle eſt l'origine du nom qu'on donne à la baguette que porte Mercure. On a fait ainſi le guide des voyageurs, l'interpréte * & l'envoyé des dieux, d'une figure dont on ſavoit confuſément que la fonction étoit d'avertir de ſe mettre en chemin. Ignorant entiérement le rapport qu'avoit cette longue meſure avec le Nil, on la convertit partout en un bâton d'ambaſſadeur, pour mettre quelque liaiſon entre la fonction de l'Envoyé & le bâton qu'il portoit. LA THE'OGONIE.

* Ἑρμῆς interpres, ἱεροκηρυξ nuncius ſacer.

Souvent au lieu de la meſure du Nil, on lui mettoit en main une clé, & on lui donnoit deux viſages, l'un de jeune homme, l'autre de vieillard, en environnant le tout d'un ſerpent qui ſe mordoit la queue. Le ſerpent, ſymbole de la vie ou du

Voyez Fig. 3. Planche XIX.

niſme que la tribu de Juda tombe en déſolation. Elle eſt chaſſée de la terre promiſe, & diſperſée par tout. Les reſtes de cette tribu, qui avec ceux des autres doivent un jour reconnoître celui que leurs peres ont rejetté, ſont aujourd'hui ſans ſceptre, ſans chef, ſans régiſtre, & hors d'état de juſtifier la deſcendance du Meſſie qu'ils attendent, & de faire voir par des actes autentiques, qu'il eſt fils de David, de Jacob, & d'Abraham.

(*a*) קדוש *cadosh, ſanctus, ſeparatus.*

LE CIEL POETIQUE.

tems, marque ici l'année qui forme un cercle perpétuel, & la révolution des aſtres qui reviennent au point du ciel d'où ils étoient partis un an auparavant. Notre portier, qui fait ici la clôture du vieil an, & l'ouverture du nouveau, n'eſt que la canicule dont le lever ou le dégagement hors des rayons du ſoleil marquoit la nouvelle année ſolaire. Je dis ſolaire, ou naturelle, parce que l'année ſacrée, faute de compter & d'évaluer un quart de jour avec les 365 jours, commençoit plûtôt d'un jour entier au bout de quatre ans, de deux jours au bout de huit ans : & en continuant de même il arrivoit que le commencement de l'année ſacrée parcouroit toutes les ſaiſons. Mais on y obſervoit toûjours la coûtume de faire précéder la pompe d'Iſis, qui étoit la première fête de l'année, par le dieu Annubis qui étoit le *portier des fêtes*, ce qui fait voir que le tout étoit plus aſtronomique qu'hiſtorique. Voilà ſans difficulté le Janus des Latins qui avoit les mêmes attributs avec le nom de *portier*. Son compagnon ordinaire, le bon roi Picus avec ſa tête d'épervier, a l'air trop Egyptien pour douter un inſtant que l'Egypte ait été au lieu du Latium la patrie de l'un & de l'autre.

Voyez Fig. 3. Planche XIX.

Janus.

Anubis étoit réellement, comme ſigne, la régle des fêtes, & l'*introducteur* de toutes les figures ſymboliques qu'on montroit ſucceſſivement au peuple durant l'année. Devenu dieu il en fut fait l'inventeur & l'ordonnateur. Or ces fêtes ſe nommoient les manes, parce que les figures qu'on y préſentoit aux aſſiſtans étant originairement deſtinées à régler les travaux du peuple, ſe nommoient *les manes*, c'eſt-à-dire, *les réglemens*, *les ſignes*, *les enſeignes*. On en fit la plus belle fonction d'Anubis, & c'eſt relativement à cette opinion frivole que la pompe d'Iſis, ou l'ouverture des fêtes annuelles, étoit précédée par un chien. Mais les néoménies de chaque ſaiſon, & les fêtes particulières qui prévenoient ou ſuivoient chaque recolte ayant des noms propres qui les diſtinguoient, le nom général de *manes*, d'enſeignes, ou d'images, demeura aux aſſemblées funébres, qui revenoient fréquemment; & les noms de manes, d'images, de ſimulacres, & de morts ſe confondirent. Mercure qui *faiſoit l'ouverture & la clôture* des manes (*a*), devint ainſi le conducteur des morts. Il conduiſoit les ames la baguette haute, Roi ou

LA THÉOGONIE.

(*a*) ψυχοπομπός, *manium dux, ductor animarum.*

LE CIEL POETIQUE.

berger, il falloit ſuivre la troupe: il leur ouvroit le triſte ſéjour, le fermoit ſans miſéricorde, & tiroit la clé ſans permettre à perſonne de ſortir (*a*). C'eſt encore ce que les Phéniciens & les Arcadiens vouloient dire quand ils l'appelloient le Cyllénien (*b*). Ce mot ſignifioit la clôture, ou *celui qui termine* l'année, & qui *finit pour toûjours* la durée de la vie.

La perſuaſion où l'on étoit qu'il avoit inventé la muſique, la lyre, la lute, & tous les exercices qui forment le corps (*c*), eſt fondée ſur ce que toutes ces choſes étant inſéparablement unies aux anciennes fêtes, on l'en a cru l'ordonateur & l'inventeur comme des fêtes mêmes. En ouvrant les fêtes, il en introduiſoit toutes les ſuites.

Quant à la généalogie de Mercure, elle confirme tout ce que nous avons dit. Il eſt fils de la belle Maïa, & petit fils d'Atlas. Maïa eſt la Pleiade ou le peloton

(*a*) *Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat orco.* Æneid. 4. & Horar. Carm. l. 1. od. 10. & od. 24.

(*b*) כליון *cillaion, ultima conſummatio.* Iſai. 10: 22. Item, *clauſura, coercitio:* de-là *Cyllenius ales, Cyllenia proles.* Æneid. 4.

Ερμῆς ϑ' ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλεῖτο.
Hermes Cyllenius animas evocabat. Odyſſ. ω

(*c*) *Qui feros cultus hominum recentum*
Voce formaſti catus, & decora
More Palaſtra. Horat. ibid.

d'étoiles

l'étoiles connu du peuple même, & placé au dos du taureau. Les Orientaux nommoient ces étoiles Mæah (a), c'eſt-à-dire, *la centaine*, *la multitude*. Les Grecs tantôt leur conſervoient leur premier nom, & les nommoient Maïa; tantôt traduiſoient ce mot par ceux de Pleiades & de Pleione qui ſignifient de même *la multitude*. Ces étoiles ſi remarquables étant des plus propres à régler l'étude du ciel, & les premières qui attiraſſent les yeux avant le lever de la canicule dont elles devenoient ainſi le ſigne avant-coureur, étoient avec les Hyades les premières qu'on prenoit ſoin de faire connoître aux jeunes éléves des prêtres Egyptiens, dans la ſphère d'Atlas. Ce ſymbole devenu dieu, on hiſtoria comme lui toutes ſes leçons. Les étoiles qui ſervoient de régle pour connoître les autres, devinrent les filles chéries du docteur Atlas. Maïa ſe dégageoit alors des rayons du ſoleil lorſqu'il étoit dans les gémeaux, c'eſt-à-dire, au mois de Mai, auquel elle paroît avoir donné ſon nom. La plus belle étoile qui s'en dégage un mois après, ou un peu plus, eſt la canicule, ou l'Anubis, dont il leur plut de dire que Maïa étoit la mere,

LA THÉOGONIE.

(a) מאה *mæa.*

LE CIEL OBLIQUE. parce que l'étoile d'Anubis lui ſuccedoit la première.

Voyez Fig. 4. Planche XIX. Pourrions-nous pour achéver ce qui regarde Mercure, rendre encore raiſon de l'uſage où étoient les anciens de placer communément un coq & un bouc ſauvage à côté de Mercure, ſur-tout quand ils lui mettoient en main une bourſe pleine. Il eſt indubitable, à la vérité, qu'ils arangeoient ces piéces ſelon les idées vaines de leur mythologie, & rapportoient le tout aux ridicules hiſtoires qu'ils attribuoient à Mercure. Mais ce que nous cherchons ici eſt autre choſe. Ces figures étoient antérieures à la mythologie, & c'eſt à la premiére ſignification des ſymboles que nous voudrions parvenir.

La canicule ſe levoit tantôt à l'entrée de la nuit, tantôt au cœur de la nuit, tantôt avant le lever de l'aurore. Ces différences pouvoient aider à fixer l'ordre de l'année, & avoient une marque particulière. Le lever de la canicule avant l'aurore étant la plus importante de toutes les obſervations pour l'Egypte, avoit à plus forte raiſon ſon caractére abrégé & diſtinctif, ſavoir un coq à côté d'Anubis. La bourſe pleine qu'on lui mèt à la main pour déſigner les échanges, eſt ſouvent accompagnée dans les monumens,

d'une tête de capricorne; ce qui annonçoit fort ſimplement la vente des productions de l'été & de l'autonne juſqu'à l'entrée du ſoleil au capricorne en Décembre. Lorſqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit, fût devenu le dieu du commerce & des intrigues, tous ces ſymboles ſi ſimples ſe changèrent en autant d'hiſtoires, de ſuperſtitions, ou d'allégories également miſérables. On les trouve par-tout: voicz là-deſſus, ſi vous en avez la patience, ou Noël le Comte, ou Cartari. LA THÉOGONIE.

XXVI.

Dédale & Icare.

Après que les Egyptiens eurent converti en autant d'objets d'un culte abominable, ces figures qu'ils n'entendoient plus, chaque canton eut la ſienne par prédilection. Tel dieu guériſſoit de telle maladie en tel endroit. Telle déeſſe un peu plus loin étoit de reſſource pour tel autre beſoin. Enfin toute l'Egypte ſe trouva pleine de Cérès, de Latones, de Minerves, de Cybéles, & de Dianes, qui toutes n'étoient que l'Iſis, la clé des différentes fêtes.

Toute l'Egypte ſe trouva pleine de patrones & de dieux tutélaires, com-

LE CIEL POETIQUE.

modes, affectionnés, & dont les fonctions ou les occupations étoient réglées par les beſoins des habitans. Les ſymboles avoient ſubi le même ſort en Phénicie & en Syrie. Toutes ces extravagances ſe répandirent avec les Phéniciens ſur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles paſsèrent pour autant de traits de l'hiſtoire Nationale, & prirent encore des formes nouvelles ſelon le génie & le tour d'eſprit des différens peuples. C'étoit, par exemple, la coûtume de dire en Egypte, ſoit par des figures ſymboliques, ſoit dans le langage familier, que quand la canicule où Anubis ſe montroit avec de grandes aîles d'épervier, c'eſt-à-dire, avec un vent bien ſoûtenu, l'eau ſeroit *ſuffiſamment haute*, & qu'Erigone ſe réjouiroit, ou qu'il y auroit aſſurance d'une moiſſon abondante. Alors ils donnoient à Anubis le nom de Dédale, qui ſignifie *hauteur ſuffiſante* (*a*), ou ſuffiſance de profondeur. Mais ſi Anubis, ſi la canicule laiſſoit tomber ſes plumes, c'eſt-à-dire, ſi le vent Etéſien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule; ils donnoient alors à Anubis le

(*a*) De די *dai*, *ſufficientia*, *ſatis*. Levit. 5 : 7. & de דלה *dalah*, *attollere*, *exaltare*. Pſ. 30 : 2. Hébraïc. ou de דל *dal*, *altitudo*, vient דידל *Daidal*, Δαίδαλος ou Δαιδάλα, *ſufficiens altitudo*.

nom de Mératicar (*a*), c'eſt-à-dire, *le déſeſpoir du laboureur*, ou *triſte nouvelle pour le laboureur*. Ils ajoûtoient qu'Erigone en étoit inconſolable, qu'elle mouroit de faim, & perdoit toute eſpérance. Ces idées & ces images portées en Crète & en Attique, y prirent deux formes nouvelles, & devinrent la matière de deux hiſtoires. LA THÉOGONIE.

En Crète, le Dédale ou l'Anubis dont le vol ſe ſoûtient, & le Mérat-icar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le ſujèt de la merveilleuſe hiſtoire, ſelon laquelle Dédale ſe fit & à ſon fils Icare, des aîles qui ſauvèrent l'un & ne purent ſoûtenir l'autre. Si Dédale, dans la ſuite de la fable, ſe ſauve de Crète en Sicile; ſi Minos roi de Crète qui étoit, dit-on, offenſé contre lui, le pourſuit juſques dans cette île; ſi pour ſes menus plaiſirs il s'amuſe à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa; ce n'eſt pas qu'il puiſſe y avoir, ni là, ni ailleurs, aucuns monumens du paſſage de Minos qui n'eſt qu'un être de raiſon non plus que Dédale. Mais les mêmes noms & les mêmes ſymboles ſe retrouvant en Sicile & en Crète, on

(*a*) De מרדה *marah*, *amertume*, *angoiſſe*. Ruth 1 : 20. ou *déſeſpoir*. II. Sam. 2 : 26. & de איכר *Icar*, *laboureur*. Jerem. 51 : 23. & Iſai. 61 : 6.

LE CIEL POETIQUE. tâcha de lier le tout à l'aide de ces belles histoires qui ont fait long-tems l'amuſement, & enſuite la grande ſcience des Grecs. On connoiſſoit en Sicile comme en Crète, les manes ou les fêtes, & les réglemens. On y tenoit les mêmes diſcours dans les fêtes ſans en entendre le ſens. C'étoit des formules de cérémonial & d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public, ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : & ces noms ſe trouvant les mêmes en des lieux fort différens, on imagina des faits & des voyages d'une côte à l'autre, pour rapprocher & coudre par ces rapports, des choſes entièrement indépendantes.

Dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel, on connoiſſoit Icare : mais c'étoit ſous des idées différentes de la créance de Crète. On ſe ſouvenoit dans ces îles qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuſe du rapport de *Mera* avec la *canicule*, quand les vents Etéſiens n'en accompagnoient pas le lever, & de l'état déplorable où *la chûte d'Anubis jettoit Erigone* ; c'eſt-à-dire, de la triſteſſe où l'on étoit ſous le ſigne de la vierge, quand le vent Etéſien n'avoit pas enflé le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'en-

tendant rien à toutes ces choſes qui ne pouvoient être intelligibles qu'en Egypte, voici l'hiſtoire qu'ils fabriquèrent en uniſſant toutes ces piéces tant bien que mal. LATHEOGONIE.

Icare, diſoient-ils, étoit un laboureur qui avoit montré aux bergers de l'Attique la manière de ſemer, de planter la vigne, & de faire le vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivreſſe, tuèrent Icare, perſuadés qu'il avoit empoiſonné leurs amis. *Son chien Méra* vint en heurlant apprendre cette mort à Erigone fille d'Icare, qui ſe vit réduite à une extrême pauvreté, & en mourut de déſepoir. *Méra* inconſolable mourut à ſon tour auprès d'Erigone. Mais Jupiter touché de leur ſort, plaça le chien au ciel, où il eſt connu ſous le nom de la canicule: il y logea auſſi la jeune fille ſous le nom de *la Vierge qui porte des épics*, & ſon pere Icare ſous le nom *de l'Arcture. Depuis la mort d'Icare, les vents Etéſiens ne ſouffloient plus au lever de la canicule.* Mais après bien des ſacrifices, les dieux accordèrent enfin le retour *des vents de Nord*, ou le ſouffle égal des vents Etéſiens, pendant les quarante jours qui ſuivent le lever de la canicule,

LE CIEL & qu'on nomme les jours caniculaires: ce qui ramena l'abondance.
POETIQUE.

On me dira peut-être que cette hiſtoire, malgré les idées fabuleuſes qu'on y a mêlées aux objets qui intéreſſoient l'Egypte, confirme ſi nettement tout ce que j'ai avancé ſur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, & devient ſuſpecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette ſur l'interprétation des figures Egyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, ſe trouvent dans les recueils des mythologues anciens (*a*).

(*a*) Voyez *Hygini fabula*, *c.* 130. & *Hygini aſtronomic. lib.* 2. *voce Arctophylax. Arati phænom. na Germanico Caſare interprete*, *voce canis.* Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le paſſage des aſtronomiques d'Hygin qui peut ſuffire. *Nonnulli hoc dixerunt Icarium*, *Erigones patrem*, *cui propter juſtitiam & pietatem exiſtimatur Liber Pater vinum & vitem & uvam tradidiſſe*, *ut oſtenderet hominibus quomodo ſereretur & quid ex eo naſceretur*, *& cùm eſſet natum id*, *quomodo uti oporteret. Qui cùm ſeviſſet vitem & . . . . vinum accepiſſet*, *ſtatim utres plenos in plauſtrum impoſuiſſe : hac re etiam Booten appellatum. Qui cùm perambulans Atticorum fines paſtoribus oſtenderet*, *nonnulli eorum aviditate pleni*, *novo genere potus inducti ſomno conſepiuntur. Atque ut alii alium ſe in partem rejiciunt ut ſemi-mortua membra jactantes*, *alia ac decebat loquebantur ; reliqui eorum arbitrati venenum ab Icario datum paſtoribus*, *in puteum dejecerunt . . . . . at* Erigone *Icarii filia permota deſiderio Parentis cùm eum non redire videret ac perſequi eum conaretur*, canis *Icarii*, cui Mera fuerat nomen *ululans redit ad Erigonem. . . . . neque puella timida ſuſpicari debebat niſi patrem interfectum qui tot dies ac menſes*

Par l'hiſtoire de Dédale, & par celle de nos deux Icares, il eſt aiſé de juger combien la fable eſt un fonds ſuſpect, & quels mécomtes on peut faire en y cherchant de l'hiſtorique, puiſque les perſonnes mêmes y ſont auſſi peu réelles que leurs avantures. LA THÉOGONIE.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette penſée, que Dédale ne ſoit qu'une emblême Egyptienne convertie, comme bien d'autres, en un perſonnage à évènemens extraordinaires. Au travers des fables & du merveilleux dont les Phéniciens & les Grecs étoient ſi avides, ne retrouve-t-on pas l'hiſtori-

abeſſet . . . . quod filia ſimul ac vidit, deſperata ſpe, ſolitudine ac paupertate oppreſſa . . . . . *ſuſpendio mortem ſibi conſcivit. Cui mortuæ canis ſpiritu ſuo parentavit. . . quorum caſum Jupiter miſeratus, in aſtris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icariam* Booten, *Erigonem* Virginem *nominaverunt. Canem autem ſua appellatione & ſpecie* caniculam *dixerunt.* Hygin rapporte enſuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre d'Icare, & l'établiſſement des ſacrifices expiatoires, où l'on repréſentoit le triſte accident & la mendicité d'Erigone, allant de côté & d'autre avec le chien Mera rechercher ſon pere. Il ajoûte : *Præterea* canicula exoriens *æſtu eorum loca & agros fructibus orbabat . . . quorum rex Ariſteus, Apollinis & Cyranes filius . . . . petit à parente quo pacto calamitate civitatem poſſet liberare. Quem Deus jubet multis hoſtiis expiare Icarii mortem & ab Jove petere ut quo* tempore canicula exoriretur, dies quadraginta ventum daret ; *qui æſtum caniculæ moderaretur. Quod juſſum Ariſteus confecit & à Jove impetravit ut Etheſia flarent.* On trouve le même conte dans les Dionyſiaques de Nonnus.

LE CIEL POETIQUE.

que ? Tous les anciens conviennent que Dédale étoit un architecte industrieux. On lui fait l'honneur de l'invention du compas & de l'équèrre. On ajoûte que c'eſt à lui qu'on eſt redevable de la ſtatuaire, & même on caractériſe la nature des progrès que ce bel art commença à faire ſous lui par des circonſtances qui rendent la choſe extrémement croyable. *Juſqu'à Dédale*, ſelon que le rapporte Diodore de Sicile (*a*) « les ſtatues avoient » les yeux fermés, & les mains collées ſur » les côtés. Mais Dédale apprit à leur don» ner des yeux ouverts, à en tenir les jam» bes ſéparées, & à détacher les mains du » corps. » Ce qui le fit admirer par tout. Quantité d'autres auteurs atteſtent l'ancien uſage de tenir les piés des ſtatues embaraſſés, ou même confondus & réunis en un. Ces commencemens groſſiers, perfectionnés par Dédale, ſont en quelque ſorte avérés par pluſieurs ſtatues antiques. On peut citer pour exemple, celle

(*a*) Οἱ πρὸ τοῦτου τεχνῖται κατεσκεύαζον τὰ ἀγάλματα τοῖς μὲν ὄμμασι μεμυκότα (nictitantes) τὰς δὲ χεῖρας ἔχοντα πεπηγυίας, καὶ ταῖς πλευραῖς κεκολλημένας. πρῶτος δὲ Δαίδαλος ὀμματώσας, (oculis ſtatuas inſtruens) καὶ διεζευχότα τὰ σκέλη ποιήσας, ἔτι δὲ καὶ χεῖρας διατεταμένας ποιῶν εἰκότως ἐθαυμάζετο παρὰ τοῖς ἀνθρώποις. *Diod. Sicul. biblioth. l.* 4.

de Ménophis ou Memnon qui rendoit un ſon très-ſenſible, au lever du ſoleil, & une foule d'autres qui ſe trouvent par-tout, dont les piés & les mains ſont en effet engagés & collés comme en une maſſe informe. Le récit de Diodore ſe trouve donc atteſté par des monumens. LATHEO-GONIE.

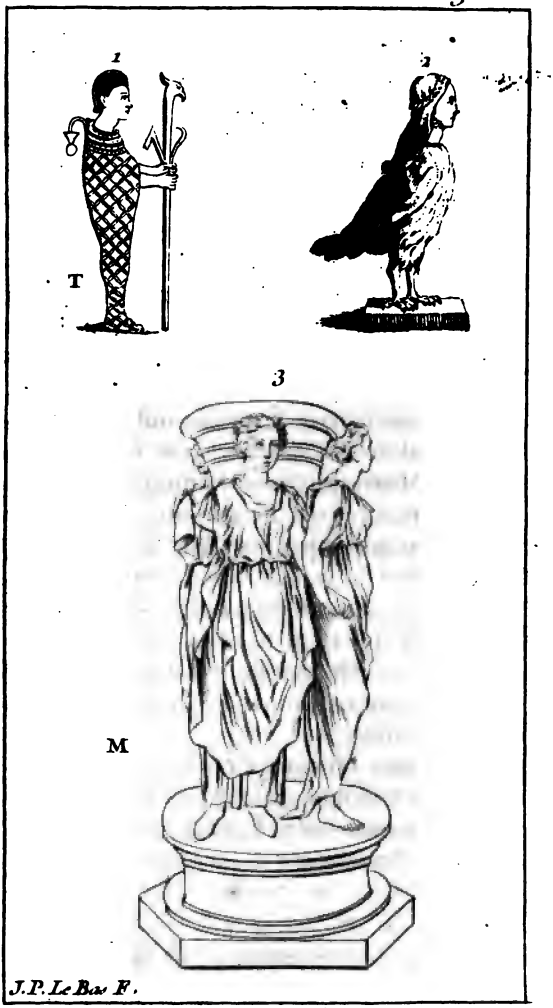
Voilà ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable pour réaliſer l'hiſtoire de Dédale. Malheureuſement & l'hiſtoire & les ſtatues qui ont les piés collés, deviennent la preuve de l'origine que je donne à Dédale. Le compas & l'équèrre dont on le fait inventeur, ne ſont que le compas & la fauſſe équèrre qu'on mettoit à la main d'Anubis * ou d'Horus pour avertir les laboureurs, quand les vents avoient été bons au lever de la canicule, de ſe tenir prêts à meſurer leurs terres, à prendre des angles pour les reconnoître, & à ſemer auſſitôt l'arpentage fini. On le fit ainſi l'inventeur des inſtrumens ſymboliques qu'on lui voyoit en main. Les ſtatues dont les mains & les piés ſont ſouvent emmaillottés, & qui ſe trouvent par-tout dans les cabinèts des curieux, ne ſont que les ſtatues d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, telles qu'on les montroit au peuple dans le tems du débordement. Alors il n'y avoit rien à faire:

Voyez Fig. 1. Planc. XX. & Fig. 3. Planche IX.

LE CIEL POETIQUE.

l'inaction étoit universelle. La cessation des travaux rustiques ne pouvoit être mieux marquée que par un Horus emmaillotté, ou privé de l'usage de ses piés par le débordement ; & n'employant ses bras qu'à montrer la mesure de l'eau, un instrument pour prendre le vent, un autre pour prendre des angles, & un cornèt pour annoncer l'arpentage général. Il est bon d'observer que cette figure étant sans piés & sans appui, avoit toûjours à son dos un crochèt pour la suspendre, & pour la tenir ferme au milieu de l'assemblée. Ce crochèt avec son bouton tantôt arrondi, tantôt allongé en pointe, a paru au divin Platon une portion de cercle accompagnée d'un trigone pour signifier la production du monde matériel, comme un écoulement de la Sagesse divine qui est le trigone archétype. Ces grandes idées ont pu venir avec le tems. Mais nous en sommes ici au premier usage du crochèt.

Notre Horus immobile & sans piés, étoit l'enseigne naturelle de l'inaction où l'on demeuroit en Egypte, depuis le lever d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpentage. Et cette inaction devoit être la même le reste de l'année, si la crûe des eaux n'étoit pas venue à *une hauteur suffi-*



1, Horus emmailloté et portant la girouette à tête de Huppe l'Equerre, et le Clairon, toutes annonces de la retraite des eaux et de l'Arpentage qui la suivoit. 2, La Harpye ou la Néméneie concourant avec le retour des insectes destructeurs. 3, Les Charites.

ſante. Mais après le vol de *Dédale*, c'eſt-à-dire, après qu'Anubis, par le ſouffle des vents Etéſiens, continués un bon nombre de jours, avoit procuré une *profondeur d'eau convenable*, on préſentoit les ſtatues d'Iſis & d'Horus ſous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ſes yeux, ſes piés, & ſes bras. Voilà donc l'origine de notre admirable ſculpteur. Il eſt vrai que par la ſuite, les Egyptiens n'entendant plus le ſens de ces ſymboles, que l'ancien rituel faiſoit reparoître dans leurs fêtes, ils y cherchèrent de grands myſtères, & multiplièrent tout particulièrement ces figures emmaillottées qui avoient un air plus ſingulier que les autres : en ſorte qu'on les trouve par-tout (*a*). Mais on voit par leur multitude même qu'elles ſont des tems poſtérieurs, & elles ne juſtifient pas le moins du monde la réalité de l'hiſtoire de Dédale. Quant aux idées que les Egyptiens attachoient à ces maillots, nous nous en mettons peu en peine. Ce ſont toutes niaiſeries qui avoient rapport aux hiſtoires imaginaires de leurs dieux, ou à des allégories auſſi imaginaires & auſſi récentes. LA THÉOGONIE.

(*a*) Voyez *la Table d'Iſis*, & *les Recueils du R. P. de Montfaucon*.

LE CIEL POETIQUE.

On ſe plaindroit, avec raiſon, de mon ſilence, ſi je négligeois de répondre à l'objection tirée de la célébre ſtatue de Memnon ou de Ménophis qui, ſuivant le rapport de Philoſtrate, avoit les piés réunis en maſſe, & qui parloit ou réſonoit au lever du ſoleil. Qui ne voit que c'eſt une ſtatue d'Horus ſurnommé Ménès ou Ménof, le même que Pline appelle Ménon, & qui fut pris pour le légiſlateur des Egyptiens, parce que cette ſtatue étoit la régle du peuple. Si l'on a dit que cette figure avoit une ſympathie ſi grande avec le ſoleil, c'eſt parce qu'en effet Horus n'étoit deſtiné à autre choſe qu'à avertir les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à leur dire pour la nuit. Ses leçons n'étoient que pour régler ce qu'il falloit faire ſelon la ſaiſon à chaque lever du ſoleil. On prit de-là occaſion de dire d'abord en plaiſantant, & par la ſuite fort ſérieuſement que c'étoit une ſtatue parlante, & que ſa voix ſe faiſoit entendre au lever du ſoleil.

XXVII.

Les Cabires de Samothrace.

Les trois principales figures du cérémonial Egyptien furent portées à Bérite *.

* V. *Euſeb. prep. Evang. l. 1.*

en Phénicie, & de-là dans différentes îles de la Mer Egée (*a*). Le culte en devint célebre, sur-tout à Lemnos (*b*), & dans l'île de Samothrace (*c*) qui en est fort voisine. On les y nommoit les Cabires (*d*), c'est-à-dire, *les dieux puissans:* & leur nom de Cabires, qui est Phénicien, n'étoit pas moins en usage dans l'Egypte que dans la Phénicie même : ce qui montroit perpétuellement le mélange des termes Phéniciens dans la langue Egyptienne, si le fond n'en est le même. LA THÉOGONIE.

Les figures de ces dieux, étant originairement destinées à former certains sens par un assemblage de piéces qui ne se trouvent guères ensemble, ne pouvoient manquer d'avoir un air fort singulier, ou même ridicule, quand on n'en comprenoit pas la signification. Ces feuillages, ces cornes, ces aîles, & ces globes si ordinaires sur la tête d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, devoient étonner ou faire rire ceux qui n'y étoient pas accoûtumés. Aussi Herodote * remarque-t-il que les Cabires, aussi-bien que la figure éclopée de Vulcain, apprêtèrent fort à

* *In Thalia, num.* 77.

(*a*) Aujourd'hui *Archipel.*

(*b*) Aujourd'hui *Stalimene.*

(*c*) Aujourd'hui *Samadrachi*, à l'entrée du détroit des Dardanelles.

(*d*) כבירים *Cabirim, potentes.*

LE CIEL POETIQUE.

rire à Cambiſe, lorſqu'il entra dans leur temple & dans celui du dieu forgeron.

Les principaux dieux de Samothrace & d'Imbro, qui en eſt voiſine, étoient au nombre de trois, ſavoir Axieros, Axiocherſa, & Axiocherſos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, ſelon la penſée de quelques auteurs anciens, la déeſſe Cérès dans Axiéros, le dieu Pluton dans Axiokerſos, & Proſerpine dans Axiokerſa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axiéros (*a*) ou Aſſuerus, dont le nom ſignifie le modérateur de la terre, eſt le nom même d'Oſiris. Axiokerſos & Axiokerſa, ſignifient également *le frein du ravage*, ou la régle du débordement; & conviennent, dans le même ſens, à un homme & à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, qui enſeignoient au peuple la manière de ſe précautionner contre les ravages de l'eau? Auſſi trouve-t-on ſouvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérès, & Bacchus, ou Dionyſus le jeune.

Souvent ils en ajoûtent un quatrième

(*a*) אחזי ארץ *Ochozi eres; Oſiris, dominium terræ.*
(*b*) אחזי קרץ *Ochozi keres*, ou *Axiokerſos dominium excidii, frenum diluvii.*

qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt Cadmille, ou Casmille, & Camille, qui chez les Etrusques & au Latium, signifioit un ministre, ou un messager. C'est-à-dire, que nous retrouvons encore ici les quatre principales clés de l'ancienne écriture Egyptienne changées, à cause de leur figure humaine, en autant de dieux *tutélaires & puissants.* LATHÉO-GONIE.

XXVIII.

Apollon, les Muses, & les Graces.

Quelque variété que le caprice des particuliers, & la différence des goûts, ayent pu introduire dans le cérémonial Egyptien, & dans les signes qui servoient à annoncer tout ce qui intéressoit le public, on retrouve par-tout le même fond, parce que les besoins étoient les mêmes, & que les pratiques étoient fondées sur ces besoins. Depuis que le sens de ces signes eût été perverti, jusqu'à changer les figures significatives en autant de dieux qui n'étoient occupés que du soin de pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou de leur annoncer ce qui les intéressoit; chaque canton honoroit d'un culte spécial l'une ou l'autre de ces figures. Certaines villes au contraire affectoient de les réunir

LE CIEL POETIQUE.

preſque toutes. On honoroit, par exemple, en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ſes fléches & prenant en main ſa lyre, ſe délaſſe de ſes travaux, & ſe felicite de n'avoir plus d'ennemi. Ce ſymbole ſi ſimple des fêtes & du repos, dont le laboureur jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, & Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préſide à l'harmonie; les autres figures qui l'accompagnoient pour ſignifier les diverſes circonſtances de chaque ſaiſon furent priſes dans un ſens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Les neufs Iſis qui annonçoient les néoménies où les premiers jours de chacun des neufs mois où l'Egypte eſt *délivrée* du débordement, portoient dans leurs mains des ſymboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un maſque ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées; celle où l'on ſonnoit de la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chaſſe; celle où l'on prenoit le maſque pour repreſenter l'ancien état du genre humain; ou quelque autre fête célébre. Toutes ces figures

enſeignoient réellement aux hommes ce qu'ils avoient à faire. On ſe ſouvenoit généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues autant de déeſſes, on s'imagina qu'elles préſidoient à la muſique, à la géométrie, à l'aſtronomie, à toutes les ſciences. On les réunit en grand chœur au muſicien Apollon : & au lieu de voir dans les inſtrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, & l'on aida à y mettre les marques ſpécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Egypte les neuf Muſes, c'eſt-à-dire, les neufs mois *ſauvés des eaux*, ou *délivrés de l'inondation* : étymologie dont la juſteſſe ſe trouve démontrée par le nom de Moïſe ou de Moſé, qui ſignifie *ſauvé des eaux*, *dégagé de l'eau* (*a*). Tel eſt le nom commun qu'on leur conſerva. Mais les Grecs chez qui ce chœur de divinités ſavantes fut porté, leur donnèrent à chacune un nom propre. Ces noms, s'ils ſont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclairciſſent rien, & ne méritent

LA THÉOGONIE.

(*a*) *Exod.* 2 : 10. On voit encore ici la preuve du rapport de la langue Egyptienne & de celle des Phéniciens, quoique la diverſité de la prononciation & d'autres altérations en faſſent des langues différentes.

LE CIEL POETIQUE.

point que nous nous arrêtions à les traduire. A côté des neuf Isis qui désignoient les neuf mois où l'on pouvoit aller, venir, & agir en liberté, paroissoient aussi les trois Isis qui annonçoient les trois mois pendant lesquels l'eau demeuroit sur les plaines, & empêchoit la libre communication d'une ville à l'autre. On les peignoit tantôt comme emmaillotées & ne pouvant faire usage ni de leurs piés, ni de leurs bras; tantôt moitié femme & moitié lézard, ou moitié poisson, parce qu'il falloit alors demeurer sur la terre au bord de l'eau. Enfin, & cette dernière forme fut plus du goût des Grecs, on les représentoit comme trois sœurs oisives, sans aucun attribut, & se tenant par la main, parce qu'elles désignoient l'inaction des trois mois du débordement qui se suivent sans interruption: & comme ces trois mois rompoient la communication ordinaire d'une ville à l'autre, dans un tems où l'on n'avoit pas encore élevé les magnifiques chaussées qu'on y a faites depuis, les trois Isis qui annonçoient les néoménies de ces mois d'une entière séparation, se nommoient *Chéritout* (a),

(a) De חרת *charat*, *abscindere*, vient חריתות *cheritout*, *repudium*, *scissio*, interruption du commerce. Voyez le mot *cheritout*. Isai. 50: 1. & Deut. 24: 1.

c'eſt-à-dire, *le divorce*, le tems de *la ſéparation*. Ce mot avoit un rapport de ſon avec le mot *charites*, qui en Grec ſignifie tantôt *les actions de graces*, tantôt *les bienfaits*, ou *des manieres gracieuſes*. Ce qui donna lieu aux poëtes Grecs d'imaginer que ces trois déeſſes préſidoient à la reconnoiſſance ou aux agrémens extérieurs. LA THÉOGONIE.

Quelque ſoin que les villes euſſent pu apporter au mois de Juin pour ſe pourvoir de toutes les proviſions néceſſaires, elles ne pouvoient en bien des rencontres ſe paſſer du ſecours les unes des autres, & l'on avoit recours à la commodité des barques, & de la voile. La barque avec ſa voile étoit déſignée en Egypte & en Phénicie par la figure d'un courſier qui a des aîles. C'eſt pour cela que les peuples de Cadix, qui étoient originaires de Phénicie, donnoient anciennement le nom (*a*) de cheval à un vaiſſeau, ſoit grand, ſoit petit; & que les pauvres comme les riches, en parlant de leurs barques, les appelloient leurs chevaux. Que peut donc ſignifier la figure

(*a*) Γαδειριτῶν . . . . . τὰς μὲν ἐμπόρους μεγάλας ἵππους πλοίοις, τὰς δὲ πένητας μικρὰς, ἄκαλεῖν ἵππους. *Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus, paupores parvis; quas equos appellent.* Strabon, geograph. lib. 3, pag. 99. edit. Reg.

LE CIEL POETIQUE. de Pégaſe, ou d'un cheval aîlé qu'on mettoit à côté des trois graces, & des neuf Muſes? Si ces déeſſes préſident à la reconnoiſſance & aux ſciences ; notre cheval aîlé devient inintelligible. Mais ſi nos Charites ſont les trois mois de ſéparation, ou l'interruption de la libre communication d'une ville à l'autre, Pégaſe vient ici au ſecours : & ſi les neuf Muſes ſont les neuf figures qui annoncent ce qu'il faut faire durant les neuf mois où l'Egypte eſt délivrée de l'eau ; la figure du cheval aîlé, c'eſt-à-dire, la barque, placée auprès d'elles, annonce la fin de la navigation & le retour des travaux ruſtiques. C'eſt pourquoi on donnoit à cette figure le nom de Pégaſe, qui ſignifie (a) *la fin de la navigation.*

(a) De פג *pag*, *ceſſat*, *otiatur*, & de סוס *ſus curſor*, *navis*, vient פגסוס *pegaſus*, *navigationis intermiſſio*.

* *Pauſan. in Arcadic.* La tête d'un courſier placée ſur les épaules d'Iſis * avec un poiſſon dans une main & une colombe dans l'autre ; étoit viſiblement l'annonce d'une fête qui ouvroit la navigation lorſque le ſoleil quittoit le ſigne des poiſſons, & ramenoit les zéphirs, dont cette colombe marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une ancienne ſculpture où l'on voyoit Iſis accompagnée d'un olivier, & Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâtirent là-deſſus la fable du démêlé de Pallas-Athéné avec Neptune, pour ſavoir qui des deux feroit un plus beau préſent à la nouvelle Ville & mériteroit par-là de lui donner ſon nom : d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus utile que le cheval, la déeſſe étoit demeuré victorieuſe Mais le ſens de cette ſculpture étoit tout ſimple. Elle ſignifioit, ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour ſub-

Une colonie Egyptienne, ou Phenicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de ſa religion, les tranſporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnaſſe & de Delphes. Elles n'y formoient plus de ſens : elles n'avoient rapport à rien qui convînt au pays : cela eſt vrai. Mais il y avoit longtems qu'on les honoroit avec leur préſident comme des divinités bienfaiſantes, & c'en étoit aſſez pour pérpétuer l'uſage de ces figures, & des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raiſon de tout. LA THÉOGONIE.

Il n'eſt pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve ſouvent les trois Graces ſous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule eſt ſuivi en Egypte des trois mois d'inondation ; & les neuf Muſes ſous la conduite d'Horus-Apollon, parce que Horus, ou le travail, mèt à profit les neuf mois ſuivans.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il L'oracle de Delphes,

fiſſet ; ſavoir l'agriculture & la navigation ; ou la préférence qu'ils devoient donner à l'agriculture ſur la navigation. Deux ou trois traits de cette eſpéce peuvent éclaircir ſuffiſament toutes ces anciennes figures que Pauſanias nous détaille, dans ſa deſcription de la Gréce, avec les fables qui en furent les ſuites.

LE CIEL POETIQUE.

des oracles, & annonçoit-il l'avenir? C'étoit là ſa première deſtination. Horus ne ſervoit qu'à apprendre par ſes attributs ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit attendre ſelon les vents & ſelon les années. On ne perdit jamais de vûe que ces figures ſervoient d'annonces & de régle pour guider le travail de l'homme. Mais quand on en eût fait des dieux; au lieu de les regarder comme des indications ou des ſignes commodes par leſquels des hommes pleins d'expérience régloient les travaux du peuple, & lui marquoient par avance ce qu'il y avoit à faire de mois en mois, ils s'imaginèrent que ces figures connoiſſoient l'avenir, & le leur annonçoient (*a*). Cette matière de la divination étant fort importante mérite un chapitre à part.

Les termes d'Hippocrêne, d'Aganippé, de Caſtalie, de Parnaſſe, d'Hélicon, & autres ſemblables, n'ont apparemment rapport qu'aux particularités & aux agré-

(*a*) Ne ſeroit-ce pas là ce qui a valu à Horus-Apollon la qualité de *paan* ou *paana*, *revelator*, *l'interprête des choſes cachées*, *l'oracle*. C'eſt le même nom que Pharaon donna dans ſa langue à Joſeph. Il l'appella (*Geneſ.* 41: 45.) *tsaphnat paanach*, *l'interprete des choſes cachées*. Ces mots Egyptiens ont grand rapport avec les deux de la langue Phénicienne qui ſignifient la même choſe פָּנַח *pánah*, *obſerver*, *appercevoir*, & צָפַן *tſaphan*, *cacher*. Nouvelle preuve du rapport de ces langues.

mens

1. La Parque, ou l'annonce de la Tisseranderie. 2. La Sirene, ou l'annonce des mois d'inondation et de repos. 3. L'Eumenide, ou la furie, annonce du prossurage. 4. Les Serpens Symboles de subsistance. 5. La torche Symbole d'un Sacrifice. 6. Les Cailles Symbole de Salut et d'abondance, ce qui acheve de fixer le sens de cette Figure.

mens de la Phocide : l'explication en ſeroit étrangère à mon ſujèt.

XXIX.

Les Furies, les Parques, les Harpyes.

La diſtribution que nous venons de voir des douze Iſis en trois Charites, ou trois nymphes deſœuvrées, qui ſont conduites par Mercure, & neuf autres nymphes agiſſantes, qui ſont conduites par Horus, ſe trouve confirmée par une autre diſtribution, qui toute différente qu'elle eſt, a un rapport juſte avec la précédente. C'eſt celle de trois Graces, de trois Furies, de trois Parques, & de trois Harpyes. Cette ſeconde douzaine de figures ſi étranges n'eſt encore que la ſuite des mois d'Egypte, caractériſés ſelon les ſaiſons.

Les Charites ſont, comme nous le venons de voir, les Iſis ou les marques des mois de Juillèt, Août, & Septembre. *Voyez Fig. 5. Planche XX.*

Les Furies ou les Euménides avec leurs têtes environnées de ſerpens, & leur torche au poing, n'ont paru propres dans la Gréce qu'à tourmenter les impies dans le Tartare : & c'eſt l'emploi que les poëtes leur donnent, à moins qu'ils ne les en faſſent ſortir pour venir inſpirer quel- *Voyez Fig. 3. Planc. XXI.*

LE CIEL POETIQUE.

que mauvais coup, ou pour porter les peuples à la fureur.

Toutes ces fables ſont fondées ſur leur figure : mais l'intention de l'inſtituteur eſt fort différente. Ces figures ſont les mêmes que les Gorgones ou la Méduſe, & ne ſignifioient rien autre choſe que les trois lunes d'autonne qui ſont comme les *nourices* de l'Egypte, tant par la bierre qu'on braſſoit alors, que par le *preſſurage* des raiſins, des olives, & des pommes. On connoît la ſignification des ſerpens. Les torches marquoient l'annonce d'un ſacrifice. Les deux cailles, dont le nom ſignifioit *ſécurité*, achévent de montrer l'intention de la figure. Quant aux noms des trois lunes de cette ſaiſon, ils avoient rapport aux boiſſons qu'elles donnent à l'Egypte. Le nom de *furies* (*a*) ſignifioit *les preſſoirs*, & celui *d'eumenides* (*b*) ſignifioit *les nourices*.

(*a*) De פּוּר *fur*, *torcular*. פּוּרִים *furim*, *torcularia*. D'où les Latins ont fait les furies.

(*b*) De אמן *aman*. *nutrire*. אֹמְנוֹת *omenoth*, *nutrices*, Voyez Ruth. 4 : 16. Les Grecs les nomment Εὐμενίδες, *Les Eumenides*, *les bien intentionnées*. Ce qui ne quadre en rien avec les fonctions qu'ils leur prêtent. Ajoûtons que les noms particuliers de chacune des trois furies ont un rapport très-ſimple avec les vendanges. On les nomme Alecto, Tiſiphone, & Mégère, qui ſignifient, *la cueillette*, *l'entonnement*, & *la clarification* du vin. אלקטא *Alecto* de לקט *laket*, *cueillir*. צפנה *Tiſiphone* de צפן *ſ'faphan*, *cacher*, *enfermer*, & צפנה *ſ'phoneh*, *le temps de tenir*

Les Parques ſont les trois lunes de Janvier, Février, & Mars : ce ſont trois filandières en Egypte comme en Gréce. On leur mèt en main l'enſuble, la quenouille, le fuſeau, des ciſeaux, ou tels autres inſtrumens qui ont rapport à la fabrique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois ; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel ſignifie *la toile*, ou un *rideau*, ou *la voile d'un vaiſſeau* (*a*). LA THÉOGONIE.

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendu-déeſſes, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, & de couper ſans miſéricorde le fil de celui d'entre-nous dont le billèt eſt tiré de l'urne fatale où nos noms ſont jettés, & ſans ceſſe agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus ſpirituel ſur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de May, & de Juin, ſur-tout les deux dernières, étant ſujettes à des vents orageux qui renverſoient quelquefois les plans d'oliviers, & à amener du fond de l'Afrique & des bords de la Mer Rouge, des ſauterelles

fermer le vin dans les cruches. מגרה *Mégère* vient de מגר *migher*, précipiter, & מגרה *migherah*, *la chute* de la lie, la clarification du vin.

(*a*) פרך *park*, & פרכת *paroket*, *tela*, *velum*. Exod. 26. 31.

LE CIEL POETIQUE.

& des hannetons qui ravageoient & salliſſoient tout; les anciens Egyptiens donnèrent aux trois Iſis qui annonçoient ces trois lunes, un viſage féminin, avec un corps & des ſerres d'oiſeaux carnaciers. Les oiſeaux étoient la clé ordinaire de la ſignification des vents. Et le nom de Harpyes qu'ils donnoient à ces vents, étoit ſans myſtère, comme tous les précédens: il ſignifioit *les ſauterelles* (*a*), ou *les inſectes rongeurs*, que ces vents faiſoient éclore.

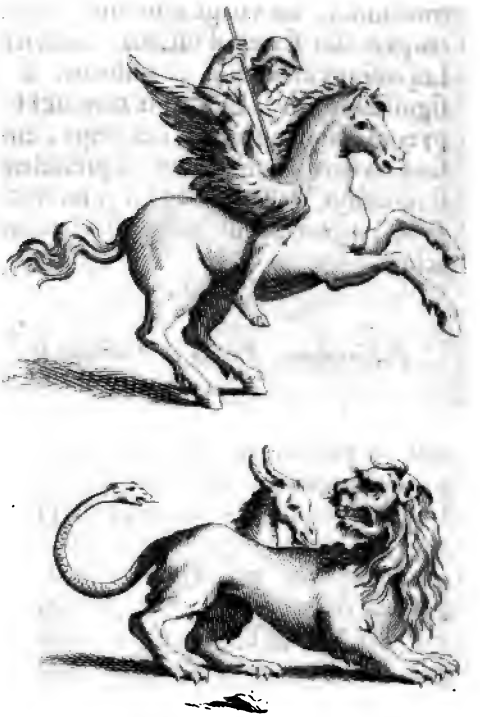
Voyez Fig. 1. Planc. XX.

XXX.

Bellérophon, Perſée, Andromède.

Je ne doute point que mon Lecteur ne ſoit un peu ſurpris de trouver les Harpyes changées en inſectes, de voir les Furies devenues les annonces du preſſurage, & de rencontrer le ſymbole de la navigation ſur les rochers du Parnaſſe. Mais la ſingularité de l'emploi qu'on a fait des figures Egyptiennes, ne prouve pas que mon principe ſoit fauſſement appliqué. Elle montre ſeulement combien l'idolâtrie eſt abſurde; & que ces

(*a*) De עָרֹב *haroph* ou *harop*, que la Vulgate a rendu par *muſca graviſſima*, l'inſecte le plus malfaiſant. *Exod.* 8: 14. ou de אַרְבֶּה *arbeh*, *locuſta*. Exod. 10.



J. P. Le Bas. F. M

Bellerophon et la Chimère.

figures une fois tirées de leur première signification, conduisirent les hommes d'extravagances en extravagances. LA THÉOGONIE.

Les fables de Bellérophon & de Persée viennent naturellement à la suite de Pégase, puisqu'il a servi de monture à Bellérophon pour aller attaquer l'épouvantable chimère ; & à Persée, pour voler au secours d'Andromède, exposée à être dévorée par un monstre.

La chimère (*a*), selon les fables, étoit un monstre né en Lycie, & composé d'une tête de lion, d'un corps de chévre, & d'une queue de serpent (*b*). Selon la vérité, c'étoit la marque du tems où l'on faisoit les transports de blé & du vin, savoir depuis l'entrée du soleil au lion jusqu'à son entrée au capricorne. Cette annonce des provisions nécessaires étoit agréable aux Lyciens, que les mauvaises nourritures & la stérilité de leur pays obligeoient de recourir à l'étranger. Mais que ferons-nous de Bellérophon ? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (*c*) ? Travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne la date précise de ses

(*a*) χιμαίρα, *chévre sauvage.*

(*b*) πρόσθεν λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα. *Iliad. Z.*

(*c*) Voyez *Homere ibid.* & *Pausan. in Corinth.*

LE CIEL PORTIQUE. avantures ? Bellérophon & ſon cheval aîlé ne ſont qu'une barque, ou le ſecours de la navigation, qui apportoit à la colonie Lycienne des rafraîchiſſemens & des nourritures ſaines. Bellérophon ſignifie, à la lettre, *des nourritures ſaines*, ou *des proviſions pour rétablir la ſanté des habitans* (*a*).

Le conte de Perſée & d'Andromède, n'eſt, de même, qu'un langage populaire dont on a fait une fable. C'étoit un tour ordinaire de la langue Hébraïque & Phénicienne, de dire qu'une ville ou une contrée étoit fille des rochers, des déſerts, des fleuves, ou des montagnes qui l'environnoient, ou des objets qui y paroiſſoient le plus. C'eſt ainſi que Jeruſalem eſt ſouvent appellée *la fille de Sion*, c'eſt-à-dire, *de la ſéchereſſe*, ou *la fille des collines ſtériles*, qu'elle contenoit dans ſon enceinte. La Paleſtine propre, au rapport de Strabon (*b*), n'étoit qu'une *longue côte* maritime compoſée de rochers, & d'une plage ſabloneuſe. Elle étoit bordée de roches, ou de falaiſes eſcarpées, depuis Joppé ou Japha, preſ-

(*a*) De בליל *helil*, *pabulum*, nourriture ; & de רפואה *repoah*, *ſanatio*, rétabliſſement ; ou רפאן *ropben*, *ſanans*, & *ſanitas*, vient בלרפאן *Bellerophon*, *pabulum ſanationis*.

(*b*) *Geogr. l. 18. p. 759. edit. Reg.*

que ſon unique port, juſqu'à Gaza. Le reſte en retournant ſur le bord de l'Arabie Petrée, juſqu'au lac Sirbonide, & au mont Caſſius, n'étoit, ſelon le même Strabon, qu'un bord ſtérile & couvert de ſable (*a*), où ſe terminoit l'inondation qui couvroit l'Egypte en venant mourir dans ces ſables. De-là vient qu'on diſoit de cette longue côte, qu'elle étoit fille de Céphee (*b*) & de Caſſiobé (*c*). Chacun ſait que Cépha ſignifie une pierre. Le mont Caſſius, juſqu'au pié duquel s'étendoit l'inondation du Nil, un peu au-deſſus de l'ancienne Peluſe, ou de la moderne *Damiette*, a pris ſon nom d'un mot qui ſignifie *la borne* ou le terme de *cette inondation*. Et c'eſt parce que le lac Sirbonide qui en eſt voiſin, demeuroit encore plein des reſtes de l'inondation, lorſque l'Egypte étoit à ſec, qu'on a dit que Typhon alloit mourir dans ce lac. Il étoit même ſi plein de bitume & de matières huileuſes ou combuſtibles, qu'on imagina que Jupiter y avoit percé Typhon d'un coup de foudre, ce qui

LA THE'O GONIE.

(*a*) Ἀπὸ Γάζης λυπρὰ πᾶσα ἐ ἀμμώδης. *Ibid.*

(*b*) כֵּיפָא *cepha, petra.*

(*c*) De קַצִּי *caſſi, terminus*; & de אוֹב *ob, hoſtis, pyton*, ou débordement. קַצִּיאוֹב *caſſiob, terminus pytonis.*

LE CIEL POETIQUE. avoit rempli de ſoufre tout ce grand marais. L'ancien nom de Typhon étoit *Ob*, enflûre, débordement : d'où vient que la côte ſabloneuſe, voiſine du tombeau de Typhon & du mont Caſſius, ſe nommoit Caſſiobé, *le terme du débordement*. La côte entière qui s'étendoit depuis là juſqu'au deſſus de Joppé, n'étoit qu'une *grande liſière* ſans largeur. Or ſi on vouloit dire en Phénicien une longue côte, *une grande liſière*, on diroit Andromède (*a*). Pour juſtifier cette ſituation étroite des Philiſtins, on peut ſe rappeller que les Iduméens occupoient le Midi de ce pays ; & qu'après l'expulſion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, & de Simeon, s'étendoient juſqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Aſcalon, & Gaza, qui étoient voiſines de la grande mer. Comment les Philiſtins pouvoient-ils donc tirer leur ſubſiſtance des ſables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé ? Ils étoient expoſés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La Paleſtine étoit perdue ſans le ſecours des barques & des pilotes qui alloient chercher au Phare & à Saïs du blé, des olives, de l'huile, des

(*a*) De אדר *adar*, grand ; & de מד *mad*, meſure, liſière, on a fait אדרמד *Adromad*, la longue côte,

légumes, & des proviſions de toute eſ- LA THÉO
péce. Nous avons vû qu'une barque ſe GONIE.
nommoit en langue vulgaire *un cheval*. Nous pouvons ajoûter, ſans crainte, qu'un pilote ſe nommoit *Perſée* (*a*), c'eſt-à-dire, un coureur, *un chevalier*, & pour caractériſer les lieux où les barques de Joppé alloient faire leurs proviſions, les lieux qui étoient l'unique reſſource aſſurée de la Paleſtine; on ne ſe contentoit pas d'y peindre la figure d'un cheval, comme Strabon nous apprend qu'on le faiſoit ſur la poupe des barques Phéniciennes (*b*). Mais avec le cheval aîlé, marque naturelle de la navigation, paroiſſoit un chevalier qui portoit le ſymbole particulier, & pour ainſi dire, les armes de la ville de Saïs : c'étoit *la Méduſe*, dont nous avons donné ailleurs l'explication. Je crois qu'à préſent on entend ce que ſignifie Andromède fille de Céphée & de Caſſiobé, expoſée ſur les roches de Joppé à un monſtre cruel, & délivrée par un chevalier volant, à qui la déeſſe de Saïs avoit prêté l'horrible tête de Méduſe pour pétrifier de peur tous ſes ennemis.

(*a*) פרש *parash* ou *peresh*, *eques*.

(*b*) Ἀ κυλλᾶν ἵππους ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς πρῴραις ἐπισήμων. *Quas* (*naves*) *equos appellent à prora inſignibus*. Ib.

LE CIEL POETIQUE.

Quoique le merveilleux fût un peu outré dans cette fable, on la prenoit pour une hiſtoire très-réelle : & de peur qu'on n'en doutât (*a*), les habitans de Joppé montroient encore les anneaux & les reſtes des chaînes qui avoient ſervi à attacher l'infortunée Andromède pour contenter les nymphes de la mer auxquelles Caſſiopée avoit oſé ſe préférer.

XXXI.

Nyobée.

Nyobée, diſent les poëtes, inſulta Latone : mais Apollon l'en punit en perçant de ſes fléches les quatorze enfans de cette femme trop glorieuſe de ſa fécondité. Elle en devint inconſolable, & les dieux par compaſſion la changèrent en rocher. Nous connoiſſons Latone *. Nyobée n'eſt pas plus difficile à reconnoître. Latone ou le lézard, ou la figure moitié femme & moitié lézard, ſignifie la retraite des Egyptiens ſur les terrains élevés. Nyobée ſignifie le *ſéjour de l'ennemi* (*b*), ou du fleuve débordé ſur la plaine.

* *V. ci-deſſus article* 18. *& Fig.* 2. *Planche XVIII.*

(*a*) Voyez *Joſeph. de Bell. Jud. lib.* 4. & *Plin. Hiſt. Nat. lib.* 5. *cap.* 13.

(*b*) De נוּחַ *nuah*, *habitare*, ſéjourner ; & de אוֹב *ob*, *exundatio*, *tumor*, vient נִיאוֹב *nyob*, *mora. exundationis.*

L'insulte que Nyobée fait à Latone, est la contrainte & la nécessité où elle met les Egyptiens de se sauver, comme des animaux amphibies, sur des terrasses environnées d'eaux. Les quatorze enfans de Nyobée sont les quatorze coudées qui marquent les crues du Nil *. LATHÉ CONIE.

Ces quatorze coudées se voient encore représentées par quatorze enfans disposés par étage sur les piés & sur les bras de la figure du Nil qu'on voit aux Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à coup de fléches, est le travail qui devenoit victorieux de ces obstacles en semant paisiblement après la retraite des eaux, & n'ayant plus rien à faire sous le signe du sagittaire; n'ayant même à craindre après cela ni pluye, ni orage jusqu'à la moisson qui se faisoit en Avril. Enfin Nyobée est changée en pierre. Voici l'équivoque. Le séjour de l'ennemi devient *le salut* de l'Egypte, *selav*. Mais le même mot déguisé par une legère altération en celui de *selaw* (*a*), signifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que la mere des quatorze enfans changée en salut, ou devenue le salut de l'Egypte, ils la changèrent en un rocher, & ses yeux en deux fontaines qui

* *Strabo Geogr. l. 17*

(*a*) שלו *shélav*, *salus*. שלע *shélaw*, *silex*.

LE CIEL POETIQUE. continuent à répandre des larmes sur la mort de sa chére famille. Cela étoit bien plus touchant.

XXXII.

Les Argonautes.

Les habitans de la Colchide étoient une très-ancienne colonie d'Egypte. Presque tous les auteurs nous l'assûrent (*a*); & l'on en trouvoit la preuve, au rapport d'Herodote *, dans divers traits d'une ressemblance qu'il étoit impossible de méconnoître. Ils étoient bazanés, & avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient conservé l'usage de la circoncision que les uns & les autres regardoient, non comme un acte de religion; mais suivant le rapport d'Herodote, comme utile à leur santé. Ils avoient apparemment admis parmi eux cette coûtume dès le tems de Joseph, & lorsque sa famille leur étoit agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Egypte lui étoit redevable : ou bien ils étoient Ismaélites. Les Colques parloient le même langage, & avoient les mêmes usages que les Egyptiens, & en particulier ils s'appliquoient comme eux

* *In Euterp. num.* 36.

(*a*) *Herodot. lib.* 2. *Dionys. Perieget.* ℣. 689. *Valer. Flacc. Argonaut. l.* 5. ℣. 420. *&c.*

à travailler le lin. Strabon (*a*) rapporte les mêmes marques de l'origine qu'on leur attribue : & il ajoûte un point que nous avons ſur tout intérêt de remarquer, qui eſt que (*b*) leur pays produiſoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, & de la poix; que la fabrique de leur lin (linourgia) étoit fameuſe, & qu'on tranſportoit leurs toiles de tout côté. Perſonne n'ignore d'ailleurs que le Phaſis qui traverſoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit recueillir ſur ſes bords avec des peaux de brebis ou des étoffes velues, comme il ſe pratique encore, parce que les paillettes s'embarraſſent dans les poils, & y demeurent. Il ne nous faut rien de plus que ce petit nombre de particularités propres à la Colchide, pour rendre raiſon de la célebre fable des Argonautes.

LA THÉO-

Puiſque les Colques avoient les mêmes uſages que les Egyptiens, ils annonçoient ſans doute les ouvrages communs par des marques publiques, pour en fixer l'ouverture & la durée. Leur fleuve n'engraiſſoit pas les campagnes,

(*a*) *Geogr. lib.* 2. *pag.* 498. *edit. Reg.*

(*b*) Ἀγαθὴ δ' ἐστὶν ἡ χώρα .... λίνου τε πολλοῦ καὶ κάνναβιν, καὶ κηροῦ, καὶ πίσσης· ἀδὲ λινουργία καὶ τεθρύλληται.

LE CIEL POETIQUE.

comme le Nil faiſoit en Egypte. Mais en certaines ſaiſons, il amenoit ſur ſes bords des paillettes d'or, dont la cueillette enrichiſſoit les habitans, & contribuoit à leur *ſubſiſtance*. Quand le tems propre à faire cette recherche étoit venu, on avoit grand intérêt de ne pas laiſſer emporter cette matière précieuſe juſqu'à la mer. Il falloit donc ſe diſperſer à propos ſur les bords du Phaſis, & ſe hâter d'étendre au tour des rochers, ſous les racines des grands arbres, & dans toutes les anſes de la rivière, des peaux de brebis encore garnies de leur laine pour arrêter les paillettes. On annonçoit le moment de ce travail ſi important par un bouchon, une marque publique, un étendard : & cet étendard étoit une toiſon accompagnée d'un ſerpent. On montroit une toiſon : rien n'étoit plus naturel que ce ſigne en pareil cas. On la nommoit la toiſon d'or : chacun en voit la raiſon. On l'accompagnoit d'une figure de ſerpent, ſymbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la ſubſiſtance ou à la proſpérité des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite, & qu'il falloit rappeller le peuple à un travail plus néceſſaire, tel qu'étoit celui de filer le lin, & de fabriquer des toiles,

on changeoit d'affiche. L'Iſis qui annonçoit l'ouverture du travail des toiles portoit dans ſa main une navette, & prenoit le nom d'argonioth (*a*), *le travail des navettes*. Quand les Grecs qui alloient faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide, vouloient prononcer ce nom, ils diſoient *Argonaus*, qui dans leur langue, ſignifie le navire Argo. S'ils demandoient aux Colques ce que c'étoit que cette barque dans la main d'Iſis; car en effet, la navette des tiſſerands a la figure auſſi-bien que le nom d'une barque; les Colques répondoient apparemment que cette barque ſervoit à régler le peuple; que chacun la conſultoit, & qu'elle apprenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le premier fondement de la fable du Vaiſſeau *Argo*, qui rendoit des réponſes à tous ceux qui le venoient conſulter. Il nous ſuffit d'avoir vû le premier canevas de la fable. Les broderies qui y ont été ajoûtées par l'imagination des poëtes ou des navigateurs deſœuvrés, ne ſont plus de notre ſujèt. LA THÉOGONIE.

(*a*) De ארג *arag*; & de אני *oni*, *navis*, on a fait ארגאניות *argonioth*, *opus navicularum*, *opus textrinum*, le travail des navettes, la fabrique des toiles.

LE CIEL POETIQUE.

XXXIII.

Argus.

L'explication de la fable précédente nous en fait entendre une autre, qui, toute puérile qu'elle eſt, a ſouvent exercé les plus grands poëtes & les plus habiles peintres. C'eſt la fable d'Argus.

Junon piquée de la conduite de ſon mari, lui enleva la belle Iſis, & l'ayant changée en geniſſe, la confia à la vigilance d'Argus qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dormoient. Mais Mercure voulant tirer la geniſſe des mains d'Argus, endormit, en chantant, tous les yeux du gardien, & emmena Iſis. A quoi ce conte peut-il avoir rapport ? En voici l'origine, ſi je ne me trompe.

La tiſſéranderie étoit célébre à Athènes, dans l'île d'Amorgus (*a*), & dans la Colchide, auſſi-bien qu'en Egypte. Mais le tems de cette fabrique n'étoit point le même dans ces différentes contrées. En Egypte, on étoit fort occupé de travaux publics, comme du nétoyement des ca-

(*a*) Iſle de la mer Egée, ainſi appellée de אם *am*, *mater* ; & de ארגים *orgim*, *texentes*. אמרגים *amorgum*, la Mere des tiſſérans.

naux, de la fénaiſon, de la moiſſon, & du battage des blés, pendant les mois de Février, Mars, Avril, & Mai. Au contraire, à Athènes, à Amorgus, & en Colchide, on continuoit pendant ces mois, la fabrique du fil & des toiles, commencées dès avant l'hyver. Et l'on quittoit la quenouille ou la navette en Juin, pour faucher le foin, & faire enſuite la moiſſon. LA THÉO-GONIE.

Si les habitans de la Colchide avoient, comme on n'en peut douter, les mêmes coûtumes que les Egyptiens; Iſis, le ſymbole des fêtes, en annonçant les néoménies, & les autres ſolemnités de l'hyver & du printems, étoit accompagnée d'un Horus propre à caractériſer l'eſpéce du travail qui duroit ſix mois de ſuite. Cette figure étoit toute couverte d'yeux bien ouverts pour marquer l'ouvrage qui ſe fait particulièrement à la veillée: & c'eſt parce que cet Horus marquoit le beſoin de veiller pour diligenter les toiles, qu'on lui donnoit le nom d'*Argus*, qui veut dire, *la tiſſéranderie* (*a*). L'Iſis, après avoir quitté les cornes de la chévre ſau-

(*a*) ארגמת *argoth* ou *argos*, *opus textrinum*, la tiſſéranderie. C'eſt de-là que viennent les noms ἔργον, *ergon*, *opus*, & ἐργάλια, *&c.* qu'on donne généralement à toute ſorte d'ouvrages, celui de filer & de faire la toile étant le plus ordinaire.

LE CIEL POETIQUE.

vage par leſquelles elle marquoit l'hyver, prenoit pendant tout le printems, celles d'une geniſſe, parce que c'eſt proprement le paſſage du ſoleil ſous le ſigne du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette ſaiſon. L'Iſis printanière, la belle geniſſe, demeuroit ainſi pluſieurs mois de ſuite ſous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, juſqu'à ce que celui-ci fût ſupprimé, & la geniſſe emmenée par Mercure, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que les veillées, le filage, & la fabrique des toiles fuſſent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant ſur ces figures, compoſa la fable d'Iſis changée en vache, de ſon gardien Argus, & du bel exploit de Mercure qui en fut ſurnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient auſſi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou d'Iſis; & dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, & en embellit la queue de l'oiſeau qu'on lui avoit conſacré. Ce paon placé auprès d'Iſis, n'eſt qu'un attribut propre à déſigner le tems des veillées, par une agréable imitation, ou du ciel étoilé,

L'oiſeau de Junon.

ou plûtôt d'une multitude d'yeux toû- LA THÉ-
jours ouverts. Le nom d'Argus, c'eſt-à- GONIE.
dire de *tiſſéranderie*, qu'il portoit alors, en eſt la preuve, & montre l'intention de l'enſeigne (*a*).

XXXIV.

Circé.

Là même Iſis portée en Italie avec ſes divers accompagnemens, donna lieu à une fable d'un caractère fort différent.

(*a*) Il y a grande apparence que la fable de Phaëton a pris naiſſance dans quelque pays renommé pour ſes blanchiſſeries. Tous les termes de cette métamorphoſe y ont rapport. Les trois Phaëtuſes ſont apparemment les trois lunes de Mai, Juin, & Juillet durant leſquelles ſe fait le blanchiment des toiles. On les nommoit Albanoth ou Lebanoth לבנות *les blanchiſſeries.* Mais le même mot ſignifie *des peupliers*, équivoque qui a donné cours à la métamorphoſe de ces trois ſœurs en peupliers. Leur ami commun qui fut changé en cygne n'eſt autre qu'un ſymbole de blancheur placé à côté d'elles. Au lieu d'y joindre ſéparément les ſymboles du ſoleil & du travail de la faiſon, on abrégeoit en mettant dans la main d'Horus le fouet d'Oſiris : & pour marquer que ce travail ſe continuoit ſous le ſoleil le plus ardent, il paroiſſoit environné de flammes : ce qui avec les noms qu'il portoit de fils du ſoleil, & de בן *ben* כלמה *climmah*, *l'enfant du hâle*, a fait naître la penſée d'un fils du ſoleil & de Climène, qui avoit entrepris de conduire le char du ſoleil, & répandu par tout l'incendie. Le nom propre de cette annonce étoit Phaëton, *l'ordonnance des toiles*, ou le blanchiment du lin. Des mots פא *pha*, *la bouche*, *l'annonce*, *l'indiction*, ou l'ouverture, & אטון *eton*, *le lin*, *les ouvrages de lin*; de même que Phæob ſignifie l'annonce du débordement.

LE CIEL POETIQUE. Elle y devint l'enchantereſſe Circé, qui la baguette en main, changeoit les hommes en lions, en ſerpents, en oiſeaux, en pourceaux, & en telle figure qu'elle vouloit leur faire prendre. Par quel caprice imagina-t-on de pareils contes ? Les Mythologues ont cru qu'elle étoit une emblême de la volupté qui réduit les hommes à la condition des bêtes. Il étoit difficile de rien dire de plus raiſonnable en ne remontant pas à la vraie origine de ces fictions. Circé n'eſt autre choſe que l'Iſis Egyptienne, qui tantôt avec une meſure du Nil, tantôt avec une enſuble, ou une quenouille, tantôt avec une lance, paroiſſoit toûjours d'une façon diſtinguée dans les annonces publiques. Elle étoit toûjours accompagnée des figures d'Horus & autres, qui varioient de mois en mois, & ſouvent d'un jour à un autre jour. Elle étoit la principale piéce de *l'énigme*, & à laquelle les autres piéces énigmatiques étoient ſubordonnées. On la retrouvoit toûjours : au lieu qu'elle avoit auprès d'elle & ſous ſa baguette, tantôt un chien, tantôt un homme à tête de chien, tantôt un lion, puis un ſerpent, ou une tortue, quelquefois un enfant entier, une autre fois une tête d'enfant ſur un corps de ſerpent, & ſucceſſivement les

Voyez Planche XXIII.

1. Cérès, ou Isis avec le Cixe entre deux cornets de Lotus et deux feuilles de Persea, portant de plus sur sa tête le Symbole d'un vent, la mesure du Nil en main, et ayant sous son trône la Canicule. 2. L'Isis à tête de Cépage. 3. L'Osiris à tête de Loup.

animaux du zodiaque, ou d'autres qui annonçoient le retour des divers travaux ruſtiques. En un mot elle convertiſſoit tout ce qui ſe trouvoit auprès d'elle en différens animaux. L'Iſis & tout ce qui l'accompagnoit, étoit donc une vraie *énigme* à deviner, une emblême à *développer*. Mais que ſignifie Circé (*a*)? *l'enveloppe, l'énigme.* LA THÉOGONIE.

Allons plus loin. Iſis n'a très-probablement reçû le nom de Circé, qu'à cauſe du *circ*, ou cercle ſolaire qu'elle portoit ordinairement ſur ſa tête. Ce cercle étoit la marque de l'Etre ſuprême dont Iſis annonçoit les différentes fêtes. Mais pourquoi ce ſoleil étoit-il appellé *circ, l'énigme?* C'eſt parce qu'on ne pouvoit peindre Dieu, & que le diſque ſolaire étoit l'énigme de Dieu. C'étoit *l'énigme* par excellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie où cette Iſis, avec ſon cercle ſur ſa tête, fut anciennement apportée & honorée, ſe nomme encore aujourd'hui *monte circello*. Pour annoncer certaines fêtes ou certains ſacrifices qui ſe célébroient peut-être le ſoir au lever de la nouvelle lune, ou le matin au lever d'une étoile, ou de la planéte de Vénus, lorſqu'elle jette un éclat admirable un peu avant l'arrivée de

(*a*) כרך *circ, involutrum.*

LE CIEL POETIQUE.

l'aurore ; on posoit sur la tête d'Isis au lieu du disque du soleil, celui d'une étoile, ou de la planéte connue, ou un croissant, ou une lune pleine. Ces figures & les prières qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête, firent imaginer que Circé par ses enchantemens, ou par des paroles mystérieuses, avoit le pouvoir de faire descendre les étoiles & la lune sur la terre. Il n'est pas moins sensible que les divers feuillages qu'elle portoit dans sa main, ou sur sa tête à côté de la figure de la lune ou d'une autre planéte, faisoient dire que la propriété de ces plantes étoit admirable ; & que c'étoit par la connoissance de leurs vertus que Circé étoit parvenue à soûmettre le ciel & la terre à son pouvoir. La figure sembloit le dire ; & on le crut. Par la suite, ce fut là le privilége des magiciennes, même du commun : & le peuple est encore très-persuadé que les enchantereſſes disposent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle, & de toute la nature. Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enseigne populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux, & qui a la puissance de déplacer les astres, a un rapport très-sensible avec

les attributs énigmatiques d'Iſis, qui étoient un ſoleil, la lune, des étoiles, certaines plantes ſingulières, & des animaux ſouvent monſtrueux. Le reſte de la fable par ſa conformité avec cette interprétation, achéve d'en montrer la juſteſſe. Circé ou Iſis étoit tellement l'annonce des fêtes & de tout l'ordre de l'année, qu'elle prenoit des habits & des parures conformes aux quatre ſaiſons de l'année. Pour annoncer l'ouverture du printems qui tapiſſe la terre de fleurs & de verdure, elle portoit des tapis de différentes couleurs. Pour annoncer l'ouverture de l'été qui nous nourit, elle portoit en main un panier & du pain. Pour annoncer l'automne, elle portoit une coupe. A l'entrée de l'hyver, elle portoit un réchaud ou un foyer poſé ſur ſon appui. Ces quatre figures donnèrent occaſion à la fable rapportée par Homere *, que Circé avoit quatre ſervantes, dont l'une étendoit les tapis de diverſes couleurs pour recevoir les convives; la ſeconde préparoit la table, & y ſervoit de grands panniers; la troiſième préſentoit des coupes; la quatrième entretenoit le feu du foyer.

LA THÉOGONIE.

* Odyſſ. v. 350.

LE CIEL POETIQUE.

XXXV.

Les Sirènes.

Toute la Gréce & toute l'Italie ſe ſont remplies peu-à-peu de colonies & de pratiques provenues d'Egypte ou de Phénicie. Mais le rituel dont on avoit oublié le ſens en Egypte même, juſqu'à prendre Oſiris & Iſis pour des dieux, ſe défigura encore tout autrement parmi d'autres peuples; & lorſqu'une ſeule partie de la religion Egyptienne s'introduiſoit quelque part, elle s'obſcurciſſoit de plus en plus, faute de tenir aux autres pratiques qui ſervoient à former un tout. Les trois Iſis qui annonçoient les fêtes durant les mois d'inondation, devant être préſentées à des habitans qui ſembloient devenir amphibies par leur long ſéjour au bord de l'eau, étoient quelquefois moitié femmes, & moitié lézards, ou moitié femmes, & moitié poiſſons. Une d'entr'elles avoit en main un inſtrument arrondi par le haut, qu'on appelloit un ſiſtre, & qui étoit le ſymbole des hymnes, des danſes, & de la joye qui éclatoit par tout quand le Nil avoit la crûe déſirée. On chantoit alors & l'on danſoit, comme l'on fait encore aujourd'hui au Caire & dans toute l'Egypte en pareil

Voyez Fig. 2. Planche XXI.

pareil cas. On donnoit à celle qui portoit le ſiſtre le nom de *chanteuſe d'hymnes*, parce que la fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle & les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom ſignifie *chanter des hymnes* (a). La figure qu'on leur donne à toutes trois eſt juſtement celle de nos Iſis. Le nombre des Sirènes revient à celui des trois mois de l'inondation : & le ſiſtre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoroient les étrangers qui oſoient les venir entendre de trop près ; cette fable eſt fondée ſur ce qu'on diſoit que les trois Iſis d'été, c'eſt-à-dire, les trois mois d'été étoient funeſtes aux étrangers que l'air groſſier & marécageux de l'Egypte avoit coûtume d'emporter quand ils s'y expoſoient trop. M^r. de Maillet, & tous les voyageurs, conviennent que l'air des maiſons eſt pour lors étouffant ; qu'on n'y peut tenir, & que chacun ſe ſauve ſur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il eſt donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes. LA THE'OGONIE.

Ne quittons point cette matière ſans obſerver que ce nombre de quatre nym-

(a) De שיר *ſhir*, *hymnus* ; & de רנן *ranan*, *canere*.

LE CIEL POETIQUE.

phes pour les quatre saisons, le nombre de trois nymphes pour les lunes de chaque saison à part, celui de neuf pour les neuf mois où l'on travaille en Egypte, leurs parures, leurs fonctions, & leurs noms sont des choses fort simples, liées entr'elles, & également d'accord avec la nature comme avec les monumens. Messieurs Bochart, Huèt, le Clerc & d'autres sçavans ont pensé sur ces différens sujets d'une manière ingénieuse, quelquefois même heureuse. Mais ce qu'ils ont dit est sans liaison. Les faits ne parlent point pour eux; & quand ils ont facilité l'accès de quelques mythologies à l'aide d'une première clé, ils ne peuvent nous mener plus loin sans mettre en œuvre une clé nouvelle, où sans forcer tout. Si nous n'en employons qu'une & que la simple idée de signe suffise pour mettre du sens & des rapports entre des figures si disparates, n'est-ce pas parce que nous touchons à leur vraie origine, & à l'intention commune d'où elles sont provenues?

XXXVI.

Les Métamorphoses & les Phantômes.

Après ces exemples de fables évidemment provenues en partie des figures Egy-

ptiennes, en partie des diſcours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occaſionnoit, nous avons acquis le droit d'aſſurer généralement que de la même ſource ſont provenues les Métamorphoſes, les Phantômes, & les Oracles. LA THE'OGONIE.

Origine des oracles.

Toutes les figures Egyptiennes n'avoient été établies que pour annoncer les fêtes & les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux; tous ces dieux eurent le privilége d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, & ſurtout Latone, ſelon le rapport d'Herodote*, rendoient des oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célébre, parce qu'en effèt Latone n'étant originairement que l'Iſis moitié femme & moitié lézard, ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juſte hauteur des crûes du Nil, étoit de toutes les figures la plus conſultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette meſure. Chaque jour & à toute heure on s'addreſſoit à Latone. Quand on en eut fait une déeſſe, le peuple qui la conſultoit ſe perſuada qu'elle ſçavoit tout. Mais nous traiterons ce ſujèt à part, parce qu'il n'y a rien ſur quoi il ſoit plus difficile de faire revenir

* *In Euterp. num.* 52.

LE CIEL POETIQUE.

les hommes de leur ancienne prévention que la prédiction de l'avenir.

Des Phantômes.

La même ſource d'où ſont venus les oracles a donné naiſſance aux phantômes. Les dieux qu'on s'étoit fabriqués étant pour la plûpart des figures monſtrueuſes, & la crainte des maux qu'on les croioit capables de faire ayant plus de part à la religion des peuples que la confiance & l'amour de la juſtice; les eſprits ne s'occupoient des idées de leurs divinités & des puiſſances qu'ils redoutoient, que ſous des figures hériſſées de ſerpents, armées de griffes ou des cornes, ſouvent la gueule béante, & avec un aſpect qui ne pouvoit manquer d'altérer l'imagination & la raiſon des enfans. Ces vains phantômes les entretenoit dans une frayeur puérile qui duroit autant que la vie.

Des Métamorphoſes.

Nous n'avons plus d'effort à faire pour deviner l'origine générale des Métamorphoſes. L'Egypte en eſt évidemment la ſource. Un homme à tête de chien, ou de loup, ou de bœuf, ou de lion; une femme qui au lieu de piés a une queue de lézard ou de poiſſon; un enfant qui a un corps de ſerpent, & telles autres figures inventées pour les beſoins que nous avons expoſés, n'étant plus entendues; on imagina autant de fables & de changemens

prodigieux qu'il y avoit de figures composées. Ce goût pour les récits surprenans devint universel en Phénicie, puis en Gréce & par-tout. La moindre équivoque, les traits historiques abrégés, les expressions courtes & proverbiales, tout donna lieu à des transformations merveilleuses. LA THE'OGONIE.

Ce seroit ici le lieu propre à expliquer toute la suite des Métamorphoses & à les rappeller séparément à leur origine particulière. Il y en a plusieurs dont j'entrevois l'explication d'une façon qui me paroît fort simple. Mais c'est assez de savoir comment ce goût singulier a pris pié en Gréce & ailleurs : le détail de ces rèveries innombrables deviendroit fatiguant pour mes Lecteurs : & bien loin de les vouloir embaraſſer d'une nouvelle tirade d'étymologies Phéniciennes, j'ai une véritable crainte d'avoir excédé en ce point, quoique je fusse indispensablement obligé d'y avoir recours. Il en est des anciennes langues comme de la géométrie. Il faut les mettre en œuvre quand on est dans la nécessité d'en faire usage. Mais il est ridicule de traiter des matières dont on n'a aucun besoin, pour avoir occasion de mettre en œuvre ou l'érudition ou la géométrie.

LE CIEL POETIQUE.

XXXVII.

La généalogie des Dieux.

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands myſtères où il n'y en avoit point, aient défiguré l'hiſtoire & la religion à un point qui les rend la plus ridicule & la plus ſotte de toutes les nations; on ne peut leur refuſer la gloire des bons réglemens pour la police, & pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit néceſſaire, & qui devoit être fait en commun, n'étoit point laiſſé à la liberté des particuliers, mais fixé à un certain tems de l'année, & annoncé par des ſignes publics, à la vûe deſquels les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maiſons ou des canaux, ſe commençoient ou ſe finiſſoient par-tout.

Par exemple, au commencement de l'hyver lorſque le peuple avoit quitté la campagne, on publioit la foire des ouvrages de ſerrurerie & de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui ſignifioit les outils *à expédier l'ouvrage* *, & qu'on nommoit auſſi *Acmon*, c'eſt-à-dire, *le chaudronier* (a).

* *Supr. art. de Vulcain.*

(a) De אגם *agam*, *étang*, vient אגמון *Agmon* & *Acmon*. Job 41 : 11. *L'étang de cuivre, la mer d'airain*, c'eſt-à-dire, les chaudières, les grands baſſins. On donnoit à Vulcain le nom de l'inſtrument dont il annonçoit la vente.

Au commencement du printems, ou au retour des premières chaleurs qui se font sentir dans l'Egypte en Février, on purifioit les meubles, les maisons, & les étables. On mettoit en tas tous les fumiers qui ne pouvoient être qu'incommodes & entièrement inutiles pour les terres d'Egypte que le Nil engraisse suffisamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être *pourri*, les blés *gâtés*, tout ce qui sentoit l'altération ou la *moisissure*: & de crainte que ces amas n'infectassent l'Egypte, on les brûloit. Cette purification générale étoit annoncée par une Isis & un Horus qui avoient deux noms conformes à l'ouvrage de la saison. L'Horus s'appelloit Hur (*a*) ou Ourim, *le feu*, *les brandons*; & l'Isis se nommoit Obs (*b*) ou Ops, *la moisissure*. Ces purifications portées de côte en côte sont encore d'usage par toute l'Europe vers le retour du beau tems en Février ou en Mars: & la pratique d'allumer des feux sur le soir, à certains jours du printems déterminés pour cela, est encore l'amusement de la jeunesse dans LA THÉOGONIE.

(*a*) אור *our*, d'où les Latins ont formé le mot *ouer* ou *ver*, le printems. Ils avoient aussi leurs *februa*, c'est-à-dire, leurs purifications générales dans le mois de Février qui en a pris son nom.

(*b*) De אבש *abash*, *putrescere*, *mucidum fieri*, vient אובש *obs*, *mucor*, *putredo*, אבשו פרדות *obsu pherudot*, les blés se gâtent. *Joël* 1: 17.

LE CIEL POETIQUE. une infinité de villes & de villages où l'on eſt toûjours fidéle à la vieille rubrique ſans en ſavoir la raiſon. En Egypte même où les fêtes ſolemnelles rétrogradant d'un jour de quatre ans en quatre ans, ſe trouvoient dans des ſaiſons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, on oublia le motif de l'inſtitution de la fête des Brandons : mais on y fut toûjours fidéle. La ville de Saïs, où l'abondance d'huile, & la multitude des lampes rendoient cette ſolemnité nocturne plus brillante qu'ailleurs, en fit ſa fête particulière, & c'eſt apparemment pour cela que la Minerve de Saïs avoit une chouette à côté d'elle. Sur le ſoir les habitans de Saïs commençoient leur grande fête par une illumination. Auſſi-tôt que les villes voiſines l'appercevoient, elles allumoient de ſemblables feux. On en faiſoit autant de proche en proche, & toute l'Egypte prenoit part à la fête par une illumination générale *.

* *Herodot. in Euterp. n. 50.* La lune de Février, outre la viſite des maiſons, annonçoit encore deux opérations qui étoient d'une extrême conſéquence. L'une conſiſtoit à nettoyer les canaux du Nil, & à profiter de ce tems où le fleuve eſt le plus bas qu'il puiſſe être, & pour ainſi-dire à ſec, en creuſant dans

les lieux remplis de limon, pour faire rentrer plus promtement les eaux dans leur lit après le débordement. LA THE'O-GONIE.

La seconde opération & la plus importante de toutes, celle qui faisoit le grand ornement du printems, & qui précédoit immédiatement les moissons, étoit la décision des procès, ou l'assemblée des Juges. Les prêtres pendant l'année paroissoient peu en public hors le tems des fonctions de religion. Mais ils sortoient au printems, c'est-à-dire en Février, & s'assembloient pour juger les affaires des particuliers, afin que ceux-ci pussent ensuite vaquer librement à leur travail. Ces Juges étant nourris aux dépens du public * dans leur labyrinthe, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaisons; & jugeoient le peuple avec une équité & une intégrité parfaite.

* *Herodot. in Euterp. n. 46.*

L'écurement (*a*) des fossés, & des canaux étoit annoncé dans l'assemblée de la néoménie par une Isis qui portoit le nom de Tité ou Tétis, & par un Horus qu'on appelloit Titan, c'est-à-dire, *la fange*, le remuement des terres (*b*).

L'assemblée des prêtres pour juger les

(*a*) Ce terme que j'ai risqué m'a paru faire ici un meilleur effet que *la cure*.

(*b*) טיט *tit*, *cœnum*, *lutum*.

LE CIEL POETIQUE.

peuples étoit annoncée par un Horus barbu, portant en main une faulx, lequel étoit nommé à volonté Sudec, Keren, Chiun, & Chéunna, ou Saterin; & par une Iſis mamelue & environnée de têtes d'animaux. Cette Iſis portoit alors le nom de Rhoea. L'Horus barbu marquoit l'aſſemblée des vieillards. La faulx dans ſa main annonçoit la fénaiſon & la moiſſon qui ſuivoient immédiatement les aſſiſes. On donnoit à cette figure le nom de Sudec (*a*), c'eſt-à-dire, *le juſte*; celui de Crone (*b*), c'eſt-à-dire, *la gloire*, *la dignité*, *la majeſté*, ou *la couronne*, le cercle des juges; celui de Chiun ou Chéunna (*c*), qui ſignifie *l'aſſemblée des prêtres*; enfin celui de Soterin (*d*) ou Setrun, qui ſignifie *les juges*, ou *l'exécution des jugemens*. Quant à l'Iſis mamelue & environnée de têtes d'animaux pour annoncer les fêtes de la moiſſon, tant des foins que des blés, qui ſe faiſoit en Mars, & en Avril,

(*a*) צדק *tſadic*, ou *ſudec*, *juſtitia*, *juſtus*.

(*b*) קרן *keren*, *ſplendor*. C'eſt le nom que l'Ecriture donne à l'éclat & aux rayons qui partoient du viſage de Moïſe après ſon entretien avec le Seigneur. *Exod.* 34 : 29.

(*c*) De כהן *cohen*, *ſacerdos*, *politia adminiſter*, vient כהונה *kéunnah*, I. Eſdr. 2 : 62. & *kiun*, *ſacerdotalis functio*, *presbyterium*, *cœtus judicum*.

(*d*) שטר *ſoter*, *judex*, *ſoterim* ou *ſotrin*, *judices* & *principes*, Joſue 1 : 10, quelquefois *executores*, *ſatellites*.

on lui donna le nom de Rhoea, qui exprime la crême & le lait qu'elle donne aux hommes, comme aussi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom signifie fort simplement *la nourice* (*a*), & aucune des Isis, ou des annonces, ne méritoit mieux ce nom. Après la décision des procès des particuliers, & pendant que le peuple étoit occupé à sier & à battre les blés, les Juges continuoient à tenir leurs séances pour pourvoir à tous les besoins de l'état par des réglemens généraux, & c'est parce qu'ils demeuroient assemblés le reste de l'année jusqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillèt, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faulx, demeuroit en place, jusqu'à ce qu'on vît paroître un nouvel Osiris, un nouveau soleil, c'est-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonstance donna lieu.

LA THÉOGONIE.

On perdit peu-à-peu l'intelligence de ces figures si simples, & de ces noms qui étoient en usage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le sens: & d'ailleurs rien ne contribua davantage à le faire oublier que la coûtume de ne

(*a*) רעה *rabah, pascere; rohéah, pascens, nutrix.*

LE CIEL POETIQUE.

pas compter exactement l'année sacrée, mais d'en avancer toûjours le commencement d'un jour entier de quatre ans en quatre ans; de sorte que les fêtes & les figures qui avoient rapport aux opérations du printems se trouvant placées en autonne ou en hyver, & ainsi des autres, on ne comprenoit plus rien à ce que toutes ces choses vouloient dire. Toutes ces figures étant prises pour des hommes & des femmes dont on célébroit l'apothéose, on leur assigna une généalogie conforme à l'ordre de leurs fêtes. Osiris & Isis qui commençoient l'année, furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, & de qui l'on fit descendre les dieux & les déesses du second ordre, dont nous avons parlé. Mais de qui descendront Osiris & Isis, c'est-à-dire, Jupiter & sa femme? Ils sont comme leurs freres Neptune & Pluton les enfans de ce vénérable vieillard, qui étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus long-tems sur la fin de l'année, & dont Jupiter venoit occuper la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou en Juillet, reparoissoit un nouvel Osiris & une nouvelle Isis, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des tems postérieurs toutes ces figures se succédoient, à la vérité, de la même façon; mais dans

des saisons & dans des mois auxquels elles n'avoient plus de juste rapport. Ainsi Sudec, ou Cronos, ou Saturne devint pere de Jupiter & d'Isis. Rhoea fut leur mère : Tétis & Titan, furent leurs ayeux : les Titans furent regardés comme les enfans d'*Ur* ou *Urane*, & d'*Ops*. Plusieurs généalogistes s'en tiennent-là. D'autres, comme Diodore, font Urane & Ops enfans d'Acmon. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent jusqu'à Vulcain. Or Acmon, le chaudronnier, & Vulcain, sont la même chose. LA THÉOGONIE.

Ainsi tous ces grands personnages qui ont peuplé le ciel, que chaque pays se flattoit d'avoir eu pour habitans, auxquels les poëtes ont attribué des avantures tragiques, & tous les accidens de l'humanité ; ces grands conquérans dont nos savans remanient les histoires, jusqu'à pénétrer dans les intérêts de politique qui les faisoient agir, se trouvent être comme l'écrevisse & le capricorne, comme la balance ou la sphinx ; des enseignes, des marques, des écriteaux qui servoient à diriger le peuple, à régler pendant l'année les fêtes & les travaux.

LE CIEL POETIQUE.

XXXVIII.

Saturne.

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre aſſez naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faulx pour marquer que les ſéances des juges doivent ſe tenir au tems de la moiſſon & de la fénaiſon, on le trouve quelquefois repréſenté avec des yeux (*a*) par devant & des yeux par derrière, dont les uns veillent, les autres ſont fermés; & quatre aîles, dont deux ſont étendues, deux ſont abbaiſſées: ce qui marquoit la pénétration & la continuité du travail des juges qui ſe relayoient ou ſe ſuccédoient nuit & jour pour expédier les affaires du peuple & de l'état ſans faire languir perſonne par des retardemens ruineux (*b*).

(*a*) *Sanchoniaton dans Euſeb. Prap. Evangel.*

(*b*) On peut remarquer que cette magnifique figure parée de pluſieurs aîles, & toute couverte d'yeux, eſt le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expreſſion ou l'emblême la plus naturelle de la piété ou de la religion: rien n'étoit plus propre à ſignifier des eſprits adorateurs, & à exprimer leur vigilance, ou la promtitude de leur miniſtère. Mais quoi! les Hébreux ont-ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial? Point du tout. Ils l'ont tirée de l'écriture ancienne qui avoit cours par-tout: & c'eſt pour cela que S. Paul donne à cet extérieur le nom d'*Elementa mundi*. C'étoient les *leçons qu'on donnoit* autrefois

Une nouvelle preuve que Saturne est un juge ou le symbole de la justice à la pénétration de laquelle rien n'échappe, c'est que les poëtes, & sur-tout Homere, l'appelle communément le pénétrant, le rusé, le clairvoyant (a) Saturne. C'est encore parce que Saturne signifioit dans son origine *l'exécution des jugemens*, ou la punition des criminels, qu'on disoit communément de Saturne qu'il emportoit quelqu'un tous les ans, & demandoit sa victime. De-là vient la persuasion ou l'on étoit que Saturne vouloit être honoré par l'effusion du sang humain, & la barbare coûtume qui s'en répandit par-tout en-passant de Phénicie en Afrique, puis dans toute l'Europe.

LA THÉOGONIE.

Culte cruel rendu à Saturne.

C'est parce que Saturne ou Crone avoit un rapport nécessaire avec la parfaite *équité* des jugemens qui se rendoient sans acception de personne, par une compagnie de juges isolés & désintéressés, qu'on disoit que Saturne avoit régné avec

Origine de l'âge d'or.

aux hommes. Elles ont pû servir jusqu'au tems de la grace, jusqu'à la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures, ces instructions régloient l'extérieur, & donnoient des avis : mais elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la volonté. Cette œuvre étoit réservée à la grace du Sauveur, & c'est pour cela que les instructions précédentes, les chérubins, l'arche, & tout l'extérieur de la religion Judaïque sont nommées des leçons impuissantes, *vacua & egena elementa*.

(a) κρόνος ἀγκυλομήτης.

LE CIEL POLITIQUE.

une douceur & une intégrité parfaite. Si l'on ajoûtoit que de ſon tems il régnoit un printems perpétuel ; c'eſt parce que les ſéances des Juges étoient anciennement inſéparables du plus beau mois de l'année. Tel eſt conſtamment le mois de Février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agrémens de ce mois, durant lequel l'Egypte eſt d'un bout à l'autre un grand tapis de fleurs. La coûtume de compter l'année de 365 jours, ſans intercaler un jour au bout de quatre ans, déplaça peu-à-peu toutes les fêtes, & fit oublier que les figures qu'on y voyoit, étoient relatives aux circonſtances de la ſaiſon.

C'eſt par une imitation de cet uſage que la juſtice ſe rendoit anciennement en Europe dans le plus beau de nos mois ; c'eſt-à-dire, en Mai. Il reſte encore en une infinité d'endroits un veſtige de cette coûtume dans l'uſage où ſont les admodiateurs des droits & des recettes des ſeigneurs, de planter une ramée ou une ſale de verdure devant le chef-lieu de la ſeigneurie, où ſe tenoient autrefois les aſſiſes, & où ſe font les exécutions. Cette pratique paſſe pour être, & eſt en effet, une reconnoiſſance du droit de haute juſtice du ſeigneur. Mais cet appareil eſt fondé ſur la circonſtance du tems où la juſtice

se rendoit dans la plus haute antiquité. LA THÉOGONIE.
C'étoit dans le plus beau de tous les mois. Cette sale se nomme encore le Mai : & les termes de magistrats & de majesté, semblent empruntés du nom du mois où se tenoient en Europe ces assemblées respectables (*a*).

C'est parce que Saturne étoit le symbole des prêtres qui ne sortoient qu'au printems de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la statue de Saturne, & qu'on rompoit ses liens aux approches de la fête *. Celle-ci se célébroit à Rome en Décembre, parce que le commencement de l'année que cette fête devoit précéder suivant l'ancien usage, avoit été fixé par les Romains au premier jour de Janvier. Les liens de Saturne.

* *Apollodor. & Macrob. Saturnal. l. 8.*

On retrouve encore une marque sensible du rapport de Saturne aux fonctions judiciaires de l'ordre sacerdotal, dans l'union du fisc & des archives avec le temple de Saturne (*b*). C'étoit une imitation de la méthode des Egyptiens, qui anciennement plaçoient le trésor public, & les registres des généalogies des familles dans la tour sous la garde des prêtres.

(*a*) Ce mois a reçu son nom de la pleiade, anciennement appellée Maia, qui se dégageoit alors des rayons du soleil, distant de trente degrés, & passant sous les gémeaux.

(*b*) *Festus, & Lil. Greg. Gerald. Syntagm.* 4.

LE CIEL POETIQUE. A préſent que nous connoiſſons très-probablement le vrai Saturne, reprenons ſes attributs & ſes noms pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu faute d'être entendus.

Dès qu'on eût fait des perſonnages vivans d'Oſiris & de Saturne, & que l'un eût été regardé comme le fils & le ſucceſſeur de l'autre, parce qu'il le ſuivoit immédiatement ; tout devint matière à hiſtoire. Les liens qui étoient la marque de la vie ſédentaire & retirée des juges, furent pris pour un effet de la violence de Jupiter qui avoit empriſonné ſon pere, & s'étoit rendu maître de l'empire univerſel. On n'oublia pas non plus d'interpréter l'uſage de la faulx conformément aux vûes jalouſes & inquiétes de l'uſurpateur.

Saturne pris pour Noé. La même faulx donna lieu à un ſoupçon plus raiſonnable parmi les Orientaux. Entendant parler de Saturne comme du pere des trois enfans qui avoient partagé le monde, ils crurent y retrouver le pere des trois enfans qui ont repeuplé la terre, Sem, Cham, & Japhet. Ils ſe ſouvenoient que c'étoit aux ſoins de ce patriarche qu'on étoit redevable du renouvellement de l'agriculture, & de l'uſage du vin. Ils convertirent la faulx de Saturne, tantôt en une faucille pour enſeigner à moiſſonner ;

tantôt en une ſerpette pour enſeigner à tailler la vigne. Ainſi ce n'eſt ni l'Ecriture ſainte, ni l'hiſtoire qui a ſervi de matière ou d'occaſion aux fables. Mais l'idolâtrie & les fables étant nées, les peuples qui avoient encore des idées confuſes de quelques anciennes vérités, en firent l'application aux fables qui ſembloient y avoir quelque rapport. Le vrai & le faux ſe trouvèrent de la ſorte mélangés: & c'eſt ainſi qu'on peut retrouver dans la fable des veſtiges de l'hiſtoire, ou même des témoignages qui dépoſent par-tout en faveur de l'origine du monde & des nations, telle que Moïſe nous la rapporte.

LA THÉOGONIE.

Origine de l'hiſtorique qu'on retrouve dans les fables.

Des peuples de Syrie parmi leſquels Abraham avoit laiſſé une grande réputation de probité & de juſtice, & qui n'ignoroient pas la diſpoſition où il avoit été d'immoler ſon propre fils, crurent voir dans le nom de Sydec (le juſte), & dans l'offrande d'une victime humaine qu'on faiſoit tous les ans à Saturne, les veſtiges de l'hiſtoire d'Abraham. Mais Philon* & d'autres ſavans ont reconnu que la coûtume de ſacrifier des victimes humaines, étoit antérieure à Abraham: & ils ont penſé que comme Dieu avoit uſé de condeſcendance, & s'étoit accom-

Saturne pris pour Abraham. *Euſeb. Præp. Evang. l. 4.*

* Περὶ Ἀβράαμ, p. 294.

LE CIEL POETIQUE.

modé aux diſpoſitions où à l'éducation d'Abraham, lorſqu'en faiſant alliance avec lui il avoit bien voulu paſſer ſenſiblement entre les piéces des victimes diviſées pour ſe conformer humainement à la formule ordinaire des alliances ; de même lorſqu'il avoit mis à l'épreuve la foi de cet excellent homme, il s'étoit conformé aux idées univerſelles & aux exemples populaires, en lui demandant s'il étoit prêt à lui ſacrifier ſon fils bien aimé, comme les nations voiſines ſacrifioient leurs enfans les plus chers à leurs dieux Moloc & Saturne (*a*).

Voilà déja bien des applications étranges auxquelles l'ignorance du ſens de ce ſymbole, a donné lieu. Attendons-nous à bien d'autres bizarreries. Par exemple, pour faire entendre que l'aſſemblée des juges & la moiſſon finiſſoient l'année, & qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces juſqu'au commencement de l'année ſuivante, tantôt ils mettoient au bras de Saturne un ſerpent qui ſe mord la queue * : tantôt ils peignoient un vieillard qui ſemble mordre la tête de ſon fils (*b*) : quel-

* *Lil. Greg. Girald. ibid.*

(*a*) Nous ne touchons ici qu'aux dehors & qu'à l'écorce de ce grand myſtère. Ce n'étoit point le lieu de parler des rapports que Dieu a mis entre Iſaac & le fils bien-aimé qui ſurvit à ſon ſacrifice.

(*b*) Voyez *Saturne, dans l'Antiq. expliq.*

quefois ils diſoient que Saturne, de vieil- LA THÉO-
lard devenoit enfant *. Ce dernier trait GONIE.
ramène tout à une vérité ſimple & ſen- * *Martian & Girald.*
ſible : c'eſt le dénouement des figures. L'année vieilliſſoit, puis ſe renouvelloit. Il n'y avoit point là de myſtère. Mais ceux qui vouloient du ſingulier, diſoient en les voyant, que Saturne ſe plaiſoit à dévorer des enfans, & même ſes propres fils. Le mot Habben qui ſignifie un enfant, un fils, différant peu d'Haeben une pierre, ils allèrent de folie en folie, juſqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres, & que Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit ſauvé Jupiter en emmaillottant une pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de ſon fils. C'eſt de ce ridicule jeu de mots que provient encore la fable qui rend raiſon de la dureté des hommes qui couvrent la terre, en les faiſant tous ſortir, non *des enfans* de l'homme & de la femme qui échapèrent au déluge, mais des *pierres* qu'ils jettèrent l'un & l'autre derrière eux.

Enfin rien ne prouve mieux combien on ignoroit le ſens des figures qu'on prenoit pour des perſonnages diviniſés, que l'idée toute nouvelle que les Grecs ſe firent de Saturne quand il fut apporté chez eux.

LE CIEL POETIQUE.

Saturne pris pour le tems.

Le nom de Crone ſous lequel il leur étoit connu, ſignifioit fort ſimplement la majeſté des aſſemblées judiciaires, la couronne ou le cercle des juges. Mais ne ſachant ce que c'étoit que cette figure ni ſa deſtination, & trouvant un rapport de ſon, entre le nom de Crone & celui de Chrone (*a*), qui parmi eux ſignifioit *le tems*, ils interprétèrent tout le ſymbole en ce ſens. Là vieilleſſe y cadroit le mieux du monde. Que faire de la faulx qu'il tient en main? Il s'en ſervira pour tout abattre. Les pierres ſur-tout qu'on lui faiſoit dévorer en Syrie, ſembloient le caractériſer parfaitement. Le tems mine tout, & ronge les pierres mêmes. Ainſi voilà le *pere des dieux*, *Noé*, l'inventeur du labourage, *Abraham*, un *juge* d'une équité incorruptible, un *roi* plein de douceur, un *mangeur de petits enfans*, & *le tems*, qui ſe réuniſſent bon gré mal gré dans la perſonne de notre Saturne. Il eſt aiſé de ſentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête repoſée; mais qu'une figure fort ingénieuſe qui ſervoit à annoncer & à faire reſpecter la juſtice, n'étant plus entendue, quoique toûjours préſentée à certaines fêtes, fut priſe d'une façon par les uns,

(*a*) Κρονὸς & Κρονίων, Saturne. Κρονὸς, le tems.

d'une autre par d'autres; & que toutes ces interprétations venant enſuite à ſe raprocher, il s'en eſt formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni ſens ni liaiſon. LA THE'O-GONIE.

XXXIX.

Origine des animaux ſacrés, & de la Métempſycoſe.

Ce qui me perſuade que nous ne devons chercher l'origine de l'idolâtrie des Occidentaux que dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne, ce n'eſt pas ſeulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple groſſier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard, pour ce que ces figures préſentoient à l'œil, & les appeller le roi Oſiris, ou le dieu Ammon, la reine ou la dame, & le fils bien-aimé, ou le Légiſlateur d'Egypte: mais j'ai été particulièrement frappé de la liaiſon ſenſible qui ſe trouve entre cette première mépriſe & toutes les autres ſingularités du peuple Egyptien. Ses opinions monſtrueuſes & ſes pratiques bizarres ne ſont qu'une ſuite fort ſimple du faux ſens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On diſoit tous les jours, & c'étoit l'ancien langage aſtronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'Ecriture

LE CIEL POETIQUE.

sacrée, on disoit que le gouverneur * de la terre avoit quitté le bélier, pour entrer dans le taureau, qu'il passeroit ensuite dans les chévreaux, dans l'écrevisse, dans le lion, & ainsi des autres signes du zodiaque. Prenant historiquement cet homme pour leur pere, ils prirent historiquement ce qu'on disoit de lui, & ils s'imaginèrent qu'on avoit donné tous ces différens noms aux étoiles sous lesquelles le soleil passoit, pour conserver la mémoire d'autant d'évènemens importans qui étoient arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût admis dans le soleil. Au sortir de son corps mortel, son ame, disoient-ils, entra d'abord dans un bélier : ensuite elle habita dans un taureau ; puis dans un bouc & passa de la sorte d'un animal dans un autre, jusqu'à ce qu'il eût pris possession du soleil où il régne, & d'où il jette sur l'Egypte des regards de complaisance.

* Osiris, le soleil.

Autant en disoit-on d'Isis. Comme on mettoit souvent sur ses épaules la tête de la canicule, ou d'un épervier, & vous savez pourquoi ; comme on ornoit souvent sa tête des cornes d'une géniſſe, ou avec un sistre surmonté de la figure d'une chatte, & qu'on y mettoit très-ordinairement un croissant de lune, signe encore plus simple de la néoménie ; on prit de-

là

là occaſion de dire qu'après ſa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte, d'une géniſſe, & d'autres animaux, Iſis avoit enfin pris ſa place dans la lune. Le peuple en fit ainſi la reine du ciel, la diſpenſatrice des mois, des ſaiſons, & des fêtes. LA THÉOGONIE.

Cette opinion abſurde devint auſſi commune que le langage & les figures qui en avoient été l'occaſion. Ce paſſage des ames d'Oſiris & d'Iſis dans tels & tels animaux, avant leur arrivée dans les aſtres, trouva créance parmi le peuple, & fut regardé comme une hiſtoire très-ſérieuſe. Elle devint le modéle de la créance commune ſur l'état des ames après la mort. Perſonne ne douta plus en Egypte que l'ame de l'homme ne paſsât, au ſortir de ſon corps, dans celui d'un autre homme, ou d'une bête; de celle-ci dans une autre, puis dans une troiſième, & en continuant de la ſorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre : après quoi purifiée de ſes fautes, & dégagée de ſes cupidités, elle paſſoit dans l'étoile ou dans la planéte qui lui étoit aſſignée pour demeure. Commencement de la Métempſycoſe.

Rien de ſi commode, ni de plus ingénieux que le langage aſtronomique,

LE CIEL POETIQUE. qui caractériſoit tout d'un coup les ſaiſons & les ouvrages qui y ſont propres, en faiſant entrer le gouverneur de la terre * dans les douze maiſons, nommées le bélier, le taureau, le lion, la balance, &c. tous noms qui avoient un rapport juſte à ce qui ſe paſſoit ſucceſſivement ſur la terre dans le cours de l'année. Rien de ſi groſſier ni de plus miſérable que le ſens hiſtorique que le peuple attacha par la ſuite à ce langage: & telle eſt viſiblement l'origine du dogme ridicule de la tranſmigration des ames, que Pythagore rapporta d'Egypte en Italie comme une rare découverte. Ces fadaiſes relevées des termes pompeux de Péricycloſe [a], de Palingénéſie [b], & de métempſycoſe [c] firent fortune parmi les philoſophes. C'eſt encore la doctrine des docteurs Indiens, & nous connoiſſons plus d'un ſavant qui ne parlent qu'avec reſpect de la tranſmigration.

* Le Soleil.

a Tour, circuit.
b Renouvellement.
c Paſſage de l'ame d'un corps dans un autre.

XL.

Les animaux honorés d'un culte religieux.

L'effet naturel de cette opinion fut d'épargner le ſang des animaux, quoique

Dieu ne les ait placés auprès de nous que pour nous ſervir & pour nous nourrir. Il eſt vrai qu'on trouva de bonnes raiſons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui eſt une nouriture abondante & parfaite. Il eſt encore vrai qu'il y eut une eſpéce de convention tacite entre les provinces d'Egypte de faire uſage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chévreau, pour n'être pas privées d'un commerce utile, & de trop de ſecours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abſtenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût : & en général tous les animaux, dont les étoiles portent le nom, furent regardés par les Egyptiens avec vénération, comme ayant été la première retraite de leurs dieux, & pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuſe ceux dans leſquels on ſavoit, à n'en pouvoir douter, qu'Oſiris & Iſis avoient fait leur demeure, comme le bélier, le taureau, la géniſſe, le bouc, & le lion. L'ancien uſage où l'on étoit de porter en cérémonie dans les fêtes de certaines ſaiſons l'animal qui donnoit ſon nom à la maiſon où le ſoleil entroit, diſpoſa les peuples de certains cantons à LA THE'O-GONIE.

LE CIEL POETIQUE.

honorer particulièrement l'animal qu'on portoit dans la fête qui concouroit avec la fin de leur moiſſon. Le bélier devint ainſi l'animal chéri des habitans de Thèbes, dont la moiſſon finiſſoit vers l'entrée du ſoleil au bélier. Le bœuf & la vache devinrent les animaux les plus chers aux habitans de Memphis, dont la moiſſon finiſſoit à l'entrée du ſoleil au taureau. Ceux de Mendès voiſins de la mer, & dont la recolte arrivoit plûtard, vers l'entrée du ſoleil aux deux chévreaux, avoient, au rapport d'Hérodote *, une vénération ſpéciale pour les chévreaux. L'extravagance alla enfin juſqu'à conſerver dans un lieu honorable, & à traiter avec révérence le bélier, le taureau, ou le bouc qui avoit fait partie du cérémonial. Je ne ſai pas ſi le bélier de la fête étoit ſpécialement conſervé dans la Thébaïde. Les monumens qui nous reſtent du fond de l'Egypte vers l'Ethiopie ſont plus rares & plus obſcurs. Mais on revéroit un bœuf à Memphis, & un bouc à Mendès. On les regardoit comme des dieux. D'où leur a donc pu provenir tant d'honneurs? Voilà tant de ſymboles qui deviennent ſucceſſivement autant de dieux, que quand nous verrons éclore de nouvelles divi-

* *In Euterp. num.* 47.

nités, nous pourrons bien aſſurer qu'elles n'étoient originairement que des parties du cérémonial ſymbolique. Le bœuf & le bouc de Mendès avoient donc fait partie des anciennes cérémonies avant que de devenir les objèts d'un culte religieux : & nous en trouvons la preuve de fait dans le chien vivant qu'on faiſoit marcher devant la pompe d'Iſis au grand jour de ſa fête. La canicule qui faiſoit l'ouverture de l'année avoit donné lieu à ce cérémonial. Le chien par la ſuite devint l'objèt particulier du culte d'une province d'Egypte ; & c'étoit d'ailleurs un animal reſpecté & ſacré d'un bout de l'Egypte à l'autre (*a*). LA THÉOGONIE.

Si la figure du bœuf & de la vache fut de tous les ſymboles celui qui ſe trouva le plus du goût des peuples, c'eſt parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit paroître à la fête de la moiſſon dans le canton de l'Egypte le plus diſtingué, à Memphis. L'idée de fertilité devint inſéparable de la vûe du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il étoit le pere des moiſſons de l'Egypte : & c'eſt la raiſon qui fit peindre ſous la même forme les autres fleuves, qui ſans ſe déborder comme le

Pourquoi l'on peint les fleuves avec une tête de taureau.

(*a*) *Oppida tota canem venerantur.* Juvem. ſatyr. 15.

LE CIEL POETIQUE.

Nil, ne laiſſent pas de fertiliſer les campagnes qu'ils traverſent (*a*).

XLI.

Origine d'Apis & de Mnévis.

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croiſſant, ſymboles ſi reſpectés parmi eux; cette ſingularité qui n'étoit rien & ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux & ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Oſiris & d'Iſis, empreint ſur l'animal que leurs dieux chériſſoient. Une cervelle hypocondre s'aviſa de croire, & de perſuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une viſite que le protecteur de l'Egypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir ſervi par préférence au cérémonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple. Tous ſes mouvemens furent trouvé prophétiques, & le peuple y accourut de toute-part, ſon offrande à la main. On lui donna le beau

(*a*) *Sic tauriformis volvitur Aufidus.*

nom d'*Apis*, qui signifie le Fort (*a*), le Dieu puissant. LA THÉOGONIE.

Après sa mort on eut grand soin de le remplacer par un autre qui eut à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques désirées n'étoient pas nettes & précises, on les aidoit d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, & après un tems marqué, l'indécence de sa mort naturelle, en le conduisant en cérémonie dans un lieu où on le plongeoit dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, & se nommoit avec emphase *Sarapis*, ou *la retraite d'Apis* (b), nom qu'on donna par la suite à Pluton, à l'Osiris infernal. Après l'enterrement d'Apis on lui cherchoit un successeur (*c*).

(*a*) C'est encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens & celle de leurs voisins. Apis est le même mot qu'Abir, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le savons par le témoignage du prophéte Jeremie, ch. 46: 15. où il se mocque des Egyptiens en leur demandant ce qu'est devenu leur Apis, en Hébreu *leur Abir*. מדוע נסתף אבירך *maddovav nistaph abireca, quare ablatus est Abir tuus?* Ce que les LXX. ont traduit par ὁ Ἄπις, ὁ μόσχος, *vitulus*, & expliqué ensuite par ὁ ἐκλεκτὸς σοῦ. Διατὶ ἐφυγὴν ἀπὸ σοῦ ὁ Ἄπις, ὁ μόσχος, ὁ ἐκλεκτὸς σοῦ. Qu'est devenu votre Apis, votre puissant bœuf, votre dieu chéri?

(*b*) סור *sur, recedere*, כר אביר *sar abir, recessit Apis*. V. Judic. 16: 20.

(*c*) *Bos Apis in septo quodam alitur & .... pro deo habetur: Albus frontem & quasdam parvas corporis par-*

LE CIEL POETIQUE.

Ainſi ſe perpétua cette étonnante dévotion. Un puiſſant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Origine de Mnévis.

Les habitans d'Héliopolis qui faiſoient une dynaſtie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, ſe croyoient aſſez bien avec le ſoleil, dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ſes viſites ou à celles de ſon fils. Ils eurent donc bientôt leur bœuf ſacré auſſi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Ménavis ou de Mnévis, qui eſt la même choſe que *Ménès le fort*, ou le même que * Ménophis : & en lui choiſiſſant un nom diſtingué, on lui fit trouver d'autres qualités & d'autres fonctions particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

* *Voyez ci-deſſus.*

Du moment que l'Egypte eût oublié le ſeul Etre qui ſoit adorable & le culte ſpirituel qu'il demande, pour honorer un

tes, cætera verò niger : quibus ſignis judicant qui ſit ad ſucceſſionem idoneus, alio defuncto. Ante id ſpectum, &c. Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillet dans ſa deſcription de l'Egypte, lettre 7, a cru que Strabon vouloit dire qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoiſſoient par la bigarure de la peau d'Apis quel devoit être le roi ſucceſſeur, & avoient trouvé par-là un moyen de ſe rendre maîtres de la ſucceſſion à la couronne. Mais il s'agit viſiblement dans cet endroit non du ſucceſſeur du roi, mais du ſucceſſeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau ſe décidoit par ſes mouchetures.

vil animal qui broute l'herbe des champs (*a*), tous les animaux qui paroiſſoient fréquemment dans les figures hiéroglyphiques eurent part à ſes reſpects. L'Egypte & la Lybie ſe proſternèrent devant le bélier. Le culte du taureau devint univerſel. Les boucs qui donnoient leur nom au troiſième ſigne (*b*) du zodiaque, eurent un temple à Mendès, & bien ailleurs. Le lion, la chévre ſauvage, les poiſſons (*c*), le loup, tous noms de conſtellations différentes; le ſerpent ſi ordinaire dans leur écriture & dans les cérémonies; l'hipopotame & le crocodile, quoiqu'ils fuſſent des ſymboles odieux & n'inſpiraſſent que la crainte, trouvèrent chacun à part des adorateurs, même des cantons entiers qui leur étoient dévoués: & ſi ces animaux euſſent été plus traitables, ils auroient fait une auſſi belle fortune que le bélier, le veau, & le bouc, divinités naturellement fort acceſſibles. LA THÉOGONIE.

Le culte du loup.

Il n'eſt pas inutile de remarquer ici que c'eſt encore une figure ſymbolique uſitée dans un canton de la baſſe Egypte

(*a*) *Mutaverunt (Deum) gloriam ſuam in ſimilitudinem vituli comedentis fœnum.* Pſ. 105: 20.

(*b*) Voyez la Sphére des barbares dans Hyde, *de Relig. Perſ.*

(*c*) *Hérodote in Euterpe & Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

LE CIEL POETIQUE.

pour exprimer l'année ou la ſucceſſion des douze ſignes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer ſpécialement le loup*, & en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, enſuite à la Lycie, au Lycée, & à pluſieurs lieux de la Gréce, ſur-tout en Arcadie. Chacun ſait que les loups ont coûtume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe, & c'eſt une remarque ordinaire chez les naturaliſtes que les loups en paſſant une rivière ſe ſuivent ſur une ligne, le ſecond mordant la queue du premier, le troiſième la queue du ſecond, & ainſi des autres. Cette figure fut choiſie pour ſignifier l'année, parce qu'elle eſt compoſée de douze mois qui ſe ſuivent ſans interruption. Ce qui eſt ſi vrai que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas, qui ſignifie *la marche des loups.*

* λυκὸς, *lycos, lupus.* *Voyez Fig. 3. Planc. XXIII*

XLII.

Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.

Je ne puis diſconvenir, me pourra-t-on dire, que la vûe de tous ces animaux ſymboliques dont on ne connoiſſoit plus la ſignification, & de plus la coûtume

perpétuelle de dire qu'Oſiris ou Horus entroit dans le bélier, dans le taureau, & dans les autres animaux du zodiaque, n'ayent pû faire naître des travers dans l'eſprit du peuple, & donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais eſt-il concevable que les Egyptiens aient manqué de ſens juſqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois ſervi de lettres, ou de ſignes inſtructifs, & même juſqu'à encenſer les plantes dont on ajoûtoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le ſens, & pour marquer les différentes ſaiſons? LA THÉOGONIE.

Je n'entaſſerai pas ici les paſſages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des auteurs prophanes qui tournent en ridicule la petiteſſe des Egyptiens proſternés devant un bouc, ou pénétrés de reſpect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'Ecriture ſainte dont l'éclairciſſement peut intéreſſer mes Lecteurs, & les convaincre en même tems de la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la ſculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas

LE CIEL POETIQUE.

généralement interdits aux Hébreux, puiſque le fond du tabernacle & le couvercle de l'arche qui renfermoit la Loi, furent ornés de pluſieurs figures aîlées, qui étoient autant d'images des eſprits céleſtes, ou des ſymboles de l'adoration & de l'obéiſſance dûes à l'Etre ſuprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont penſé certains ſavans, une imitation des divinités Egyptiennes; puiſque Moïſe traite par-tout leurs animaux & leurs ſculptures de choſes abominables. Mais c'étoit un uſage innocent & judicieux de l'ancienne écriture ſymbolique : c'étoit enſeigner & parler par ſigne (*a*). Ces figures, bien loin d'être une copie, de ce que l'Egypte adoroit, invitoient à l'adoration de l'Etre inviſible & préſentoient à l'eſprit le modéle de l'abaiſſement le plus profond, & de l'obéiſſance la plus agile. Le cas où la ſculpture étoit interdite aux Hébreux, eſt celui où la figure taillée pouvoit devenir un objèt de chûte, & porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui ſervoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés & les mains des miniſtres prêts à faire le ſacrifice, étoit-elle appuiée ſur la croupe de

(*a*) Ce que S. Paul appelle, *elementa mundi*.

plusieurs taureaux de bronze ? Si le taureau étoit l'objèt chéri du culte populaire, ces figures pouvoient devenir en Israël une occasion de scandale. LA THÉOGONIE.

Le Bœuf étoit sans doute l'objèt de la dévotion à la mode : mais le faire servir de support à la cuve où se lavoient les ministres du Dieu vivant, c'étoit avilir par le plus humble de tous les services, l'animal qui étoit adoré chez les peuples voisins. Et au contraire Jeroboam l'irréconciliable ennemi de Salomon, prétendit tirer profit de l'inclination des peuples pour cet animal, lorsqu'à son retour d'Egypte, il essaia de détourner les Israëlites d'aller à Jérusalem en les attachant à Dan & à Béthel par l'érection des veaux d'or qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le culte que les Hébreux rendirent dans le désert à un taureau de fonte, sinon de l'impression vive que la pompe des fêtes d'Apis & de Mnévis avoit faite dès l'enfance sur leur esprit, lorsqu'ils étoient dans la terre de Gessen, voisine d'Héliopolis & de Memphis ?

Que le bélier & le bouc, l'agneau, & le chévreau aient été adorés en Egypte aussi-bien que le taureau, nous en trouvons une autre preuve dans le refus que fit Moïse d'user de la permission que Pharaon lui donnoit de célébrer la fête du Sei-

LE CIEL POETIQUE.

gneur, ſans ſortir de l'Egypte, ſans aller, comme faiſoient bien des peuples, ſolemniſer leurs fêtes ſur des montagnes, ou dans des déſerts éloignés de toute habitation. Les Egyptiens, dit-il au roi, *nous lapideroient, s'ils nous voyoient immoler ce qu'ils adorent* *.

* *Exod.* 8.

Mais cette preuve eſt encore plus ſenſible dans les cérémonies de la Pâque. L'immolation de l'agneau paſchal, & tous les ſacrifices de la Loi, ont à la vérité des rapports importans à une plus excellente victime. Ils ſont principalement deſtinés à ſervir à jamais d'inſtructions à ceux qui ont reçû la réalité dont la loi Moſaïque n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémonie avoit alors un rapport ſenſible & immédiat aux beſoins préſens du peuple Hébreu & aux circonſtances où il ſe trouvoit.

C'étoit, comme nous l'avons déja remarqué, la coûtume des Egyptiens de porter dans les fêtes de chaque nouveau mois, les ſymboles qui y étoient propres, & ſur-tout l'animal qui avoit rapport au ſigne où entroit le ſoleil. Ils célébroient avec une pompe particulière le retour de l'équinoxe du printems (*a*), & l'entrée

(*a*) Ἑορτάζειν μετὰ τὴν ἰσημερίαν ἐαρινὴν, *Plutarch. de Iſid. & Oſir.* Ce qui ſe trouve confirmé par l'Auteur de la *Chronique Orientale*, traduite par *Abrahamus Echellenſis, pag.* 7. *Erat dies (Paſchatis) iſte quo ſol ingreſſus eſt primum ſignum arietis; eratque dies ille ſolennis ac celeberrimus apud Ægyptios.*

du ſoleil au premier ſigne qui eſt le bélier. Ils faiſoient les préparatifs de cette fête avant la pleine lune voiſine de l'équinoxe : & le quatorze de cette lune, toute l'Egypte étoit en joye : chacun mettoit des feuillages & des marques de la fête au-deſſus de ſa porte : on couronnoit de fleurs le bélier : on portoit en triomphe l'animal qui étoit propre à cette fête, & qui étoit devenu l'objèt de l'encens & du reſpect des peuples. LA THÉOGONIE.

Les Hébreux au contraire eurent ordre au tems de leur départ, & pour tous les ans à perpétuité au retour de l'équinoxe, de prendre dans chaque famille un jeune bélier, un agneau d'un an ; de le tenir prêt dès le dixième de la lune voiſine de l'équinoxe, pour l'immoler le quatorze ; de ſe contenter d'un chévreau au défaut d'un bélier, l'un & l'autre étant honorés des Egyptiens ; de perſévérer juſqu'au quatorze dans la volonté de tuer ce qu'ils avoient vû adorer ; de le rôtir en préſence de la famille ; de manger enſemble les chairs de cet animal le ſoir même du quatorze, qui étoit le jour auquel le bélier étoit couronné de fleurs & honoré des Egyptiens ; de n'en ſéparer aucune partie pour être miſe en réſerve juſqu'au lendemain ;

LE CIEL POETIQUE.

& sur-tout d'en manger la tête aussi bien que le corps, pour faire en cela tout le contraire des Egyptiens. Un témoin oculaire * de leurs anciennes pratiques nous a appris que les Egyptiens ne mangeoient la tête d'aucun animal; mais qu'ils la maudissoient, la consacroient aux divinités mal-faisantes, & la gardoient pour la vendre le lendemain sur la place aux étrangers, ou pour la jetter dans le fleuve au défaut d'acheteurs.

* *Herodote in Euterp. n. 46.*

Une autre circonstance qui paroît singulière dans les réglemens de la pâque judaïque, est la défense de faire bouillir les chairs de l'agneau, & d'en rien manger de crû. Quel intérêt la religion des Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la victime, plûtôt qu'à la bouillir, & quel besoin de leur défendre de manger des chairs crûes dont on a naturellement horreur? Nous pouvons juger de la pratique des Egyptiens par celle des Athéniens qui étoient une de leurs colonies. Quand ils sacrifioient à Horus, ou aux heures, c'est-à-dire, aux saisons, divinités indubitablement venues d'Egypte; le rituel de cet acte d'idolâtrie étoit *de faire bouillir les chairs* (a), *non de les rôtir.*

(a) Ἀθηναῖοι τοῖς ὥραις θύοντες οὐκ ὀπτῶσιν, ἀλλ' ἑψῶσι τὰ κρέα. *Athenæi, lib. 14. c. 20.*

On conſerva à Athènes l'uſage Egyptien dans le culte de ces dieux viſiblement Egyptiens : & les Hébreux eurent ordre de faire le contraire pour ne prendre aucune part aux actions & aux coûtumes de l'idolâtrie.

LA THÉOGONIE.

La défenſe de manger aucune partie de l'agneau, par exemple, les inteſtins, ſans avoir cuit le tout, étoit fondée ſur la coûtume extravagante par laquelle on croioit honorer Bacchus en mangeant les chairs, & ſur-tout les entrailles des chévreaux & des autres victimes, ſans les cuire (*a*). J'ai rapporté l'origine de ces pratiques furieuſes, qui étoient une repréſentation des anciennes chaſſes.

Enfin la dernière cérémonie preſcrite aux Hébreux dans l'immolation de l'Agneau paſchal, étoit de rougir de ſon ſang le deſſus de leurs portes, tandis que les Egyptiens ornoient les leurs de

(*a*) *Illic (in Orgiis Bacchi) inter ebrias puellas & vinolentos ſenes cum ſcelerum pompa procederet, alter nigro amictu teter, alter oſtenſo angue terribilis, alter cruentus ore, dum viva pecoris membra diſcerpit, &c.*

Julius firmic. de errore profanarum religionum.

Plutarque, dans ſon livre de la ceſſation des Oracles, nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en piéces, & où l'on les mangeoit toutes crûes. ὠμοφαγίαι καὶ διασπάσμοι. Arnobe fait ce reproche aux Gentils, lib. 5. *caprorum reclamantium viſcera cruentatis cribus diſſipabis.*

LE CIEL POETIQUE.

feuillages & de figures conformes à la solemnité du bélier. C'étoit donc en tout point rompre publiquement & sans retour avec les pratiques Egyptiennes. C'étoit renoncer solemnellement à l'idolâtrie & au culte de toutes ces prétendues puissances célestes, qui les avoient pû séduire par l'éclat de leurs fêtes. C'étoit revenir au culte d'un seul Dieu, créateur, moteur, & conservateur de toutes choses. Ainsi avec la preuve de la profonde sagesse des loix de Moïse, toûjours diamétralement opposées aux pratiques Egyptiennes, nous avons aussi la preuve de l'extravagance des Egyptiens qui avoient commencé, il y a beaucoup plus de trois mille ans, à prendre les noms du zodiaque & les figures, soit de leur écriture, soit de leur cérémonial pour des objets importans, & qui cachoient de grands mystères, ou pour des monumens respectables de la vie, & de l'apothéose le leurs grands hommes.

XLIII.

Python ou *Typhon*.

Le même fond d'amour propre qui avoit fait trouver aux Egyptiens Cham, son épouse, & leurs prétendus enfans

Ménès & Toth, dans les caractères les plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur colonie dans le monstre aquatique qu'ils nommoient Ob, & qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Osiris. Ils y crurent trouver les marques distinctives du fondateur d'une nation voisine qu'ils haïssoient souverainement : c'étoit Phyt ou Phyton, frere de Mesraïm, & auteur des Phytéens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton se fût révolté contre son pere Cham, & eût troublé le repos de l'établissement de Mesraïm ; soit plûtôt encore que tous les Phytéens leur fussent généralement odieux, parce *qu'ils avoient des coûtumes toutes contraires à celles des Egyptiens* (a), tuant & mangeant tous les animaux que l'Egypte honoroit ; un faux zéle de religion leur rendit peu-à-peu le nom de Phython qui étoit celui du fondateur de la colonie, universellement abhorré & digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monstre symbolique qui avoit privé Isis de son cher Osiris, ils s'accoûtumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que

LA THÉOGONIE.

Genes. 10.

(a) Ὀνδὲ νομοῖσι τοῖσι αὐτοῖσι χρεώμενοι. *Herodot. in Melpomen.*

LE CIEL POETIQUE.

celui de Phyt ou Phyton qui réveilloit toute leur haine : & ayant entièrement perdu de vûe l'hiſtoire du ſoleil enlevé à la terre par le déluge, ils publièrent, ſuivant leur ſyſtême groſſier, que l'ame de Phyton au ſortir de ſon corps étoit entrée dans un hippopotame, puis dans celui d'un crocodile, d'un aſpic, ou de tel autre animal nuiſible, & que c'étoit en mémoire de cette tranſmigration dans des animaux malfaiſans comme lui, qu'on lui en donnoit la figure, ſi même il ne continuoit à y réſider.

Origine de la fauſſe doctrine des deux principes.

De même qu'Oſiris, devenu leur pere commun, fut peu-à-peu regardé comme le principe de tout le bien qui arrivoit à l'Egypte ; lorſque Phyton fut devenu le nom du ſymbole qui ſignifioit le ravage des eaux, il fut regardé comme un eſprit mal intentionné, comme un principe de contrariété, appliqué perpétuellement à les traverſer & à leur nuire. Ils en firent le principe de tout déſordre, & ſe déchargeoient ſur lui de tout le mal phyſique qu'ils ne pouvoient empêcher, & de tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas ſe reprocher à eux-mêmes. De-là eſt venue la doctrine des deux principes ennemis, également puiſſans, & toûjours aux priſes l'un avec l'autre, vaincus & victo-

Plutarch. de Iſid. & Oſir.

rieux tour-à-tour. Cette doctrine qui paſſa des Egyptiens aux Perſes ſous le nom d'Oroſmaſe & d'Arimane, eſt infiniment différente de la nôtre ſelon laquelle Dieu employe conformément aux vûes adorables de ſa providence le miniſtère des eſprits qui ont perſévéré dans la juſtice, & laiſſe une meſure de pouvoir aux anges qui en ſont déchus. LA THE'O-GONIE.

La haine des Egyptiens pour ce Phyton leur ennemi imaginaire, & toûjours attentif, ſelon eux, à les moleſter, alla ſi loin, qu'ils n'osèrent plus en prononcer le nom. On le retrouve cependant en ſon entier dans la langue des Hébreux qui avoient demeuré en Egypte, & qui y avoient appris à appeller ainſi le plus malfaiſant de tous les ſerpens, l'aſpic (*a*). On retrouve le nom entier de Phyton ou Python dans les fables du paganiſme les plus anciennes & les plus célébres. On y voit ce monſtre terrible aux priſes avec le Dieu qui éclaire le monde, & répandant par-tout la déſolation. Ce qui étant bien entendu, ne ſignifie que le déluge ennemi du ſoleil & de la terre. Ovide même & les Mythologues ſes devanciers, ont entrevu & conſervé l'ancienne liaiſon qu'il y avoit entre le déluge & cette figure, *Metam. l.*

(*a*) פתן *peten.*

LE CIEL POETIQUE.

en plaçant la défaite de ce ſerpent immédiatement après le déluge, & ils y ajoûtent tout de ſuite la fable des géans qui, dans ſon origine, n'étoit, comme nous l'avons vû, qu'un tableau commémoratif des météores ſinguliers qui commencèrent après le déluge à troubler l'air, & à faire craindre de nouveau la perte du ſoleil. Rien de ſi vanté dans l'antiquité que la victoire du ſoleil. Rien de plus abhorré que Python, quand de monſtre en peinture, il fut devenu un être appliqué à nuire. Les Egyptiens craignant de ſe ſouiller par la ſeule prononciation de ce nom déteſtable, en renverſèrent les lettres, & les changèrent en celui de Typhon.

Nous avons vû que la croix, ſoit entière, ſoit racourcie, étoit la marque de la crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la meſure. Cette croix qui retenue par un chaînon, ou ſurmontée du cercle ſymbole de la providence, & arrêtée dans la main d'Oſiris, ou dans les pattes de l'épervier, ou dans la main d'Horus, ſignifioit d'une façon fort ſimple le débordement du Nil réglé par le ſoleil, fortifié par le vent, & aſſujetti à des régles certaines, ou maîtriſé par la dextérité du labourage, prit un tout autre tour dans leur eſprit. Cette

croix qui dans leur écriture vulgaire, comme auſſi dans l'ancienne hébraïque, dans la grecque, & dans la latine, étoit la lettre Tau, commençoit néceſſairement le mot Typhon écrit en lettres courantes. En ſorte que cette figure attachée à un chaînon, ou arrêtée par une main, leur parut un caractère abrégé pour ſignifier Typhon enchaîné ou deſarmé. LATHÉOGONIE.

Que la croix ou le T ſuſpendu à un chaînon ait été pris par les Egyptiens pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit pour eux la même choſe, pour la délivrance du mal, on peut s'en aſſurer en conſultant leurs pratiques. Elles ſont le plus ſûr interprète de l'opinion qui les régloit.

Ils ſuſpendoient le Typhon retenu par une boucle au cou de leurs enfans & de leurs malades : ils l'appliquoient ſur les bandelettes parfumées dont ils enveloppoient leurs momies, & où nous le retrouvons encore. Que peut ſignifier dans leurs idées un T enchaîné, auprès de ceux à qui ils ſouhaittent la ſanté ou la vie, ſinon la délivrance de la maladie ou de la mort, qu'ils eſpéroient obtenir par ces pratiques ſuperſtitieuſes ? On peut donc croire que ce T leur a paru être le commencement & l'abrégé du nom de

LE CIEL POETIQUE.

qu'on ne la trouvera nulle-part. Mais après les avoir lûs, on eſt étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories ſans liaiſon, ſans dignité, ſans utilité; ou enfin une métaphyſique guindée, dans les ſubtilités de laquelle nos déiſtes aiment à s'égarer, mais dont il eſt ridicule de penſer que la ſimple antiquité ait eu la moindre connoiſſance. On regrette une lecture longue, très-ennuieuſe, & qui n'eſt rachettée par aucune découverte tant ſoit peu ſatisfaiſante. Tout ce qu'on y apprend d'une manière préciſe, ce ſont les erreurs & les folles idées des Egyptiens. On les trouve, il eſt vrai, plus intelligens que bien d'autres peuples en matière d'aſtronomie, d'architecture, d'arts, de métiers, de police, & de gouvernement. L'Ecriture même fait l'éloge de leur ſageſſe à cet égard. Quant à cette profonde connoiſſance qu'ils s'attribuoient de la religion, de la nature, & de l'origine des nations, bien loin d'en trouver quelques veſtiges dans les ouvrages que je viens de citer, on y rencontre à chaque pas les preuves du plus étrange égarement: & le reproche que les Egyptiens faiſoient aux Grecs*, d'être toûjours enfans dans leur hiſtoire, nous paroît, après cette lecture,

* *Plato in Tim.*

pouvoir être fait avec autant & plus de justice aux Egyptiens eux-mêmes ; puisque parmi eux les docteurs, comme le peuple, avoient l'esprit plein de puérilités, & se trompoient d'autant plus misérablement, qu'ils attachoient des histoires & des traits arbitraires à des figures destinées à signifier toute autre chose. LA THE'OGONIE.

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'attendre que les prêtres d'Isis, ni Plutarque, ni les autres voyageurs qui les ont entendus, nous puissent rien apprendre du vrai sens des symboles. C'étoit une théologie mystérieuse qu'on n'avoit garde de divulguer. Ceux qui y étoient initiés s'obligeoient par serment à ne rien communiquer au peuple de ce qu'on leur avoit révélé. Herodote ne nous dit-il pas souvent, qu'il ne lui est pas permis de révéler les noms ni les honneurs qui étoient affectés à certaines divinités, ou ce que c'étoit que ces dieux ? Le secrèt sur ce point étant inviolable, faut-il être surpris qu'ils ne se soient pas expliqués sur le fond qui nous intéresse, & pouvons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont point dit ?

Voyons donc, & c'est par où nous finirons notre essai sur la religion des Egyptiens, voyons ce que c'étoit que

LE CIEL POETIQUE.

ces myſtéres tant vantés, & pénétrons, s'il ſe peut, dans ces ſecrets, malgré les voiles & les défenſes qui les rendent inacceſſibles.

Il n'y avoit rien de moins myſtérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job & de Jétro en Arabie; que celle de Melchiſédec en Chanaan; que celle d'Abimélec en Paleſtine. C'étoit en un mot la religion de Noé, & des Patriarches ſes enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion conſiſtoit à adorer le Très-haut. On y recommandoit la juſtice & le travail: on y traitoit honorablement les morts: on y attendoit un meilleur avenir: & bien loin que les figures qui étoient expoſées aux yeux du peuple cachaſſent quelques myſtéres, on ne les lui préſentoit en public que pour lui faire entendre & lui inculquer, par une eſpéce de prédication perpétuelle, ſes devoirs envers Dieu, les avantages de la paix & de la douceur envers ſes freres, la récompenſe de la juſtice après la mort, & l'ordre ſoit des fêtes, ſoit des ouvrages dont il falloit que chacun fût inſtruit. Les circonſtances que j'ai raſſemblées pour le faire voir, & que nous trouvons dans les car-

ctères les plus distingués de l'écriture Egyptienne, sont si nombreuses, si simples, & tellement liées, que le hazard ne sçauroit rien produire de pareil. Mais toute cette écriture dégénéra nécessairement en un amas d'idées monstrueuses, & de mystères absurdes, quand le sens en fut perverti. Il n'est pas fort difficile de voir ce qui introduisit peu-à-peu à cet égard la religion du secrèt, & des sermens.

LA THÉOGONIE.

Dès qu'une fois le peuple grossier, prenant les figures symboliques qu'il voyoit dans le lieu de ses assemblées de religion, pour des personnages & pour des objèts réels, se fût infatué de cette idée qu'il avoit pour protecteurs ses propres ancêtres, morts à la vérité, mais transportés dans des astres (a), & toûjours occupés des besoins de l'Egypte; il se forma un langage & un corps de pratiques ou de dévotions conformes à leurs nouvelles idées, & à leurs inclinations. N'entendant plus les symboles, & se faisant un

(a) Λέγουσι τῶν θεῶν τὰ σώματα παρ' αὐτοῖς κεῖσθαι καμόντα, καὶ θεραπεύεσθαι, τὰς δὲ ψυχὰς ἐν οὐρανῷ λάμπειν ἄστρα. Ils disent que leurs dieux étoient morts, que leurs corps étoient couchés dans des tombeaux, & honorés parmi eux; mais que leurs ames brilloient dans le ciel, & y étoient devenues autant de différens astres. *Plutarch. de Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQUE.

grand mérite de les conſerver, ils ne purent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient ſans doute en œuvre ſelon le ſens hiſtorique qu'ils y avoient imaginé. Ainſi leurs monumens doivent être indéchifrables dans le détail : témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, & du labourage deſœuvré qu'ils avoient grand ſoin de peindre ſur les morts, parce qu'Horus y paroiſſoit dans un état de mort (*a*). On voit par l'interprétation des figures de l'obéliſque de Rameſsès, conſervée en partie dans l'hiſtoire d'Ammian Marcellin, que dès le tems de cet ancien roi d'Egypte on regardoit Ammon comme le plus puiſſant des dieux; qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaiſante & affectionnée à Rameſsès; qu'ainſi le premier ſens des figures hieroglyphiques étant oublié, avoit dès-lors fait place à des interprétations pleines d'abſurdités. On continua de mettre en œuvre les ſculptures ſacrées : mais ce fut ſuivant le ſens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables, ou à une philoſophie pitoyable, dont on

(*a*) Voyez l'*Antiquité Expliq. ſupplément*, *tom.* 2. *ſuite de la* 37. *Planche.*

trouve des échantillons dans l'interpré- LA THÉO-
tation des ſculptures ſacrées de l'Egypte GONIE.
que nous a laiſſée un grammairien nommé Horapollo, qui enſeignoit à Alexandrie & à Conſtantinople ſur la fin du quatrième ſiécle. Cette écriture qui étoit fort ſenſée quand elle enſeignoit au peuple des choſes très-ſimples & d'un uſage journalier, devint, comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Egyptien, un moyen de paſſer pour ſavant, en cachant ſous des enveloppes myſtérieuſes une multitude de niaiſeries, ou de choſes extrémement communes.

Dans les anciennes figures Egyptiennes il y en avoit quelques-unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel, & dont le ſens ne pouvoit guères s'oublier, ayant été d'abord d'un uſage infini parmi le peuple. Tels étoient, par exemple, le ſerpent, le canope, & l'épervier. Auſſi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo, qu'au quatrième ſiécle les prêtres Egyptiens exprimoient encore la vie ou l'éternité de leurs dieux par un ſerpent qui les entoure (*a*); qu'ils repréſentoient le dé-

(*a*) (Ὄφιν) χρυσῦν περιάγοντες τοῖς ἑαυτῶν θεοῖς. *Serpentem aureum Diis ſuis circumponunt.* Horapoll. 1.

LE CIEL POETIQUE.

bordement du Nil par trois cruches, & qu'ils désignoient le vent par un épervier qui étend ses aîles (*a*). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le sens de l'écriture sacrée, & pris des figures humaines pour des puissances célestes, on ne cessa d'inventer des histoires, & les prêtres qui conservèrent cette écriture, la conformèrent à leurs histoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris, & toute différente de l'ancienne pour le sens.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertissoient le peuple de la fausseté de ces interprétations, & le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conservèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand & de petit dans la théologie Egyptienne, & dans l'Eleusinienne qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités qui faisoient le principal fond de la religion des Patriarches.

Mais il n'auroit pas été sûr pour les

(*a*) Ἱέραξ διατεταμένος τὰς πτέρυγας ἐν ἀέρι . . . ἄνεμον σημαίνει. *Accipiter alis in aere protensis ventum significat.* Ibid.

prêtres Egyptiens de vouloir désabuser le peuple de la pensée flateuse qu'Osiris & Isis étoient deux personnages réels ; de plus, leurs compatriotes & les protecteurs de l'Egypte. Cette chimère & toutes les autres étoient autorisées, en apparence, par le concours des monumens & du langage ordinaire. On parloit sans cesse des actions d'Osiris & d'Isis. Le peuple croyoit ce qu'il voyoit, & ce qu'il entendoit dire. Le récit perpétuel d'autant de faits historiques, qu'on lui montroit de figures & de cérémonies, acheva de l'égarer sans ressource. LA THE'OGONIE.

Si nos Conciles & nos Evêques les plus respectables ont eu tant de peine à abolir parmi les peuples la créance de certaines légendes indignes de la majesté de notre religion, & qui ne tenoient à aucun monument capable de les perpétuer ; comment conçoit-on que les prêtres d'Egypte aient pû ôter à un peuple plein d'ignorance & de cupidité les histoires bizarres qu'un usage universel ramenoit sans cesse dans leur esprit à la vûe des personnages & des animaux dont les lieux de leurs assemblées étoient remplis ? Il est bien plus naturel de penser que les prêtres eux-mêmes se laissèrent aller comme les autres à la persuasion d'être

LE CIEL POETIQUE. sous la garde de leurs ancêtres transportés dans les astres, & devenus les modérateurs du soleil, de la lune, & de toute la nature. Le peuple dans son fanatisme auroit mis en piéces quiconque auroit voulu nier l'histoire d'Osiris & d'Isis. La vérité s'altéra donc, & s'obscurcit parmi les prêtres mêmes. Ils se familiarisèrent d'abord avec ces idées, parce qu'il étoit dangereux de ne s'y pas prêter, & ensuite ils en devinrent eux-mêmes les défenseurs les plus zélés. Le tout alla par degré. Ils s'accommodèrent d'abord au langage commun, parce qu'ils croyoient ne pouvoir tenir contre le torrent : mais ils étudioient en particulier ce qu'ils pouvoient recueillir de l'interprétation de l'ancienne écriture. Ils admirent ainsi tout ensemble & les histoires populaires, & les explications qui les anéantissoient : ils prirent seulement la précaution d'exiger le silence de ceux qu'ils vouloient instruire plus solidement.

L'instruction prit de cette sorte un air mystérieux & important, sans rien détruire de ce que le peuple croyoit. Elle annonçoit seulement un état plus parfait, & des connoissances dont on ne devenoit capable qu'après des épreuves

& des efforts qui ne convenoient pas au commun des hommes. Par-là ils évitèrent de mettre le peuple en fureur. C'étoit déja une grande injuſtice de la part de ces prêtres que de retenir la vérité captive, & de ſe l'approprier par excluſion. LA THÉOGONIE.

Une diſpoſition ſi criminelle ne pouvoit que donner lieu à de plus grands affoibliſſemens. Tout dégénéra en effet de plus en plus. L'épreuve des diſciples, & le ſerment d'un ſecrèt inviolable étant des pratiques qui marquoient beaucoup, elles ſe perpétuèrent très-exactement. Le cérémonial ſe ſoûtient ſans peine dans toutes les religions, & il s'embellit ſouvent plûtôt que de tomber, parce qu'il eſt ſans conſéquence pour les paſſions qu'il laiſſe fort en repos, & qu'il flatte quelquefois. Il n'en fut pas de la vérité & de l'inſtruction comme du cérémonial. Elles ſe défigurèrent d'âge en âge, tantôt par l'ignorance & par la ſuperſtition des prêtres, tantôt par leur avarice, mais ſur-tout par leur entêtement pour des rêveries ſyſtématiques par leſquelles les plus ſubtils d'entr'eux tâchoient d'expliquer l'écriture ſymbolique, & dont ils étoient bien plus contens que de quelques vérités ſimples & trop unies, que leurs prédéceſſeurs s'étoient contentés de leur apprendre.

LE CIEL POETIQUE.

Ainſi le danger & la crainte ont d'abord donné naiſſance au ſecrèt des inſtructions Egyptiennes, & ont converti les pratiques ou l'ancien cérémonial de la religion publique en autant de myſtères dans leſquels l'on ne pouvoit être admis ſans avoir donné des marques d'un profond reſpect pour les objèts de la religion; d'une perfection dont les hommes du commun n'étoient pas capables; & d'une taciturnité à toute épreuve. Auſſi ceux qui étoient initiés ſe croyoient-ils d'un ordre ſupérieur au reſte des humains, & leur ſort paroiſſoit digne d'envie. Les prêtres ſûrs de la diſcrétion de leurs diſciples, purent bien dans les commencemens de l'idolâtrie leur avouer la groſſièreté du ſens que le peuple attachoit à ces ſymboles. Mais leur lâche connivence laiſſa tellement prendre pié à l'erreur, que la piété même des initiés ſe réduiſit à un pur cérémonial: & le foible reſte de vérités qui ſubſiſtoit encore parmi tant d'hiſtoires fabuleuſes, & d'explications pitoyables, y demeura comme noyé & ſans aucun effèt utile. Les prêtres enchérirent eux-mêmes ſur les ſuperſtitions populaires: & quoiqu'ils n'euſſent plus à craindre d'offenſer le peuple, dont ils avoient adopté & augmenté les folies,

ils conſervèrent par coûtume & par intérêt les cérémonies préparatoires & la religion du ſilence, qui donnoient une grande idée des miniſtres, & de leur ſavoir. LA THÉOGONIE.

Mais eſt-il bien certain que la raiſon qui obligea d'abord les miniſtres publics de la religion à cacher au peuple le fond de leurs inſtructions, ſoit tirée de ce que le peuple avoit converti les ſymboles inſtructifs en autant de dieux imaginaires; au lieu que ces figures ramenées à leur première interprétation, ne tendoient qu'à lui apprendre à honorer un ſeul principe, auteur de tout bien, à vivre en paix, à régler ſon travail, & à eſpérer un heureux avenir? Le faux zéle qui eſt naturéllement furieux & meurtrier, auroit ſans doute éclaté contre une doctrine ſi ſimple, où il n'étoit pas fait la moindre mention de ſes dieux, & dans laquelle, loin d'être des dieux, ils ſe trouvoient n'avoir jamais rien eu de réel, & redevenoient les caractères d'une ancienne écriture. Il eſt évident qu'un tel contraſte, entre l'ancienne explication & la nouvelle créance, devoit inquiéter les prêtres. Mais pouvons-nous nous aſſurer que ce ſoit-là ce qui les rendoit ſi timides & ſi précautionnés?

Ne jugeons point du motif de leur

LE CIEL POETIQUE.

silence par ces mystères ténébreux que la superstition & le libertinage introduisoient de tems en tems, & où l'on avoit besoin du secrèt usité dans les assemblées de religion, pour couvrir des infamies abominables, ou des superstitions cruelles. Ces abus du silence religieux n'étoient pas long-tems impunis, & le magistrat les supprimoit avec soin dès qu'il en étoit informé *. Mais remontons aux mystères les plus anciens & les plus respectés, aux mystères qui ont été jugé innocens & utiles par les chefs des républiques les plus frugales & les mieux disciplinées.

* V. *Titelive l. 39.*

Choisissons les mystères d'Eleusis (*a*). Ce sont les plus célébres & les mieux conservés de tous, parce qu'ils étoient sous la direction des premiers magistrats d'Athènes. Ils sont aussi les plus anciens, & les mêmes que ceux d'Egypte. Diodore de Sicile nous a appris, & nous a

(*a*) Ville voisine d'Athènes : on y célébroit avec appareil les fêtes de Cérès : & toutes les villes Gréques y envoyoient des processions & les prémices de leurs moissons, pour reconnoître que c'étoit d'Athènes & d'Eleusis qu'ils avoient reçu les régles du labourage, & les premières instructions qui rendent les hommes sociables. *Αἱ μὲν γὰρ πλεῖσται τῶν πόλεων ὑπομνήματα τῆς παλαιᾶς εὐεργεσίας, ἀπαρχὰς τοῦ σίτου καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν πρὸς ἡμᾶς ἀποπέμπουσι. Isocrat. de Atheniensibus in Panegyrico.*

prouvé, par une exacte reſſemblance, que ces myſtères étoient venus de la baſſe Egypte; qu'ils étoient les mêmes que ceux d'Iſis; qu'ils venoient de la plus haute antiquité, & qu'ils avoient été introduits en Gréce dès le tems d'Erectée, ou vers les commencemens d'Athènes, c'eſt-à-dire, dans un ſiécle voiſin de la naiſſance de l'idolâtrie. LA THE'O-GONIE.

Les Romains les plus diſtingués qui voyageoient en Gréce ne trouvant qu'incertitude & qu'obſcurité, ſouvent qu'abſurdité dans les idées & les diſputes des philoſophes ſur la nature des dieux, ne manquoient guères de ſe faire initier aux myſtères de Cérès, & à ceux de Samothrace ou de Lemnos, s'imaginant que dans cette partie des myſtères qu'on appelloit *la vûe claire* (a) de la vérité, on leur apprendroit enfin ce que c'étoit que ces dieux dont le nombre, les fonctions, & la conduite les ſcandaliſoient. Mais ils étoient fort ſurpris au ſortir de ces myſtères de n'avoir rien appris ſur la nature des dieux, & de voir le ſens des figures qu'on leur préſentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe, aux avantages de la paix, & à la juſtice qui nous donne droit d'eſpérer une meilleure

(a) ἐποψις ou αὐτοψία.

LE CIEL POETIQUE.

vie. On ne disoit pas aux initiés : Vos dieux ne sont point des dieux. Mais en les leur montrant on expliquoit le tout de manière qu'ils devenoient des leçons de conduite, ou des marques de certaines vérités propres à régler la vie des hommes. Isocrate & Epictéte se sont expliqués là-dessus assez clairement. « Ceux qui ont » part aux mystères, dit le premier (*a*), » s'assurent de douces espérances pour le » moment de leur mort, & pour toute la » durée de l'éternité. Tous ces mystères, » ajoûte Epictéte (*b*), ont été établis par » les anciens pour régler la vie des hom- » mes, & pour en éloigner les désordres.

Mais questionnons là-dessus un homme qui étoit assez puissant pour faire supprimer ces mystères s'ils eussent été absurdes ou impies, & assez clair-voyant pour bien démêler ce qu'ils signifioient. C'est Cicéron. Il eut, comme bien d'autres, la dévotion ou la curiosité de se faire initier à Eleusis. Adressons-nous à lui, & tâchons de savoir ce qu'il a vû. Il mesurera sa réponse : mais s'il veut

(*a*) *In Panegyrico*, Τελετῆς οἱ μετεχόντες περὶ τὲ τῆς τὲ βίου τελευτῆς καὶ τὸ σύμπαντος αἰῶνος ἡδίους ἰὰς ἐλπίδας ἔχουσι.

(*b*) Ἐπὶ παιδεία δὲ ἐπανορθώσει τὸ βίου κατεστωθὴ πάντα ταῦτα ὑπὸ τῶν παλαιῶν.

ſeulement parler à demi mot, il nous fera aiſément entrevoir ce qu'il ne lui aura pas été permis de publier. *Je n'entre point*, dit-il, *dans le détail des cérémonies d'Eleuſis, qui ſont ſi ſaintes & ſi vénérables. Je paſſe auſſi ſous ſilence le culte qui eſt particulier à l'île de Samothrace, & les myſtères qu'on célèbre à Lemnos au cœur d'une vaſte enceinte de forêts. Quand ces myſtères ſont expliqués & ramenés à leur vrai ſens, il ſe trouve que c'eſt moins la nature des dieux qu'on nous y apprend que la nature des choſes mêmes, ou des vérités dont nous avons beſoin* (a) LA THÉOGONIE.

Ce premier aveu de Cicéron dit déja beaucoup, & il nous fait aſſez entendre que quand ces uſages ont été établis on ne connoiſſoit pas encore les dieux. Il nous apprend par-là ſur quoi étoit fondée la précaution du ſecrèt. Anciennement tout ſe paſſoit en public *. On ne montroit ces figures & ces cérémonies que pour régler le peuple. On lui apprenoit par-là des maximes de conduite, & les moyens les plus ſûrs pour ſe bien gouverner. Mais par la ſuite on crut de-

* *Diod. Sic. lib. 5. p. 343. & 344. edit. Vechel.*

(a) *Omitto Eleuſinam ſanctam illam & auguſtam (religionem) præterea Samothraciam, eaque (myſteria) quæ Lemni coluntur ſylveſtribus ſepibus denſa; quibus explicatis ad rationemque revocatis rerum natura magis cognoſcitur quàm deorum.* Cic. de Nat. Deorum, lib. 1. ſub finem.

LE CIEL POETIQUE.

voir tenir l'inſtruction ſecrète, & ne révéler qu'à des perſonnes d'une diſcrétion éprouvée le vrai ſens des figures ſymboliques, parce que ce ſens étoit fort ſimple, & que ces figures n'étoient que des ſignes. Au lieu que le peuple dans ſon ignorance craſſe croyoit y voir, & vouloit que chacun y vît des hommes & des femmes que ſon imagination diviniſoit, en les logeant dans différens aſtres.

Mais preſſons Cicéron de s'expliquer un peu plus. S'il veut ſeulement ajoûter deux mots auſſi ſignificatifs que les précédens, je ne deſeſpère pas qu'il n'achéve de confirmer la raiſon, ou le motif, que je vous ai donné du ſecrèt des myſtères; & de juſtifier ce que je vous ai dit du ſens de l'écriture, & des cérémonies ſymboliques. *Par le ſecours de ces myſtères*, nous dit-il encore, *nous avons connu les moyens de ſubſiſter* (en réglant notre travail.) *Les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-ſeulement à vivre* (entr'eux) *dans la paix & avec douceur, mais même à mourir, dans l'eſpérance d'un meilleur avenir* (a), récompenſe infallible de leur vertu.

(a) *Illis myſteriis .... principia vitæ cognovimus, neque ſolum cum lætitia vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore, moriendi.* Cic. de Leg. l. 2.

Ce paſſage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions ſavoir, & nous léve non-ſeulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des myſtères. Tout eſt enfin expoſé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux-ci ſont venus plus tard : & elles ne ſont myſtères que parce qu'il faut trouver des perſonnes ſûres à qui l'on puiſſe dire ce que tout cela ſignifioit anciennement. On les cachoit aux autres ſous un ſecrèt inviolable, parce que les figures que le peuple avoit divinisées, ſignifioient dans ces myſtères toute autre choſe que des dieux ; confeſſion qui pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites. LA THÉOGONIE.

L'objèt de cette inſtruction ſi ancienne rouloit ſur trois points, qui étoient : 1°. d'apprendre aux hommes, diſperſés & traverſés par mille obſtacles, la façon de ſe nourir & de ſe vétir par certains réglemens ou précautions d'expérience ; en ſecond lieu, de ſe traiter mutuellement avec douceur ; & troiſièmement, enfin de vivre avec une équité qui leur aſſureroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron ſont claires. Mais comme il s'eſt expliqué en peu de mots

LE CIEL POETIQUE.

achevons d'en faire ſentir toute l'étendue & la parfaite conformité avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens ſymboles, en ajoûtant ici la traduction litterale de la plûpart des termes qui étoient en uſage dans ces myſtères. Ni les Grecs, ni les Romains n'en entendoient le ſens, parce que tous ces mots ſont Phéniciens. Le nom même de *myſtère* (*a*) étant encore de cette langue dans laquelle il ſignifie *voile* ou *enveloppe*, nous ſommes autoriſés par cela même à chercher dans la langue Chananéenne le ſens des autres termes uſités dans les myſtères. Mais s'il ſe trouve que les termes employés dans les fêtes Eleuſiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron, & d'un autre côté avec le ſens que j'ai donné aux piéces les plus uſitées dans les cérémonies & dans l'écriture ſymbolique; il en réſultera ſenſiblement que les figures originairement établies pour inſtruire le peuple ont été converties en autant de dieux imaginaires, & que nous ſommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du ciel Poëtique.

(*a*) טמתר *miſtar*, & מסתור *miſtor*, *velamen*, *abſconſio*, *latibulum*. Pſalm. 10 : 9. Hebr. & Iſai. 4 : 6. מסתרים *miſtarim*. idem. Iſai. 45 : 3.

La Cérès de Sicile & d'Eleuſis n'eſt autre choſe que l'Iſis Egyptienne apportée dans ces lieux par des marchands de Phénicie qui s'enrichiſſoient en tranſportant les blés de la baſſe Egypte, dans les lieux où la diſette de proviſions les attiroit, & généralement ſur les différentes côtes de la Méditerranée où ils avoient des comptoirs & des établiſſemens. Le cérémonial des fêtes rurales avoit pris un tour tant ſoit peu différent dans leurs mains. La mere des moiſſons y pleuroit ſa fille, au lieu de pleurer ſon mari, comme portoit le rituel Egyptien. A cela près, le fond & l'intention étoient les mêmes. L'une & l'autre allégories ont un rapport évident au triſte changement introduit ſur la terre par le déluge, & au progrès pénible du labourage qui fut long-tems à ſe régler.

LA THÉOGONIE. Origine de Cérès.

Si nous écoutons les hiſtoires qui avoient cours parmi les Athéniens (*a*), Cérès déſolée de la perte de ſa chère fille Péréphatta ou Perſéphone, (que les Latins prononcent par le mot de Proſerpine,) courut de tout côté pour la retrouver. Elle alluma des flambeaux, & la chercha ſans relâche la nuit comme le

(*a*) Voyez *S. Clem. Alexand. Cohort. ad Gent.* & Potter's *Antiquity of Greece*, tom. 1.

LE CIEL POETIQUE.

jour. Après bien des peines & bien des courſes, elle trouva proche d'Eleuſis quelques perſonnes qui eſſayèrent de la conſoler dans ſon accablement. Une femme nommée *Baubo* lui apporta des vivres & des rafraîchiſſemens : elle eſſaya de faire rire la déeſſe, & y réuſſit. Célée roi d'Eleuſis, & ſon fils *Triptolème*, la reçurent bien, & en reconnoiſſance elle leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne connoiſſoient pas. Elle leur apprit à ſubſtituer aux glands & aux pavots dont ils faiſoient uſage, l'orge & le froment qu'elle leur montra à ſemer & à mettre en œuvre. Célée inſtruit par Cérès, enſeigna (*a*) aux peuples voiſins la manière de faire des claies, des vans, des paniers, & les autres inſtrumens ruſtiques propres à nettoyer & à conſerver le blé ou les autres graines. Triptolème fils de Célée (*b*) leur enſeignoit à ouvrir les ſillons, à effondrer la terre, & à gouverner la charue. Eumolpe & quelques autres habitans d'Eleuſis furent des premiers à profiter de ces leçons. Cérès après avoir charmé ſes déplaiſirs par la ſatisfaction de faire du bien aux peuples chez qui elle alloit demander des nouvelles de

(*a*) *Virgea præterea Celei vilisque ſupellex.* Georg. l. 1.
(*b*) *Vncique puer monſtrator aratri.* Ibid.

ſa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui fut rendue qu'à condition de paſſer tous les ans ſix mois ſeulement à la compagnie de ſa mere, & ſix mois ſous terre. En mémoire de cet évènement, Cérès inſtitua les fêtes nommées Theſmophories, dont les parties principales ſe peuvent réduire à trois, les *préparations*, les *proceſſions*, & l'*autopſie*, ou la vûe de la vérité. LA THE'O-GONIE.

Les préparations dont on peut lire le long détail dans Meurſius*, avoient pour objèt la frugalité, la chaſteté, & l'innocence néceſſaires aux adorateurs. Les proceſſions conſiſtoient dans le tranſport des corbeilles ſacrées où l'on enfermoit un enfant & un ſerpent d'or (*a*), un van, des graines, des gâteaux, & tous les autres ſymboles dont nous avons fait ailleurs tout le dénombrement. L'autopſie étoit comme le dernier acte de cette repréſentation. Après une nuit affreuſe, des éclairs, des coups de tonnerre, & une imitation de ce que la nature a de plus triſte, la ſérénité qui ſuccédoit enfin, laiſſoit paroître quatre perſonnages magnifiquement vétus, & dont les habits étoient tous myſtérieux,

* *Gracia ſo-riata.*

(*a*) *Potter's Antiquity, tom. 2. pag. 327, & S. Clem. Cohort. ad Gent.*

LE CIEL POETIQUE.

Le plus brillant de tous, & qu'on nommoit spécialement l'*Hierophante*, ou *celui qui révéle les choses saintes*, étoit habillé de manière à représenter le démiurgue, l'être qui conduit l'univers. Le second étoit le *porte-flambeau*, & avoit rapport au soleil. Le troisième qu'on nommoit l'*Adorateur*, & qui se tenoit proche d'un autel, représentoit la lune. Le quatrième qu'on nommoit *le sacré messager*, avoit rapport à Mercure (*a*). Ramenons & l'histoire & les cérémonies à la vérité.

Le voyage de Cérès est un tissu d'historiettes inventées pour donner quelque sens aux termes & aux figures qu'on conservoit dans les fêtes sans y rien comprendre; mais qui dans leur première institution tendoient à représenter le bouleversement des dehors de la terre causé par le déluge, les changemens de l'air & des saisons, la perte de l'ancienne abondance, & les longues traverses que le labourage avoit eu à surmonter. L'Isis qui paroissoit dans cette fête commémo-

(*a*) Ἐν δὲ τοῖς κατ' Ελευτίνα μυστηρίοις ὁ μὲν ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα τοῦ Δημιουργοῦ εἰσκεύαζε αι· δᾳδοῦχος δὲ εἰς τὴν Ἡλίου· ὁ δὲ ὁ μὲν ἐπὶ βωμῷ εἰς τὴν σελήνης· ὁ δὲ ἱεροκήρυξ, Ερμοῦ. *Euseb. praparat. Evang. l. 3.*

rative

rative du triſte état des hommes après le déluge, repréſentoit la terre, & on lui donnoit alors un nom propre à exprimer le changement que le déluge avoit introduit dans notre demeure dont il avoit bouleverſé & rompu les dehors. On la nommoit Cérès, qui ſignifie *ruine*, *fracture*, *bouleverſement* (a). Cette mere déſolée pleure la perte de ſa chère fille. Elle regrette l'abondance perdue, l'ancienne fécondité que les eaux ſorties de deſſous terre lui avoient enlevée. Elle pleure le blé caché & confondu avec une foule de mauvaiſes plantes qui l'étouffent, ou jetté inutilement dans des campagnes ſtériles, ou emporté par les vents & par le ravage des grandes eaux. Ce ſens n'eſt pas équivoque. Perephatta ſignifie *l'abondance perdue* (b), & Perſephone ou Proſerpine ſignifie *le blé caché*, *le blé égaré* (c).

LA THE'OGONIE.

Les hommes furent long-tems dans la peine, déſolés par les pluyes & par le froid, contraints d'amaſſer des tiges de

Les torches de Cérès.

(a) קרץ *cerets*, *confractio*, *excidium*, bouleverſement. *Jerem.* 45 : 20.

(b) De פרי *peri*, fruit, & de פתת *patat*, perir, manquer, vient פרפתת *perephattah*, le blé détruit, le blé manquant.

(c) De *peri*, fruit, blé; & de ספן *ſaphan*, cacher, vient פרספנה *perſepheneh*, le blé égaré.

LE CIEL POETIQUE. férules, ou d'autres matières ſéches ou réſineuſes pour faire des torches également propres à les réchauffer, & à éclairer les longues nuits d'hyver inconnues juſqu'alors. De-là les torches inſéparables des ſignes commémoratifs de ce triſte état du genre humain.

Les pavots de Cérès. Pour vivre, on fit dabord uſage de graines ou d'huile de ſéſame : on employa les glands, les grenades, les autres fruits, & les moindres baies qu'on trouvoit à l'avanture parmi les ronces & les broſſailles. Peu-à-peu on apprit à cultiver régulièrement quelques ſemences. Le pavot par ſa promptitude à venir, & par la multitude de ſes graines, fut la plante qui dans les commencemens les accommoda le mieux, & dont les têtes ſe voient ſouvent dans la main de Cérès. Une première *recolte* plus *abondante* qu'auparavant, fit renaître l'eſpérance & la joie. C'eſt tout ce que veut dire *Bobo* (a). On inventa la charue pour diligenter *la rupture des ſillons*, c'eſt le ſens

(a) De בא *bo*, *proventus*, בואבוא *bobo*, *proventus duplex*. C'eſt l'uſage des Orientaux de répéter le même mot pour en fortifier, ou pour en doubler le ſens. *Saint*, *ſaint* ſignifie Très-ſaint. *Des puits* & *des puits*, ſignifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur & un cœur, c'eſt avoir le cœur double. *Bo*, veut dire le produit des ſemailles ; *Bobo*, un produit double, une ample recolte.

le Triptolème (*a*), qui eſt un Horus tenant en main le fer ou le manche d'une charue. Par le ſecours du bois & de l'oſier qui ſe prêtent facilement à tout, on multiplia *les inſtrumens* propres à aider le travail de l'homme, & à conſerver ſa recolte. C'eſt le ſens de *Célée* (*b*), ſens qui ſe trouve encore dans les inventions que Virgile lui attribue en le métamorphoſant en homme, & en le faiſant préſider à la fabrique des *inſtrumens ruſtiques*. *On accoutuma la multitude* à ſuivre une méthode uniforme : c'eſt ce que ſignifie *Eumolpe* (c). LA THÉOGONIE.

Enfin le blé lui-même, le froment fut découvert ou porté par-tout, & cultivé avec ſuccès. Perſéphone fut retrouvée. Mais l'abondance n'égaloit plus comme avant le déluge, la durée de l'année entière. La terre ne jouiſſoit de la compagnie de ſa fille que durant ſix mois, & elle lui étoit enlevée avec la verdure durant l'hyver. Il ne faut pas être ſurpris que cette hiſtoire ou cette emblême ait été Alternative des ſix mois.

(*a*) De טרף *tarap*, rompre, & de תלם *telem*, ſillon, טרפתלם *triptolem*, l'ouverture des ſillons.

(*b*) כל *celi*, vaiſſeau, outil.

Virgea præterea Celei viliſque ſupellex. Georg. l. 1.

(*c*) De עם *Wam*, le peuple, & de אלף *alap*, apprendre, *olep*, apprenant, עמאלף *emmolep*, le peuple inſtruit, & mis en régle.

LE CIEL POETIQUE. imaginée en Syrie ou en Sicile, plûtôt qu'en Egypte, où il n'y a qu'un mois ou deux d'hyver.

Toute cette hiſtoire ſe peignoit par autant de ſymboles qui avoient chacun leur nom ſpécial. L'un étoit Iſis ou Cérès éplorée, qui allume des torches pour rechercher Périphatra.

L'autre étoit Bobo qu'on repréſentoit devant Cérès la robe pleine de proviſions, & eſſayant de la conſoler. Un troiſième étoit Triptolème ou la charue inventée & conduite par Horus. Une autre peinture ſe nommoit Célée. C'étoit Horus qui réuniſſoit les inſtrumens ruſtiques perfectionnés par l'uſage. Cet Horus ſe nommoit auſſi Eumolpe, qui eſt la même choſe que Ménès : c'eſt-à-dire, *la régle du peuple.* Au lieu de s'en tenir à cette ſimplicité, les Grecs imaginèrent cent contes frivoles ſur chacun de ces termes, & en firent autant de perſonnages qui avoient vécu & régné à Eleuſis ou dans le voiſinage.

Les préparatifs des myſtères. La fête où l'on conſervoit les ſignes commémoratifs de l'ancien état du genre humain, étoit célébre en Egypte, en Phénicie, & en Sicile. Elle paſſa avec tout ſon appareil en Gréce. Mais comme les traits de la peinture allégorique don-

nèrent lieu aux Grecs d'imaginer autant de perſonnages & d'avantures diſtinguées qu'il y avoit de piéces dans la peinture ; de même les bonnes pratiques uſitées dans la fête donnèrent occaſion à cent cérémonies inquiétes où l'on ne voit plus que les veſtiges du premier eſprit qui animoit les aſſemblées de religion. LA THE'OGONIE.

Veſtiges de l'ancienne religion dans les auſtérités exceſſives de l'idolâtrie.

Noë & les premiers patriarches recommandoient dans l'aſſemblée des peuples le déſintéreſſement, l'amour du travail, la frugalité, la chaſteté, & la paix. Aux approches des fêtes, ils leur recommandoient le recueillement, le jeûne, & l'éloignement des plaiſirs, même légitimes, pour n'être occupés dans la célébration des ſacrifices, que des ſentimens les plus propres à ranimer leur vertu & à perfectionner leur conduite. Ces leçons & ces préparations ſe conſervèrent dans les grandes fêtes, & ſont parvenues juſqu'à nous. Mais l'eſprit de religion qui les avoit inſpirées, ſe perdit parmi la plûpart des nations. Elles dégénérèrent en de pures pratiques ſans ame. Enſuite on les regarda comme ce que le culte avoit de plus important. Dans leur origine, elles étoient, comme elles le ſont encore parmi nous, ou des

LE CIEL POETIQUE.

effets de la pieté, ou des moyens de l'animer. On les crut autant de ſources de mérites : on y mit ſa confiance : on y raſina : on y ajoûta d'une année à l'autre, & d'un pays à l'autre. On crut être dévot à méſure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne falloit que compter pour être ſûr de ſon fait : tant de jours, tant d'heures, tant de formules, tel nombre de prières : ces articles acquittés, les dieux devoient être contens, & on étoit certain par-là d'avoir la moiſſon ou la vendange déſirée. Ces idées perverſes qui attachent aux pratiques extérieures plus de mérite qu'à la juſtice & à l'eſprit de pieté, donnèrent lieu à la vie toute cérémonieuſe des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés des prêtreſſes de Vénus la céleſte : à l'uſage continuel de la ciguë, & aux refroidiſſemens meurtriers des prêtres de Cerès (a) ; aux macerations ſanguinaires des prêtres de Baal & de la déeſſe de Syrie ; à la mendicité pareſſeuſe des prêtres de Cybèle ; & à tant d'autres dévotions puériles, grimacières, ſuperſtitieuſes, ou cruelles, qui avoient bien une apparence de religion, mais qui

(a) *Hierophantas ..... uſque hodie cicuta ſorbitione ..... viros eſſe deſinere.* S. Hieronym. contra Jovinian. lib. 1.

n'honoroient point Dieu, n'aidoient en rien le prochain, & ne rendoient ni l'homme meilleur, ni la ſociété plus heureuſe. Cependant au travers de ces excès, on retrouve ſenſiblement la religion primitive dont ils ſont les abus. Si dans les fêtes de Cérès ou d'Iſis, on outroit juſqu'à l'extravagance la forme des geſtes & des ſituations, le récit ſcrupuleux des formules de prières, la longueur des villes, la pureté extérieure, l'abſtinence, la privation de tout plaiſir, & l'éloignement des diſtractions; c'eſt parce que toute la religion étoit réduite à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient n'en connoiſſoient ni le principe, ni le ſens, ni la deſtination. Ce n'étoit plus qu'une dévotion artificielle, ou le ſquélette de l'ancienne religion. Mais tout cœur droit & ſans prévention, y reconnoîtra ſans peine les intentions des premiers inſtituteurs qui connoiſſoient le prix de la régle, la beauté de l'ordre, & les avantages du recueillement. En effet quoique les exercices de religion ne donnent pas la religion, ils en ſont le fruit. Un cœur religieux ne peut qu'être fidéle aux exercices que la piété a établis: & pouvoit-on moins attendre que des leçons de travail, de frugalité, de cha- LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE.

ſteté, & d'eſpérance pour l'autre vie, de la part des Patriarches qui adoroient en eſprit & en vérité. On apperçoit donc le même eſprit dans les leçons de Noé, & dans celles de Jeſus-Chriſt. L'unité de cet Eſprit retrouve encore des témoignages juſques dans les auſtérités inſenſées des fêtes payennes. On ſent qu'elles ne ſont qu'une dépravation des leçons de cet amour de la juſtice & de la ſainteté, que Noé enſeigna à ſes enfans, & qui fait le caractère des vrais Chrétiens.

Une longue deſcription de toutes les purifications & de toutes les autres cérémonies qui rempliſſoient les premiers jours de la neuvaine de Cérès, auroit fatigué mes Lecteurs, & n'entre point dans mon plan, qui eſt ſur-tout d'arriver à l'origine de ces établiſſemens. Il en ſera ici de même de la longue proceſſion qui ſe faiſoit d'Athènes à Eleuſis, & des différentes marches qui étoient propres à chacun des neuf jours. Les Grecs avoient fondé les particularités de ce menu cérémonial ſur les petites avantures qui compoſoient l'admirable hiſtoire du paſſage de Cérès dans leur pays. Bornons-nous à ce qui provenoit de l'Orient. Tel étoit le coffre & les

corbeilles où l'on portoit les ſymboles de l'ancien labourage, de ſes traverſes, & de ſes progrès. Mais le Lecteur les connoît. Ce qu'on portoit dans les fêtes de Cérès à Eleuſis, eſt la même choſe que ce qu'on portoit dans les fêtes d'Iſis. J'en ai donné le détail d'après ſaint Clement d'Alexandrie qui avoit vû ces fêtes en Egypte. Je crois en avoir trouvé le ſens dans le concours ſingulier d'une foule de mots & de figures qui nous ramènent au labourage & aux réglemens de la ſociété. Paſſons donc à l'explication de l'autopſie, ou de la manifeſtation de la vérité qui étoit tout le but des myſtères. LA THE'OGONIE.

Nous ne ſavons pas ce que diſoient, après la diſſipation des ténébres & des tonnères ſimulés, les quatre perſonnages qui révéloient les choſes ſaintes aux aſſiſtans. Mais nous n'en avons aucun beſoin. En réuniſſant ce que Cicéron nous a appris, avec les fonctions & les noms de ces quatre perſonnages, tout devient fort intelligible. L'Autopſie.

Le Démiurge, ou le fabricateur du monde qui avoit un habit ſi magnifique, ſi myſtérieux, & ſi vénérable, a rapport au cercle ailé qui préſide à tout dans les tableaux Egyptiens. C'étoit l'intelligen- Le Démiurge.

LE CIEL ce, l'eſprit, la ſource de l'être & de la beauté, celui à qui tout obéit : c'étoit Dieu.

POETIQUE.

Le porte-lumière.

Celui qui venoit enſuite étoit auſſi très-brillant : mais il n'étoit qu'en ſecond. Il rendoit hommage au premier, & ſe nommoit le *porte-lumière* (*a*). C'eſt la même choſe que l'Oſiris Egyptien : c'eſt le ſoleil.

L'Aſſiſtant de l'Autel.

Le troiſième perſonnage qu'on nommoit l'*aſſiſtant de l'autel*, l'*adorateur* (*b*), paſſoit chez les Grecs pour repréſenter la lune, parce qu'il portoit un croiſſant ſur ſa tête. Mais on voit par-là que ce perſonnage étoit Iſis. Or nous ſavons qu'Iſis avec ſon croiſſant, ſignifie, non la lune, mais la néoménie, ou l'établiſſement des différentes fêtes pour louer Dieu de toutes les productions de la terre. Et c'eſt pour cela même que ce troiſième perſonnage ſe tenoit auprès d'un autel, & ſe nommoit l'*adorateur*.

L'Hiérocéryce.

Le quatrième étoit nommé le *meſſager des dieux* (*c*), ou Hermès, ce qui répond à l'Anubis Egyptien. Or cet Anubis

(*a*) Le *Daduque*, *de* δαὶς, flambeau, & de ἔχω, avoir, porter.

(*b*) ὁ ἐπὶ βωμῷ, l'aſſiſtant de l'autel.

(*c*) L'*Hiérocéryce*, de ἱερὸς, ſacré ; & de κήρυξ, interprète.

avec ſa tête de chien, & ſa meſure du Nil accompagnée de deux ſerpens, n'eſt que le ſalutaire avis que donne à tems la canicule de ſe ſauver, & de ſe procurer la ſubſiſtance par l'obſervation de la crûe des eaux. Ainſi cette autopſie ou manifeſtation de la vérité, étant rappellée à la première intention de la cérémonie des fêtes rurales, ſe réduiſoit originairement à faire entendre au peuple aſſemblé quatre choſes qu'on n'oſa plus lui dire, quand il eut converti les ſymboles en autant de dieux. LATHE'O-GONIE.

1°. On l'avertiſſoit de glorifier de toutes choſes l'Etre ſuprême, l'unique intelligence, qui mène à ſon gré l'univers.

2°. On lui annonçoit le progrès du ſoleil, & la circonſtance du mois, ou l'ordre de l'année.

3°. On lui annonçoit l'ordre des fêtes.

4°. On lui recommandoit d'obſerver les jours caniculaires, & la crûe de l'eau en Egypte, ou d'autres circonſtances qui intéreſſoient le labourage ſelon la nature du pays. Rien n'étoit mieux entendu que cette fête dans la ſimplicité de ſon inſtitution. Cicéron en a très-bien compris la fin & l'intention qui étoit

LE CIEL POLITIQUE.

d'apprendre aux hommes à subsister, à régler leur travail, à vivre en paix, & à espérer, en honorant Dieu, un meilleur avenir. Enfin il n'est pas possible d'exprimer mieux l'intention de ces fêtes, selon la pensée de Cicéron, ou selon mon explication, qu'en leur donnant le nom qu'elles portoient. En Gréce on les nommoit les *Thesmophories* (a): en Phénicie, & chez les anciens Latins, on les nommoit les *Palilies* (a); c'est-à-dire, chez les uns & chez les autres, *la fête des réglemens.*

Récapitulation.

Réunissons ici sous un même coup d'œil ce qui étoit cru ou pratiqué par les plus anciens Patriarches, chez les premiers Egyptiens, chez les Hébreux, chez les premiers Arabes, chez les Chananéens du premier âge, chez les Phéniciens, & chez les plus anciens Grecs: nous trouvons d'une manière uniforme que tous honoroient le Très-haut, l'Etre suprême, le pere de la vie; que tous s'assembloient à la néoménie, & dans les tems réglés pour louer Dieu; que tous offroient des sacrifices de reconnoissance; que tous y joignoient l'offrande du pain

(a) Θεσμοφορία, *legislatio.*

(b) פְּלִילִיא *pelilia*, l'ordre public. *Isai.* 28 : 7. פְּלִילָה *pelili*, *respublica moderatur.* Job 31 : 28.

& du vin, du ſel, des fruits de la terre, en un mot des élémens de la vie; que tous mangeoient en commun ce qui avoit été béni par la prière; que ces aſſemblées, quoique principalement deſtinées à louer Dieu, ſervoient auſſi à inſtruire le peuple, ſoit de ce qui intéreſſoit les mœurs, ſoit de ce qui intéreſſoit le labourage & l'ordre public; que tous traitoient honorablement les morts; qu'ils connoiſſoient une juſtice qui feroit un jour le diſcernement des bons & des méchans; & qu'enfin ils attendoient une autre vie. LA THÉOGONIE.

Ces objets de leur créance, & le fond de leur pratique, n'ont été détruits nulle-part, mais défigurés par l'addition d'une infinité d'idées nouvelles, & de coûtumes abſurdes.

Le culte ſpirituel, & l'adoration en eſprit & en vérité, furent convertis par la cupidité en une religion toute charnelle qui ſouhaite plus les biens de la terre que la juſtice. L'indifférence & la groſſièreté du peuple, lui firent négliger l'intelligence des ſignes anciennement établis pour l'inſtruire. La même ignorance lui fit convertir les ſignes du ſoleil, des ſaiſons, & des fêtes, ou les hommes & les animaux ſymboliques, en autant de dieux

LE CIEL POETIQUE. dont ſon imagination peupla le ciel. Une nouvelle mépriſe fit prendre ces prétendus hommes ou femmes céleſtes pour des perſonnes autrefois diſtinguées ſur la terre, & tranſportées dans les aſtres après leur mort. L'abus du langage & des animaux figuratifs, introduiſit la vénération des animaux réels, la perſuaſion de la métempſycoſe, & une vie toute pleine de pratiques ſuperſtitieuſes.

Les magnifiques cérémonies par leſquelles les Egyptiens retraçoient ſans ceſſe aux yeux des aſſiſtans la créance des premiers hommes ſur le jugement de Dieu, & ſur l'eſpérance qui doit tranquilliſer les gens de bien aux approches de la mort, furent priſes pour la peinture du lieu où les ames ſont renfermées, & firent éclore l'enfer d'Orphée tout auſſi ridicule que le ciel des poëtes.

Ce qu'une tradition inéfaçable & attachée à des pratiques conſtantes, put conſerver de la doctrine ancienne, ſe trouva ſi peu d'accord avec les idées populaires, que les prêtres ſe crurent obligés d'uſer de beaucoup de circonſpection, & de recourir non-ſeulement à l'épreuve de leurs diſciples, mais encore au ſerment du ſecrèt. La raiſon des prêtres ſe dérouta elle-même dans ce laby-

rinthe de ſignes obſcurs & de pratiques myſtérieuſes. Vinrent enſuite les ſiſtêmes. L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies & de fables, une phyſique ſuivie : & prenant les dieux pour les différentes parties de la nature, il éteignit toute religion par principe de philoſophie. Un autre chercha une ſuite de morale & de maximes inſtructives ſous l'écorce des fables les plus ſcandaleuſes. D'autres y crurent trouver la plus profonde métaphyſique : & l'on eſt encore moins bleſſé de la ſimplicité groſſière de l'Egyptien, qui prend un homme pour un homme, & un bœuf pour un bœuf, que du ſublime galimathias d'un Platonicien qui voit par-tout des Monades & des Triades; qui trouve dans une figure d'Iſis préſentée au milieu d'une aſſemblée de laboureurs, le monde archétype, le monde intellectuel, & le monde ſenſible; ou qui cherche le tableau de la nature univerſelle dans les piés d'un bouc; ou qui découvre l'efficacité des impreſſions de ſes génies imaginaires dans la corne d'un bœuf. LA THÉOGONIE.

C'eſt ainſi que les ſavans, par l'habitude où ils ſont de creuſer & de chercher des explications ſingulières, ont embaraſſé une matière qui étoit fort ſimple.

LE CIEL POETIQUE. La religion des Egyptiens & tout le paganiſme qui en eſt provenu, ne ſont que la religion des Patriarches, dépravée par des additions extravagantes. Il ſuffit de jetter l'œil ſur cet aboyeur qui a ſur les épaules une tête de chien, & des aîles aux piés, pour ſentir que cette figure étoit un avis de ſonger à la retraite. Au ſeul aſpect du corps d'un lion joint à la tête d'une jeune fille, on apperçoit, comme pluſieurs anciens l'ont vû avant moi, que cet aſſortiment a rapport au paſſage du ſoleil ſous les ſignes du lion & de la vierge. On juge ſans peine de la deſtination des autres figures par celles-là. Toutes ſervoient évidemment de marques & de caractères. Comment donc ſont-elles devenues des dieux, ſi ce n'eſt parce que ces figures ont été converties par l'ignorance & par la cupidité du peuple, en autant d'objets réels, en autant de puiſſances conformes à ſes inclinations: ce qui a produit un culte inſenſé, & un prodigieux amas de fables, puis des ſiſtêmes philoſophiques auſſi riſibles que les fables. A l'exception de quelques aſſemblées régulières, où l'autorité publique maintint avec d'anciens uſages, quelques veſtiges de la vérité, le tout dégénera de plus en plus par la liberté des embelliſſe-

mens & des interprétations. Les dieux se multiplièrent dans la bouche du peuple comme les symboles, & même à proportion des différens noms qu'on donnoit à un même symbole. Souvent les plus petites équivoques provenues de la diversité de la prononciation, souvent la diversité des habits que la figure portoit, souvent le simple changement de lieu, un rien de plus ou de moins, formoit un nouveau dieu. Nous avons vû combien Isis prit de différentes formes sous lesquelles on a d'abord eu quelque peine à la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas, Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne sont tous que le même Osiris. Thot, Anubis, Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mercure, Esculape, & Janus, ne sont que la canicule déguisée. Ménès, Minos, Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon, Mars, Dionysus, Bacchus, Osiris le jeune, Protée, Hercule, ne sont qu'Horus diversifié. Souvent on confondit deux symboles. La lyre, dont Mercure passe pour être l'inventeur, se trouve aussi dans les mains d'Apollon, & l'on met encore auprès de celui-ci le serpent qui est inséparable d'Esculape; parce que les symboles de la canicule & du labourage avoient un rapport essentiel à la célébrité LA THÉOGONIE.

LA THÉO-GONIE.

des fêtes, & à la ſubſiſtance de la ſociété. Souvent au contraire un même ſymbole donna naiſſance à pluſieurs divinités nouvelles, en changeant de nom & d'attribut, ou en paſſant d'une province dans une autre. C'eſt ainſi que l'Eſculape d'Epidaure a un emploi fort différent du Marcol des Chananéens; quoiqu'ils ne fuſſent l'un & l'autre que le Thot, l'avis de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens le ſalut & les richeſſes.

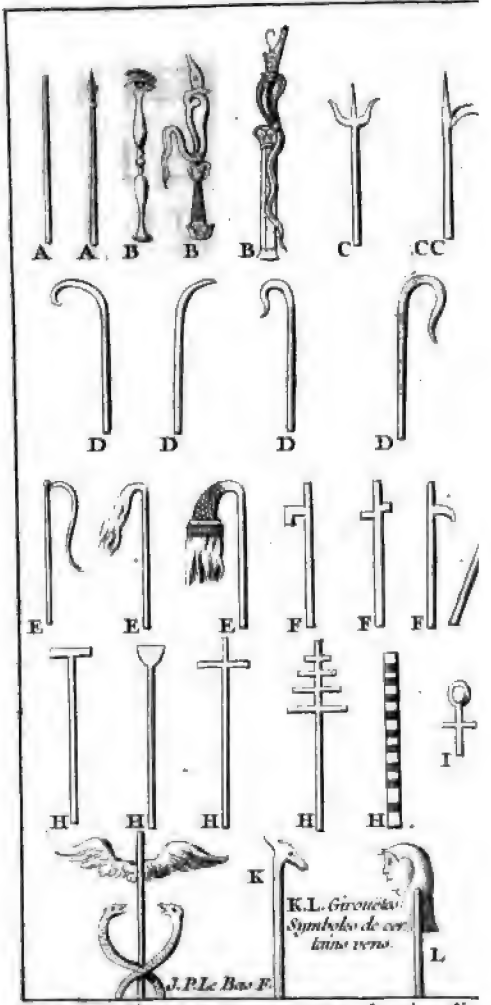
Par cette multiplicité de protecteurs, il y avoit à choiſir & de quoi contenter tous les goûts. Chaque canton eut ſes dieux tutélaires, dont on faiſoit l'hiſtoire, & dont on montroit les monumens. C'étoient des dieux du pays, des dieux amis, & ſur leſquels on pouvoit compter. Il étoit bien naturel de leur donner la place d'honneur. Mais cette prédilection n'alloit pas juſqu'à fermer la porte aux dieux étrangers. On ne vouloit ſe brouiller avec aucune de ces puiſſances. On les admettoit à la compagnie les uns des autres: & ſouvent des dieux éclos ou ſortis d'un même ſymbole ſe trouvoient enſemble avec un équipage & des fonctions qui les faiſoient croire provenus de familles & de régions fort différentes. Quelquefois il arrivoit entr'eux des que-

relles pour le pas. Leur nobleſſe étant assurément fort difficile à débrouiller, puiſqu'elle étoit comme celle de bien de nos divinités terreſtres, tout-à-fait imaginaire; les chroniqueurs Grecs prirent ſoin de leur faire des généalogies: ils s'en tirèrent le mieux qu'ils purent. On peut voir dans les traités de Plutarque, & ſurtout dans la Préparation Evangelique d'Euſebe, l'étrange variété d'avantures & d'occupations que les Africains, les Phéniciens, & les Phrygiens attribuoient aux mêmes dieux. La cour céleſte n'étoit pas en Egypte la même qu'en Gréce. En Egypte c'étoit Oſiris qui éclairoit le monde: en Gréce on déchargea Oſiris ou Jupiter de ce ſoin: on lui laiſſa le ſceptre & la foudre. Mais le char du jour fut donné à Horus ou Apollon qui en qualité de ſymbole des travaux ruſtiques portoit par abbréviation les marques de la ſituation du ſoleil ou le caractère de la ſaiſon. Apollon partagea donc avec ſon pere la conduite du monde. LA THÉOGONIE.

Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni être par-tout. On lui donna ainſi des lieutenans avec des diſtricts ſéparés. Tout prit forme: les fonctions & les hiſtoires des dieux s'arrangèrent; & en mettant ſur leur compte ce que chaque nation en

LE CIEL POETIQUE.

publioit à ſa façon ; en y ajoûtant les avantures des miniſtres des temples, & celles des rois qui en avoient favoriſé le culte ; mais ſur-tout en excuſant les déſordres des femmes par les prétendus déguiſemens de ces dieux épris de leur beauté, ils formèrent cet amas de mythologie, où il n'eſt pas ſurprenant qu'on ne trouve, ni ſens, ni liaiſon, ni ordre des lieux, ou des tems, ni aucun égard pour la raiſon, ou pour les mœurs. Quelque inſenſés que ſoient la plûpart de ces récits fabuleux, comme ils ont fait partie de l'étrange théologie de nos peres, on a de tout tems eſſayé d'en découvrir la véritable origine. J'ai riſqué mes conjectures ſur le même ſujèt, parce qu'elles m'ont paru approcher de la certitude, & que le tout ſe pouvoit développer avec autant de bienſéance que de profit. Quant aux menues particularités de ces folies, il n'en eſt plus de même. Le recueil en formeroit de très-gros volumes, & il n'y a point de matière où il ſoit plus permis de borner ſes connoiſſances.



A. *Sceptre d'Osiris.* B. *autres Sceptres du même Dieu*
te d'un œil: l'autre d'un Serpent et d'un bonnet royal.
serpent et d'un trône &c. C. *Symbole de la Nature*
virin Symbole du passage, ou du trepas. D. *Bâton p*
ou marque d'un gouvernem.t plein d'affection. E. *Le*
siris. F. *La Clé d'Osir.* G. *Equerre ou 1.re Lettre de l'*
nuté pour marquer le P.er Mois de l'Année. H. *Mas*
Mesure abrégée.

LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA DIVINATION.

TOutes les piéces de l'ancienne écriture étoient parlantes, puiſqu'elles étoient ſignificatives. Ce qu'on retint de tous ces anciens caractères, c'eſt qu'ils inſtruiſoient les hommes ſur tous leurs beſoins : & la choſe étoit très-véritable en la prenant bien. Mais dès qu'on crut la pierre, les métaux, les élémens, & les aſtres capables d'adreſſer aux hommes des diſcours réels, ou de leur envoyer de deſſein prémédité des meſſagers ou des avis ſur l'avenir ; cette groſſièreté remplit la ſociété de ténébres, de petiteſſes, & de pratiques ſuperſtitieuſes.

Après que les principales figures de l'écriture aſtronomique & ſacrée eurent été converties par l'ignorance de leur ſignification en autant de puiſſances pre-

LE CIEL POETIQUE.

posées au gouvernement des différentes parties du monde, & attentives à instruire l'homme de tout ce qui l'intéressoit; les figures accessoires qui servoient à varier la signification des clés de l'écriture, donnèrent lieu à de nouveaux égaremens, aussi déplorables que l'idolâtrie même. Les oiseaux, les serpens, les feuillages, les sceptres ou bâtons d'honneur, les bâtons croisés & destinés à mesurer les crûes du Nil; les bâtons courbés ou surmontés d'une tête & d'une avance propre à prendre le vent; les flutes, les lyres, les sistres & autres instrumens de musique, symboles naturels des fêtes & de la reconnoissance qui en est l'ame; joignons à cela les formules d'expressions usitées dans les cérémonies; certains gestes significatifs & prescrits par le Rituel; les liqueurs, le sel, & les chairs des victimes qui étoient des offrandes inséparables des assemblées de religion; en un mot tous les accompagnemens des figures qui étoient prises pour des dieux parlants aux hommes, furent interprétés dans le même sens, & regardés comme autant de marques par lesquelles ces dieux nous faisoient connoître leurs volontés, & avertissoient les hommes du succès de leur labourage, de leurs ma-

riages, de leur navigation, de leurs guerres, & de toutes leurs entrepriſes. LA DIVINATION.

Mais comment s'eſt-il pu faire, me dira-t-on, que tout l'appareil de la religion ait généralement pris un tour ſi étrange, & que les ſymboles ou les cérémonies dont le peuple ne ſavoit plus le ſens fuſſent regardées comme autant de ſignes de l'avenir? La réponſe eſt aiſée. Cette fauſſe interprétation des figures acceſſoires étoit comme celles des figures principales, fondée ſur ce qui frappoit les yeux, & ſur le langage commun qu'on tenoit en voyant ces figures. C'eſt en prenant tout à la lettre que les peuples reçurent preſqu'univerſellement les augures, la perſuaſion des influences planétaires, les prédictions de l'aſtrologie, les opérations de l'alchymie, les différens genres de divinations par les ſerpens, par les oiſeaux, par les bâtons, & une infinité d'autres; enfin la magie, les enchantemens, & les évocations. Le monde ſe trouva ainſi tout rempli d'opinions inſenſées, dont on n'eſt pas partout également revenu, & dont il eſt très-utile de bien connoître le faux, parce qu'elles ſont auſſi contraires à la vraie piété & au repos de la vie qu'à l'avancement du vrai ſavoir.

LE CIEL POETIQUE.

On ne doit pas craindre que j'entreprenne ici de réfuter ces prétendues ſciences par l'expoſé de leurs principes : elles n'en ont point. Tout ce qu'on y prédit, tout ce qu'on y promet, même en procedant le plus méthodiquement, n'eſt qu'illuſion toute pure : & pour en être convaincu tout d'un coup, il ne faut que les rappeller à leur origine. Elle ſe préſente ici ſans efforts. La naiſſance de ces folies qui ont tyraniſé le genre humain, eſt une ſuite évidente de ce que nous avons établi dans les chapitres précédens.

I.

Les Augures.

Origine & fauſſeté des Augures.

Pour peu que mes Lecteurs aient parcouru l'hiſtoire ancienne, ils ſe peuvent rappeller d'avoir ſouvent vû les Romains les Sabins, les Etruſques, les Grecs, & bien d'autres peuples, fort attentifs à ne rien entreprendre d'important ſans avoir conſulté les oiſeaux, & ſans tirer pour l'avenir des conſéquences favorables ou deſavantageuſes, tantôt du nombre, tantôt de la qualité des oiſeaux qui traverſoient l'air, ou de l'inſpection du côté d'où ils partoient, & de la route qu'ils tenoient

tenoient (a). On peut encore ſe ſouvenir que pour n'être pas livrés à la longue attente d'un oiſeau trop lent à ſe préſenter, les prêtres des faux dieux avoient introduit l'uſage des poulets ſacrés, dont on poſoit la cage au milieu de l'aſſemblée des peuples, & dont les magiſtrats obſervoient gravement les façons bruſques & les mouvemens les plus fantaſques. On avoit réduit en art, & rappellé à des régles conſtantes, toutes les conſéquences qu'il falloit tirer pour l'avenir des différentes manières dont ces animaux capricieux laiſſoient tomber ou avalloient la mangeaille qu'on leur avoit préſentée. Combien de fois n'a-t-on point vû les prêtres du paganiſme, ſoit par intérêt, ſoit par entêtement pour ces régles chimériques, troubler ou arrêter les entrepriſes les plus importantes & les mieux concertées, par la conſidération du caprice d'un poulet qui avoit refuſé de manger? Auguſte, & bien d'autres perſonnages éclairés, ſe ſont mocqués des poulets & des divinations ſans aucun accident fâcheux. Mais quand les généraux d'armée, dans les ſiécles de la république, LA DIVINATION.

(a) Tite-Live peut ſuffire pour en avoir la preuve. Voyez auſſi *Horat. Carm. lib.* 3. *impios parræ recinentis omen ducat.*

LE CIEL POETIQUE.

manquoient une entrepriſe ; les prêtres & les peuples en rejettoient la faute ſur la négligence avec laquelle on avoit conſulté, & plus communément encore ſur ce que le général avoit préferé ſes lumières aux avis des poulets ſacrés. Ce n'eſt pas ſans quelque indignation qu'on voit ces dangereuſes petiteſſes ſubſiſter dans le plus haut crédit chez des peuples pleins de grandeur d'âme, & les plus beaux eſprits en faire en apparence des apologies ſerieuſes.

Cicéron nous a conſervé le bon mot de Caton * qui avouoit qu'une de ſes ſurpriſes étoit de voir un Aruſpice en regarder un autre ſans rire : & je ne doute pas que quand cet orateur, ſi judicieux, faiſoit ſes fonctions de prêtre des Augures, il ne fût prêt à perdre contenance toutes les fois qu'il ſe rencontroit vis-à-vis quelqu'un de ſes collégues marchant d'un air grave, & hauſſant le bâton augural pour déterminer les eſpaces du ciel & de la terre, hors de l'étendue deſquels les accidens de l'air ceſſoient d'être prophétiques. Cicéron ſentoit parfaitement le vuide de ces uſages. Après avoir remarqué dans le ſecond livre de la Divination que jamais un plus grand intérêt n'avoit remué les

* *De Nat. Deor. l. 2.*

Romains que la querelle de Céſar & de Pompée, il n'héſite pas à confeſſer que jamais on n'avoit tant conſulté les Augures, les Aruſpices, & les Oracles; mais que les réponſes qui étoient ſans nombre n'avoient pas été ſuivies des évènemens qu'elles promettoient, ou avoient été ſuivies d'évènemens tout contraires (a). Après cet aveu, qui mèt en poudre tout l'art des prédictions, Cicéron ne laiſſe pas par une fauſſe prudence d'en maintenir la pratique. Il aimoit mieux laiſſer le peuple dans l'erreur que de courir le riſque de l'irriter en travaillant à le délivrer d'une ſuperſtition pernicieuſe & criminelle. Il eſt inutile après cela de vouloir expliquer en quoi conſiſtoit l'art des Aruſpices, & celui des Augures. Ce n'eſt point un art. Mon Lecteur entend ce que c'étoit que les oiſeaux dans l'écriture ſymbolique, & je ne doute pas qu'il ne ſoit tenté de rire en voyant la différence des oiſeaux que l'Italie conſultoit, d'avec ceux qui ſervoient dans l'ancienne Egypte à donner aux peuples des avis ſalutaires. J'avoue que dans les tems poſtérieurs, à LA DIVINATION.

(a) *Reſponſa innumerabilia quæ aut nullos habuerunt exitus aut contrarios. Hoc civili bello dii immortales quam multa luſerunt!*

LE CIEL POETIQUE. Memphis auſſi bien qu'à Rome, on examinoit fort ſérieuſément le nombre, la direction, l'arrivée, ou le départ de certains oiſeaux ; qu'à Memphis & à Alexandrie on régloit les entrepriſes ſur l'inſpection d'une poule d'Afrique, comme on le faiſoit à Rome ſur l'inſpection d'un poulet Italien. Mais les oiſeaux que conſultoient les anciens prêtres d'Egypte, & qu'ils avoient recommandé au peuple de bien conſidérer, n'étoient des oiſeaux que dans l'écriture, & dans le langage. L'épervier, dont on ſouhaitoit ſi fort le retour vers le midi, n'étoit pas un épervier. La huppe, dont on attendoit l'arrivée & le vol vers le Nord, n'étoit pas une huppe. La poule de Numidie, & l'Ibis qui paroiſſoient dans les affiches publiques, n'étoient ni une cigogne noire, ni une poule pintade. C'étoient là les noms & les figures, ou les ſignes des vents redoutés ou déſirés ; mais ce n'étoient pas des oiſeaux.

L'Horus qui porte un inſtrument de géométrie, ou bien un cornet pour annoncer des ouvrages publics, ou un long bâton terminé par une tête ſoit d'homme, ſoit d'oiſeau, étoit le laboureur, attendant une ſaiſon, un cours d'air favorable à l'arpentage, aux ſemailles, ou à d'autres

travaux. La baguette légère qu'il porte dans ſes mains, étoit quelquefois toute autre choſe qu'un appui ou un bâton d'honneur. L'uſage d'une girouette pour prendre le vent eſt auſſi ancien que la néceſſité d'y avoir recours : & la vûe de cet inſtrument, diverſifié ſelon les circonſtances du pays & des ſaiſons, pouvoit parfaitement régler le laboureur ſur le vent qu'il falloit attendre, & ſur la nature du travail qui convenoit à la ſaiſon. Mais les mêmes ſignes pris littéralement ne pouvoient plus occaſionner que des pratiques ridicules & dépourvûes de ſens. On avoit beau tourner cérémonieuſement la courbure ou l'avance de la girouette vers le Midi ou vers le Nord; ce bâton n'étant plus une girouette pour démêler le cours de l'air, mais un inſtrument ſacré pour déſigner les points du ciel dans l'intervale deſquels le paſſage d'un oiſeau avoit une ſignification bonne ou mauvaiſe, l'uſage d'un tel bâton étoit aſſurément fort propre à déconcerter toute la gravité de ceux qui le manioient. LA DIVINATION.

Anciennement, ou dans le ſiécle de l'inſtitution des ſymboles, avant que de s'embarquer, de ſemer, ou de planter, on diſoit : *commençons par conſulter les* Les auſpices de *aviſpicium* l'inſpection des oiſeaux.

LE CIEL POETIQUE. *oiſeaux*, & rien n'étoit mieux entendu. On ſe félicitoit d'avoir été attentif à cet uſage : & l'on ſe reprochoit ſouvent d'y avoir manqué, parce que ces oiſeaux étoient les vents dont l'obſervation & le cours décidoient de la bonté des opérations & de la juſteſſe ou du ſuccès des précautions. Mais par la ſuite on s'adreſſa fort ſérieuſement aux oiſeaux même. Le laboureur ou le voyageur au lieu d'être attentif au ſouffle des vents d'Orient, d'Occident, de Nord, ou de Midi, dont le beſoin lui étoit marqué par des figures de colombe, d'Ibis, d'épervier, ou de huppe, s'aviſa, de la meilleure foi du monde, d'attendre pour commencer ſon entrepriſe l'apparition de l'oiſeau même. La différence, le nombre, la route, les plus petites variétés du vol des habitans de l'air devinrent des ſignes avant-coureurs de tous les évènemens. En conſultant de pareils prophétes, jugez quels avis on en pouvoit recevoir ? Les animaux, les aſtres, & les oiſeaux n'étoient pas les ſeuls caractères de l'ancienne écriture. Les autres piéces ſignificatives paſsèrent donc peu-à-peu pour donner des avis tout auſſi utiles que ceux qu'on s'imaginoit recevoir du ciel & des oiſeaux qui le tra-

verſent. On voyoit dans les mains des figures d'Oſiris, d'Iſis, d'Horus, & de Mercure, tantôt un ſceptre, tantôt un jonc ſervant de plume pour écrire, tantôt un cornèt pour convoquer le peuple, tantôt une canne courbée, ou un bâton d'honneur, propre à déſigner une fête par la penſée de celui qui y préſidoit avec cette marque de diſtinction; quelquefois une girouette pour prendre le vent; une perche pour meſurer le Nil; ou bien une tige ſéche, un roſeau, une quenouille, pour déſigner l'appui de la vigne, le ſecours de la tiſſeranderie, ou d'autres ouvrages utiles à la ſociété. Tous ces ſignes fort ſimples furent méconnus. On retint ſeulement que c'étoient des ſignes, des leçons, des avis. On attacha ſur-tout un privilége tout particulier, en ce genre, au magnifique bâton d'appui, qui caractériſoit le préſident des aſſemblées de religion. On s'imagina que la rencontre de certains objets vis à-vis ces bâtons, après certains mouvements, après quelques cérémonies preſcrites, étoient autant d'indications de ce qu'on ſouhaitoit ſavoir. Mais la rabdomancie & tout l'art des augures, tant en prenant une girouette ou un ſceptre pour un inſtrument prophétiq-

LA DIVINATION.

Lituus.

La divination par les bâtons.

ῥαβδομαν

LE CIEL POETIQUE. qu'en quittant l'oiseau figuré pour s'arrêter à un oiseau réel, ne pouvoit être qu'un amas de pratiques frivoles. Ainsi sans entrer pour rien dans le menu détail de cette matière des Augures & des signes de l'avenir, où il est allé de citer abondamment & d'ennuier, il suffit d'avoir indiqué la naissance des deux premières sortes de divinations pour les couvrir de ridicule.

La vûe perpétuelle des oiseaux symboliques, & l'avis que les prêtres donnoient au peuple assemblé, de se régler en tout sur l'observation de ces oiseaux ayant une fois répandu cette étrange persuasion, que les animaux qui fendent l'air sont autant de messagers que les dieux envoyoient pour nous apprendre leurs volontés, & pour nous détourner de rien entreprendre de fâcheux, le peuple se trouva flatté d'avoir des dieux fort occupés de ses affaires. Il s'attacha par cupidité à ces dieux familiers qui entroient dans ses vûes, qui l'avertissoient de tout, & qui leur épargnoient toutes sortes de malheurs en lui donnant d'un moment à l'autre de nouveaux pronostics de l'avenir. De pareilles divinités furent bien plus de son goût qu'un Dieu scrutateur des cœurs, & qui veut être servi avec droiture, en esprit

& en vérité, le désir de connoître l'avenir autorisé de la sorte parmi les peuples & fortifié par le langage ordinaire, par le sens apparent des cérémonies, & par un culte, selon eux, destiné à leur faire savoir comment leurs entreprises tourneroient, fit interpréter tout le reste dans le même sens. LA DIVINATION.

Les influences.

Les différentes phases de la lune dont on mettoit les marques avec les feuillages ou les fleurs de la saison sur la tête d'Isis pour annoncer les différentes fêtes de la néoménie, du plein, ou du décours, les accoutumèrent à regarder la lune comme une puissance affectionnée qui leur annonçoit ce qu'il falloit faire ou différer en certains tems, & tout ce qui pouvoit hâter ou retarder les productions de la terre. Isis ou Junon, comme signe, les avertissoit réellement de bien des choses très-importantes : & c'est parce que cette figure leur donnoit des avis, qu'anciennement les Latins l'appelloient *la conseillière*, Moneta. Mais quand une fois on fut dans l'usage de prendre cette enseigne pour une déesse habitante du ciel, on lui attribua l'intelligence, la puissance, & le Origine du pouvoir attribué à la lune.

LE CIEL POETIQUE. gouvernement de la terre. Ainſi un ſimple calendrier qui ne pouvoit faire aucun mal, & dont tout le pouvoir étoit d'*indiquer* les tems des aſſemblées, fut converti en une ſource d'influences qui s'étendit à tout, & dont une infinité de gens ne veulent pas encore aujourd'hui qu'on les détrompe. A les entendre, c'eſt la lune qui régle la crûe des cheveux, la plénitude des huîtres & des écreviſſes, la réuſſite de ce qu'on ſême, & de tout ce qu'on plante, le cours de nos maladies & l'effet des remédes. Voyent-ils le plomb blanchir, les pierres s'écailler, & les clochers ou pyramides s'incliner ſenſiblement vers le ſud-oueſt? il leur ſeroit aiſé d'en trouver la raiſon dans l'alternative perpétuelle du chaud, des vents, & des grandes pluyes qui viennent de ce côté où elles nourriſſent des mouſſes capables d'écailler les pierres par les efforts de leurs racines; & où elles minent peu-à-peu les mortoiſes ou les tenons des charpentes. Mais les eſprits prévenus s'accommodent bien mieux de l'ancien langage. Avec la lune ils rendent raiſon de tout: ſans raiſonner, ni rien concevoir, ils expliquent tout: & quoiqu'on leur montre que la lumière de cette planéte raſſemblée au foyer d'un miroir ardent ne peut pas faire monter

d'un point la liqueur du thermométre ; ils vous ſoûtiendront qu'elle a la vertu de calciner le plomb, de miner le bois, & de ronger les pierres mêmes. LA DIVINATION.

III.

L'Aruſpicine.

La bienſéance avoit, dès les premiers tems, introduit l'uſage de ne préſenter au Seigneur dans l'aſſemblée des peuples, que des victimes graſſes & bien choiſies. On en examinoit avec ſoin les défauts, pour préférer les plus parfaites. Ces attentions qu'un cérémonial outré avoit fait dégénérer en minuties, parurent des pratiques importantes, & expreſſément commandées par les dieux. Le choix qu'on faiſoit des plus belles victimes, étoit originairement fondé ſur la révérence qu'on devoit avoir pour le ſacrifice, & même ſur un reſpect fort légitime pour l'aſſemblée qui y aſſiſtoit. Quand on ſe fût mis en tête qu'il ne falloit rien attendre des dieux ſi la victime n'étoit parfaite, le choix & les précautions furent portés en ce point juſqu'à l'extravagance. Il falloit à telle divinité des victimes blanches. Il en falloit de noires à une autre. Une troiſième affectionnoit les bêtes rouſſes.

La divination par l'inſpection des entrailles. σπλαγχνομαντεία.

Nigram hyemi pecudem, zephiris felicibus albam.

LE CIEL POLITIQUE. Ces distinctions qui étoient provenues des anciennes significations attachées aux diverses parures d'Isis & d'Horus, étant une fois établies, la pratique en devenoit scrupuleuse. Chaque victime passoit par un examen rigoureux, & celle qui devant être blanche, se trouvoit avoir quelques poils noirs, étoit privée de l'honneur d'être égorgée à l'autel. La difficulté de trouver des bêtes ou exactement blanches ou exactement noires, ne laissoit pas de faire naître quelque embarras en bien des rencontres, sur-tout quand c'étoit de grandes victimes. Mais on s'en tiroit par un expédient qui étoit de noircir les poils blancs dans les noires, & de frotter de craye tout ce qui se trouvoit rembruni dans les geniſſes blanches. La fauſſe piété se séduit ainsi elle-même par l'attention qu'elle apporte à blanchir les dehors.

Bos Cretatus.

Après avoir immolé les victimes les mieux choisies, on ne se croioit cependant pas encore suffisamment acquité. On en visitoit les entrailles en les tirant pour faire cuire les chairs : & s'il s'y trouvoit quelques parties vicieuses ou flétries ou malades, on croyoit n'avoir rien fait. Mais quand tout étoit sain, & que les dedans comme les dehors étoient sans défaut, on croyoit les dieux contens *, &

* *Liv. viii.*

tous les devoirs parfaitement remplis, parce qu'il ne manquoit rien au cérémonial. Avec ces assurances d'avoir mis les dieux dans ses intérêts, on s'embarquoit: on alloit au combat: on faisoit tout avec une entière confiance de réussir; & cette confiance étoit plus capable de les conduire à une fin heureuse, que la protection de leurs divinités imaginaires. LA DIVINATION.

Cette intégrité & ce parfait accord des dedans & des dehors des victimes étant devenus le moyen sûr de connoître si les dieux étoient satisfaits, on en fit comme des augures, la grande affaire des ministres. Ces rubricaires idiots mirent toute la perfection dans l'exacte connoissance des régles qui fixoient le choix & l'examen universel des victimes. Leur grand principe fut que l'état parfait ou défectueux de l'extérieur & des entrailles, étoit la marque d'un consentement de la part des dieux ou d'une opposition formelle. En conséquence tout devint matière à observation. Tout leur parut significatif & important dans les victimes prêtes à être immolées, aussi bien que dans les oiseaux qui traversoient le ciel. Tous les mouvemens d'un bœuf qu'on conduisoit à l'autel, devinrent autant de prophéties. S'avançoit-il d'un air tranquille

LE CIEL POETIQUE. en ligne droite, & sans faire résistance? c'étoit le pronostic d'une réussite aisée & sans traverse. Son indocilité, ses détours, sa manière de tomber ou de se débattre, donnoient lieu à autant d'interprétations favorables ou fâcheuses. Ils faisoient valoir le tout, tant bien que mal, par des ressemblances frivoles, & par de pures pointilleries.

L'art des Augures & l'Aruspicine s'accréditèrent, parce qu'il étoit très-commun de voir réussir les entreprises, après avoir reçû des prêtres les assurances ordinaires que le sacrifice étoit bien fait, & que les dieux étoient contents. Si après les apparences d'une entière faveur de la part du dieu auquel on s'étoit adressé, l'affaire venoit à manquer; on en rejettoit la faute sur quelque dieu d'une humeur plus difficile. Junon ou Diane avoit été négligée, & il n'étoit question que de réitérer les sacrifices avec plus de précaution, pour n'avoir point contre soi ces dieux jaloux. L'art de prédire n'en étoit pas moins sûr, pour avoir accusé faux. On en étoit quitte pour recommencer sur nouveaux frais, & les ministres y gagnoient encore

IV.

LA DIVINATION.

La divination par les ſerpens.

La divination par les ſerpens. ἐφιομαντεια.

On trouva des ſignes de l'avenir, ſans doute à-peu-près auſſi ſûrs dans toutes les autres parties du culte extérieur. Le ſerpent, ſymbole de vie & de ſanté, ſi ordinaire dans les figures ſacrées, faiſant ſi ſouvent partie de la coëffure d'Iſis, toûjours attaché au bâton de Mercure & d'Eſculape, inſéparable du coffre qui contenoit les myſtères, & éternellement ramené dans le cérémonial, devint un des grands moyens de connoître la volonté des dieux. On obſervoit religieuſement la ſortie, la rentrée, les plis, les allées & venues des ſerpens. Anchiſe devenu dieu, ne croit pouvoir mieux marquer à ſon fils combien ſa piété & ſes ſacrifices lui ſont agréables, qu'en envoyant un grand ſerpent qui goûte aux oblations mortuaires, & qui ſe renferme enſuite dans ſon tombeau. Ce ſont deux ſerpens qui annoncent devant Troye la colère de Minerve, & ſe retirent ſous ſon caſque après la mort de Laocoon. On avoit tant de foi aux ſerpens & à leurs prophéties, qu'on en nouriſſoit exprès pour cet emploi : & en les rendant familiers, on étoit à por-

Æneid. 7.

Ibid. 2.

LE CIEL POETIQUE.

tée de prophétes & des prédictions. Une foule d'expériences faites depuis quelques années par nos Apoticaires, & par la plûpart de nos Botaniſtes, auxquels l'occaſion s'en préſente fréquemment dans leurs herboriſations, nous a appris que les couleuvres ſont ſans dents, ſans piquure, & ſans venin. La hardieſſe avec laquelle les devins & les prêtres des idoles manioient ces animaux, étoit fondée ſur l'épreuve de leur impuiſſance à mal faire. Mais cette ſécurité en impoſoit aux peuples: & un miniſtre qui manioit impunément la couleuvre, devoit ſans doute avoir des intelligences avec les dieux.

La divination par le coq. ἀλεκτρυομαντεία.

Le coq placé communément à côté d'Horus & d'Anubis ou Mercure, ſignifioit fort ſimplement ce qui ſe devoit opérer le matin, comme la chouette marquoit les aſſemblées qui ſe devoient tenir au ſoir. On fit donc du coq & des cochets autant de nouveaux moniteurs qui enſeignoient l'avenir: & la chouette acquit en ce genre un talent que bien des gens prétendent tout de bon qu'elle conſerve encore. Si cet oiſeau qui hait la lumière, vient à crier en paſſant devant les fenêtres d'un malade où il la voit; vous ne leur ôterez point de l'eſprit que ce cri, qui n'a aucun rapport à l'état du moribond, ne ſoit l'annonce de ſa fin.

LE CIEL POETIQUE.

VI.

L'Aſtrologie.

Origine de l'Aſtrologie judiciaire.

Ce deſir, en apparence légitime, de s'aſſûrer des remédes, & de pénétrer dans l'avenir à l'aide de quelques pratiques de religion, donna naiſſance à un art auſſi menſonger que les précédens ; je veux dire à l'aſtrologie. Je pourrois citer ici une foule d'horoſcopes ou de prédictions d'aſtrologues démenties de point en point par l'évènement (*a*). Mais traitons encore l'aſtrologie, comme l'idolâtrie, les augures & la magie. Voyons-la naître. L'hiſtoire de la naiſſance de cette ſcience prétendue, en eſt la réfutation, puiſque toute l'aſtrologie dans ſon origine, n'eſt encore qu'une fauſſe interprétation de quelques ſignes pris à contre ſens.

Les Egyptiens avoient peu-à-peu regardé les noms des ſignes du zodiaque & de bien d'autres, comme des mémoriaux de ce qui étoit arrivé à leur fondateur, à leur mere commune, & à d'autres héros de leur partie. L'hiſtoire en

(*a*) Voyez ſeulement la fauſſeté de l'horoſcope de M. Suffren, faite & ſignée par Noſtradamus ; & des prédictions faites à M. Gaſſendi par J. B. Morin, Vie de Gaſſendi, chez Jacques Vincent rue S. Severin 1736.

prit ailleurs une autre forme. Le culte du grand roi, de la reine, & de l'armée des cieux, avoit bien passé d'Egypte en Phénicie ; de-là en Syrie, en Arabie, en Assyrie, & presque par-tout. Mais avec l'attirail des figures, on ne reçut pas également par tout le dogme absurde de la métempsycose, moins encore les prétendues histoires des dieux Egyptiens qui n'intéressoient point les autres peuples. On se borna assez communément à honorer le soleil comme le plus grand moteur de la nature. La lune eut le second rang dans l'ordre des puissances. Ensuite chaque signe, chaque constellation eut son département propre, ou sa mesure de pouvoir. Mais quelle fonction donner dans le ciel au bélier, au lion, à la balance ? On se figura que leurs noms exprimoient leurs fonctions, & spécifioient leurs influences. Ainsi le bélier avoit une action puissante sur les petits des troupeaux. La balance ne pouvoit qu'inspirer des inclinations de bon ordre & de justice. Le scorpion n'étoit propre qu'à inspirer des inclinations malfaisantes. Chaque signe causoit le bien ou le mal caractérisé par son nom. LA DEVINATION.

Mais sur qui tomberont ces influences ? S'en iront-elles pêle-mêle brouiller tous

LE CIEL POETIQUE.

sur la terre ? On y mit ordre. Un spéculatif à système comprit que le moment privilégié pour l'exercice du pouvoir de chaque signe, étoit celui où ce signe montoit sur l'horison ; & que l'enfant qui naissoit au même moment, étoit celui qui en éprouvoit les plus puissantes impressions. De-là, par un raisonnement qui fit fortune, tout gauche qu'il étoit, notre philosophe concluoit que l'enfant qui venoit au monde au moment précis où la première étoile du bélier montoit sur l'horison, seroit à coup sûr riche en troupeaux, & ainsi des autres. C'étoit abuser bien pitoyablement du rapport de signe qu'il y a entre le soleil placé sous cette constellation, & le commencement du printems, où les agneaux sont de vente, & commencent à enrichir leur maître. C'étoit philosopher à peu près comme celui qui croiroit que c'est assez de mettre un bouchon à sa porte pour avoir du vin dans sa cave, & qui prendroit pour cause d'une chose, ce qui n'en est que l'annonce ou l'affiche.

On donna dans le même travers sur le pouvoir du taureau & des chévreaux. On comprit, voyez je vous prie, quelle pénétration ! que les entreprises de celui

qui naîtroit ſous le ſigne de l'écreviſſe, irroit toûjours à reculons & en baiſſant. Le lion devoit inſpirer le courage, & former des héros, ou ſi mieux l'aimez, des hommes querelleux. L'aſpect de la Vierge portant l'épi céleſte, devoit donner des inclinations chaſtes, & joindre l'abondance à la vertu. Heureux les peuples dont le roi & les magiſtrats ſeroient nés ſous le ſigne de la balance ! Malheur à quiconque arrivoit à la lumière ſous l'affreux ſigne du ſcorpion (*a*) ! La fortune de celui qui naiſſoit ſous le capricorne, & particulièrement lorſque le ſoleil montoit ſur l'horiſon avec le capricorne, devoit toûjours aller en montant comme cet animal, & comme le ſoleil qui monte alors ſix mois de ſuite. Toutes ces petites ſubtilités étoient ſouvent démenties par des évènemens contraires. Mais on faiſoit valoir la conformité de pluſieurs autres avec la prédiction : & l'on trouvoit moyen de ſe tirer des mauvais pas ou des contradictions, en alléguant le concours de la lune, des autres planétes, & des étoiles, qui par leur oppoſition ou conjonction, émouſſoient LA DIVINATION.

(*a*) . . . . . *Me ſcorpius aſpicit*
Formidoloſus, pars violentior
Natalis horæ. Orat. Carm. l. 2. Od. 17.

LE CIEL POETIQUE.

la bonté de certaines influences, & corrigoient la malignité des autres (*a*). Le fin de l'art étoit de ſavoir combiner ces ſituations ; d'obſerver ſi les influences marchoient ſur des lignes paralleles ; ſi la chûte des unes étoit ou oblique ou perpendiculaire ſur les autres. Il falloit ſçavoir meſurer des portions de cercle, calculer des angles par les tangeantes & par les ſinus : il falloit étudier l'ordre du ciel pour connoître la diverſité des aſpects. L'aſtrologue ſe faiſoit honneur d'une apparence de ſavoir. La géométrie & l'aſtronomie, les plus belles de toutes les ſciences, ſervirent ainſi à introduire dans le monde toutes les fadaiſes de l'aſtrologie : & il n'eſt pas inutile de remarquer ici qu'un ſentiment qui ſe flatte le plus de tenir à la géométrie & à l'aſtronomie, peut fort bien n'être qu'une chimère ſavante.

Ceux qui ſeroient curieux de voir juſqu'où va l'abſurdité du raiſonnement des aſtrologues, peuvent ſe ſatisfaire en jettant les yeux ſur le poëme de Manilius, ou ſur le petit livre de Cenſorin touchant le jour natal, ou ſur les *aſtronomiques*

(a) . . . . . *Te Jovis impio*
Tutela Saturno refulgens
Eripuit, volucriſque fati
Tardavit alas. Horat. ibid.

attribués

attribués à Julius Firmicus. J'aime mieux y renvoyer le Lecteur, que d'en citer la moindre page. Les rêveries d'un malade ſont mieux liées, que ne le ſont les principes qu'ils poſent, & les conſéquences qu'ils en tirent. LA DIVINATION.

Mais le plus grand des maux que l'aſtrologie ait cauſés n'eſt pas ſeulement de repaître les eſprits de promeſſes vaines, d'opérations frivoles, & d'influences ſans réalité. L'erreur étoit grande, & elle eut des ſuites encore plus malheureuſes. Dès qu'une fois les ſignes céleſtes, ou les points du ciel deſtinés à marquer par une certaine dénomination, certains effets ordinaires à chaque ſaiſon, eurent été pris pour les cauſes mêmes de ces effets; cette mépriſe ſi pitoyable s'accrédita, parce qu'on y croyoit trouver la raiſon de tout, & le moyen d'éviter les maux dont on étoit menacé. On choiſiſſoit tel mois, tel jour, telle heure, tel aſpect, pour commencer un voyage, un labour, une piéce d'étoffe. On s'abſtenoit d'agir juſqu'à ce qu'on ſe trouvât ſous un point favorable. Le point aſcendant (*a*) d'une étoile produiſoit ceci: le point culminant (*b*) de la

(*a*) Arrivant ſur l'horiſon.

(*b*) Arrivant au zénith, ou au plus haut degré dans notre hémiſphère.

LE CIEL POÉTIQUE.

même ou d'une autre, corrigeoit cela. On ne fut plus occupé qu'à étudier avec inquiétude les saisons, les jours, & les momens décisifs. L'astrologie fit en un sens plus de mal que l'idolâtrie même. Celle-ci laissoit encore subsister dans les cœurs séduits sur l'objet de leur culte, un reste de reconnoissance pour les faveurs reçûes, & d'une crainte religieuse de la justice qui punit les crimes. Mais l'astrologie acheva de ruiner toute vertu. A la prudence, à l'expérience, & aux sages précautions, elle substitua des formules superstitieuses, & des pratiques puériles. Elle énerva le courage par des frayeurs fondées sur quelques jeux des mots. Elle ruina presque par-tout la pratique du bien, & tranquilisa les criminels en leur faisant rejetter sur l'impression inévitable de la planéte dominante, le mal qui n'étoit l'ouvrage que de leur dépravation: & c'est là sans doute la raison secréte, c'est cette malheureuse commodité de tranquiliser sa conscience, qui fait que les ambitieux, & les voluptueux, tandis qu'ils sont insensibles à la beauté de l'Evangile, & à la multitude des preuves qui l'établissent, reçoivent avec une aveugle crédulité les prédictions de l'astrologie, & les raisonnemens les plus desti-

tués de vraiſemblance. On n'a guères vû l'irréligion portée plus loin qu'à la cour d'Henry II, & d'Henry III. Jamais les aſtrologues ne furent mieux payés. Jamais les horoſcopes n'eurent tant de cours. La maladie des prédictions fut encore contagieuſe ſous Henry IV, & ſous Louis XIII. De Thou, Mézerai, & bien d'autres eſprits très-judicieux, avoient reçû dans l'enfance les atteintes de ce mal, & n'en ont jamais été bien guéris. LA DIVINATION.

VII.

Le pouvoir des Planètes.

Dans toute l'aſtrologie, il n'y a rien dont on faſſe tant de bruit, que du pouvoir des planétes. On y parle ſans ceſſe des bénignes influences de la lune en conjonction avec la planéte de Jupiter; de ſa malignité, lorſqu'elle eſt en conjonction avec Saturne. Chaque ſituation a ſes priviléges, & doit être recherchée ou évitée avec des précautions particulières. Mais voici deux obſervations qui dérangent fort le ſyſtême aſtrologique. En premier lieu les vertus propres à chaque planéte ſont fondées ſur le caractère des héros ou des dieux qu'on y a logés. En ſecond lieu ces dieux & ces héros ſont

LE CIEL POETIQUE. fabuleux, & n'ont jamais été. Si ces deux points ſe peuvent prouver, il en ſera des vertus des planétes, comme des héros qui y ſéjournent, & le tout ſe trouvera fabuleux.

1°. Le premier point n'a pas beſoin de preuves. Chacun ſent qu'on n'a prêté à la planéte nommée Saturne, des inclinations languiſſantes, ou même des influences meurtrières, que parce qu'on s'eſt aviſé d'y loger Saturne avec ſes cheveux blancs, & de le déſigner par une faulx propre à tout détruire.

On n'attribue à la planéte nommée Jupiter, la diſtribution des ſceptres & des grandeurs, la prolongation de la vie, & les influences les plus déſirables, que parce qu'on a jugé à propos, ſans fondement ni motif raiſonnable, de donner à cette planéte le nom du pere de la vie, & qu'on déſignoit ce nom par un ſceptre accompagné de l'héva ou ſerpent, ſymbole de la vie.

La planéte qu'on appelle Mars, inſpire puiſſamment le goût des armes, parce qu'on en a fait la retraite d'un prétendu guerrier appellé Mars, & qu'on en a abrégé l'expreſſion par la figure d'une fléche ou d'un dard.

Pourquoi la planéte de Vénus paſſe-t-

elle pour rendre les hommes ou voluptueux ou heureux, ſi ce n'eſt parce qu'on lui a donné le nom de la prétendue mere des plaiſirs, & qu'on la déſigne par un Typhon, où le caractère du mal enchaîné? LA DIVINATION.

Jamais on ne ſe ſeroit aviſé d'attribuer la ſurintendance du commerce & la proſpérité des républiques à l'autre planéte, qui eſt preſque toûjours inviſible & abſorbée dans les rayons du ſoleil, ſi on ne lui avoit donné par caprice & à propos de rien, le nom de Mercure le prétendu inventeur de la police; & ſi l'on ne caractériſoit le dieu & ſa demeure par un Typhon enchaîné, accompagné de deux ſerpens, ſymbole ingénieux de la vie & de la ſociété.

Toutes les vertus des planétes découlent donc du caractère des dieux qu'on y a établis. Et de même que la nature des animaux dont les douze maiſons du ſoleil portent le nom, a fait naître la penſée de telle & telle impreſſion ſous l'aſpect de chacun de ces ſignes; le caractère des dieux ou déeſſes qui donnent leurs noms aux planétes, a décidé de la vertu de la planéte.

2°. Or, que ſont-ils ces dieux auteurs de tant d'influences & de puiſſantes im-

LE CIEL POETIQUE.

preſſions ? ce ſont des figures dont tout le pouvoir eſt de ſignifier. Ce ſont de purs noms dont toute la force eſt d'avertir. Ce ſont les lettres d'un ancien alphabèt que chaque nation a converties en autant d'hiſtoires pleines d'abſurdités, faute d'en avoir conſervé la ſignification.

Au dire des aſtrologues, rien ne fortifie tant le pouvoir des planétes que le concours de leur aſcenſion avec celle d'un ſigne bienfaiſant. Il ſe forme alors un parellélíſme d'influences bénignes qui marchent de compagnie, & vont tomber ſur l'heureuſe tête qui vient de naître en ce moment. A-t-on pu rien imaginer de plus gratuit, & de plus contraire à l'expérience qui nous montre des évènemens & des caractères tout oppoſés dans des perſonnes qui ont eu en naiſſant le même aſpect ?

Mais pour ſurcroît de ridicule, ce que les aſtronomes appellent le premier degré du bélier, de la balance, ou du ſagittaire, n'eſt plus la première étoile du ſigne qui donne la fécondité aux troupeaux, ou qui inſpire la juſtice, ou qui fait des heros. On s'eſt apperçu dans une longue ſuite de ſiécles, que tous les ſignes céleſtes s'étoient éloignés peu-à-peu juſqu'à trente degrés du point de

l'équinoxe du printems, & s'étoient reculés vers l'Orient. On ne laisse pas de nommer toûjours le point du zodiaque qui coupe l'équateur, le premier degré du bélier, quoique la première étoile du bélier soit trente degrés plus loin. Tous les autres signes sont reculés dans la même proportion, & tous les points du ciel dont on parle dans les horoscopes, sont trente degrés en de-ça des étoiles dont ils portent le nom. Quand donc on a dit d'un tel, qu'il étoit né sous le premier degré ascendant du bélier, c'est réellement quelqu'un des degrés des poissons qui montoit alors sur l'horison. Quand on dit d'un autre qu'il est né avec une ame toute royale & avec les inclinations d'un héros ; parce qu'au moment de sa naissance, la planéte de Jupiter franchissoit l horison, conjointement avec la première étoile du sagittaire ; c'est avec une étoile éloignée du sagittaire de près de trente degrés vers l'Occident, que Jupiter étoit en conjonction. C'est dans l'exacte vérité le pernicieux scorpion qui a présidé à la naissance de cet enfant incomparable. LA DIVINATION.

LE CIEL POETIQUE.

VIII.

L'origine de la Semaine.

Les ennemis de la révélation ſont ſécrettement flattés de voir que les jours de notre ſemaine portent encore aujourd'hui les noms que le Paganiſme a donnés aux ſept planétes. Il ne tient pas à eux qu'on ne croye que toute la religion des Hébreux, & la nôtre même, ne ſoient autant d'extraits de la religion des Egyptiens. Mais penſer de la ſorte, c'eſt connoître bien peu le cœur humain : c'eſt aller contre les régles du bon ſens, & contre les témoignages de l'expérience. A entendre ceux que la révélation incommode, les premiers hommes auroient eu d'abord une religion toute monſtrueuſe, & horriblement chargée d'opinions bizarres, de cérémonies inſenſées, & de myſtères pleins d'abſurdité : après quoi on auroit peu-à-peu mis de côté ce prodigieux amas de ſuperſtitions, pour former un corps de religion plus ſimple, & borné à un très-petit nombre de devoirs & d'objets. Cette progreſſion n'eſt point dans le vrai. C'eſt en tout & par tout qu'on commence par le ſimple, & que le ſimple ſe charge en-

suite, se défigure, & s'altère par des additions, par des broderies, par des commentaires. Qu'est-ce que le fond de notre religion ? Si l'on en excepte la profession plus expresse d'attendre notre salut des mérites & de la médiation du Sauveur ; notre religion est la même que celle de Noé & de ses enfans. Même Dieu, même sentimens, mêmes devoirs, mêmes espérances. Le Décalogue de Moïse, qui est aussi le nôtre, a conservé cette religion dans sa pureté. Moïse n'étant point le ministre de l'alliance éternelle, réserva la pleine & distincte prédication des biens à venir à celui qui en devoit être le pontife & le distributeur. Il eut ordre de joindre à la religion traditionnelle de ses Hébreux un cérémonial d'économie, propre à contenir le peuple dépositaire des promesses, & à le détourner de l'idolâtrie jusqu'au tems de la grace par un corps de réglemens passagers qui fixoient tout le détail du culte, de la nouriture, & de la police. L'œuvre de Moïse servoit de préparation à une plus grande dont elle administroit les preuves & les assurances, à mesure que les vérités primitives s'obscurcissoient. Plus on remonte dans l'histoire, plus trouve-t-on de peuples qui hono- LA DIVINATION. *Galat.* 3 : 23. & 24.

LE CIEL POETIQUE.

roient un ſeul Dieu, & qui reſpectoient les mêmes régles. Mais les Egyptiens les premiers, & enſuite tous les peuples de la terre, après avoir reçu & retenu le premier fond de l'ancienne religion qui conſiſtoit à honorer l'Auteur de tout bien, à s'aſſembler pour le louer en commun, & à traiter les morts avec honneur, ont horriblement défiguré cette ſimplicité majeſtueuſe, en chargeant ſans fin la créance d'opinions fauſſes, & le cérémonial de pratiques ſuperſtitieuſes. Nous ſuivons donc la nature & l'expérience quand nous remontons du compoſé au ſimple, en ſoûtenant hardiment que la prière commune, les ſacrifices, les honneurs funébres, & l'eſpérance d'une autre vie, qui ſe retrouvent en Egypte à la compagnie de tant d'imaginations bizarres, ne ſont que la religion ancienne confondue dans la foule des additions poſtérieures: & ſi les Egyptiens, malgré l'énorme multiplicité de leurs dogmes ridicules, concourent avec nous dans l'uſage des fêtes, dans l'attente d'une meilleure vie, & dans les honneurs rendus aux morts; ce n'eſt pas que nous ayons reçu d'eux ces articles en les épurant des folies dont ils les avoient mélangés: mais c'eſt parce que nous tous qui ſommes ſur

la terre, Egyptiens, Payens, Juifs, Chrétiens, nous avons conſervé le premier fond de la religion de Noé. La ſource eſt commune. L'eau qui en provient, & qui coule par des canaux différens chez nos voiſins comme chez nous, ſe trouve pure chez nous, & horriblement chargée de fange & de corruptions chez nos voiſins. Seroit-ce raiſonner que de dire : c'eſt de nos voiſins que nous tenons notre eau : nous avons ſeulement pris ſoin de l'épurer ? Non. Mais ſi la nôtre eſt pure ; c'eſt parce que nous la recevons immédiatement de la première ſource. Ni les Hébreux, ni nous, nous n'avons rien reçu de l'Egypte. Mais celui qui avoit été promis au peuple Hébreu, eſt auſſi devenu la lumière des Gentils. *Dedi te in fœdus populi ; in lucem Gentium.* Il a conſervé en nous le peu qu'il y reſtoit de bon. Il n'a ni achevé de briſer le roſeau rompu, ni éteint le lumignon qui fumoit encore. Tout au contraire, ce qu'il avoit promis il y a plus de deux mille ans à toutes les nations, & ſpécialement aux habitans de l'Europe, *Legem ejus inſulæ expectabunt* (a), il l'a accompli fidélement : 1°. en détruiſant l'idolâtrie ; LA DIVINATION. *Iſai.* 24. *Ibid.*

(a) Les Iſles ſignifient conſtamment l'Europe dans le ſtyle de l'Ecriture.

LE CIEL POETIQUE. 2°. en nous ramenant à l'ancienne religion de nos peres ; 3°. en nous annonçant de plus une nouvelle révélation. 1°. *Gloriam meam alteri non dabo & laudem meam ſculptilibus.* 2°. *Quæ prima fuerunt, ecce venerunt.* 3°. *Nova quoque annuncio.*

L'ordre de la ſemaine & le repos d'un jour par chaque ſemaine, bien loin d'être une imitation de la diſtribution des jours faite par les Payens en l'honneur des ſept planétes, ſont encore un uſage de la plus ancienne religion ; j'oſe dire même, un uſage auſſi ancien que le monde. Il eſt vrai que le témoignage de Moïſe qui nous l'aſſure ne ſuffit pas à ceux qui établiſſent leur petite raiſon particulière pour juge infaillible de tout. Mais du moins nous eſt-il aiſé de leur montrer que Moïſe aſſure, ſans aucun intérêt, que la ſanctification du ſeptième jour eſt d'une date auſſi ancienne que la terre, & qu'il a ordonné l'exacte célebration de chaque ſeptième jour, parmi les Hébreux, long-tems avant que les Payens euſſent aſſigné aux planetes & aux jours de la ſemaine les noms qu'on donne encore aux uns & aux autres. D'où il ſuit qu'on ne doit regarder ni la ſemaine ſabbatique des Hebreux, ni celle des Chretiens, qui eſt la même, comme une imitation de la

ſemaine planétaire des Payens, qui eſt poſtérieure à l'autre. LA DIVINATION.

Les Romains n'ont connu que fort tard l'ordre de la ſemaine, & le culte des ſept planétes. Ils avoient par chaque mois trois jours diſtingués, qui étoient les Calendes, les Nones, & les Ides. Les Calendes ou la convocation de la néoménie étoient le premier jour du mois. Les Nones arrivoient le cinq, à l'exception des mois de Mars, Mai, Juillèt, & Octobre, où elles arrivoient le ſept. Les Ides le treizième, à l'exception des quatre mêmes mois, où elles tomboient au quinze. Tous les autres jours ſe comptoient par leur degré d'éloignement à l'égard des Nones, des Ides, ou des Calendes qui devoient ſuivre immédiatement. Calendrier des Romains ſans ſemaine.

Les Athéniens, même après la réformation faite à leur calendrier par Méthon, ſuivoient encore la coûtume de compter leur premier mois en fixant le commencement de l'année au ſolſtice d'été, coûtume qu'ils tenoient des Egyptiens leurs peres. Calendrier des Grecs ſans ſemaine.

... Primæva Meton exordia ſumpſit ab anno
Torreret rutilo Phabus cum ſidere cancrum.
Feſtus Avienus.

Mais les Grecs qui avoient reçu d'Egypte cet uſage n'auroient pas manqué d'être

LE CIEL POETIQUE.

fidéles à la diviſion de la ſemaine, & à la pratique importante d'honorer chaque jour une certaine planéte, ſi l'Egypte dès lors avoit fait de ces planétes la demeure d'autant de dieux. Or les Athéniens, quoiqu'originaires de Saïs, & la plûpart des Grecs qui, au rapport d'Iſocrate *, avoient reçu des Athéniens la forme de leur religion & de leurs principaux uſages, au lieu de compter les mois par ſemaines, les diviſoient en trois décades qu'ils appelloient le mois *commençant*, le mois *moyen*, & le mois *finiſſant* (a). Chaque jour étoit enſuite nombré par le rang qu'il tenoit dans la décade.

* *In panegyrico.*

A ces preuves ſenſibles de la nouveauté du culte des planétes, ajoûtons-en une autre tirée de la nouveauté même des dieux qu'on y honoroit; & ſur-tout de la nouveauté du tems où l'on a commencé à les loger dans les planétes.

Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure, ſont à la vérité des dieux inventés à l'occaſion & à l'imitation de ceux d'Egypte. Les ſymboles Egyptiens ayant été tranſportés d'un pays dans un autre, chacun les a interprêtés à ſa façon. Chaque nation a cru y voir des héros de

(a) ἱσταμένῳ, μεσοῦντος, φθίνοντος. *Potter's antiquitty, tom.* 1. *c.* 25.

son pays : ainsi Osiris est devenu Marnas en Palestine, Moloc chez les Ammonites, Baal en Syrie, Jupiter en Gréce : & d'un seul signe diversement présenté, il s'est formé plusieurs dieux. LA DIVINATION.

Mais ce ne fut que long-tems après la naissance de ces nouveaux dieux, qu'on s'avisa de leur assigner des places dans les planétes. Après leur avoir donné un tems raisonnable pour éclore, il faut leur donner une certaine durée pour être connus. Ce n'est qu'avec le tems que le culte a pu s'en établir, s'illustrer, passer d'un pays à l'autre, ensorte qu'on ait pu les connoître tous, & les fêter par-tout.

Le Jupiter Grec étoit originairement la même chose qu'Osiris : mais il avoit acquis en Gréce de nouveaux noms, de nouvelles parures, une autre généalogie, & une toute autre histoire. Il faisoit d'ailleurs plus de bruit dans le monde que l'Osiris Egyptien, dont le culte étoit borné aux environs du Nil. La Vénus Orientale étoit la même qu'Isis dans son principe : mais un nouveau nom & de nouvelles fonctions en avoient fait une nouvelle divinité plus connue qu'Isis. Le Marcol ou le Mercure des Chananéens, n'étoit qu'Anubis ou la canicule dans l'exacte vérité. Mais il s'accrédita tellement sous la forme

LE CIEL POETIQUE. de dieu du commerce, que l'aboyeur avec ſa tête de chien paroiſſoit, en comparaiſon, une divinité riſible. Voilà donc ſix dieux au lieu de trois. Les Egyptiens & les Orientaux étoient aſſez en peine de trouver place à ces dieux, auxquels ils ne pouvoient honnêtement interdire l'entrée de leurs temples. Oſiris étoit en poſſeſſion du ſoleil. Le trône étoit rempli. Iſis avoit la lune en partage, & Anubis logeoit de tout tems dans la canicule. Comment s'y prendre pour contenter Jupiter, Mars, Mercure, & tels autres dieux qui, pour être de nouvelle datte, ne laiſſoient pas d'être importans, à force d'être prônés par des nations puiſſantes, & chantés par des poëtes célébres? On n'ira pas pour leur faire place, déloger ceux qui occupent le ſoleil, la lune, & les conſtellations. Mais on peut introduire ces nouveaux venus dans les planétes. Ce ſont des poſtes qui vaquent : & par ce moyen, chacun ſera content de ſon ſort. C'eſt ainſi que Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure groſſirent avec le tems l'armée céleſte. Mais ce ne fut que fort tard, & long-tems après que la mythologie Grécque & Latine eut pris figure, qu'on s'aviſa de régler les départemens de nos cinq divinités de nouvelle créa-

tion, en leur assignant les cinq petites planétes pour demeure. Ce n'est que fort tard qu'on commença à faire des observations astronomiques sur ces planétes : à plus forte raison la dévotion aux puissances qu'on y loge, & l'usage d'en assigner les noms aux jours de la semaine, sont-ils d'une antiquité peu reculée. LA DIVINATION.

Toute cette distribution étant de beaucoup postérieure à la naissance des dieux d'Egypte, il n'est pas étonnant qu'on se soit entièrement écarté de l'ancien usage des symboles en employant dans l'écriture astrologique un cercle pour désigner le soleil, & un croissant pour désigner la lune. Dans le premier usage de ces figures, le cercle ou le soleil ne signifioit point le soleil, mais Dieu. Il en étoit l'énigme, & le nom de cercle ne signifioit autre chose dans son origine, que l'énigme par excellence. La figure d'un croissant ne signifioit point la lune, mais la néoménie, la convocation du premier jour du mois. De même le T qu'on met sous la planéte de Vénus, & le caducée qu'on donne à Mercure, n'étoient originairement que la mesure de la crûe du Nil, ou l'avertissement d'y prendre garde. Mais ici ces deux attributs se prennent

LE CIEL POETIQUE.

l'un pour la marque d'un ambaſſadeur céleſte, l'autre pour le mal enchaîné: ſignifications imaginées dans des tems poſtérieurs, & entièrement éloignées de la viſible intention des ſymboles. Ainſi tout concourt à nous montrer combien le culte des planétes eſt nouveau, & que la ſemaine ſabbatique des Hébreux, l'a devancé de beaucoup.

Les rèveries de l'aſtrologie judiciaire, & les horoſcopes tirées de l'aſpect des planétes, étoient, il eſt vrai, en uſage parmi les Egyptiens dès le tems d'Herodote : mais cette époque eſt poſtérieure de mille ans à celle de Moïſe. Ce qu'on peut inférer du témoignage d'Herodote & de quelques autres, c'eſt que la nation Egyptienne étant conſtante dans ſes pratiques, malgré la bizarrerie des explications qu'elle y donnoit, il y a lieu de croire que les Egyptiens dans la plus haute antiquité, comptoient leurs jours de ſept en ſept. Quoique les Grecs du tems d'Homère & d'Héſiode ne connuſſent pas encore l'ordre ni les noms des planétes, & qu'ils diſtribuaſſent leur mois en trois décades de jours, cependant Euſebe* rapporte pluſieurs vers de ces deux poëtes qui montrent que les Grecs mêmes avoient quelque reſpect

* *Præp. Ev. lib. 13.*

pour le ſeptième jour (*a*). Mais d'où peut venir cet uſage ? Comment ſur-tout le nombre de ſept a-t-il pris faveur chez les Egyptiens ? le doivent-ils aux Hébreux ? les Hébreux le tiennent-ils d'eux ? Ce ſont deux choſes également fauſſes. LA DIVINATION.

Les Egyptiens ayant mieux conſervé les premiers uſages de la plus haute antiquité que les autres peuples payens, il en arriva, & ſans deſſein de leur part, qu'ils réglèrent leur aſtronomie & l'ordre de leurs jours en comptant par ſept, comme on faiſoit du tems de Noé *, & du tems d'Adam même. Ils ſuivoient un uſage dont ils ignoroient la raiſon. Ils le pervertirent enſuite en cherchant, avec tous les autres peuples, la raiſon de ce nombre de ſept dans le nombre des planétes, qui ſe trouvant le même, leur parut avoir rapport à cet ordre de la ſemaine, quoique ces choſes ne tinſſent l'une à l'autre que par un fil imaginaire.

* *Geneſ.* 8: 10. & 12.

Remontons encore ici du compoſé au ſimple. C'eſt l'ordre de la nature. Les Egyptiens, & peut-être beaucoup d'autres Orientaux, comptoient, j'en conviens, la ſuite de leurs jours par le nombre de ſept perpétuellement réitéré. Laiſſons-là les folles idées que leurs

(*a*) ἑπτὰ ἡμέρας, *dies ſacer*.

LE CIEL POETIQUE.

docteurs ajoûtèrent à cette pratique pour en rendre raiſon. Plus ils ont dit & fait d'extravagances à l'occaſion de cette pratique, comme à l'occaſion de pluſieurs autres, plus ils montrent que les explications ſont l'ouvrage de gens qui n'y comprennent rien ; mais que la pratique priſe en elle-même dans ſa ſimplicité, leur venoit de plus haut.

C'eſt donc encore ici que la fable rend hommage à la vérité, & que Moïſe nous donne ſeul le vrai dénoûment, ou la raiſon primitive de ce nombre de ſept uſité chez les Egyptiens, chez les Hébreux, dans le paganiſme, & chez les Chrétiens.

Tandis que toutes les nations s'égaroient en adorant des hommes morts, ou en adorant le ſoleil, ou le ciel, ou le monde même comme un Dieu éternel ; le peuple dépoſitaire des promeſſes, reçut ordre de renouveller l'ancienne façon de compter les jours, & de ſanctifier le ſeptième de chaque ſemaine, tant par l'abſtinence de tout travail manuel, que par la conſidération des œuvres de Dieu ; parce que cette manière de compter les jours & de les employer, étoit une profeſſion expreſſe de la création du ciel, de la terre, du ſoleil, en

un mot de la nature entière ; & en même temps la condamnation la plus publique du polythéisme * des nations. *Vous travaillerez*, leur dit le Seigneur, *& vous ferez toute votre œuvre durant six jours. Mais le septième jour est le repos de l'Eternel votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre en ce jour-là. Car en six jours le Seigneur a fait les cieux, la terre, la mer, & tout ce qui y est contenu*, & a cessé le septième jour de produire de nouveaux êtres ; *c'est pourquoi l'Eternel a béni le jour du repos & l'a sanctifié* ou *se l'est réservé.*

LA DIVERSITÉ NATION.

* Pluralité des dieux.

Quelle prudence & quelle dignité tout à la fois dans cette police qui distingue (*a*) le peuple de Dieu de tous les autres, qui l'attache à Dieu spécialement, qui le rappelle perpétuellement à la vraie origine de tout, & le munit par le mémorial toûjours nouveau de l'ouvrage des six jours & de la consécration du septième, contre les erreurs des idolâtres qui adorent la créature ; contre les erreurs des athées qui méconnoissent le Créateur ; & contre les erreurs des déistes qui préfèrent l'incertitude de leur raisonnement aux lumières de la révélation primitive.

(*a*) *Signum inter me & vos.* Exod. 31 : 13.

LE CIEL POETIQUE.

IX.

Origine & fauſſeté des Sibyles.

C'eſt encore par un abus ſenſible de l'aſtronomie, ou de l'uſage de conſulter certaines étoiles, que s'introduiſirent les oracles des Sibyles. La moiſſon a toûjours été le grand objèt des déſirs & de l'attention de tous les peuples. Ainſi pour régler l'amendement de leurs terres, leur labour, leurs ſemailles, & les autres opérations qui intéreſſent le corps de la ſociété, ils avoient l'œil ſur la Vierge qui porte l'épi, & qui eſt la marque du tems de la moiſſon. Ils obſervoient de combien le ſoleil en étoit éloigné : & l'uſage univerſel à cet égard, étoit de recourir à la Vierge & de la conſulter: langage auſſi ſenſé que la pratique même qu'il exprimoit. On donnoit d'abord à cette conſtellation le nom de Shibyl Ergona (*a*), *l'épi rougiſſant*, parce que c'eſt la circonſtance préciſe qu'on attend pour faire la moiſſon ; & que la moiſſon meurit lorſque le ſoleil s'avance vers cet amas d'étoiles.

(*a*) De שבל *shibul*, ou שבלת *shibbolet*, *Spica* : & de ארגונא. Dan. 5 : 7. Ergoné *purpura*. L'épi de pourpre, *Spica rubeſcens*.

Enſuite on lui donna tantôt le nom de Sibyle, tantôt celui d'Erigone. Ce nom d'Erigone rendu en grec par celui d'Erytra qui y répond, & qui ſignifie rouge, donna naiſſance à la Sibyle Erytréenne. On la conſultoit ſans doute avec profit, & ſes réponſes étoient fort juſtes pour régler le labourage, tant qu'on la prit pour ce qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, pour un amas d'étoiles ſous lequel le ſoleil ſe plaçoit au tems qui faiſoit rougir l'épi, & amenoit la moiſſon : & c'eſt parce que la moiſſon des Egyptiens n'arrivoit point ſous ce ſigne, mais ſous le bélier, & ſous le taureau, que l'Egypte courroit aux oracles d'Ammon ou d'Apis, & chériſſoit ſi ſpécialement *Iſis* avec les cornes d'une geniſſe, ancienne annonce de leur moiſſon ; au lieu que tout l'Orient conſultoit la Sibyle Erytréenne pour s'aſſurer d'une bonne recolte. Ce langage donna matière aux fables. Cette fille changée de ſigne en prophéteſſe avoit eu la plus parfaite connoiſſance de l'avenir, puiſqu'on la venoit queſtionner de toute-part. L'extrême méchanceté des humains l'avoit enfin contrainte à quitter leur ſéjour, pour aller prendre dans le ciel la place qui lui étoit dûe. Bien des pays s'attribuèrent l'honneur d'avoir

LA DIVINATION.

LE CIEL POETIQUE.

donné le jour à la Sibyle, & pour une il ſeroit aiſé d'en trouver ſept. Par la ſuite toutes les prédictions qui avoient cours, & parmi leſquelles on trouve quelques traits des prophéties faites au peuple de Dieu, paſsèrent pour être les réponſes de ces Sibyles (*a*).

X.

L'origine & la puiſſance des Taliſmans.

Les erreurs comme les vérités ſe tiennent par la main, & viennent les unes à la ſuite des autres. Le culte des ſignes céleſtes & des planétes une fois introduit, on en multiplia les figures, pour aider la dévotion des peuples, & pour la mettre à profit. On faiſoit ces figures en fonte & en relief, aſſez ſouvent par manière de monnoye, ou comme des plaques portatives, qu'on perçoit pour être ſuſpendues par un anneau au cou des enfans, des malades, & des morts. Les cabinets des antiquaires ſont pleins de ces plaques ou amulettes qui portent des empreintes du T, ou du ſoleil, ou de ſes ſymboles, ou de la lune, ou des autres planétes, ou des différens

(*a*) Voyez à ce ſujèt les excellentes remarques du P. Catrpu ſur la ſixième Eclogue de Virgile.

ſignes

signes du zodiaque. En Orient ces figures se nommoient Tſelamim, *des images* (a). C'eſt ce que nous nommons des Taliſmans : mais taliſman eſt un grand mot qui en impoſe encore faute d'être entendu. LA DI NATION

La peinture & la ſculpture inventées pour inſtruire les hommes & pour aider la piété, n'ont que trop ſervi à la ruiner. L'intérêt & la cupidité firent valoir à l'excès toutes ces petites figures des planétes & des différens aſtres. Ceux qui les portoient ſur eux ne pouvoient pas douter, au ſortir d'une maladie, qu'ils ne leur duſſent leur rétabliſſement. On obſerva ſur-tout qu'elles avoient une force étonnante, & devenoient des préſervatifs de longue durée quand elles avoient été fabriquées au moment précis du lever de l'aſtre qu'elles repréſentoient. Tout le ſuc de l'influence s'y étoit venu loger. Si par hazard elles ne réuſſiſſoient pas, on trouvoit géométriquement la vraie raiſon de leur affoibliſſement dans l'interſection des lignes d'activité d'une puiſſance ennemie, & cette apparence de ſavoir rendit les dévotions encore plus précautionnées. Les taliſmans eurent long-tems la vogue. Des bagatelles qui promettent beaucoup, & qui coutent

(a) De צלם *tſelem*, vient צלמים *tſ*

LE CIEL POETIQUE.

peu, prennent aiſément faveur parmi le peuple, & préſentées encore aujourd'hui ſous le beau nom de figures *conſtellées*, elles font ſouvent illuſion à des gens qui ſe croient d'un ordre fort ſupérieur au peuple.

La plus légère conformité avec l'aſtre ou le dieu en qui on avoit confiance, une petite précaution de plus, une légère reſſemblance plus ſenſible, faiſoit préférer une image ou une matière à une autre. Ainſi les images du ſoleil pour en imiter l'éclat & la couleur, devoient être d'or. On ne doutoit pas même que l'or ne fût une production du ſoleil. Cette conformité de couleur, d'éclat, & de mérite en étoit la preuve ſenſible. Le ſoleil devoit donc mettre ſa complaiſance dans un métal qu'il avoit indubitablement engendré, & ne pouvoit manquer d'arrêter ſes influences dans une plaque d'or où il voyoit ſon empreinte, & qui lui avoit été religieuſement conſacrée au moment de ſon lever.

Par un raiſonnement ſemblable, la lune produiſoit l'argent & favoriſoit de toute l'étendue de ſon pouvoir les images d'argent auxquelles elle tenoit par les liens de la couleur, de la génération, & de la conſécration.

Bien entendu que Mars ſe plaiſoit à voir ſes images quand elles étoient de fer. C'étoit-là ſans doute le métal favori du Dieu des combats. Par une extenſion de ce beau raiſonnement, les autres planétes eurent auſſi l'intendance de quelques matières métalliques. Vénus eut le cuivre, & c'étoit bien le moins qu'on pût attendre de cette déeſſe, puiſqu'il ſe trouvoit en abondance dans l'île de Chypre dont on ſavoit très-bien qu'elle chériſſoit extrêmement le ſéjour. Le langoureux Saturne fut prépoſé aux mines de plomb. On ne délibera pas long-tems ſur le lot de Mercure. Un certain rapport d'agilité lui fit donner en partage le vif-argent. Mais en vertu de quoi Jupiter ſera-t-il borné à la ſurintendance de l'étain? Il étoit incivil de préſenter cette commiſſion à un dieu de ſa ſorte. C'étoit l'avilir. Mais il ne reſtoit plus que l'étain. Force lui fut de s'en contenter. Voilà certes de puiſſans motifs pour aſſigner à ces dieux l'inſpection ſur tel ou tel métal, & une affection ſingulière pour les figures qui en ſont compoſées. Or telles ſont les raiſons de ces prétendus départemens, tels ſont auſſi les effets qu'il en faut attendre. LA DIVINATION.

LE CIEL POETIQUE.

XI.

Les influences climactériques.

L'eſprit de l'homme toûjours plus promt à tirer les conſéquences juſtes d'un faux principe, qu'à s'aſſurer de la vérité du principe même, n'eut pas plûtôt imaginé entre les métaux & les planétes ce rapport frivole & uniquement fondé ſur le caractère des dieux qu'il y avoit logés, que voyant un métal abonder dans un pays & un autre dans un autre climat, il conclut tout de ſuite que la planéte qui ſans doute y favoriſoit la génération du métal, préſidoit à tout le climat. Chaque contrée eut donc ſa planéte dominante, dont on étendit le pouvoir aux planétes, aux animaux, aux inclinations même de l'eſprit. Tout étoit plomb dans un pays. Tout étoit mercure dans un autre. Peu-à-peu le ſyſtême des planétes ſervit à rendre raiſon de tout. Tout fut ſoumis à un des ſept aſtres errants. Chaque membre du corps humain eut ſa planéte tutélaire. Chaque heure du jour eût la ſienne auſſi. Le nombre de ſept décidoit de tout. On faiſoit revenir de ſept en ſept les années, les mois, les jours, & les heures. Chaque ſeptième année, jour, ou heure,

étoit de conſéquence. Mais le retour de ſept fois ſept, qu'on nommoit le retour climactérique (*a*), étoit & eſt encore dans bien des eſprits, une année dangereuſe, un jour critique, une heure dont on ſe félicitoit d'être échappé. Les retours climactériques parurent des ſituations ou conjonctures importantes, capables d'influer puiſſamment ſur une maladie, ſur la condition des particuliers, ſur la fortune des princes, ſur le ſort des batailles, & ſur le gouvernement des états. Quand un évènement n'étoit point conforme aux impreſſions de la planéte dominante du climat, c'étoit la planéte de la ſemaine qui avoit pris le deſſus. Quand on ne pouvoit expliquer une choſe par la ſituation de la planéte du jour, on recouroit à la planéte horaire. De ces chimères & de beaucoup d'autres, dont on faiſoit ſonner bien haut la conformité avec quelque évènement, tandis que l'expérience journalière en démontroit le faux en cent autres cas, il ſe forma un ſavoir ténébreux qui eut cours, parce qu'il étoit propre à en impoſer par des noms Grecs ou Arabes, & à dupper des eſprits paſſionnés, par des promeſſes de longue

LA DIVINATION.

(*a*) De Κλίμαξ, *eſcalier tournant.*

LE CIEL POETIQUE.

vie, de grandeur, de richeſſes, & de ſanté. Les calculs faits avec une apparence de régularité, & annoncés par avance à ceux qui vouloient être inſtruits du retour climactérique, ont ſouvent jetté le trouble dans certains eſprits aux approches de ces momens, qui n'avoient réellement rien de privilégié, ni en bien, ni en mal: & la crainte de ce mal imaginaire a de tout tems donné la mort ou cauſé des inquiétudes accablantes, & des maladies très-réelles. Malheureux évènemens, qui, au lieu d'inſpirer de l'horreur pour tout ce qui s'appelle prédiction, ſervent encore de motifs aux eſprits prévénus pour perſévérer dans l'eſtime qu'ils font d'un art parfaitement illuſoire!

Il y a bien moins d'apparence de vérité dans le pouvoir qu'on prête à Saturne ou à Mars que dans celui qu'on attribue à la lune, qui eſt du moins très-propre à meſurer par ſes phaſes la durée des vents fâcheux ou favorables, & qui peut-être y contribue en quelque choſe, par les preſſions diverſes de ſon tourbillon ſur le nôtre. Or les remarques de nos pêcheurs, celles de nos jardiniers judicieux, celles des chirurgiens ſincères, & mille épreuves faites & réitérées avec ſoin depuis

quelques années par Meſſieurs de l'Académie des Sciences, & par d'autres perſonnes infiniment précautionnées & attentives, nous ont convaincu que la lune n'avoit ni chaleur, ni action d'aucune eſpéce ſur la génération d'aucun animal terreſtre ou aquatique, ni ſur la génération ou altération de quoi que ce ſoit qui vive ou qui végéte. Que devient donc la malignité de Saturne, l'aſpect favorable de Vénus, & les richeſſes de Mercure? Toutes ces diſtinctions, tous ces arrangemens ſont une ſuite miſérable du caractère & des inclinations des dieux que l'Egypte, la Phénicie, & la Gréce ont imaginés dans certains aſtres où l'on avoit autant de droit d'imaginer le contre-pié. Toutes les pratiques fondées ſur cette perſuaſion ne peuvent donc être que des ſuperſtitions qui font tort à la piété, aux ſciences, & à la ſociété; à la ſociété, puiſqu'elles la gènent en pure perte; aux ſciences, puiſqu'elles en empêchent le progrès en nous occupant de cauſes qui n'opèrent rien; à la piété, puiſque ſans être idolâtres nous ne laiſſons pas de faire encore des actes d'idolâtrie; & qu'après avoir renoncé à tous ces dieux de l'antiquité, nous n'abjurons pas les vertus & les opérations dont ils avoient introduit la créance. LA DIVINATION.

LE CIEL POETIQUE.

XII.

L'origine de l'Alchymie.

Dans la perſuaſion où l'on étoit que chaque planéte engendroit ſon métal, on alla par degré juſqu'à dire qu'une planéte étant plus puiſſante qu'une autre, le métal engendré par la plus foible ſe convertiſſoit en un autre métal ſous l'impreſſion de la plus puiſſante. Ainſi le plomb, vrai métal & tout auſſi parfait en ſon eſpéce qu'un autre en la ſienne, mais demi-métal ſelon nos aſtrologues; production manquée & demeuré imparfaite par la débilité de Saturne, ſe convertiſſoit en cuivre ſous l'aſpect de Vénus, en argent ſous les traits de la lune, & enfin en or ſous certains regards du ſoleil. De folie en folie nous arrivons à celle des Alchymiſtes qui donnèrent & donnent encore aux ſept métaux les noms des ſept Planétes; & qui non contens de croire la génération & la converſion des métaux, plus ou moins avancée ſous les impreſſions ſucceſſives des planétes, s'avisèrent eux-mêmes de vouloir trouver des moyens pour diligenter cette génération ou cette converſion que les planétes achevoient trop lentement à leur gré.

La nature & les experiences leur offroient cent moyens de ſe detromper de leurs fauſſes idées. Dans les lieux où il y avoit eu autrefois des mines abondantes, on n'en voyoit point reparoître de nouvelles. Depuis que les fréquens voyages des Phéniciens dans l'Andalouſie eurent épuiſé les mines d'or & d'argent qui étoient autrefois dans le voiſinage du Guadalquivir, & que l'avidité des Romains eut balayé les reſtes qui avoient pu échapper aux Tyriens; le ſoleil & la lune ne luiſoient pas moins ſur l'Eſpagne que dans les premiers ſiécles du monde. Ces planétes n'étoient pas devenu plus impuiſſantes en ce pays que dans les autres où nos Alchymiſtes leur faiſoient tout recuire. La longue inaction du ſoleil en Eſpagne leur montroit aſſez que l'or du Chili ou de la Chine, n'eſt ni cuit ni engendré par cet aſtre. Mais comme ils doivent l'entrepriſe de la converſion des métaux aux principes d'une phyſique qui regarde la matière comme une pâte également propre à former de l'or ou de l'eau, & tout ce qu'on en veut tirer; quand nous en ſerons à l'examen des principes & des tentatives de cette phyſique, il ſera alors plus à propos qu'ici de montrer que la main des Alchymiſtes n'eſt pas plus opé-

LA DIVINATION.

LE CIEL POETIQUE.

rante en productions de métaux que Saturne, ou Jupiter, ou le soleil même, dont les foibles talens, à cet égard, sont à présent plus que suffisamment connus.

XIII.

Les Evocations.

Il me reste à chercher l'origine d'un art bien plus important que tous ceux qui précédent. C'est la nécromancie, l'art d'évoquer les morts, & de les faire parler. On ne sera pas fâché de trouver ici la clé des langues occultes, ni de savoir comment on s'y prenoit pour interroger l'enfer, & pour converser avec les démons. Ceci est tout-à-fait curieux. C'est le fin de la magie.

Le respect pour le corps de l'homme, qu'on savoit être destiné à un meilleur avenir, & à sortir un jour de la poussière, portoit les premiers peuples à enterrer les morts avec bienséance, & à joindre toûjours à cette triste cérémonie, des souhaits & des prières qui étoient l'expression ou la profession de leur attente. Les hommes du commun étoient enterrés & pleurés au moins par leurs familles. Les villes entières venoient répandre des larmes sur le tombeau des grands hommes qui s'étoient distingués ou par un gou-

vernement ſage, ou par la chaſſe donnée aux bêtes féroces, ou par quelque invention utile, ou par d'autres ſervices. Le lieu de la foſſe étoit marqué par une pierre qu'on y élevoit ſuivant l'uſage de déſigner tous les endroits chéris ou illuſtrés par quelque évènement memorable, en y érigeant (*a*) une colone, ou ſimplement une pierre qui attirât les yeux par ſa ſituation. Les familles ou les peuples entiers, ſelon l'intérêt qu'on y pouvoit prendre, s'aſſembloient auprès de ces pierres, après l'année révolue, faiſoient des libations d'huile ou de vin ſur la pierre, ſacrifioient & mangeoient en commun. Ils commençoient tous leurs ſacrifices par remercier Dieu, comme nous le faiſons encore, de leur avoir donné la vie, & de multiplier tous les jours en leur faveur la nourriture néceſſaire (*b*). Ils le louoient enſuite de leur avoir donné des hommes utiles, & des exemples à ſuivre, (pratique à laquelle nous ſommes demeuré fidéles:) ou bien ils glorifioient Dieu de ce qui faiſoit l'objet particulier de chaque ſolemnité & du travail de chaque ſaiſon. Les aſſemblées funébres étoient LA DIVINATION.

(*a*) Voyez *Geneſ.* 28: 17. & 18.

(*b*) *Hæc omnia, Domine, ſemper bona erunt.*

LE CIEL POETIQUE.

les plus fréquentes, parce qu'on mouroit tous les jours, & qu'on les renouvelloit d'année en année. Non seulement elles étoient les plus ordinaires, mais en même tems les plus régulières; parce que la tristesse qui en étoit inséparable, en banissoit la licence qui défigura les autres fêtes, même avant l'introduction de l'idolâtrie. On commença par introduire dans celles-ci des embellissemens arbitraires, & sur-tout des représentations propres à l'objèt de la fête, occasion naturelle de bien des désordres. Nous en avons vû des exemples dans les fêtes d'Osiris, d'Isis, & de Saturne.

Tout étoit simple dans les anciennes fêtes. On s'assembloit sur un lieu élevé & remarquable. On y faisoit une petite fosse pour y consumer par le feu les entrailles des victimes. On faisoit couler le sang dans la même fosse. Une partie des chairs étoit présentée aux ministres du sacrifice. On faisoit cuire & on mangeoit le reste des chairs immolées, en s'asseyant auprès du foyer. Peu-à-peu & sur-tout depuis l'introduction de l'idolâtrie, on s'éloigna de cette simplicité. Les symboles qui y avoient donné naissance frappant les yeux, ou par la beauté, ou par la singularité de leur figure, on prit

goût aux décorations, & on y chercha de jour en jour de nouveaux rafinemens. Au lieu de s'aſſeoir ſur l'herbe, on s'aſſit ſur des peaux, ſur des tapis, & enfin ſur des lits élevés, & magnifiquement couverts. Au lieu d'un foyer creuſé en terre, on éleva une table qu'on nomma Autel, ou du moins un grand vaſe poſé ſur un magnifique ſupport * pour recevoir le feu & une partie de la victime qu'on y jettoit avec une poignée d'encens, ce qui ſurmontoit la mauvaiſe odeur du ſang & des graiſſes brûlées. Chaque fête eut inſenſiblement un cérémonial particulier, des repréſentations propres, un autel d'un caractère déterminé. Cet autel étoit environné de feuillages & les feuillages changerent bientôt comme la forme des autels, ou comme les feuillages ſignificatifs, qu'on joignoit aux figures. Dans une telle fête, il falloit un couronnement de feuilles de chêne; dans un autre, un tour de branches de myrte. L'autel devoit être de pierre, ailleurs de bois, une autrefois de ſimple gazon, ou d'un monceau de terre couronné d'un cordon d'herbes communes. Ce qui avoit été goûté dans une occaſion importante, paſſoit enſuite en uſage & en loi. Le nombre, les ca-

LA DITTE-NATION.

* Un népié.

LE CIEL POETIQUE.

ractères, & les hiſtoires des objets que les hommes prirent pour des dieux, donnèrent lieu enſuite à cent variétés qui parurent des rits fort importans, & des précautions néceſſaires. Qui eût manqué à un ſeul point du cérémonial preſcrit, il n'y avoit pas moins que la peſte ou la famine à craindre. Quand les dieux irrités n'envoyoient qu'une tempête paſſagère, ou quelque bête furieuſe, on étoit quitte de ſa faute à bon marché. Chaque fête ayant ſon ſervice & ſes décorations propres, eut un nom particulier. Il n'en fut pas de même des aſſemblées mortuaires: rien n'y changea. Elles étoient ſans joye & ſans parures. On continua à y pratiquer ce qui s'étoit toûjours fait. Les familles en enterrant leurs morts, étoient accoûtumées à une rubrique commune qui ſe perpétua. C'eſt donc ſurtout dans le ſacrifice des funérailles qu'on peut retrouver le gros des uſages de la première antiquité. On continua à y faire une foſſe, à y verſer du vin, de l'huile, ou du miel, ou du lait, ou d'autres liqueurs d'uſage, à y faire couler enſuite le ſang des victimes (a), à en

(a) *Inferimus tepido ſpumantia cymbia lacte*
Sanguinis & ſacri pateras. Æneid. 3.
Voyez les mêmes cérémonies dans l'anniverſaire d'Anchiſe. *Æneid.* 5.

rôtir les chairs, & à les manger enſemble en s'aſſeyant au tour de la foſſe ou du foyer, & en s'entretenant des vertus de celui qu'on regrettoit. Ces aſſemblées continuèrent à porter l'ancien nom qu'on donnoit à toutes les convocations ſolemnelles. LA DIVINATION.

Tandis que les autres fêtes, en conſéquence de la diverſité des cérémonies, ſe nommoient Saturnales, Dionyſiaques, Palilies, ou autres, les aſſemblées mortuaires ſe nommèrent ſimplement *les Manes* (a): c'eſt-à-dire, la convocation, ou le réglement. Les *Manes* & les *Morts* devinrent ainſi deux mots ſynonimes, ou qu'on prenoit indifféremment l'un pour l'autre: & comme ce qui donnoit le nom aux fêtes étoit devenu partout l'objèt d'un culte inſenſé, les *manes* ou les *morts* devinrent ainſi l'objèt révéré dans les cérémonies mortuaires. La facilité étrange avec laquelle on diviniſoit les moindres parties de l'univers, donne lieu de concevoir comment on prit l'habitude d'adreſſer des prières, des vœux, & un culte religieux, à des morts qu'on avoit aimés, dont on célébroit les louan-

(a) De מנים *manim & diſtributiones, vices, reditus, ſolemnitas.* On donnoit ce nom aux figures ſymboliques. Il demeura ſur-tout à l'image du mort qui caractériſoit une aſſemblée funèbre.

LE CIEL POETIQUE.

ges, & qu'on croyoit jouir des lumières les plus pures, après s'être dépouillés, avec le corps, des foiblesses de l'humanité.

Les anciens sacrifices n'étoient pas seulement eucharistiques. Dès le tems qu'on honoroit encore le Très-haut, ils étoient regardés comme une alliance qu'on faisoit avec lui, & par laquelle on s'engageoit à lui être fidéle. Cette idée étoit magnifique, touchante, & instructive. Je n'en rapporterai ici ni les raisons, on les sent, ni les exemples, toute l'Ecriture en est pleine. Rien n'étoit plus capable d'annoblir les fêtes, & de tenir les peuples dans de grands sentimens de respect & d'amour, que la pensée d'aller paroître devant le Seigneur, de contracter & de converser avec lui.

L'idolâtrie altéra cette persuasion : mais elle ne la détruisit pas. Tous les peuples en sacrifiant, soit aux dieux qu'ils s'étoient faits, soit aux morts dont la mémoire leur étoit chère, croyoient faire alliance avec eux, s'entretenir avec eux, manger avec eux familièrement. Mais cette familiarité les occupoit sur-tout dans les assemblées mortuaires où ils étoient encore pleins du souvenir des personnes qu'ils avoient tendrement aimées, & qu'ils croyoient toûjours sen-

ibles aux intérêts de leur famille & de leur patrie. LA DIVINATION.

Nous avons remarqué ci-devant de quelle façon la cupidité & l'ignorance ayant rendu tous les hommes indifférens pour la juſtice, les avoient trompés ſur l'objèt de leur culte, & avoient enſuite converti tout ce qui en faiſoit partie en autant de moyens d'être ſoulagés dans leurs maladies, ou d'être inſtruits & précautionnés pour l'avenir dans tout ce qu'ils entreprenoient. Tout leur parloit dans la nature. Les oiſeaux dans le ciel, les ſerpens, & les autres animaux ſur la terre, un ſimple bâton dans la main de leur miniſtre, & tous les inſtrumens de la religion étoient autant d'oracles ou de ſignes prophétiques. Ils liſoient dans les aſtres, & les dieux leur adreſſoient la parole, ou leur ſignifioient leur volonté d'un bout de la nature à l'autre. Cette religion avare & groſſière, qui n'alloit plus aux dieux que pour les queſtionner ſur des affaires d'intérêt, étoit tout auſſi curieuſe, & croyoit avoir droit d'être encore mieux ſervie dans les ſacrifices funébres que dans tous les autres. On y avoit affaire à des dieux amis, & qui ne pouvoient manquer par l'intérêt qu'ils prenoient encore à la proſpérité de leur

LE CIEL POLITIQUE.

famille, d'y faire connoître à tems ce qui pouvoit l'aider ou lui faire tort. Tout l'appareil des funérailles fut donc encore interprété comme celui des autres fêtes, & le tout ſe convertit en autant de moyens de divinations.

Les cérémonies des *Manes*, quoiqu'elles ne fuſſent que la ſimple pratique des aſſemblées des premiers tems, ſe trouvant, en tout point, différentes de celles qu'on obſervoit dans les autres fêtes, parurent être autant de façons particulières de converſer avec les morts, & d'obtenir d'eux les connoiſſances qu'on déſiroit. Hé! qui pouvoit douter alors que ce ne fût pour converſer familièrement avec ſes anciens amis, qu'on s'aſſeyoit autour de la foſſe où l'on avoit jetté l'huile, la farine, & le ſang de la victime, après l'avoir égorgée en leur honneur? Pouvoit-on douter que cette foſſe ſi différente des autels relevés vers le ciel, ne fût une cérémonie convenable, & particulièrement affectée aux morts? Il étoit évident que les morts prenoient plaiſir à ces repas & à ce qu'on verſoit ſpécialement pour eux dans la foſſe. Ils venoient ſans doute conſommer le miel, & les liqueurs qui y diſparoiſſoient: & ſi l'on ſe contentoit de leur préſenter des

liqueurs, c'eſt que leur état de morts ne pouvoit s'accommoder de nourritures groſſières. On ſe repaiſſoit donc de cette idée folle, que les ombres venoient boire ou goûter ces liqueurs à longs traits, tandis que les parens mangeoient le reſte du ſacrifice ſur les bords de la foſſe. LA DIVINATION.

Après le repas pris en commun entre morts & vivans, venoit l'interrogation, ou l'évocation particulière de l'ame pour qui étoit le ſacrifice, & qui devoit s'expliquer. Chacun ſent qu'il y avoit un inconvénient à la cérémonie : c'eſt que les morts ne vinſſent en foule prendre part à cette effuſion dont elles étoient ſi avides, & ne laiſſaſſent rien à l'ombre chérie pour qui étoit la fête. On y remédia. Les parens faiſoient deux foſſes, l'une où ils jettoient du vin, du miel, de l'eau, & de la farine pour occuper le gros des morts ; l'autre où ils verſoient le ſang de la victime qu'on vouloit manger en famille. Ils s'aſſeyoient ſur le bord de cette dernière ; & ayant leur épée auprès d'eux, ils écartoient par la vûe de ce inſtrument le commun des morts peu ſenſibles à leurs affaires. Au contraire ils invitoient nommément le mort qu'on vouloit fêter ou conſulter. On le prioit de s'approcher. Les morts ne voyant pas là de ſûreté pe

LE CIEL POETIQUE.

eux, s'attroupoient par essains autour de la première fosse dont l'accès étoit libre, & abandonnoient honnêtement l'autre à l'ame privilégiée qui avoit droit sur l'oblation, & qui étoit au fait des affaires sur lesquelles devoit rouler la consultation.

Les questions des vivans étoient distinctes & faciles à entendre. Les réponses, quoique très-certaines, n'étoient ni si promptes, ni si faciles à démêler. Mais les prêtres qui avoient appris dans leur labyrinthe à entendre la voix des dieux, les réponses des planétes, le langage des oiseaux, des serpens, & des instrumens les plus muets, parvinrent aisément à entendre les morts, & à être leurs interprêtes. Ils en firent un art dont l'article le plus nécessaire, comme le plus conforme à l'état des morts, étoient le silence & les ténébres. Ils se retiroient dans des antres profonds. Ils jeûnoient & se couchoient sur les peaux des bêtes immolées. A leur réveil, ou après une veille plus propre à leur troubler le cerveau qu'à leur révéler les choses cachées, ils donnoient pour réponse la pensée ou le songe qui les avoient le plus frappés. Ou bien ils ouvroient certains livres destinés pour cet usage : & les premières paroles qui se présentoient à l'ouverture, étoient juste-

ment la prédiction attendue. Ou bien le prêtre, quelquefois le particulier qui venoit consulter, avoit soin, au sortir de l'antre, de prêter l'oreille aux premières paroles qu'il seroit possible d'entendre de quelque part qu'elles vinssent, & elles lui tenoient lieu de réponses. Ces paroles assurément n'avoient aucun rapport lié avec l'entreprise dont il étoit question: mais on les tournoit en tant de façons, & on les violentoit si rudement, qu'il falloit bien qu'elles se prêtassent quelque peu. Il n'étoit point du tout rare qu'il s'y trouvât une apparence de rapport. Souvent au lieu des moyens précédens, on employoit les sorts, c'est-à-dire, nombre de billets chargés de mots à l'avanture, ou de vers, soit connus, soit fabriqués nouvellement. Ces billets jettés dans une urne, le tout étoit bien remué, & le premier qu'on en tiroit, étoit gravement délivré à la famille affligée, comme un moyen de la tranquilliser. Les moyens de divination n'eurent point de fin. Presque toute la religion se convertit en autant de pratiques pour connoître l'avenir (*a*). Certains endroits s'accréditèrent plus que d'autres, & telle est l'origine des Oracles. LA DIVINATION.

(*a*) Voyez la dissertation de Vandale sur les Oracles. Voyez l'histoire des Oracles, & la réponse du P. Baltus.

LE CIEL POETIQUE.

Cette matière a été ſuffiſamment traitée par les ſavans. Il eſt ſuperflu de la reprendre.

Il eſt évident, pourra-t-on me dire, que les pratiques, dont on vient de parler, étoient tout-à-fait propres à répandre par-tout cette folle perſuaſion qui s'entretient encore parmi le peuple, qu'on peut converſer avec les morts, & qu'ils viennent ſouvent nous donner des avis. Mais quelle preuve a-t-on que ces pratiques ſi étranges, aient été communes autrefois?

Si je puis encore adminiſtrer à mes Lecteurs les preuves de cet uſage, ou plûtôt de cet abus ſi pervers du cérémonial funébre; j'aurai, ce me ſemble, très-ſuffiſamment fait voir que les opinions des hommes ſur les dieux, ſur les morts, & ſur les réponſes qu'on peut recevoir des uns & des autres, ne ſont qu'une interprétation littérale & groſſière qu'on a donnée à des ſignes très-ſimples, & à des cérémonies encore plus ſimples, qui tendoient à exprimer certaines vérités, ou à acquitter certains devoirs.

C'eſt parce que tous les peuples couroient en foule ſur les hauts-lieux pour y verſer le ſang des victimes dans une foſſe, & pour converſer avec tel ou tel mort,

en éloignant les autres par la vûe de l'épée, qu'il eſt ſi ſouvent & ſi expreſſément défendu aux Iſraëlites *de s'aſſembler ſur les lieux-hauts ;* ou, ce qui étoit ſouvent la même choſe, *de tenir leur aſſemblée auprès du ſang* (a), ou *de manger autour d'une foſſe arroſée du ſang des victimes.* LA DIVINATION.

L'uſage d'employer l'épée dans ces ſacrifices mortuaires pour ſe débarraſſer des ames qu'on ne vouloit pas évoquer, eſt atteſté dans le reproche que le prophéte Ezéchiel fait aux Hébreux d'avoir *mangé les chairs de leurs ſacrifices auprès du ſang qu'ils ont répandu, & d'avoir eu auprès d'eux leur épée dans ce repas abominable.* *. * *Ezechiel 33:25. & 26. Hebr.*

Homère plus ancien qu'Ezechiel, nous montre † les mêmes pratiques parmi les Occidentaux, & devient ici le commentateur de l'Ecriture. Ulyſſe voulant interroger ſur ſon retour en Itaque l'ame de Tirésias qui paſſoit pour être tout-autrement illuminée que le reſte des morts, commence par répandre dans une foſſe du miel, du vin, de l'eau, & de la farine, † *Odyſſ. A.*

(a) לא תאכלו על הדם *Lo thocelou wal haddam : non comedetis juxta ſanguinem*, ou *ſuper ſanguine*, ou *circa foſſam victimarum ſanguine conſperſam.* Les LXX. interprétes ſachant parfaitement que c'étoit-là ce qui attiroit le peuple ſur les hauts lieux, ont très-bien traduit cet endroit du Lévitique 19 : 26. & d'autres ſemblables, par ces mots : μὴ ἐδέσητε ἐπὶ τῶν ὀρέων, *Vous n'irez point manger ſur les montagnes.* Ici manger eſt la même choſe que ſacrifier.

LE CIEL POETIQUE. en l'honneur du commun des ombres, afin qu'en s'exerçant à l'écart, elles lui laissent le champ libre : puis il fait ailleurs une autre fosse où il verse spécialement en l'honneur de Tirésias le sang d'une victime choisie. *Il se tient ensuite sur le sang* (a), ou auprès de ce sang, *l'épée à la main. Il dissipe les ombres* legères qui en étoient avides, & empêche qu'elles n'en goûtent avant qu'il ait consulté Tirésias (*b*). Cette ame nommément évoquée arrive enfin : elle prie le héros de s'éloigner de la fosse, & d'ôter son épée dont la vûe l'épouvante, afin qu'elle puisse boire le sang versé en son honneur, & ensuite apprendre à Ulysse la vérité qui l'intéresse (*c*).

Cette divination, comme toutes les autres, étoit donc fondée sur le sens pervers qu'on donnoit à d'anciennes cérémonies très-simples & très-innocentes dans leur origine & qui devinrent autant d'actes d'idolâtrie, ou une occasion pro-

(a) Ἀνσῶθεν ἐφ' αἵματι φάσγανον ἴσχων.

(b) . . . . . Οὐδ' εἰῶν νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα αἵματος ἄσσον ἰμεν πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.

(c) Ἀλλ' ἀποκάζεο βόθρυ, ἀπίσχεο φάσγανον ὀξὺ αἵματος ὄφρα πίω, καὶ τοι νημερτέα εἴπω.

On trouve les mêmes usages dans le poëme de Silius Italicus.

Eductumque tene vaginâ interritus ensem.
Quacumque ante animos tendunt petere cruorem.
Dejice, &c.

chaine

chaine d'idolâtrie par la fausse interpré- LA DIVI-
tation qu'on y donna. Ainsi le tour que NATION.
prirent les cérémonies dans l'esprit des peuples, est une nouvelle preuve de la façon grossière dont ils ont personifié ou réalisé les symboles mêmes : & il résulte de tout ce que nous avons vû, que l'idolâtrie, l'astrologie, les augures, les évocations, & la magie, sont toutes pratiques également absurdes, également mensongères, produites par la fausse intelligence du crérémonial, occasionnées & entretenues par la cupidité des peuples, accréditées sans examen par un usage universel, & aidées par l'avarice des prêtres. Peut-être ceux-ci étoient-ils persuadés de l'excellence de leurs prédictions, qui ne pouvoient guères manquer d'avoir quelquefois une apparence d'accomplissement. Il est fort croyable que quand l'évènement les démentoit, ils se séduisoient eux-mêmes par l'intervention de cette foule de puissances toûjours appliquées à tout brouiller dans le monde, & qu'ils estimoient de très-bonne foi un art qui les mettoit à l'aise.

En réduisant l'idolâtrie & la divination qui ont si étrangement deshonoré la raison, à de pures illusions, causées par la cupidité & par l'ignorance, je suis bien

LE CIEL POETIQUE. éloigné de penſer que les malins eſprits n'ayent pas exercé ſur les hommes la meſure de pouvoir que Dieu leur a donnée ſelon les vûes impénétrables & toûjours adorables de ſa ſageſſe. Au contraire je ſuis très-convaincu de leur exiſtence, comme auſſi de leurs efforts pour notre ruine, & ſpécialement des vexations qu'il leur a été donné d'exercer ſur les corps des Energumènes pour la manifeſtation de la puiſſante grace du Sauveur. J'avoue de plus que Dieu a quelquefois permis aux eſprits de ténébres de répondre par quelques apparences équivoques aux déſirs des magiciens & des peuples ſéduits. Mais ce qu'il accordoit à des cupidités criminelles, en étoit la punition. Tous ces arts n'en ſont pas moins trompeurs (*a*), moins vuides de réalité, ni moins dépourvûs de régle, puiſqu'ils doivent tous leur naiſſance à l'oubli du ſens des premières inſtitutions qui ont été données aux hommes ſur le cours du ſoleil & de la lune, ſur le labourage, ſur les régles de la ſociété, & ſur la reconnoiſſance dûe à l'Auteur de tous les biens.

(*a*) L'Ecriture même nous fournit des preuves de l'impuiſſance des dieux & des ſupercheries de leurs miniſtres. Voyez l'Hiſtoire des Prêtres de Bel, dans Daniel.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIERES
du Tome Premier.

ACHaté ou Hecaté reine du ciel, *Page* 187.
Acheruſie (lac d') & l'Acheron, 124.
Acmon, 342.
Adonis & Achad, ſous la figure d'Oſiris, 174.
Agneau Paſcal. Pourquoi la défenſe d'en manger rien de crû, & den faire bouillir les chairs, 374. Pourquoi ſon ſang ſur les portes des Hébreux, 377.
Age (l') d'or, 351.
Allégories, (origine des) 28.
Alchymie (origine de l') 488.
Ammon, (Jupiter) 144. *& ſuiv.*
Amour, (le lieu d') 263. *& ſuiv.*
Amalcta, 180. La chevre Amaltée, 185.
Amazones, 77. & 206.
Amulettes, (premier uſage des) 384.
Andromède, (fable d') 318.
Angérone (l') des Romains. Fauſſement priſe pour la déeſſe du ſilence, 99.
Animaux ſacrés, 359. *& ſuiv.*
Animaux vivans ſubſtitués aux ſignes du zodiaque, 120. *&* 362.
Année ſolaire, 67.
Année civile, 74.
Année ruſtique ou l'ordre des travaux, 81.
Anniverſaires, (ſacrifices des) 73.

Anubis. L'étoile du chien. Origine de cenom. Figure d'Anubis, 42.
Anubis ou Iſis accompagnée d'une tortue ou d'un canard, ou d'un lézard, 245.
Aphrodité déeſſe des moiſſons, 183.
Apis & Mnévis, 366. & *ſuiv.*
Apollon, (l'Horus) 243. & *ſuiv.*
Apollon & les Muſes, 305. & *ſuiv.*
Arachné & Pallas. Leur démêlé, 213.
Argonautes, (expedition des) 324. & *ſuiv.*
Argus (fable d') 328.
Armée (l') des cieux, 172. & 173.
Arthémiſe, 192.
Aruſpicine, 443.
Aſſemblée des Juges, ou des Prêtres, annoncée par un Horus barbu, 345. & *ſuiv.*
Aſeroth, 181.
Aſtarté, déeſſe des troupeaux, 182.
Aſtrologie judiciaire (origine de l') 452.
Atergatis, reine des poiſſons, 182.
Athéné, 212.
Atlas; étymologie de ce nom, 262. & *ſuiv.* Déchargé par Hercule, 269.
Atlas, montagne, 265.
Atys (l') des Phrygiens eſt l'Oriſis d'Egypte, 196.
Augures, 432.
Auſtérités de l'idolâtrie, (origine des) 413.
Aviron (l') ſymbole du trépas, 73.
Auſpices, 437.
Autopſie des Myſtères, 399. & 417.

B

Baal ſous la figure d'Oſiris, 174.
Bacchanales: leur origine: raiſons de ce qui s'y pratiquoit, 231. & *ſuiv.*
Bacchantes; pourquoi ſurnommées Menades, Tyades, & Baſſarides, 236.
Bacchus, 224. confondu avec Nemrod, 230. Miracles de Bacchus, 240. & *ſuiv.*

Balſamine, 179.
Bananier, (plante du) ſymbole de la fécondité, ou d'une certaine ſaiſon, 64. *Voyez l'éclairciſſement, fin du Tom. II.*
Bélénus (le) des Gaulois, Horus, 250.
Bélier, (fête du) pourquoi ſi célébre en Egypte, 120. & 374.
Bélier, bouc, agneau, chevreau, pourquoi immolés chez les Hébreux, 374.
Bellérophon, (fable de) 316.
Belſamen, 175.
Bœuf, (culte du) 373.

C

Cabires (les) de Samothrace, 302.
Caducée de Mercure, ſon origine, 283.
Camille (le) des Etruſques, 281. & *ſuiv.*
Calliope, 154.
Canicule, ou le lever de l'étoile, appellée Seirius, 43. & 276. & *ſuiv.*
Canope; étymologie de ce nom, & les uſages des canopes, 58.
Caractères de l'écriture courante; quand & pourquoi inventés, 133. Leur nombre, leur progrès, *ibid.* Rejettés par les Chinois, 135. Prennent le deſſus ſur l'écriture Hieroglyphique, 136.
Caron, (la barque de) 127.
Celée, 411.
Cephée & Caſſiopée, (fable de) 319.
Cénotaphe; cercueil ſimulé, emploié dans les anniverſaires; ſource de pluſieurs divinités, 216.
Cerbère, ſes trois têtes, 128.
Cercle (le) du ſoleil, ſymbole de la divinité, 63. & 146.
Cérémonies ſymboliques emploiées pour conſerver le ſouvenir des grands évènemens, 103.
Cérémonies mortuaires, 123.
Cérès, (origine de) 405. Explication

des fêtes de Cérès, *ibid.*
Cham en Egypte, 32.
Char (le) du ſoleil, 177.
Chat, (le) 151.
Charites (les) ou les graces, 305. & *ſuiv.*
Chaſſes générales des anciens peuples; leur origine, 226.
Chimére, (la) 317.
Chouette de Minerve, 344.
Cherub, 350.
Ciel poëtique. C'eſt l'écriture ſymbolique dans ſon origine, 3.
Cimetiéres des Egyptiens, 126.
Circé, (fable de) 331.
Colchide, (la) 324.
Conſtellées, (figures) 481.
Coribantes, ſacrificateurs de Créte, 223.
Corne (la) d'abondance, 96. 101. & 185.
Crétois, (origine des) 217. Leur labyrinthe, *ibid.* Peuple Crétois partagé en trois claſſes, 220.
Croix en forme de Tau. Inſtrument à meſurer les crûes du Nil, 57. & 381.
Crone ou Saturne, 351. & 357.
Croiſſant de lune ſur la tête d'Iſis annonce les fêtes ou la néomenie, 80.
Culte religieux, 6. Comment décerné aux animaux & aux plantes, 143.
Culte cruel, 175. & 351.
Curettes, les laboureurs de Créte, 222.
Cybéle ou Rhæa. L'Iſis des Phrygiens, 195. & 218.

D

Dactyles, (les) les forgerons ou artiſans de Créte, 221.
Dagon dieu du labourage. Horus, 213. & *ſuiv.*
Dédale, (origine de) 291.
Déguiſement de ſexe. Pourquoi défendu par la loi de Moïſe, 205.
Dei, Deio, Deione, mere de l'abondance. Iſis. 187.
Delos, pourquoi ap-

pellée la retraite de Latone, 247.
Delphes, (oracle de) 311.
Déluge. Changemens qu'il cauſe dans toute la nature, 10. & 103.
Demeter, 189.
Diane ou Deione, ou Iſis. Pourquoi priſe tantôt pour la lune, puis pour la terre, & pour la femme de Pluton, *ibid.*
Dictynne, 186 & 187.
Dieu. L'idée de Dieu. confondue avec celle du ſoleil, & d'Oſiris, 142.
Dieux (les) des Egyptiens communiqués à l'Aſie & à l'Europe, 168.
Dieux, (les noms des) leur rapport avec la langue Phénicienne, 170.
Dieux, (généalogie des) 342.
Dionyſus, 224.
Divination, augures, oracles, &c. 429.

E

Ecriture ſymbolique, (invention de l') 25. Naiſſance de la peinture, 26. & 45. Origine de l'écriture ſymbolique, 29. Suite des ſymboles Egyptiens, 47. & 62.
Ecriture courante, (invention de l') 134.
Ecriture hiéroglyphique (l') conſervée dans le culte extérieur & dans les monumens publics, 136.
Ecriture Chinoiſe. Ses inconvéniens, 133.
Egypte, (tems des ſemailles & des moiſſons en) 22. Origine de la fauſſe durée des anciens rois d'Egypte, 251. & 279. Particularités de l'Egypte, 32.
Egyptiens, (précaution des) dans leurs ſépultures, 35.
Eleuſis, (myſtères d') 398.
Eliſées, (origine des champs) 126.
Endymion, 194.
Enchantemens, (origine des) 449.
Epervier, ſymbole des

vents Etéſiens, 49. & 392.
Epopſie des myſtères, 399.
Erigone, 479.
Ericton, (fable d') Horus, 118.
Eros, l'amour & ſon flambeau, 269.
Eſculape ou Anubis, 164. & 276.
Euménides, (les) 314.
Evocations des eſprits, 490.
Eurydice, 157.

F

Faunes. (les) Leur origine, 235.
Fable, comment rélative à l'Hiſtoire, 355.
Fêtes repréſentatives. De l'état du genre humain après le déluge, 103. & *ſuiv.* & 232.
Feu (le) ſymbole de la divinité, 27.
Février, (mois de) le plus beau de l'année en Egypte, 352.
Fleuves. Pourquoi on les peint avec une tête de taureau, 365.
Fouet (le) à la main d'Oſiris. Marque d'autorité & de gouvernement, 177.
Furies, (les) 313.

G

Ganiméde, 156.
Geants, (allégorie des) 107. Leur tableau. Origine de leurs noms, 108.
Géhenne, 176.
Gorgones, (les) 209. & 210.
Graces, (les) 305. & 306.
Gradivus pater, 254.
Guébres, (uſage des) 30.

H

Harpies, (les) 316.
Harpocrate, 93. Signification de ce nom, 97. Accompagnemens d'Harpocrate, 101.
Hébreux. Origine de leurs premiers uſages, 5. & 7.
Hécaté reine du ciel, 180. & 187.
Hercule, 258.
Héro ou Adonis, 174.
Heſperides, (jardin des) 267.
Horus, affiche publique qui marquoit les differens travaux

vaux de l'année, 81. Signification de ce nom, *ibid.* Manière de varier cette affiche, 83. 85. & 111. Ses differens noms, 146. Pris pour un enfant, 144.
Hyades, (les) 266.
Hymenée, (l') 269.
Hymne, 271.
Hupe symbole du vent de midi, 49.

I

Janus (le) des Latins, 286. *& suiv.*
Icare, fable & origine d') 291.
Idolâtrie, préjugé des savans sur les commencemens de l'idolâtrie, 2. Sa véritable source, 2. 3. 131. *& suiv.* Ses progrès. 167.
Jehov, sa signification dans le premier usage, 149.
Ilithye, 202.
Influences, 441. & 459.
Influences climactériques, 484.
Isis (l') des Egyptiens symbole de la terre & des fêtes propres à chaque saison, 75. Ses attributs, 76.
Isis reine du ciel, 150. Prise pour une femme réelle, 151. Ses différens noms, 152. & 179. La même que Cérès de Phénicie, 188. Nommée Lilith, ou la Chouette, 190.
Isis en guerrière, 206.
Jupiter - Hammon, 148. *& suiv.*
Jupiter, fils de Saturne, 348.

L

Labyrinthe, (origine du) 47. *& 221.*
Latone, (fable de) 245. *& suiv.*
Linus, 158.
Limbe, ou cercle sur la tête des personnes célébres par leur piété. Son origine, 63.
Lotus, (fleur du) ornement sur la tête d'Isis; ce qu'il signifioit, 69. *& 79.*
Liber ou Bacchus, 224. Horus.
Lilith, 190.
Loup, (le culte du) 369.
Lucine, reine des

bois, ou Iſis, 181. & 194.
Lune (la) ou Iſis, 150. Croiſſant de lune ſur la tête d'Iſis, 80. & 150. Pleine lune, ſa ſignification, *ibid.*

M

Maïa mere de Mercure, 288.
Mars & Hezus, 253.
Manes, (les) premiere ſignification de ce nom, 287. & 495.
Manie. Origine de ce mot, 161.
Marsham réfuté, 6.
Méduſe, affiche du preſſurage des olives, 209.
Memnon, (ſtatue de) 302.
Ménades, (les) femmes qui portoient les ſymboles dans les fêtes repréſentatives, 161. & 237.
Menès d'Affiche devient Roi, & Legiſlateur, 160.
Menès & Muſée même choſe, 162.
Ménoſiris, & Ménophis, noms pourquoi donnés à Horus, 160. Ménophis eſt le même que Mnévis, *ibid.* & 368.
Mer d'airain, pourquoi appuiée ſur la croupe des taureaux, 372.
Mercure, 276. & *ſuiv.* Pourquoi accompagné d'un bouc & d'un coq, 290.
Métamorph. (ſource des) 340.
Métempſycoſe, ſes commencemens, 361.
Michias la meſure du Nil, 57.
Minerve, origine de ce nom. Affiche du tems propre aux ouvrages de lin, 211.
Minos ou Ménès Egyptien, 218. Horus.
Minos ſecond du nom, 220.
Mnévis, 368.
Moïſe, (excellence des loix de) 7. & 372.
Moiſſon (tems de la) en Egypte, 21.
Moloch ou Melchom,

(honneurs rendus à) 174.
Morphée, 261.
Mulciber, 258.
Muſes (les) 305. & ſuiv.
Muſée, 158.
Myſtères (ſecrets des) Egyptiens, 385. Origine du mot myſtère, 404.
Mylitta, 202.

N

Navigation, (ſymbole ou affiche de la) 71. &c.
Nécromancie, 490.
Néméſis, 155.
Néoménies, fêtes des nouvelles lunes; leur origine, 10.
Neptune, pourquoi cru fils de Saturne, 348. Symbole du retour des flottes, 72. 147.
Nil; (le fleuve du) ſes débordemens; leur commencement; leur crûe; leur durée, leurs cauſes, & leurs effets. 40.
Nil, ſous la figure d'un dieu, 169.
Niobé, 322. & ſuiv.
Noé, (religion des deſcendans de) 34.

O

Ops, 343.
Oiſeaux, ſymboles des vents, 48.
Oracles, (origine des) 339.
Orgies; (fêtes des) cérémonies qui s'y pratiquoient; & leur ſignification, 111.
Orion, (conſtellation d') 267.
Orphée, 157.
Ortygie; origine du nom, 247.
Oſiris ſymbole du ſoleil, 67; étymologie du nom; ſes attributs, 68; ſymbole des anniverſaires, 73; confondu avec le ſoleil, 142; pris pour un homme, 143; ſes équipages, 177; ſes noms chez les Grecs, 178.

P

Pâque, (cérémonies de la) 374.
Paleſtine (la) propre. Sa ſituation donne lieu à la fable de Perſée & d'Andro-

méde, 318.
Pallas (la) des Athéniens, ou la Palès des anciens Sabins, l'Iſis des Egyptiens, 206.
Palilies, (les) 420.
Pamylies, (fêtes des) ſignification de ce terme, 98.
Pan; origine de ce nom, 235.
Patriarches (remarques ſur les noms des) 32. Conformité des Payens avec les Hébreux, 5.
Parnaſſe, (le) 311.
Parques, (les) 315.
Pégaſe, (le cheval) 310.
Perſée & Andromède, 317.
Phantômes, (naiſſance des) 340.
Phaëton, Clymène, Cygnus & les Phaëtuſes, 331.
Phaſis, fleuve à paillettes d'or, dans la Colchide, 325.
Phéniciens (les) répandent par tout le venin de l'idolâtrie, 168.
Phéniciens (pourquoi les noms des dieux ſont) 170.
Phénix; (le) origine de cette fable, 280.
Phœbus, origine, 169.
Phoques (les) chevaux marins de Prothée, 274.
Picus, 156.
Pleyades, (les) conſtellation, 266. & 289.
Pluton, ou l'Oſiris funébre, 73. & 148.
Poſeidon, 72.
Principes; (fauſſe doctrine des deux) ſon origine, 380.
Prophétie de Jacob, expliquée fort ſimplement, 283.
Proſerpine ou Perſéphone, 409.
Protée & ſes chevaux marins, 274.
Pyramydes les d'Egypte, leur ancienne deſtination, 35.
Python, 247.
Python ou Typhon enchaîné, 378.
Pythiennes, (origine des fêtes) 251.

R

Rabdomancie, 439.
Religion (la) des an-

ciens, la même que celle de Noé, 388.
Repréſentation de l'ancien état, 103. & 232. Origine des repréſentations Dramatiques. 234.
Rhoea, l'Iſis des Phrygiens, 197. & 347.
Roi du ciel; reine du ciel; origine de ces termes, 172.

S

Sabianiſme, 174.
Sageſſe des Egyptiens, 342.
Saïs, ville de l'ancienne Egypte, 344. Feux & brandons de Saïs. Raiſon de ces anciens uſages, *ibid.*
Samotrace, (Cabires de) 302.
Saturne, 346. *& ſuiv.* Ses liens, 354; on le prend pour Noé, *ibid.* pour Abraham, 355; pour le tems, 357.
Satyres; (les) leur origine, 235.
Scarabée ſymbole de l'air, 166.
Sceptre de la tribu de Juda, 284.
Sculpture (la) innocente dans ſon origine; pourquoi interdite depuis aux Hébreux, 371.
Semaine, (origine de la) 464.
Sémélé, vraie ſignification de ce nom, 224.
Sérapis, 367.
Serpent (le) ſymbole de la vie, 63. & 391. Divination par les Serpents, 447.
Sibylles, (origine des) 478.
Silène, précepteur de Bacchus, 238.
Sirbon, (lac de) ſon bitume, 319.
Sirénes (les) ſont autant d'Iſis, 336.
Siſtre, (le) 151.
Sirius, 143.
Soleil (le) repréſenté par un cercle, ſymbole de la divinité, 63. Le ſoleil confondu avec un homme mort, 143. Char du ſoleil, 177.
Sphinx, (la) deſcription, origine & uſage de ce ſymbole, 54; ſon étymo-

logie, 56.
Sphinx pourquoi ornement des termes, 56.
Symboles, (premier usage des) 25.
Sylvan, 238.
Symboles (détail des) Egyptiens, 47.
Symboles pris pour des monumens, 144.

T

Talismans, 480.
Tau, croix en forme de T instrument à mesurer les crûes du Nil, 383.
Tayaut, le chien, 42. & 276.
Thébes, pourquoi nommée ville de Dieu, 149; par qui fondée, 39.
Théogonie ou les symboles personifiés, 131.
Thesmophories, 420.
Tophet, vallée abominable par ses cruels sacrifices, 176.
Thyasi, 233.
Titans, (les) 345. & *suiv.*
Tité, ou Téthis, Isis, *ibid.*
Tombeau de Jupiter dans l'île de Créte, 215.
Thot, 42. & 276.
Triptolème, 411.
Torches de Cérès, 410.
Trident à la main d'Osiris, 71.
Tyades, les Bacchantes, 237.
Typhon, 320. & 378.

V

Van; (Horus enfant porté dans un) raison de cet usage, 112.
Vents, (symboles des) 48.
Vénus la céleste, 198.
la populaire, Isis, *ibid.*
Vesta, (la) des Romains, 28.
Usages communs à toutes les nations, preuve de la vérité de l'Histoire sainte, 5.
Vulcain, 258.

Z

Zodiaque, invention du, 17; origine des noms de ses douze signes, *ibid.* & *suiv.*

Fin de la Table du I. Volume.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit, intitulé *Hiſtoire du Ciel conſidéré ſelon les idées des Poëtes, des Philoſophes, & de Moiſe, &c.* par Mr. PLUCHE. On ne ſauroit donner trop d'eloge à l'Auteur qui a tourné toutes ſes penſées du côté de la religion, & des bonnes mœurs. Le Public a déja applaudi aux premiers ouvrages qui ſont ſortis de la même main, & je ne doute pas qu'il ne reçoive encore favorablement celui-ci, qui offre ſur la Mythologie, ſur toute la religion Payenne, & ſur l'uſage de la raiſon, des vûes nouvelles, & ſoûtenues avec beaucoup d'érudition. A Paris le 6. Juin 1738.

VATRY.

FAUTES A CORRIGER dans le Tome I.

PAge 65. ligne 13. tiennent, *lisez* contiennent.

Ibid. fin de la note (*a*) *ajoûtez*, Voyez le supplément de la Planche VII.

Page 201. l. 23 dégénérée, *lisez* dégénéré.

Page 237. *avant derniere ligne*, vendangeuses; parce que ces fêtes se célébroient après les vendanges, *lisez* porteuses de nouvelles, celles qui annoncent les réglemens, parce que ces femmes en portoient processionellement les marques & les symboles.

Ibid. à la note (*b*) *lisez* de בשר *bashar*, annoncer. Voyez Pseaume 68. ℣. 12. hamme-*basseroth*, les femmes qui vont en chantant annoncer la défaite de l'ennemi.

Page 309. *dans la note* (*a*) ἄκαλεῖν, *lisez* ἄ καλεῖν.

Page 317. l. 16 du vin, *lisez* de vin.

Page 400. *dernier mot de la derniere ligne*: παλαινῶν, *lisez* παλαιῶν.

Page 408. *dans la note* (*a*) Ελευτίνα, *lisez* Ελεῦσινα.

Page 415. l. 11. villes, *lisez* veilles.

Page 417. l. 26. Démiurge, *lisez* Demiurgue.

Page 424. l. 2. le paganisme, *ajoûtez* des Occidentaux.

Page 458. l. 16. jeu des mots, *lisez* jeu de mots.